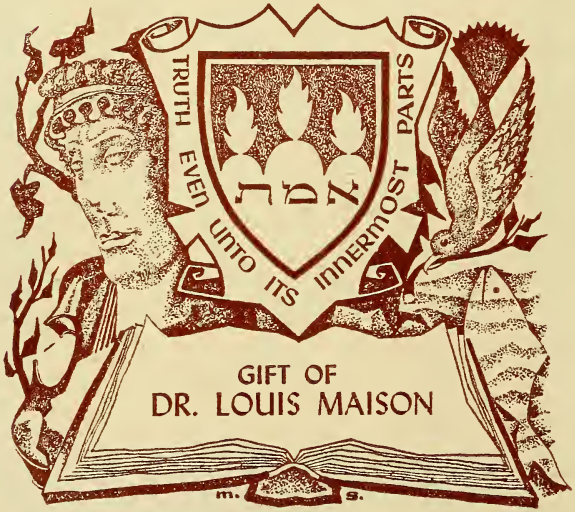
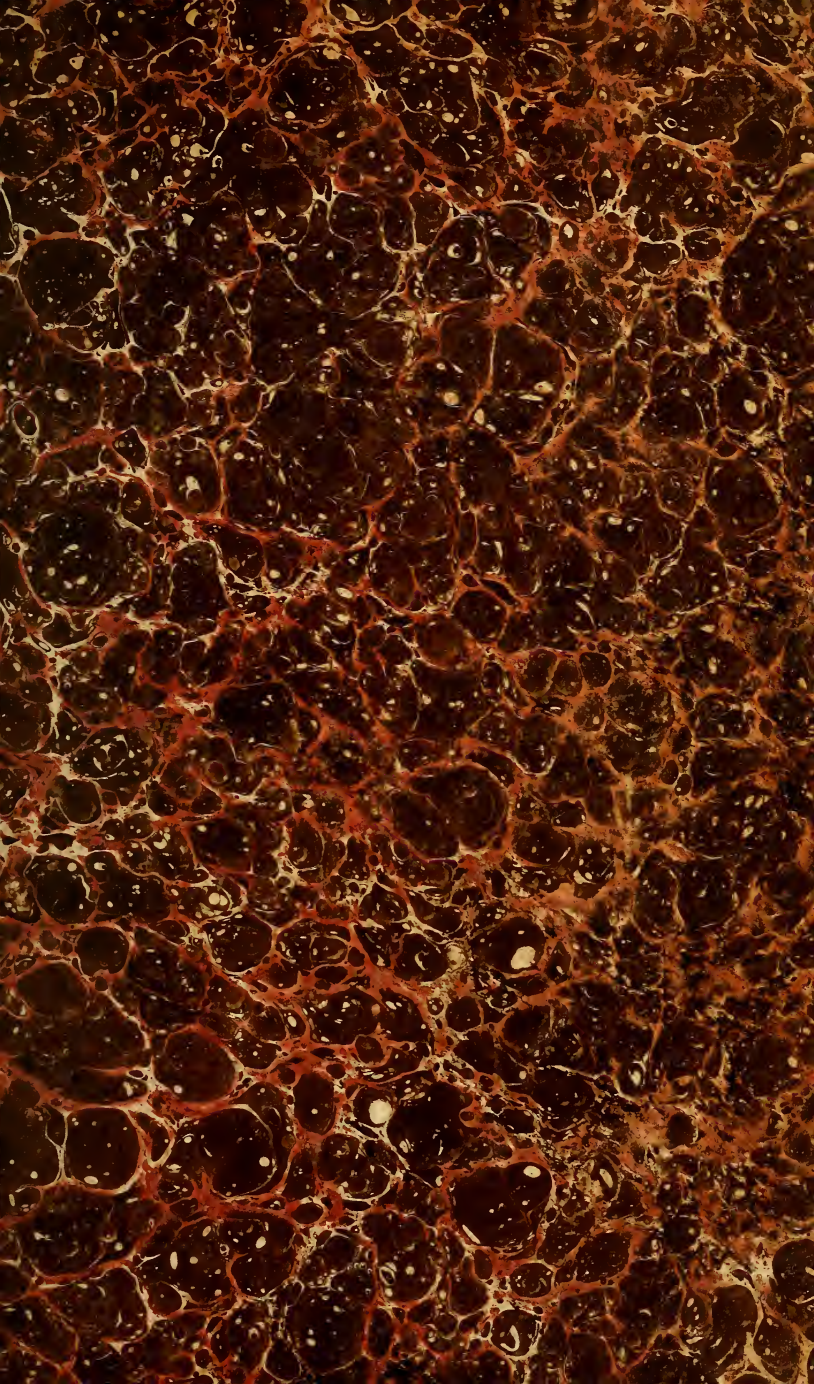
BRANDEIS UNIVERSITY
LIBRARY
▼
Rare Book Collection





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/uvrescomplettesd03helv

ŒUVRES

COMPLETTES

D'HELVETIUS.

TOME TROISIÈME.

ŒUVRES
COMPLETTES
D'HELVETIUS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée ſur les Manuſcrits de l'Auteur, avec ſa Vie & ſon Portrait.

DE L'HOMME.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
VOLTAIRE, Diſc. 6, de la nature de l'Homme.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez SERVIERE, LIBRAIRE.

1795.

PRÉFACE.

L'AMOUR des hommes & de la vérité m'a fait composer cet ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils aient des idées nettes de la morale ! ils seront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes ; si j'eusse donné ce livre de mon vivant, je me serois exposé à la persécution, & n'aurois accumulé sur moi ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'*Esprit*, c'est qu'ils m'ont paru les seuls raisonnables, les seuls, depuis la publication de mon livre, que les hommes éclairés aient assez généralement adoptés.

Ces principes se trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet ouvrage que dans celui de l'*Esprit*. La composition de ce livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui se sont trouvées moins étroitement liées à mon sujet, sont en notes,

transportées à la fin de chaque Section & indiquées par des chiffres. Les seules que j'ai conservées dans le texte, sont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter, sans en allonger & en retarder la marche.

La Section seconde est la plus chargée de ces notes : c'est celle dont les principes plus contestés, exigeoit l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet ouvrage au public, j'observerai qu'un écrit lui paroît mépriſable, ou parce que l'auteur ne se donne pas la peine nécessaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'esprit, ou parce qu'enfin il n'est pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard; ce n'est plus maintenant que dans les livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres ; la plupart des auteurs sont dans leurs écrits ce que les gens du monde sont dans la conversation : uniquement

occupés d'y plaire, peu leur importe que ce ſoit par des menſonges ou par des vérités.

Tout écrivain qui deſire la faveur des puiſſans & l'eſtime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'eſprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres, & n'écrire que d'après eux : de-là le peu d'originalité de la plupart des compoſitions. Les livres originaux ſont ſemés, çà & là, dans la nuit des temps, comme les ſoleils dans les déſerts de l'eſpace pour en éclaircir l'obſcurité. Ces livres ſont époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, & c'eſt de leurs principes qu'on s'élève à de nouvelles découvertes.

Je ne ſerai point le panégyriſte de cet ouvrage : mais j'aſſurerai le public que, toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, & rien écrit que je n'aie penſé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés : je les ai traités comme un

jeune homme traite une vieille femme, auprès de laquelle il n'eſt ni groſſier, ni flatteur. C'eſt à la vérité que j'ai conſacré mon premier reſpect; & ce reſpect donnera ſans doute quelque prix à cet écrit; l'amour du vrai eſt la diſpoſition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'expoſer clairement mes idées; je n'ai point, en compoſant cet ouvrage, deſiré la faveur des grands; ſi ce livre eſt mauvais, c'eſt parce que je ſuis *ſot*, & non parce que je ſuis *frippon;* peu d'autres peuvent ſe rendre ce témoignage.

Cette compoſition paroîtra hardie à des hommes timides. Il eſt dans chaque nation des momens où le mot *prudent* eſt ſynonyme de *vil*, où l'on ne cite comme ſagement penſé, que l'ouvrage ſervilement écrit.

C'étoit ſous un faux nom que je voulois donner ce livre au public; c'étoit, ſelon moi, l'unique moyen d'échapper à la perſécution, ſans en être moins utile à mes

compatriotes. Mais dans le temps employé à la compoſition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remède, eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être utile, & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce livre.

Ma patrie a reçu enfin le joug du deſpotiſme ; elle ne produira donc plus d'écrivains célèbres. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célèbre : cette (*) nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté ; c'eſt par la

(*) Il faut faire attention que l'auteur écrivoit cette préface un an avant ſa mort, dans l'époque de beaucoup de changemens dans la monarchie.

conſomption qu'elle périra ; la conquête eſt le ſeul remède à ſes malheurs, & c'eſt le haſard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remède.

Dans chaque nation il eſt des momens où les citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & un mauvais gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſtruction, où les eſprits, ſi je l'oſe dire, préparés & ameublis, peuvent être facilement pénétrés de la roſée de la vérité. Qu'en ce moment un bon ouvrage paroiſſe, il peut opérer d'heureuſes réformes : mais cet inſtant paſſé, les citoyens inſenſibles à la gloire, ſont, par la forme de leur gouvernement, invinciblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutiſſement. Alors les eſprits ſont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais ſans la féconder. Tel eſt l'état de la France.

On y fera, de jour en jour, moins de cas des lumières, parce qu'elles y ſeront, de

jour en jour, moins utiles; parce qu'elles éclaireront les François ſur le malheur du deſpotiſme, ſans leur procurer le moyen de s'y ſouſtraire.

Le bonheur, comme les ſciences, eſt, dit-on, voyageur ſur la terre. C'eſt vers le nord qu'il dirige maintenant ſa courſe; de grands princes y appellent le génie, & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le midi & le ſeptentrion de l'Europe. Le ciel du ſud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la ſuperſtition & d'un deſpotiſme aſiatique; le ciel du nord chaque jour s'éclaire, & ſe purifie. Les Catherine II, les Fréderic, veulent ſe rendre chers à l'humanité; ils ſentent le prix de la vérité : ils encouragent à la dire; ils eſtiment juſqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'eſt à de tels ſouverains que je dédie cet ouvrage : c'eſt par eux que l'univers doit être éclairé.

Les ſoleils du midi s'éteignent, & les aurores du nord brillent du plus vif éclat. C'eſt du ſeptentrion que partent maintenant les rayons qui pénètrent juſqu'en Autriche; tout s'y prépare pour un grand changement. Le ſoin qu'y prend l'empereur d'alléger le poids des impôts, & de diſcipliner ſes armées, prouve qu'il veut être l'amour de ſes ſujets, qu'il veut les rendre heureux au-dedans & reſpectables au-dehors. Son eſtime pour le roi de Pruſſe préſagea, dès ſa plus tendre jeuneſſe, ce qu'il ſeroit un jour. On n'a d'eſtime ſentie que pour ſes ſemblables.

DE L'HOMME,

DE SES FACULTÉS

INTELLECTUELLES

ET DE SON ÉDUCATION.

Ouvrage posthume d'HELVETIUS.

INTRODUCTION.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'Homme : de ce que peut sur lui l'éducation.

LA science de l'homme prise dans toute son étendue, est immense : son étude longue & pénible. L'homme est un modèle exposé à la vue des différens artistes : chacun en considère quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le musicien connoissent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des sons sur les yeux & sur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions

de grandeur, de tendreſſe, de pitié, de fureur, &c. Les Molière & les La Fontaine ont conſidéré les hommes ſous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philoſophe en fait, ſon objet eſt leur bonheur. Ce bonheur eſt dépendant & des lois ſous leſquelles ils vivent, & des inſtructions qu'ils reçoivent. La perfection de ces lois & de ces inſtructions ſuppoſe la connoiſſance préliminaire du cœur, de l'eſprit humain, de leurs diverſes opérations, enfin des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès des ſciences, de la morale, de la politique & de l'éducation. Sans cette connoiſſance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux! Le philoſophe doit donc s'élever juſqu'au principe ſimple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs paſſions, ce principe ſeul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent ſe porter leurs lois & leurs inſtructions, & lui découvrir quelle eſt ſur eux la puiſſance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'eſprit, la vertu & le génie comme le produit de l'inſtruction. Cette idée préſentée dans le livre de l'*Eſprit*, me paroît toujours vraie; mais peut-être n'eſt-elle pas aſſez prouvée. On eſt convenu avec moi que l'éducation avoit ſur le génie, ſur le caractère des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'eſt tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion ſera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'inſtruire & le rendre

heureux, il faut ſavoir de quelle inſtruction & de quel bonheur il eſt ſuſceptible. Avant d'entrer en matière, je dirai un mot; 1°. de l'importance de cette queſtion; 2°. de la fauſſe ſcience à laquelle on donne encore le nom d'éducation; 3°. de la ſéchereſſe du ſujet & de la difficulté de le traiter.

IMPORTANCE de cette queſtion.

S'il eſt vrai que les talens & les vertus d'un peuple aſſurent & ſa puiſſance & ſon bonheur, nulle queſtion plus importante que celle-ci.

SAVOIR:

Si dans chaque individu les talens & les vertus ſont l'effet de ſon organiſation ou de l'inſtruction qu'on lui donne. Je ſuis de cette dernière opinion, & me propoſe de prouver ici ce qui n'eſt peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Eſprit*.

Si je démontrois que l'homme n'eſt vraiment que le produit de ſon éducation, j'aurois ſans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles ſauroient qu'elles ont entre leurs mains l'inſtrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuſes & puiſſantes, il ne s'agit que de perfectionner la ſcience de l'éducation.

Par quel moyen découvrir ſi l'homme eſt en effet le produit de ſon inſtruction? par un examen appro-

fondi de cette queſtion. Cet examen n'en donnât-il pas la ſolution, il faudroit encore le faire : il ſeroit utile, il nous néceſſiteroit à l'étude de nous-mêmes. L'homme n'eſt que trop ſouvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvemens de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoiſſance, qu'on ne s'étonne point ſi les mouvemens ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le légiſlateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage precieux. Quelle maſſe de lumières la connoiſſance de l'homme ne jetteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration ! L'habileté de l'écuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe ; & l'habileté du miniſtre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme (1) fait partie de la ſcience du gouvernement. Le miniſtre doit y joindre celle des affaires (2). C'eſt alors qu'il peut établir de bonnes lois.

Que les philoſophes pénètrent donc de plus en plus dans l'abîme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de ſon mouvement, & que le miniſtre profitant de leurs découvertes, en faſſe, ſelon les temps, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire au légiſlateur ; rien de plus important

important que l'examen d'un problème qui la suppose.

Si les hommes personnellement indifférens à cette question, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils sentiroient que de tous les obstacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'est de regarder les talens & les vertus comme un effet de l'organisation. Nulle opinion ne favorise plus la paresse & la négligence des instituteurs. Si l'organisation nous fait presque en entier ce que nous sommes : à quel titre reprocher au maître l'ignorance & la stupidité de ses élèves ? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'instruction les torts de la nature ? que lui répondre ? & lorsqu'on admet un principe, comment en nier la conséquence immédiate ?

Au contraire, si l'on prouve que les talens & les vertus sont des acquisitions, on aura éveillé l'industrie de ce même maître, & prévenu sa négligence : on l'aura rendu plus soigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ses disciples. Le génie plus ardent à perfectionner les instrumens de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talens & de notre sottise. Or, qui sait à quel point le génie porteroit alors ses découvertes (3) ? Ce dont on est sûr, c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle est jusqu'aujourd'hui presque entièrement réduite à l'étude de quel-

ques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.

De la fausse Science ou de l'Ignorance acquise.

L'homme naît ignorant : il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumières naturelles, il faut de l'art & de la méthode : il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs : il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse : c'est qu'on y est élevé par de faux savans, qu'on y lit de sots livres. Or, en livre comme en homme, il y a bonne & mauvaise compagnie. Le bon livre est presque par-tout le livre défendu (4). L'esprit & la raison en sollicitent la publication, la bigoterie s'y oppose ; elle veut commander à l'univers : elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point du milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au-dessus du faux savant qu'au-dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir ? A des scholastiques. De tous les

enfans d'Adam, ce ſont les plus ſtupides & les plus orgueilleux (5). « Le pur ſcholaſtique, ſelon Rabelais, » tient entre les hommes la place qu'occupe entre les » animaux, celui qui ne laboure point comme le » bœuf; ne porte point le bât comme la mule, n'aboye » point au voleur comme le chien, mais qui, ſembla- » ble au ſinge, ſalit tout, briſe tout, mord le paſſant, » & nuit à tous ».

Le ſcholaſtique puiſſant en mots eſt foible en raiſonnemens : auſſi que forme-t-il ? des hommes ſavamment abſurdes & (6) orgueilleuſement ſtupides. En fait de ſtupidité, je l'ai déjà dit, il en eſt de deux ſortes ; l'une naturelle, l'autre acquiſe ; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'inſtruction. Entre ces deux eſpèces d'ignorance ou de ſtupidité, quelle eſt la plus incurable ? La dernière. L'homme qui ne ſait rien peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer en lui le deſir. Mais qui ſait mal & a par degrés perdu ſa raiſon en croyant la perfectionner, a trop chèrement acheté ſa ſottiſe, pour jamais y renoncer (a). L'eſprit s'eſt-il chargé du poids d'une ſavante ignorance ; il ne s'élève plus juſqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoiſſance de ce qu'il doit

(a) Un jeune peintre, d'après la mauvaiſe manière de ſon maître, fait un tableau, le préſente à Raphaël : Que penſez-vous de ce tableau ? lui dit-il : *Que vous ſauriez bientôt quelque choſe*, répond Raphaël, *ſi vous ne ſaviez rien.*

ſavoir eſt en partie attachée à l'oubli de ce qu'il ſait. Pour placer un certain nombre de vérités dans ſa mémoire, il faudroit ſouvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or, ce déplacement demande du temps; & s'il ſe fait enfin, c'eſt trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talens divers ne montroient-ils pas dès leur adoleſcence? A vingt ans Alexandre, déjà homme de lettres & grand capitaine, entreprenoit la conquête de l'orient. A cet âge les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entrepriſes. Avant la maturité des ans, Pompée, vainqueur en Europe, en Aſie & en Afrique, rempliſſoit l'univers de ſa gloire. Or, comment ces Grecs & ces Romains, à la fois hommes de lettres, orateurs, capitaines, hommes d'état, ſe rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & ſouvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne ſeroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différens de ceux d'aujourd'hui? leur organiſation étoit-elle plus parfaite? non ſans doute: car dans les ſciences & les arts de la navigation, de la phyſique, de l'horlogerie, des mathématiques, &c. l'on ſait que les modernes l'emportent ſur les anciens.

La ſupériorité que ces derniers ont ſi long temps conſervée dans la morale, la politique & la légiſlation, doit donc être regardée comme l'effet de leur

éducation. Ce n'étoit point alors à des ſcholaſtiques, c'étoit à des philoſophes qu'on confioit l'inſtruction de la jeuneſſe. L'objet de ces philoſophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du diſciple réfléchiſſoit ſur le maître : c'étoit ſa récompenſe.

L'objet d'un inſtituteur n'eſt plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'eſprit de ſes élèves ? aucun. Que deſire-t-il ? d'affoiblir leur caractère, d'en faire des ſuperſtitieux, d'éjointer, ſi je l'oſe dire, les ailes de leur génie, d'étouffer dans leur eſprit toute vraie connoiſſance (7), & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les ſiècles d'or des ſcholaſtiques furent ces ſiècles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin, les ténèbres couvroient la terre. Alors, dit un philoſophe anglois, la ſuperſtition commandoit à tous les peuples. « Les hommes changés comme Nabuchodonoſor en » brutes & en mules, étoient ſcellés, bridés, chargés » de peſans fardeaux ; ils gémiſſoient ſous le faix de la » ſuperſtition ; mais enfin, quelques-unes des mules » venant à ſe cabrer, elles renverſèrent à la fois la » charge & le cavalier ».

Nulle réforme à eſpérer dans l'éducation tant qu'elle ſera confiée à des ſcholaſtiques. Sous de tels inſtituteurs, la ſcience enſeignée ne ſera jamais qu'une ſcience d'erreurs ; & les anciens conſerveront ſur les modernes, tant en morale qu'en politique & en légiſlation, une ſupériorité qu'ils devront, non à la ſupériorité de

l'organiſation, mais, comme je l'ai déjà dit, à celle de leur inſtruction.

J'ai montré le vide des fauſſes ſciences; j'ai fait ſentir toute l'importance de cet ouvrage; il me reſte à parler de ſa ſéchereſſe.

De la ſéchereſſe de ce ſujet, & de la difficulté de le traiter.

L'examen de la queſtion que je me ſuis propoſé, exige une diſcuſſion fine & approfondie. Toute diſcuſſion de cette eſpèce eſt ennùyeuſe.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, liſe ce livre ſans dégoût: je n'en ſerai pas ſurpris. Son eſtime, ſans doute, me ſuffiroit, ſi, pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord propoſé de le rendre agréable. Or, quelles fleurs jeter ſur une queſtion auſſi grave & auſſi ſérieuſe? Je voudrois éclairer l'homme ordinaire; &, chez preſque toutes les nations, cet homme eſt incapable d'attention: ce qui l'applique le dégoûte; c'eſt ſur-tout en France que ces ſortes d'hommes ſont les plus communs.

J'ai paſſé dix ans à Paris; l'eſprit de bigoterie & de fanatiſme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'eſt maintenant en France l'eſprit du jour.

Quant aux gens du monde, ils ſont de plus en plus indifférens aux ouvrages de raiſonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule (8), qui ſatisfait leur malignité, ſans les arracher à leur pareſſe. Je renonce

donc à l'eſpoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnaſſe, je ne répandrois jamais aſſez d'agrément ſur un ſujet auſſi ſec, auſſi ſérieux.

J'obſerverai cependant que ſi l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple eſt moins léger & moins frivole (9) qu'on ne le croit; ou l'eſprit de ſes ſavans eſt très-différent de l'eſprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & ſoient aſſurés, malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront par-tout de juſtes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une choſe, c'eſt d'oſer quelquefois dédaigner l'eſtime d'une ſeule nation, & de ſe rappeler qu'un eſprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des ſujets intéreſſans pour tous les peuples.

Celui que je traite eſt de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Eſprit* que pour les approfondir davantage, les préſenter ſous un point de vue nouveau, & en tirer de nouvelles conſéquences. En géométrie, tout problême non exactement réſolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonſtration. Il en eſt de même en morale & en politique. Qu'on ne ſe refuſe donc pas à l'examen d'une queſtion ſi importante, & dont la ſolution, d'ailleurs, exige l'expoſition de vérités encore peu connues.

La différence des eſprits eſt-elle l'effet de la différence, ou de l'organiſation, ou de l'éducation? c'eſt l'objet de ma recherche.

SECTION I.

L'éducation néceſſairement différente des différens hommes, eſt peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAPITRE PREMIER.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APPRENDS encore : mon inſtruction n'eſt point encore achevée. Quand le ſera-t-elle ? lorſque je n'en ſerai plus ſuſceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'eſt proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçuſſent préciſément les mêmes inſtructions, que faudroit-il ? qu'ils ſe trouvaſſent préciſément dans les mêmes poſitions, dans les mêmes circonſtances. Une telle hypothèſe eſt impoſſible. Il eſt donc évident que perſonne ne reçoit les mêmes inſtructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation juſqu'au terme de notre vie ? pourquoi ne la pas fixer au temps ſpécialement conſacré à l'inſtruction ; c'eſt-

à-dire, à celui de l'enfance & de l'adolescence? Je veux bien me renfermer dans cet espace de temps. Je prouverai pareillement qu'il est impossible à deux hommes d'acquérir précisément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'est à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie qu'il reçoit ses premières instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de santé. Cependant la mère accouche; l'enfant s'agite, pousse des cris; la faim l'échauffe; il sent un besoin; ce besoin desserre ses lèvres, lui fait saisir & sucer avidement le sein nourricier. Quelques mois s'écoulent, ses yeux se dessillent, ses organes se fortifient : ils deviennent peu-à-peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule, & gravent une infinité d'idées (*a*) dans sa mémoire. Dans ces premiers momens, quels peu-

(*a*) Voyez l'éloquent Discours de M. de Buffon sur l'homme.

vent être les vrais inſtituteurs de l'enfance? les diverſes ſenſations qu'elle éprouve. Ce ſont autant d'inſtructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfans le même précepteur, leur a-t-il appris à diſtinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchiſme, &c.; on croit leur avoir donné la même éducation. Le philoſophe en juge autrement. Selon lui, les vrais précepteurs de l'enfance ſont les objets qui l'environnent: c'eſt à ces inſtituteurs qu'elle doit preſque toutes ſes idées.

CHAPITRE III.

Des Inſtituteurs de l'enfance.

UNE courte hiſtoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour ; mille ſons frappent ſes oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ſes yeux, & ils ne lui préſentent que des objets mal terminés. C'eſt inſenſiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à ſentir & à rectifier les erreurs d'un ſens par un autre ſens (*a*).

Toujours frappé des mêmes ſenſations à la préſence des mêmes objets, il en acquiert un ſouvenir d'autant plus net, que la même action des objets ſur lui eſt plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de ſon éducation la plus conſidérable.

Cependant l'enfant grandit : il marche, & marche ſeul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à

(*a*) Les ſens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours ſur nous l'impreſſion qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît elle ronde à une certaine diſtance ; c'eſt qu'à cette diſtance les rayons réfléchis de la tour doivent ſe confondre, & me la faire paroître telle ; c'eſt qu'il eſt des cas où la forme réelle des objets ne peut être conſtatée que par le témoignage uniforme de pluſieurs ſens.

conſerver ſon corps dans l'équilibre, & à s'aſſurer ſur ſes jambes. Plus les chûtes ſont douloureuſes, plus elles ſont inſtructives, & plus, en marchant, il devient adroit, attentif & précautionné.

L'enfant s'eſt-il fortifié; court-il; eſt-il déjà en état de ſauter les petits canaux qui traverſent & arroſent les boſquets d'un jardin: c'eſt alors que, par des eſſais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner ſa ſecouſſe à la largeur de ces canaux. Une pierre ſe détache-t-elle de leur pourtour; la voit-il ſe précipiter au fond des eaux, lorſqu'un bois ſurnage ſur leur ſurface: il acquiert en cet inſtant la première idée de la peſanteur. Que, dans ces canaux, il repêche cette pierre & ce bois léger, & que, par haſard ou par maladreſſe, l'un & l'autre tombent ſur ſon pied, l'inégal degré de douleur occaſionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans ſa mémoire l'idée de leur peſanteur & de leur dureté inégale. Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caiſſes d'orangers placés le long de ces mêmes canaux; il apprend que certains corps ſont briſés du coup auquel d'autres réſiſtent.

Il n'eſt donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'inſtituteurs chargés de l'éducation de notre enfance (*a*).

(*a*) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'eſt que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces divers états? il

Mais ces inſtituteurs ne ſont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le haſard n'eſt exactement le même pour perſonne ; & dans la ſuppoſition que ce ſoit à leur chûte que deux enfans doivent leur adreſſe à marcher, courir & ſauter, je dis qu'il eſt impoſſible que leur faiſant faire préciſément le même nombre de chûtes & de chûtes auſſi douloureuſes, le haſard fourniſſe à tous les mêmes inſtructions.

Tranſportez deux enfans dans une plaine, un bois, un ſpectacle, une aſſemblée, enfin dans une boutique, ces enfans, par leur ſeule poſition phyſique, ne ſeront ni préciſément frappés des mêmes objets, ni, par conſéquent, affectés des mêmes ſenſations. D'ailleurs, que de ſpectacles différens ſeront par des accidens journaliers ſans ceſſe offerts aux yeux de ces mêmes enfans !

Deux frères voyagent avec leurs parens, &, pour arriver chez eux, ils ont à traverſer de longues chaînes de montagnes. L'ainé ſuit le père par des chemins eſcarpés & courts. Que voit-il ? la nature ſous toutes les formes de l'horreur ; des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des maſſes de rochers ſuſpendues ſur la tête du voyageur, des abymes ſans fond, enfin les cimes de nos rocs arides, d'où les torrens ſe précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a ſuivi ſa mère dans des routes plus fréquentées,

---

ſuffit qu'il les parcoure. Il n'eſt pas néceſſaire que ma narration ſoit auſſi longue que l'enfance de l'homme.

où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui ? par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux frères auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impressions très-differentes. Or, mille hasards de cette espèce peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu d'accidens pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions a deux enfans.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une difference d'instruction occasionnée par quelque légère différence dans les objets environnans ? Eh ! quoi, ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées differentes & combinées avec celles que deux hommes ont déjà en commun, peut produire de difference dans leur manière totale de voir & de juger ?

Au reste, je veux que le hasard présente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation, & où ces objets, en conséquence, doivent faire sur eux la même impression ?

CHAPITRE IV.

De la différente impreſſion des objets ſur nous.

Que des objets différens produiſent ſur nous des ſenſations diverſes, c'eſt un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'eſt que les mêmes objets excitent en nous des impreſſions différentes, ſelon le moment où ils nous ſont préſentés : & c'eſt peut-être à cette différence d'impreſſion qu'il faut principalement rapporter & la diverſité & la grande inégalité d'eſprit apperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu, d'ailleurs, à peu près les mêmes objets ſous les yeux.

Il eſt pour l'ame des momens de calme & de repos, où ſa ſurface n'eſt pas même troublée par le ſouffle le plus léger des paſſions. Les objets qu'alors le haſard nous préſente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loiſir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font ſur notre mémoire en eſt d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les haſards de cette eſpèce ſont très-communs, ſur-tout dans la première jeuneſſe. Un enfant fait une faute, &, pour le punir, on l'enferme dans ſa chambre ; il y eſt ſeul. Que faire ? il voit des pots de fleurs ſur la fenêtre : il les cueille ; il en conſidère les

couleurs, il en observe les nuances ; son désœuvrement semble donner plus de finesse au sens de sa vue. Il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si, communément il a les sens de l'ouïe & du tact plus fins que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait comme eux par l'action de la lumière sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin, pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'élève est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui, dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait, ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une punition ou un hasard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette espèce. Or, à combien de hasards & d'accidens semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise? & comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux individus ? Que d'autres causes, d'ailleurs, s'opposent à ce que les enfans, soit dans les colléges, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions !

CHAPITRE

CHAPITRE V.

De l'Éducation des Colléges.

On veut que les enfans aient reçu les mêmes inſtructions, lorſqu'ils ont été élevés dans les mêmes colléges. Mais à quel âge y entrent-ils ? à ſept ou huit ans. Or, à cet âge, ils ont déjà chargé leur mémoire d'idées, qui, dues en partie au haſard, en partie acquiſes dans la maiſon paternelle, ſont dépendantes de l'état, du caractère, de la fortune & des richeſſes de leurs parens. Faut il donc s'étonner ſi les enfans entrés au collége avec des idées ſouvent ſi différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de ſcience, & ſi leurs idées déjà acquiſes, ſe mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les altèrent conſidérablement ? Des idées ainſi altérées ſe combinant de nouveau entre elles, doivent ſouvent donner des produits inattendus. De là cette inégalité des eſprits, & cette diverſité de goûts obſervée dans les élèves du même collége (*a*).

En eſt-il ainſi de l'éducation domeſtique ?

(*a*) J'obſerverai d'ailleurs que c'eſt au haſard, c'eſt-à-dire, à ce que le maître n'enſeigne pas, que nous devons

CHAPITRE VI.

De l'Éducation domeſtique.

Cette ſorte d'éducation eſt ſans doute la plus uniforme : elle eſt plus la même. Deux frères élevés chez leurs parens ont le même précepteur, ont à peu près les mêmes objets ſous les yeux ; ils liſent les mêmes livres. La différence de l'âge eſt la ſeule qui paroiſſe devoir en mettre dans leur inſtruction. Veut-on la rendre nulle ; ſuppoſe t-on à cet effet deux frères jumeaux ; ſoit : mais auront-ils eu la même nourrice ? qu'importe ? il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractère de la nourrice ſur celui du nourriſſon ? on n'en doutoit pas du moins en Grèce, & l'on en eſt aſſuré par le cas qu'on y faiſoit des nourrices lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, ſi le Spartiate, encore à la mamelle, ne crie point ; s'il eſt inacceſſible à la crainte, & déjà patient dans la douleur ; c'eſt ſa nourrice qui le rend tel. Or, en France comme en Grèce,

---

la plus grande partie de notre inſtruction. Celui dont le ſavoir ſe borneroit aux vérités qu'il tient de ſa gouvernante ou de ſon précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les claſſes, ſeroit, ſans contredit, le plus ſot enfant du monde.

le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux, & les ait élevés avec le même ſoin. S'imagine-t-on que, remis par elle à leurs parens, les pères & mères aient pour ces deux enfans préciſément le même degré de tendreſſe ; & que la préférence donnée, ſans s'en appercevoir, à l'un des deux, n'ait nulle influence ſur ſon éducation ? Veut-on encore que le père & la mère les chériſſent également ; en ſera-t-il de même des domeſtiques ? le précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfans, ſera-t elle long-temps ignorée de l'autre ? l'humeur ou la patience du maître, la douceur ou la ſévérité de ſes leçons, ne produiront-elles ſur eux aucun effet ? ces deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même ſanté ?

Dans la carrière des arts & des ſciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, ſi le premier eſt arrêté par quelque maladie, s'il laiſſe prendre au ſecond trop d'avance ſur lui, l'étude lui devient odieuſe. Un enfant perd-il l'eſpoir de ſe diſtinguer ; eſt-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de ſupérieurs : il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment eſt alors impuiſſante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande ; mais elle ne lui inſpire pas cette ardeur ſtudieuſe, ſeul garant des

grands ſuccès. C'eſt l'émulation qui produit les génies, & c'eſt le deſir de s'illuſtrer qui crée les talens. C'eſt du moment où l'amour de la gloire ſe fait ſentir à l'homme, & ſe développe en lui, qu'on peut dater les progrès de ſon eſprit. Je l'ai toujours penſé, la ſcience de l'éducation n'eſt peut-être que la ſcience des moyens d'exciter l'émulation. Un ſeul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au ſoin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois ſuffi pour le douer de cette eſpèce d'attention à laquelle il a dû dans la ſuite la ſupériorité de ſon eſprit. L'éducation reçue, ou dans les colléges, ou dans la maiſon paternelle, n'eſt donc jamais la même pour deux individus.

Paſſons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adoleſcence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme ſuperflu. Cette ſeconde éducation eſt la plus importante. L'homme alors a d'autres inſtituteurs qu'il eſt utile de faire connoître. D'ailleurs, c'eſt dans l'adoleſcence que ſe décident nos goûts & nos talens. Cette ſeconde éducation, la moins uniforme & la plus abandonnée au haſard, eſt en même temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'Éducation de l'adoleſcence.

C'EST au ſortir du collége, c'eſt à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adoleſcence. Elle eſt moins la même : elle eſt plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du haſard, & ſans doute plus importante. L'homme alors eſt aſſiégé par un plus grand nombre de ſenſations. Tout ce qui l'environne le frappe, & le frappe vivement.

C'eſt dans l'âge où certaines paſſions s'éveillent, que tous les objets de la nature agiſſent & pèſent le plus fortement ſur lui. C'eſt alors qu'il reçoit l'inſtruction la plus efficace, que ſes goûts & ſon caractère ſe fixent, & qu'enfin plus libre & plus à lui-même, les paſſions allumées dans ſon cœur déterminent ſes habitudes, & ſouvent toute la conduite de ſa vie.

Dans les enfans, la difference de l'eſprit & du caractère n'eſt pas toujours extrêmement ſenſible. Occupés du même genre d'études, ſoumis à la même règle, à la même diſcipline, & d'ailleurs ſans paſſions, leur extérieur eſt aſſez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'eſt point encore formé, ou eſt encore imperceptible. Je compare deux enfans

à deux hommes assis sur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils se lèvent & suivent en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement, & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelque accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfans est dans les colléges l'effet de la contrainte. En sortent-ils; la contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus soumise au hasard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or, plus les objets environnans sont multipliés & variés, moins le père ou le maître peut s'assurer du résultat de leur impression; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux instituteurs de l'adolescent sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation. Maîtres & disciples, tout est soumis à ces instituteurs : ce sont les principaux : cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces instituteurs, je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie (*a*); enfin ses amis, ses lectures & ses maî-

(*a*) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits; vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit; on

treſſes. Or, c'eſt du haſard qu'il tient ſon état d'opulence ou de pauvreté : le haſard préſide au choix de ſes ſociétés (10), de ſes amis, de ſes lectures & de ſes maîtreſſes. Il nomme donc la plupart de ſes inſtituteurs. De plus, c'eſt le haſard qui, le plaçant dans telles ou telles poſitions, allume, éteint ou modifie ſes goûts & ſes paſſions, & qui par conſéquent a la plus grande part à la formation même de ſon caractère. Le caractère eſt dans l'homme l'effet immédiat de ſes paſſions, & ſes paſſions ſouvent l'effet immédiat des ſituations où il ſe trouve.

Les caractères les plus tranchés ſont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens. C'eſt d'une infinité de fils de chanvre que ſe compoſent les plus gros cables (11). Il n'eſt point de changement que le haſard ne puiſſe occaſionner dans le caractère d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'opèrent-ils preſque toujours à ſon inſu ? c'eſt que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât ſur lui-même l'œil le plus ſévère & le plus obſervateur. Or, le plaiſir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c. le détournent également de cette obſervation. Tout le diſtrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de reſpect pour ſoi, tant de vénération pour ſa conduite ; on la regarde comme le produit de réflexions ſi ſages & ſi

---

s'éclaire ; c'eſt, me diſoit un jour un auteur célèbre, au deſir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talens.

profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuſe, & l'on obéit à l'orgueil.

Le haſard a donc ſur notre éducation une influence néceſſaire & conſidérable. Les évènemens de notre vie ſont ſouvent le produit des plus petits haſards. Je ſais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle ſuppoſe toujours de grandes cauſes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'eſt pour détruire les illuſions de l'orgueil, qu'empruntant le ſecours des faits, je prouverai que c'eſt aux plus petits accidens que les citoyens les plus illuſtres ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le haſard agiſſant de la même manière ſur tous les hommes, ſi ſes effets ſur les eſprits ordinaires ſont moins remarqués, c'eſt uniquement parce que ces ſortes d'eſprit ſont moins remarquables.

CHAPITRE VIII.

Des hasards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

Pour premier exemple, je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mère avoit un directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mère rendoit de fréquentes visites à ce directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis que sa mère pleuroit de repentir. Cependant, comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut; comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire, il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrainement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un coûteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès, son goût pour les mécaniques se décide; ses talens se déloppent, & le même génie qui lui avoit

fait exécuter une horloge en bois, lui laiſſe entrevoir dans la perſpective la poſſibilité du flûteur automate.

Un haſard de la même eſpèce alluma le génie de Milton. Cromwel meurt : ſon fils lui ſuccède : il eſt chaſſé de l'Angleterre. Milton partage ſon infortune, perd la place de ſecrétaire du protecteur ; il eſt empriſonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il ſe retire enfin à la campagne, & là, dans le loiſir de la retraite & de la diſgrâce, il compoſe le poëme, qui, projeté dans ſa jeuneſſe, l'a placé au rang des plus grands-hommes.

Si Shakeſpear eût, comme ſon père, toujours été marchand de laine ; ſi ſa mauvaiſe conduite ne l'eût forcé de quitter ſon commerce & ſa province ; s'il ne ſe fût point aſſocié à des libertins, n'eût point volé des daims dans le parc d'un lord, n'eût point été pourſuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à ſe ſauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre (12), il ne ſe fût pas fait auteur, le ſenſé Shakeſpear n'eût jamais été le célèbre Shakeſpear ; & quelque habileté qu'il eût portée dans ſon commerce de laine, ſon nom n'eût point illuſtré l'Angleterre.

C'eſt un haſard à peu près ſemblable qui décida le goût de Molière pour le théâtre. Son grand-père aimoit la comédie, il l'y menoit ſouvent : le jeune homme vivoit dans la diſſipation : le père, s'en appercevant, demande, en colère, ſi l'on veut faire de ſon fils un comédien. *Plût à Dieu !* répond le grand-

père, *qu'il fût auſſi bon acteur que Montroſe.* Ce mot frappe le jeune Molière : il prend en dégoût ſon métier ; & la France doit ſon plus grand comique au haſard de cette réponſe. Molière, tapiſſier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands-hommes de ſa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour ſa maîtreſſe, devient poète, compoſe *Mélite* (13), puis *Cinna*, *Rodogune*, &c. ; il eſt l'honneur de ſon pays, un objet d'émulation pour la poſtérité. Corneille ſage fût reſté avocat : il eût compoſé des factums oubliés comme les cauſes qu'il eût défendues. Et c'eſt ainſi que la dévotion d'une mère, la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont, en des genres différens, donné cinq hommes illuſtres à l'Europe (*a*).

Je ne finirois pas ſi je voulois donner la liſte de tous les écrivains célèbres par leurs talens, & redevables de ces talens à de ſemblables haſards. Pluſieurs philoſophes adoptent ſur ce point mon opinion. M. Bonnet (*b*), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, ſelon nous, ne peut être que le produit d'une

---

(*a*) On dira ſans doute que de ſemblables haſards ne produiſent de tels effets que ſur des hommes organiſés d'une certaine manière. Je répondrai à cette objection dans la ſection ſuivante.

(*b*) Voyez ſon Eſſai analytique des facultés de l'ame.

attention forte & concentrée dans un art ou une ſcience ; mais à quoi rapporter cette attention ? au goût vif qu'on ſe ſent pour cet art ou cette ſcience. Or, ce goût n'eſt pas un pur don de la nature (*a*). Naît-on ſans idées ; on naît auſſi ſans goût. On peut donc les regarder comme des acquiſitions (*b*) dues aux poſitions où l'on ſe trouve. Le génie eſt donc le produit éloigné d'évènemens ou de haſards à peu près pareils à ceux que j'ai cités (14).

M. Rouſſeau n'eſt pas de cet avis. Lui-même cependant eſt un exemple du pouvoir du haſard.

En entrant dans le monde, la fortune l'attache à la ſuite d'un ambaſſadeur. Une tracaſſerie avec ce miniſtre lui fait abandonner la carrière politique (15), & ſuivre celle des arts & des ſciences ; il a le choix entre l'éloquence & la muſique. Également propre à réuſſir dans ces deux arts, ſon goût eſt quelque temps incertain : un enchaînement particulier de circonſtances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre eſpèce eût pu en faire un muſicien. Qui

(*a*) Si les enfans ont rarement le goût qu'on veut leur inſpirer, c'eſt la faute de leurs inſtituteurs, & non celle de leur organiſation.

(*b*) La ſeule diſpoſition qu'en naiſſant l'homme apporte à la ſcience, eſt la faculté de comparer & de combiner. En effet, toutes les opérations de ſon eſprit ſe réduiſent néceſſairement à l'obſervation des rapports que les objets ont entre eux & avec lui. J'examinerai dans la ſection ſuivante, ce qu'eſt en nous cette faculté.

ſait ſi les faveurs d'une belle cantatrice n'euſſent pas produit en lui cet effet (16) ? Nul ne peut du moins aſſurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rouſſeau dans la carrière de l'éloquence ? C'eſt ſon ſecret ; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'en ce genre ſon premier ſuccès ſuffiſoit pour fixer ſon choix.

L'académie de Dijon avoit propoſé un prix d'éloquence. Le ſujet étoit bizarre (*a*). Il s'agiſſoit de ſavoir, *ſi les ſciences étoient plus nuiſibles qu'utiles à la ſociété.* La ſeule manière piquante de traiter cette queſtion, c'étoit de prendre parti contre les ſciences. M. Rouſſeau le ſentit. Il fit ſur ce plan un diſcours éloquent qui méritoit de grands éloges, & qui les obtint. Ce ſuccès fit époque dans ſa vie. De là, ſa gloire, ſes infortunes & ſes paradoxes.

Frappé des beautés de ſon propre diſcours, les maximes de l'orateur (17) deviennent bientôt celles du philoſophe ; & de ce moment, livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il, pour défendre ſon opinion, ſoutenir que l'homme abſolument brute, l'homme ſans art, ſans induſtrie, & inférieur à tout ſauvage connu, eſt cependant & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amſterdam ? Il le ſoutient.

(*a*) Celui qui propoſa ce prix crut apparemment que le ſeul moyen d'être auſſi eſtimable que tout autre, c'eſt que tout autre fût auſſi ignorant que lui.

Dupe de ſa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philoſophe, & ſes erreurs deviennent les conſéquences de ſon premier ſuccès. De moindres cauſes ont ſouvent produit de plus grands effets. Aigri enſuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la ſingularité, M. Rouſſeau quitte Paris & ſes amis. Il ſe retire à Montmorenci (18). Il y compoſe, y publie ſon *Emile*, y eſt pourſuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocriſie. Eſtimé de toute l'Europe pour ſon éloquence, il eſt perſécuté en France. On lui applique ce paſſage : *Cruciatur ubi eſt, laudatur ubi non eſt* (*a*). Obligé enfin de ſe retirer en Suiſſe, de plus en plus irrité contre la perſécution, il y écrit la fameuſe lettre adreſſée à l'archevêque de Paris ; & c'eſt ainſi que toutes les idées d'un homme, toute ſa gloire & ſes infortunes, ſe trouvent ſouvent enchaînées par le pouvoir inviſible d'un premier évènement. M. Rouſſeau, ainſi qu'une infinité d'hommes illuſtres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvre du haſard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à conſidérer les cauſes auxquelles les grands-hommes ont été ſi ſouvent redevables de leurs talens : mon ſujet m'y forçoit. Je ne me ſuis point appeſanti ſur les détails. Je ſavois qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites cauſes qui les produi-

(*a*) Cette ſentence eſt applicable à preſque tous les philoſophes dont les écrits ont obtenu l'eſtime publique.

ſent. Je vois avec plaiſir un fleuve rouler majeſtueuſement ſes flots à travers la plaine : mais c'eſt avec effort que mon imagination remonte juſqu'à ſes ſources, pour y raſſembler le volume des eaux néceſſaires à ſon cours. C'eſt en maſſe que les objets ſe préſentent à nous : c'eſt avec peine qu'on ſe prête à leur décompoſition. Je me perſuade difficilement que la comète qui traverſe impétueuſement notre univers, & le menace de ruine, ne ſoit qu'un compoſé plus ou moins grand d'atômes inviſibles.

En morale comme en phyſique, le grand ſeul nous frappe. On ſuppoſe toujours de grandes cauſes à de grands effets. On veut que des ſignes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croiſades entrepriſes ou ſuſpendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme, ou d'un miniſtre! C'eſt faute de mémoires, ou d'anecdotes ſecrètes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gand de la ducheſſe de Marleborough (*a*).

(*a*) Une grande âcreté dans la matière ſéminale alluma, diſent les médecins, la violente paſſion de Henri VIII pour les femmes. C'eſt donc à cette âcreté que l'Angleterre dut la deſtruction du papiſme. L'hiſtoire perdroit peut-être de ſa nobleſſe & de ſa dignité, ſi l'on étoit toujours attentif à remonter ainſi juſqu'aux cauſes ſecrètes des grands évènemens : mais elle en ſeroit bien plus inſtructive.

Qu'on applique aux ſimples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que leur élévation ou leur abaiſſement, leur bonheur ou leur malheur, ſont le produit d'un certain concours de circonſtances & d'une infinité de haſards imprévus & ſtériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands évènemens de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'inſinuant inſenſiblement dans les fentes d'un rocher, y groſſit pour le faire un jour éclater.

Le haſard a (*a*) & aura donc toujours part à notre éducation, & ſur tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation; qu'on obſerve les moyens dont ſe ſert le haſard, pour inſpirer aux hommes le deſir de s'illuſtrer. Cette obſervation faite, qu'on les place à deſſein & fréquemment dans les mêmes poſitions, où le haſard les place rarement, c'eſt le ſeul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme eſt maintenant preſque en entier abandonnée au haſard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder ſur des principes ſimples & invariables. C'eſt l'unique manière de diminuer l'influence que le haſard a ſur elle, & de lever les

(*a*) J'avertis le lecteur que par ce mot de haſard, j'entends l'enchaînement inconnu des cauſes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre ſignification.

contradictions

contradictions qui se trouvent & doivent nécessairement se trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

En Europe & sur-tout dans les pays catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée a deux puissances, dont les intérets sont opposés, & dont les préceptes, en conséquence, doivent être contraires & différens :

L'une, est la puissance spirituelle :
L'autre, est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette dernière dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité

des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumières, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre ; qu'importe au pape lequel des deux sera esclave ou maître, si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu ! Que les François succombent sous les efforts des Portugais ; que la maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet évènement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation ? une soumission aveugle, une crédulité sans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation, d'ailleurs, se rende célèbre par ses talens ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens & les grandes vertus sont presque inconnus en Espagne, en Portugal, & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il est vrai, est commune aux deux puissances ; mais les moyens de la satisfaire sont bien différens. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public, de la justice, de la richesse, de la gloire, que la puissance temporelle doit ses guerriers, ses magistrats, ses négocians & ses savans ; si c'est par le commerce de ses villes, la

valeur de ſes troupes, l'équité de ſon ſénat, le génie de ſes ſavans, que le prince rend ſa nation reſpectable aux autres nations, les paſſions fortes & dirigées au bien général ſervent donc de baſe à ſa grandeur.

C'eſt, au contraire, ſur la deſtruction de ces mêmes paſſions que le corps eccléſiaſtique fonde la ſienne. Le prêtre eſt ambitieux; mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le laïc. Elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du prêtre eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût pour s'approprier l'un & l'autre (19): le ſyſtême religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le chriſtianiſme s'établit, que précha-t-il? *la communauté des biens*. Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun? le prêtre. Qui viola ce dépôt, & s'en fit propriétaire? le prêtre. Lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit, qui l'accrédita? le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins; il eſpéra que, frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage. Le ciel eſt la vraie patrie des hommes: pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres? Si de tels diſcours n'en détachèrent point entièrement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les ſouverains frappés de l'eſpoir d'une

grande puiſſance dans les cieux, conſentirent quelquefois à remettre au ſacerdoce une partie de leur autorité ſur la terre. Le prêtre s'en ſaiſit, &, pour ſe la conſerver, décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne ſouffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgue, les Codrus, les Ariſtides, les Timoléon, enfin tous les défenſeurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modèles qu'il propoſa. Il inſcrivit d'autres noms dans le calendrier; & on le vit, à ceux des anciens héros, ſubſtituer celui d'un ſaint Antoine, d'un ſaint Crépin, d'une ſainte Claire, d'un ſaint Fiacre, d'un ſaint François, enfin le nom de tous ces ſolitaires qui, dangereux à la ſociété par l'exemple de leurs folles vertus, ſe retiroient dans les cloîtres & dans les déſerts, pour y végéter, & y mourir inutiles (20).

D'après de tels modèles, le ſacerdoce ſe flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors ſans deſirs pour les biens terreſtres, ſans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférens à leur propre bonheur & à celui de leur poſtérité. En effet, ſi la vie n'eſt qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choſes d'ici-bas? Un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit paſſer qu'une nuit.

Pour aſſurer leur grandeur & ſatisfaire leur ambition, les puiſſances ſpirituelles & temporelles dûrent donc, en tous pays, employer des moyens très-diffé-

rens. Chargées en commun de l'inſtruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les eſprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eut d'allumer, & l'autre d'éteindre les paſſions (*a*).

C'eſt la probité cependant que prêchent également ces deux puiſſances ; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même ſignification ; &, ſous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée qu'en avoit l'ancienne Rome ſous le conſulat du premier des Brutus (21).

L'aurore de la raiſon commence à poindre, les hommes ſavent déjà que pour tous, les mêmes mots ne ſont pas repréſentatifs des mêmes idées. En conſéquence, qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur ? qu'il attache une idée nette aux expreſſions dont il ſe ſert. Le règne de l'obſcure ſcholaſtique peut diſparoître ; les théologiens n'en impoſeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernemens. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils ne conſerveront pas, du moins, leur puiſſance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquiſe ; les temps & les circonſtances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la néceſſité des paſſions :

(*a*) Vouloir détruire les paſſions dans les hommes, c'eſt vouloir y détruire l'action. Le théologien inſulte-t-il aux paſſions ; c'eſt la pendule qui ſe moque de ſon reſſort, & l'effet qui méconnoit ſa cauſe.

on ſait que c'eſt à leur conſervation qu'eſt attachée celle des empires. Les paſſions, en effet, ſont des deſirs vifs : ces deſirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance ſont des paſſions nuiſibles & criminelles, il en eſt autrement du deſir de s'illuſtrer par des talens & des vertus patriotiques. En anéantiſſant les deſirs, on anéantit l'ame, & tout homme ſans paſſion n'a en lui, ni principe d'action, ni motif pour ſe mouvoir.

Vous êtes, ô miniſtres catholiques ! riches & puiſſans ſur la terre ; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutiſſement, & ces nations vaincues par d'autres, ceſſeront de vous être ſoumiſes. Il faut, pour votre intérêt même, que les paſſions & les beſoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer ſa nature.

O vénérables théologiens ! ô brutes ! ô mes frères ! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les reſſorts qui le meuvent : & ſi vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique (*a*), abſtenez-vous de l'enſeigner. L'orgueil

(*a*) Un dévot peut exceller en géométrie, en certain genre de peinture : mais vu la contradiction actuelle qui ſe trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du prêtre, on ne peut, ſans inconſéquence, être à la fois pieux & homme d'état, dévot & bon citoyen, c'eſt-à-dire, honnête homme. C'eſt une vérité que démontrera la ſuite de cet ouvrage.

vous a trop long-temps égarés. Rappelez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poète, le dieu enfant remplit l'olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser, chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme ; il en fit présent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or, parmi les poupées de cette espèce, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un docteur (*a*). O poupée théologienne ! ne vous

(*a*) C'étoit autrefois le petit-maître, aujourd'hui c'est le théologien qui sait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux ; ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuie-t-il sa décision? a-t-il, en qualité ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature & les mœurs des animaux? non, il n'a élevé, ni chien, ni chat, pas même de moineau ; mais il est docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il se croit, comme l'empereur de la Chine, obligé, par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend, *je le savois*. L'on supposoit le sage des stoïciens habile & versé dans tous les arts & toutes les sciences ; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du théologien, il est poète, géomètre, physicien, horloger, &c. qu'il ait tous ces talens, j'y consens : mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers & d'acheter ses montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil? ce seroit, avant de parler des animaux, de consulter les ouvrages de Buffon, & trois ou quatre lettres données au Journal étranger par un observateur exact & un bon écrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentimens. J'ai donné, dit-on,

obſtinez plus à vouloir détruire les paſſions; ce ſont les principes de vie d'un état. Occupez-vous du ſoin de les diriger au bien général; eſſayez de tracer, à ce ſujet, le plan d'une inſtruction dont les principes ſimples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on eſt donc loin encore d'un bon plan d'inſtruction! peu d'accord avec eux-mêmes, les parens & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enſeigner aux enfans. Ils n'ont ſur l'éducation que des idées confuſes; & de-là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

---

de l'eſprit & de la raiſon aux brutes. C'eſt une politeſſe que je fis aux docteurs. Quelle fut votre reconnoiſſance, ô ingrats!

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeuneſſe.

Qu'on me pardonne ſi, pour faire plus vivement ſentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je ſuis forcé de deſcendre à un ton peu noble : le ſujet l'exige. C'eſt dans les maiſons religieuſes & deſtinées à l'inſtruction des jeunes filles que ces contradictions ſont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il eſt huit heures du matin : c'eſt le temps de la conférence, celui où dans un diſcours ſur la pudeur, la ſupérieure prouve qu'une penſionnaire ne doit jamais lever les yeux ſur un homme. Neuf heures ſonnent ; le maître à danſer eſt au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à ſon écolière : levez cette tête, & regardez toujours votre danſeur. Or, lequel croire du maître de danſe ou de la prieure ? la penſionnaire l'ignore ; & n'acquiert, ni les grâces que le premier veut lui donner, ni la réſerve que la ſeconde lui prêche. Or, à quoi rapporter ces contradictions dans l'inſtruction, ſinon aux deſirs contradictoires qu'ont les parens, que leur fille ſoit à la fois agréable & réſervée (*a*), & qu'elle joigne la pruderie du cloître aux

(*a*) On deſire qu'une fille ſoit vraie & ingénue. On lui

grâces du théâtre? ils veulent concilier les inconciliables.

L'inſtruction turque eſt peut-être la ſeule conſéquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes (22).

Les préceptes de l'éducation ſeront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? le plus grand avantage public, c'eſt-à-dire, le plus grand plaiſir & le plus grand bonheur du plus grand nombre de citoyens.

Les parens perdent-ils cet objet de vue; ils errent çà & là dans les voies de l'inſtruction. La mode ſeule eſt leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une muſicienne, il faut lui payer un maître de muſique; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un maître de morale.

Lorſqu'une mère s'eſt chargée de l'éducation de ſa fille, elle lui dit le matin, en mettant ſon rouge, que la beauté n'eſt rien, que la bonté & les talens ſont tout (*a*). L'on entre en ce moment à la toilette de la mère: chacun répète à la petite fille qu'elle eſt jolie:

---

préſente un époux: il ne lui plaît pas: elle le dit: on le trouve mauvais. Les parens veulent donc qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, ſuivant l'intérêt qu'ils ont qu'elle ſoit l'une ou l'autre.

(*a*) Aſſure-t-on une fille que ſans talens on reſte ſans époux; elle apprendra demain que la plus ſotte de ſes compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot, & qu'on n'épouſe plus que la dot.

on ne la loue pas une fois l'an ſur ſes talens (*a*) & ſon humanité : d'ailleurs les ſeules récompenſes promiſes à ſon application, à ſes vertus, ſont des parures : & l'on veut cependant que la petite fille ſoit indifférente à ſa beauté. Quelle confuſion une telle conduite ne doit-elle pas jeter dans ſes idées !

L'inſtruction d'un jeune homme n'eſt pas plus conſéquente. Le premier devoir qu'on lui preſcrit, c'eſt l'obſervation des lois : le ſecond c'eſt leur violation, lorſqu'on l'offenſe ; il doit, en cas d'inſulte, ſe battre ſous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'eſt par des ſervices rendus à la patrie qu'on obtient la conſidération de ce monde, & la gloire céleſte ; quels modèles d'imitation lui propoſe-t-on ? un moine, un dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la deſolation dans les empires.

Un père vient de recommander à ſon fils la fidélité à ſa parole. Un théologien ſurvient & dit à ce fils, qu'on n'en eſt pas tenu envers les ennemis de Dieu ; que Louis XIV par cette raiſon, révoqua l'édit de Nantes donné par ſes ancêtres ; que le pape a décidé cette queſtion, en déclarant nul tout traité contracté entre les princes hérétiques & catholiques, en

(*a*) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'eſt que la beauté eſt réellement la qualité la plus intéreſſante, la plus deſirable dans celle à qui l'on fait viſite, & dont on n'eſt ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes les hommes ne ſont jamais qu'en viſite.

accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils ſont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des chrétiens eſt un Dieu de vérité : que c'eſt à leur haine pour le menſonge qu'on reconnoît ſes adorateurs (23). Eſt-il deſcendu de chaire ; il convient qu'il eſt très-prudent de la taire (24), que lui-même en louant la vérité ſe garde bien de la dire (25). L'homme, en effet, qui dans les pays catholiques, écriroit l'hiſtoire vraie de ſon temps, ſouleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité (26). Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la perſécution eſt le muet, le ſot ou le menteur.

Qu'à force de ſoins un inſtituteur parvienne enfin à inſpirer à ſon élève la douceur & l'humanité, le directeur entre & dit à cet élève, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs ; que dans ce dernier cas l'indulgence eſt un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne penſe pas comme lui.

Telle eſt l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les paſſions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de ſon diſciple. Il oublie alors que l'émulation eſt une paſſion, & même une paſſion très-forte, à en juger par ſes effets.

Tout eſt donc contradiction dans l'éducation. Quelle en eſt la cauſe ? l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de cette ſcience ; l'on n'en a que des idées confuſes. Il faudroit éclairer les hommes : le prêtre s'y

oppoſe. La vérité luit-elle un moment ſur eux ; il en abſorbe les rayons dans les ténèbres religieuſes de ſa ſcholaſtique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obſcurité, l'une des mots (27), l'autre de la nuit. Qu'au reſte l'on ne rapporte point à la ſeule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en eſt auſſi qu'on doit aux vices des gouvernemens. Comment perſuader à l'adoleſcent d'être fidèle, d'être sûr dans la ſociété, & d'y reſpecter les ſecrets d'autrui, lorſqu'en Angleterre même, le gouvernement, ſous le prétexte le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers, & trahit la confiance publique ? comment ſe flatter de lui inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits?

On veut qu'au ſortir du collége, un jeune homme ſe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y ſoit toujours chaſte : eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits des femmes (*a*), un jeune homme

(*a*) Je ſuppoſe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les deſirs de l'amour ; que faire ? inſtituer des exercices violens, & en inſpirer le goût à la jeuneſſe. L'exercice eſt en ce genre le ſermon le plus efficace. Plus on tranſpire, plus on dépenſe d'eſprits animaux, moins il reſte de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des ſauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuiſement éprouvés dans des chaſſes longues & pénibles.

peut vivre ſans deſir au milieu d'elles ? la ſtupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorſque le gouvernement fait bâtir des ſalles d'opéra ; lorſque l'uſage en ouvre l'entrée à la jeuneſſe, que, jalouſe de ſa virginité, elle voie toujours d'un œil indifférent un ſpectacle où les tranſports, les plaiſirs & le pouvoir de l'amour, ſont peints des plus vives couleurs, & où cette paſſion pénètre dans les ames par les organes de tous les ſens (*a*) ?

Je ne finirois pas ſi je voulois donner la liſte de toutes les contradictions de l'éducation européenne, & ſur-tout de la papiſte. Dans le brouillard de ſes préceptes, comment reconnoître le ſentier de la vertu ? le catholique s'en écarte donc ſouvent. Auſſi ſans principes fixes à cet égard, c'eſt aux poſitions où il ſe trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtreſſes que le haſard lui donne, qu'il doit ſes vices ou ſes vertus. Mais eſt-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du haſard, & comment faire pour y réuſſir ?

(*a*) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les ſalles d'opéra ou de la comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos uſages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne ſuis ni ennemi des ſpectacles, ni ſur ce point de l'avis de M. Rouſſeau. Les ſpectacles ſont, ſans contredit, un plaiſir. Or il n'eſt point de plaiſir qui, dans les mains d'un gouvernement ſage, ne puiſſe devenir un principe productif de vertu, lorſqu'il en eſt la récompenſe.

N'enſeigner que le vrai. L'erreur ſe contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puiſſances qui, diviſées d'intérêt, enſeigneront toujours deux morales (28) contradictoires.

Par quelle fatalité, dira-t-on, preſque tous les peuples ont-ils confié au ſacerdoce l'inſtruction morale de leur jeuneſſe ! qu'eſt-ce que la morale des papiſtes ? un compoſé de ſuperſtitions. Cependant il n'eſt rien qu'à l'aide de la ſuperſtition, le ſacerdoce n'exécute. C'eſt par elle qu'il dépouille les magiſtrats de leur autorité, & les rois de leur pouvoir légitime : c'eſt par elle qu'il ſoumet les peuples, qu'il acquiert ſur eux une puiſſance ſouvent ſupérieure aux lois : & par elle enfin qu'il corrompt juſqu'aux principes de la morale. Quel remède à ce mal ? il n'en eſt qu'un : c'eſt de refondre en entier cette ſcience. Il faudroit qu'un nouvel eſprit préſidât à la formation de ſes nouveaux principes, & que tous tendiſſent à l'avantage public.

Il eſt temps que ſous le titre de ſaints miniſtres de la morale, les magiſtrats la fondent ſur les principes ſimples, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puiſſent ſe former des idées également juſtes & préciſes. Mais la ſimplicité & l'uniformité de ces principes conviendroient-elles aux différentes paſſions des hommes ?

Leurs deſirs peuvent être différens ; mais leur manière de voir eſt eſſentiellement la même : ils agiſſent mal, & voient bien. Tous naiſſent avec l'eſprit juſte ;

tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitudes à rompre, & d'intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à fausser l'esprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de temps en temps, à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur substituer des idées nouvelles ? un pareil changement dans les idées suppose du temps & des soins, & cette tâche est trop pénible pour la plupart des hommes, qui souvent descendent au tombeau, sans avoir encore acquis d'idées nettes & précises de la vertu. Quand en auront-ils de saines ? lorsque le système religieux se confondra avec le système du bonheur national ; lorsque les religions, instrumens habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle religion ? L'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jeterai donc en passant un coup-d'œil sur les fausses religions.

CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

Toute religion, dit Hobbes, *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui, avoué d'une nation, porte le nom de religion; désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre religion est fausse : la mienne seule est la vraie (*a*). Mais est-elle reconnue pour telle par l'univers ? non ; la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la religion de quelques contrées.

L'histoire des Numa, des Zoroastres, des Mahomet, & de tant de fondateurs de cultes modernes,

(*a*) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste, cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, est l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit : *Qui ne pense pas comme moi a tort.* Je le dis donc comme les autres.

nous apprend que toutes les religions peuvent être considérées comme des institutions politiques, qui ont une grande influence sur le bonheur des nations. Je pense donc, puisque l'esprit humain produit encore de temps en temps des religions nouvelles, qu'il est important, pour les rendre le moins malfaisantes possible, d'indiquer le plan à suivre dans leur création.

Toutes les religions sont fausses, à l'exception de la religion chrétienne ; mais je ne la confonds pas avec le papisme.

CHAPITRE XII.

Le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.

Le papiſme n'eſt, aux yeux d'un homme ſenſé, qu'une pure idolâtrie (29). L'égliſe romaine n'y voyoit ſans doute qu'une inſtitution humaine, lorſqu'elle faiſoit de cette religion un uſage ſcandaleux, un inſtrument de ſon avarice & de ſa grandeur ; qu'elle s'en ſervoit pour favoriſer les projets criminels des papes, & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, diſent les papiſtes, ſon calomnieuſes.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il eſt vraiſemblable que des chefs d'ordres monaſtiques regardaſſent la religion comme divine, lorſque, pour enrichir eux & leurs couvens, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre ſainte quiconque mouroit ſans leur rien laiſſer ? s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement profeſſée, lorſqu'ils ſe rendoient (30) propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur diſtribuer ? ſi les papes croyoient réellement pratiquer la juſtice & l'humilité, lorſqu'ils ſe déclaroient les diſtributeurs des royaumes de l'Amérique, ſur leſquels ils n'avoient aucun droit ; lorſque, par une ligne de démarcation, ils partageoient cette partie du monde (31) entre les

Eſpagnols & les Portugais ; lorſqu'ils prétendoient enfin commander aux princes, ordonner de leur temporel, & diſpoſer arbitrairement des couronnes ?

O papiſtes ! examinez quelle fut en tous les ſiècles la conduite de votre égliſe ! Eut-elle intérêt d'entretenir garniſon romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'eſt l'intérêt de toute ſecte ambitieuſe.) Elle inſtitua un grand nombre d'ordres religieux ; fit conſtruire & renter un grand nombre de monaſtères ; eut enfin l'adreſſe de faire ſoudoyer cette milice eccléſiaſtique par les nations même où elle l'établiſſoit.

Le même motif lui faiſant deſirer la multiplication du clergé ſéculier, elle multiplia les ſacremens ; & les peuples, pour ſe les faire adminiſtrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des ſauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorèrent les moiſſons ; & ces prêtres ſéculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations catholiques. Pour lier ces prêtres plus étroitement à ſes intérêts, & jouir ſans partage de leur affection, l'égliſe voulut encore que célibataires forcés, ils vécuſſent ſans femmes, ſans enfans ; mais, d'ailleurs, dans un luxe & une aiſance qui, de jour en jour, leur rendît leur état plus cher. Ce n'eſt pas tout : pour accroître encore & ſa richeſſe & ſon pouvoir, l'égliſe romaine tenta, ſous le nom du denier ſaint Pierre, ou autre, de lever des impôts dans tous les royaumes. Elle ouvrit, à cet effet, une banque entre le ciel &

la terre, & fit, ſous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés ſur le Paradis.

Or, lorſqu'en tous les ſiècles on voit le ſacerdoce ſacrifier conſtamment la vertu au deſir de la grandeur & de la richeſſe : lorſqu'en étudiant l'hiſtoire des papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve ſi différente de celle preſcrite par l'évangile, comment imaginer que les chefs de cette religion aient vu en elle autre choſe qu'un moyen d'envahir la puiſſance & les tréſors de la terre (32)? D'après les mœurs & la conduite des moines, du clergé & des pontifes, un réformé peut, je crois, montrer pour la juſtification de ſa croyance, & l'avantage des nations, que le papiſme ne fut jamais qu'une inſtitution humaine. Mais pourquoi les religions n'ont-elles été juſqu'à préſent que locales? ſeroit-il poſſible d'en concevoir une qui devînt univerſelle?

CHAPITRE XIII.

De la Religion univerſelle.

UNE religion univerſelle ne peut être fondée que ſur des principes éternels, invariables, & qui, ſuſceptibles comme les propoſitions de la géométrie, des démonſtrations les plus rigoureuſes, ſoient puiſées dans la nature de l'homme & des choſes. Eſt-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations ? oui, ſans doute : & s'ils varient, ce n'eſt que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le haſard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou lois convenables à toutes les ſociétés, quelle eſt la première & la plus ſacrée ? celle qui promet à chacun la propriété de ſes biens, de ſa vie & de ſa liberté.

Eſt-on propriétaire incertain de ſa terre ; on ne laboure point ſon champ, on ne cultive point ſon verger. Une nation eſt bientôt ravagée & détruite par la famine. Eſt-on propriétaire incertain de ſa vie & de ſa liberté ; l'homme toujours en crainte eſt ſans courage & ſans induſtrie : uniquement occupé de ſa conſervation perſonnelle & reſſerré en lui-même, il ne porte point ſes vues au dehors, le bien public l'in-

téreſſe peu ; il n'étudie point la ſcience de l'homme ; il n'en obſerve ni les deſirs, ni les paſſions. Ce n'eſt cependant que dans cette connoiſſance préliminaire qu'on peut puiſer celle des lois les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles lois ſi néceſſaires aux ſociétés, leur ſont-elles encore inconnues ? pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées ? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par ſa raiſon coopérât à ſon bonheur, & que dans les ſociétés nombreuſes (33) le chef-d'œuvre d'une excellente légiſlation fût comme celui des autres ſciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu à dit à l'homme, je t'ai créé, je t'ai donné cinq ſens, je t'ai doué de mémoire, & par conſéquent, de raiſon. J'ai voulu que ta raiſon d'abord éguiſée par le beſoin, éclairée enſuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les inſtrumens du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les ſciences de première néceſſité : j'ai voulu que, cultivant cette même raiſon, tu parvinſſes à la connoiſſance de mes volontés morales, c'eſt-à-dire, de tes devoirs envers la ſociété, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoiſſance de la meilleure légiſlation poſſible.

Voilà le ſeul culte auquel je veux que l'homme s'élève, le ſeul qui puiſſe devenir univerſel, le ſeul digne d'un Dieu, & qui ſoit marqué de ſon ſceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'em-

preinte de l'homme, de la fourberie & du menſonge. La volonté d'un Dieu juſte & bon, c'eſt que les fils de la terre ſoient heureux, & qu'ils jouiſſent de tous les plaiſirs compatibles avec le bien public.

Tel eſt le vrai culte, celui que la philoſophie doit révéler aux nations. Nuls autres ſaints dans une telle religion que les bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgue, les Solon, les Sydney, que les inventeurs de quelque art, de quelque plaiſir nouveau, mais conforme à l'intérêt général : nuls autres réprouvés, au contraire, que les malfaiteurs envers la ſociété & les atrabilaires ennemis de ſes plaiſirs.

Les prêtres ſeront-ils un jour les apôtres d'une telle religion ? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus ſur les principes de la morale & de la légiſlation (qui ne ſont eſſentiellement que la même ſcience), y ont été amoncelés par leur politique. Ce n'eſt plus déſormais que ſur la deſtruction de la plupart des religions, qu'on peut, dans les empires, jeter les fondemens d'une morale ſaine. Plût à Dieu que les prêtres ſuſceptibles d'une ambition noble, euſſent cherché dans les principes conſtitutifs de l'homme, les lois invariables ſur leſquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des ſociétés ! Plût à Dieu que les ſyſtêmes religieux puſſent devenir le Palladium de la félicité publique ! c'eſt aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée ſur la reconnoiſſance publique. Ils pourroient ſe dire chaque jour, c'eſt par nous que les mortels ſont heu-

reux. Une telle grandeur, une gloire auſſi durable, leur paroît vile & mépriſable. Vous pouviez, ô miniſtres des autels ! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux : vous avez préféré de commander à des ſuperſtitieux & à des eſclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'inſtrument de leur malheur & les deſtructeurs de la vraie morale.

La morale fondée ſur des principes vrais, eſt la ſeule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide (34), ne trouvât à ſe ſatisfaire que dans une religion myſtérieuſe ; que les amis du merveilleux ſachent, du moins parmi les religions de cette eſpèce, quelle eſt celle dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte aux nations.

CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une religion est destructive du bonheur national.

Une religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépense considérable, est, sans contredit, une religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'empire, & que son culte trop coûteux le ruine (35). Il est des royaumes catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvens, douze mille prieurés, quinze mille chapelles, treize cents abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à desservir quarante-cinq mille paroisses; où l'on compte, en outre, une infinité d'abbés, de séminaristes & d'ecclésiastiques de toute espèce. Leur nombre total compose au moins celui de trois cent mille hommes. Leur dépense (*a*) suffiroit à l'entretien d'une marine &

(*a*) Dans tout pays où l'on comptera trois cent mille tant curés qu'évêques, prélats, moines, prêtres, chanoines, &c. il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c. chaque prêtre, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'état. Or, pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dîmes, pensions, impôts de messes, constructions de bâtimens, réparations de presbytères & de

d'une armée de terre formidable. Une religion auſſi à charge à un état (36), ne peut être long-temps la religion d'un empire éclairé & policé (37). Un peuple

---

chapelles, fonds de jardins, tréſors de paroiſſes & de confrairies, ornemens d'égliſe, argenterie, aumônes, louages de chaiſes, baptêmes, offrandes, mariages, enterremens, ſervices, quêtes, diſpenſes, honoraires de prédicateurs, miſſions, &c. le ſacerdoce ne lève-t-il pas ſur une nation ?

En dîmes ſeules le clergé tire des terres cultivées d'un royaume preſqu'autant de produit que tous ſes propriétaires. En France, l'arpent de terre labourable loué ſix ou ſept livres, rapporte à-peu-près vingt ou vingt-deux minots de blé à quatre au ſeptier. Le prêtre pour ſa dîme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être, bon an mal an, évalué à neuf ou dix livres. Le prêtre récolte en ſus cinquante bottes de paille eſtimées 6 livres. Plus la dîme de l'avoine & de ſa paille eſtimées 40 ou 50 ſols. Total, 17 livres 10 ſous que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & ſur laquelle ſomme ce propriétaire eſt obligé de payer le dixième, d'entretenir ſa ferme, de ſupporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul, qu'on juge de l'immenſe richeſſe des prêtres. En réduit-on le nombre à deux cent mille ; leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour, & par conſéquent à deux cent dix millions par an. Or, quelle flotte & quelle armée de terre ne ſoudoieroit-on pas avec cette ſomme ? Un gouvernement ſage ne peut donc s'intéreſſer à la conſervation d'une religion ſi diſpendieuſe & ſi à charge aux ſujets. En Autriche, en Eſpagne, en Bavière, & peut-être même en France, les prêtres

qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & de l'aisance des prêtres, & chacun des citoyens n'est qu'un serf du sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion soit, & peu coûteuse (38) & tolérante. Il faut que son clergé ne puisse rien sur le citoyen. La crainte du prêtre dégrade l'esprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les ministres des

---

(déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les souverains.

Quel remède à cet abus? il n'en est qu'un : c'est de diminuer le nombre des prêtres; mais il est des religions (telle est la catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des sacremens. Moins il y aura de prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi? seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres? le clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages absolument nécessaires à l'entretien des administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volé aux pauvres. Mais quel usage en faire? les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misère en a dépouillés, les rendroit citoyens en les rendant propriétaires.

autels ? ignore-t-on les barbaries commiſes par leur intolérance ? que de ſang répandu par elle ! la terre en eſt encore abreuvée. Pour aſſurer la paix des nations, ce n'eſt point aſſez de la tolérance civile. L'eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime jeté entre les hommes. Quelle eſt la religion vraiment tolérante ? celle, ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui, ſans doute, ſera un jour la religion de l'univers.

Il faut, de plus, qu'une religion ſoit douce & humaine; que ſes cérémonies n'aient rien de triſte & de ſévère; qu'elle préſente par-tout des ſpectacles pompeux & des fêtes (39) agréables; que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général; la religion qui les étouffe produit des talapoins, des bonzes, des bramines, & jamais de héros, d'hommes illuſtres & de grands citoyens.

Une religion eſt-elle gaie; ſa gaieté ſuppoſe une noble confiance dans la bonté de l'Etre ſuprême. Pourquoi en faire un tyran oriental, lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels ? pourquoi mettre ainſi le nom de la divinité au bas du portrait du diable ? pourquoi comprimer les ames ſous le poids de la crainte, briſer leurs reſſorts, & d'un adorateur de Jéſus faire un eſclave vil & puſillanime ? ce ſont les méchans qui peignent Dieu méchant. Qu'eſt-ce que leur dévotion ? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle ſe propoſe, lorſque l'homme juſte, humain envers ſes ſemblables; lorſque l'homme diſtingué par ſes talens & ſes vertus, n'eſt point aſſuré de la faveur du ciel; lorſqu'un deſir momentané, un mouvement de colère, ou l'omiſſion d'une meſſe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenſes céleſtes ne ſoient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuſes, qui donnent des idées petites de l'éternel, & des idées fauſſes de la vertu : de telles récompenſes ne ſance point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéiſdoivent aveugle & la diſcipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer auſſi l'art de ſauter, de danſer, de voltiger ſur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme ſe feſſe, ou faſſe le ſaut périlleux?

Si l'on a jadis diviniſé la fièvre, pourquoi n'a-t-on pas encore diviniſé le bien public? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore ſon culte, ſon temple & ſes prêtres (40)? Par quelle raiſon enfin faire une vertu ſublime de l'abnégation de ſoi-même? l'humanité eſt dans l'homme la ſeule vertu vraiment ſublime : c'eſt la première & peut-être la ſeule que les religions doivent inſpirer aux hommes; elle renferme en elle preſque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favoriſe la vileté & la pareſſe (41) monaſtique. Mais cette humilité doit-elle

être la vertu d'un peuple ? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célèbre. C'eſt le mépris des Grecs & des Romains pour les peuples eſclaves, c'eſt le ſentiment juſte & fier de leurs forces & de leur courage, qui, concurremment avec leurs lois, leur ſoumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc ſon utilité. Loin de combattre, que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choſes terreſtres : que tout citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puiſſance de ſa patrie : que la religion panégyriſte de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, ſanctifie tout établiſſement utile, & ne le détruiſe jamais. Que l'intérêt des puiſſances ſpirituelle & temporelle ſoit un & toujours le même : que ces deux puiſſances ſoient réunies comme à Rome, dans les mains des magiſtrats (42) : que la voix du ciel ſoit déſormais celle du bien public ; & que les oracles des dieux confirment toute loi avantageuſe au peuple.

CHAPITRE XV.

Parmi les fauſſes Religions quelles ont été les moins nuiſibles au bonheur des ſociétés?

La première que je cite, c'eſt la religion païenne. Mais, lors de ſon inſtitution, cette prétendue religion n'étoit proprement que le ſyſtême allégoriſé de la nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matière, Jupiter l'eſprit générateur (43). Toutes les fables de la mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la nature. En la conſidérant comme ſyſtême religieux, étoit-il ſi abſurde (*a*) d'honorer ſous divers noms les différens attributs de la divinité?

Dans les temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de la Fortune, qu'adoroit-on? Jupiter, tour-à-tour conſidéré comme ſage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fécondant l'univers. Eſt-il plus raiſonnable d'édifier ſous les noms de Saint-Euſtache, de Saint-Martin ou de Saint-Roch, des égliſes à l'Etre ſuprême? mais les païens s'agenouilloient devant des ſtatues de bois ou de pierre.

(*a*) Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la religion païenne. Celle de la religion papiſte étonnera bien davantage un jour la poſtérité.

Les

Les catholiques en font autant ; &, ſi l'on en juge par les ſignes extérieurs, ils ont ſouvent pour leurs ſaints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reſte, je veux que la religion païenne ait été réellement la plus abſurde : c'eſt un tort à une religion d'être abſurde : ſon abſurdité peut avoir des conſéquences funeſtes. Cependant ce tort n'eſt pas le plus grand de tous ; & ſi ſes principes ne ſont pas entièrement deſtructifs du bonheur public, & que ſes maximes puiſſent s'accorder avec les lois & l'utilité générale, c'eſt encore la moins mauvaiſe de toutes.

Telle étoit la religion païenne. Jamais d'obſtacles mis par elle aux projets d'un légiſlateur patriote. Elle étoit ſans dogmes, par conſéquent humaine & tolérante. Nulle diſpute, nulle guerre entre ſes ſectateurs que ne pût prévenir l'attention la plus légère des magiſtrats. Son culte, d'ailleurs, n'exigeoit point un grand nombre de prêtres, & n'étoit point néceſſairement à charge à l'état.

Les dieux Lares & domeſtiques ſuffiſoient à la dévotion journalière des particuliers. Quelques temples élevés dans de grandes villes, quelques colléges de prêtres, quelques fêtes pompeuſes ſuffiſoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les temps où la ceſſation des travaux de la campagne permet à ſes habitans de ſe rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaiſirs. Quelque magnifiques que fuſſent ces fêtes, elles étoient rares, &, par conſé-

quent, peu dispendieuses. La religion païenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvéniens du papisme.

Cette religion des sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impressions fortes, qu'il est quelquefois nécessaire au législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action soumettoit la nature entière à l'empire de la poésie, vivifioit toutes les parties de l'univers, animoit tout. Le sommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruisseaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, d'Hamadriades, de Tritons, de Néréides. Les dieux & les déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les belles & les héros s'asseyoient parmi les dieux; Latone avoit ses autels : Hercule déifié épousoit Hébé. Les héros moins célèbres habitoient les champs & les bocages de l'Elisée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du prophète qui y transporta les Houris, étoient le séjour des guerriers & des hommes illustres en tous les genres. C'est là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient sous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'est là que les Pindare & les Homère célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'eſpèce d'exercice & de chant qui, ſur la terre, avoit fait l'occupation des héros & des poètes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les ſuivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette religion donnée, quel devoit être le deſir le plus vif, l'intérêt le plus puiſſant des païens ? celui de ſervir leur patrie par leurs talens, leur courage, leur intégrité, leur généroſité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de ſe rendre cher à ceux avec qui ils devoient dans les enfers continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthouſiaſme qu'une légiſlation ſage donne pour la vertu & les talens, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des paſſions, les anciens légiſlateurs ne ſe propoſoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple ſans deſir ? ſont-ce des commerçans, des capitaines, des ſoldats, des hommes de lettres, des miniſtres habiles ? non : mais des moines.

Un peuple ſans induſtrie, ſans courage, ſans richeſſes, ſans ſcience, eſt l'eſclave né de tout voiſin aſſez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des paſſions aux hommes ; & la religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu ſacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le dieu de ces peuples. C'étoit de ce ſeul dieu que les citoyens attendoient leur récompenſe. Chacun vou-

loit être le fils de la Réputation. Chacun honoroit dans les Bardes les diſtributeurs de la gloire & les prêtres du temple de la Renommée (*a*). Le ſilence des Bardes étoit redouté des guerriers & des princes même. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux poëtes. Sévères & incorruptibles habitans d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la baſſeſſe de leurs éloges. Nul d'entre eux n'eût oſé célébrer un nom que l'eſtime publique n'eût pas déjà conſacré. Pour obtenir cette eſtime, il falloit avoir rendu des ſervices à la patrie. Le deſir religieux & vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illuſtrer par leurs talens & leurs vertus. Que d'avantages une telle religion, plus pure, d'ailleurs, que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une nation!

Mais comment établir cette religion dans une ſociété déjà formée? on ſait quel eſt l'attachement du peuple pour ſon culte, pour ſes dieux actuels, & ſon horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues?

Ce moyen eſt peut-être plus facile qu'on ne penſe.

(*a*) L'avantage de cette religion ſur les autres eſt inappréciable: elle ne récompenſe que les talens & les actions utiles à la patrie: & le paradis eſt dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération, & de vertus auſſi folles qu'inutiles à la ſociété.

Que chez un peuple la raiſon ſoit tolérée, elle ſubſtituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y ſubſtituât-elle que le déiſme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité ! mais le culte rendu à la divinité ſe conſerveroit-il long-temps pur ? le peuple eſt groſſier : la ſuperſtition eſt ſa religion. Les temples élevés d'abord à l'Eternel, ſeroient bientôt conſacrés à ſes diverſes perfections : l'ignorance en feroit autant des dieux. Soit ; & juſques-là que le magiſtrat la laiſſe faire. Mais, qu'arrivée à ce terme, ce même magiſtrat, attentif à diriger la marche de l'ignorance, & ſur-tout de la ſuperſtition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoiſſe, quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'oppoſe à l'établiſſement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale ; c'eſt-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme eſt jaloux de ſa gloire. Un magiſtrat, comme à Rome, réunit-il en ſa perſonne le double emploi de ſénateur & de miniſtre des autels (44) ; le prêtre ſera toujours en lui ſubordonné au ſénateur, & la religion toujours ſubordonnée au bonheur public.

L'abbé de Saint-Pierre l'a dit : le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or, qui mieux que le magiſtrat peut remplir cette noble fonction ? qui mieux que lui peut faire ſentir, & les motifs d'intérêt général ſur leſquels ſont fondées les lois particulières, & l'indiſſolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général ?

Quelle puiſſance n'auroit pas ſur les eſprits une inſtruction morale donnée par un ſénat ? avec quels reſpects les peuples n'en recevroient-ils pas les déciſions ? c'eſt uniquement du corps légiſlatif qu'on peut attendre une religion bienfaiſante, & qui, d'ailleurs, peu coûteuſe & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talens & des vertus, & n'auroit enfin, comme la légiſlation, que la félicité des peuples pour objet.

Que des magiſtrats éclairés ſoient revêtus de la puiſſance temporelle & ſpirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques diſparoîtra : tous les citoyens adopteront les mêmes principes de morale, & ſe formeront la même idée d'une ſcience, dont il eſt ſi important que tous ſoient également inſtruits.

Peut-être s'écoulera-t-il pluſieurs ſiècles avant de faire dans les fauſſes religions les changemens qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il juſqu'à ce moment ? que les hommes n'auront que des idées confuſes de la morale ; idées qu'ils devront à la différence de leurs poſitions & au haſard, qui ne plaçant jamais deux hommes préciſément dans le même concours de circonſtances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes inſtructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'eſprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

NOTES DE LA SECTION I.

1. La science de l'homme est la science des sages. Les intrigans se croient à cet égard fort supérieurs au philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la cottrie du ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier; qu'ils écrivent sur l'homme, qu'ils publient leurs pensées; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le ministre connoît mieux que le philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain, & le connoît mieux que le ministre. L'un & l'autre, par leurs divers genres d'étude, sont destinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami & protecteur des lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des catéchismes & des almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits que la France dut le bienfait de l'exportation des grains. Des savans en démontrèrent les avantages. Le ministre qui se trouvoit alors à la tête des finances, profita de leurs lumières.

3. A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fit des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut, par son secours, exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, sinon des gens de génie, du moins des gens d'es-

prit & de ſens. Mais, comme je le prouverai dans la ſuite de cet ouvrage, c'eſt tout ce que peut la ſcience perfectionnée de l'éducation, & c'eſt aſſez. Une nation généralement compoſée de pareils hommes, ſeroit, ſans contredit, la première de l'univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne, & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des opéra, des comédies, des romans, & même de quelques bons livres de géométrie & de médecine. En tout autre genre, l'ouvrage ſupérieur & réputé tel du reſte de l'Europe, eſt un ouvrage proſcrit. Tels ſont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rouſſeau, des Monteſquieu, &c. En France, l'approbation du cenſeur eſt pour l'auteur preſque toujours un certificat de ſottiſe. Elle annonce un livre ſans ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce qu'on n'en penſera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne bleſſera l'orgueil de perſonne, & ne répétera que ce que tout le monde ſait. L'éloge général & du moment eſt preſque toujours excluſif de l'éloge à venir.

5. Le ſcholaſtique, dit le proverbe anglois, n'eſt qu'un pur âne, qui, n'ayant ni la douceur du vrai chrétien, ni la raiſon du philoſophe, ni l'affabilité du courtiſan, n'eſt qu'un objet ridicule.

6. Quelle eſt la ſcience des ſcholaſtiques? celle d'abuſer des mots & d'en rendre la ſignification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares qu'autrefois les magiciens édifioient, détruiſoient des châteaux enchantés, ou du moins leur apparence. Les ſcholaſtiques, héritiers de la puiſſance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une ſcience aux plus abſurdes rêveries. S'il eſt un moyen de détruire leurs enchantemens, c'eſt de leur demander la ſignification préciſe des mots dont ils ſe ſervent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes; le

charme ceſſe, & le preſtige de la ſcience diſparoît. Qu'on ſe défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment uſage du langage de l'école. La langue uſuelle ſuffit preſque toujours à quiconque a des idées claires. Qui veut inſtruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il eſt peu de pays où l'on étudie la ſcience de la morale & de la politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur eſprit ſur des ſujets de cette eſpèce. Le ſacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raiſonnement. Le mot *raiſonnable* eſt aujourd'hui devenu ſynonyme d'*incrédule*. Le clergé ſoupçonne apparemment que les motifs de la foi, comme les petites ailes données à Mercure, ſont trop foibles pour la ſoutenir. *Pour être philoſophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment; & pour être fidèle, il faut croire aveuglément.* Mallebranche ne s'apperçoit pas que de ſon fidèle il fait un ſot. En effet, en quoi conſiſte la ſottiſe? à croire ſans un motif ſuffiſant pour croire: on me citera à ce ſujet la foi du charbonnier. Il étoit dans un cas particulier: il parloit à Dieu; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui, ſans être ce charbonnier, ſe vante d'une foi aveugle & d'une croyance ſur *ouï dire*, eſt donc un homme enorgueilli de ſa ſottiſe.

8. Qu'on s'amuſe un moment de la peinture d'un ridicule; rien de mieux. Tout excellent tableau de cette eſpèce ſuppoſe beaucoup d'eſprit dans le peintre qui le deſſine. Que lui doit la ſociété? un tribut de reconnoiſſance & d'éloges proportionné au mal dont la délivre le ridicule jeté ſur tels défauts. Une nation qui mettroit de l'importance à ce ſervice, ſe rendroit elle-même ridicule. « Qu'importe, dit un Anglois, que tel bourgeois ſoit ſin-» gulier dans ſon humeur, tel petit-maître recherché dans » ſes habits; que telle coquette enfin ſoit minaudière? » elle peut rougir, blanchir, moucheter ſon viſage, & » coucher avec ſon amant, ſans envahir ma propriété,

» ou diminuer mon commerce. L'ennuyeux froiſſement » d'un éventail qui s'ouvre & ſe referme ſans ceſſe, n'é- » branle point nos conſtitutions ». Une nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maître, eſt à coup sûr une nation frivole.

9. Toutes les nations ont reproché aux François leur frivolité. « Si le François, diſoit autrefois M. de Saville, » eſt ſi frivole, l'Eſpagnol ſi grave & ſi ſuperſtitieux, » l'Anglois ſi ſérieux & ſi profond, c'eſt un effet de la » différente forme de leur gouvernement. C'eſt à Paris » que doit ſe fixer l'homme curieux de bijoux & de parler » ſans rien dire : c'eſt Madrid & Lisbonne que doit habiter » quiconque aime à ſe donner la diſcipline & à voir brûler » ſes ſemblables ; & c'eſt à Londres enfin que doit vivre » quiconque veut penſer & faire uſage de la faculté » qui diſtingue principalement l'homme de la brute ». Selon M. de Saville, il n'eſt que trois objets dignes de reflexion ; la nature, la religion & le gouvernement. « Or, le François, ajoute-t-il, n'oſe penſer ſur ces ob- » jets. Ses livres, inſipides pour des hommes, ne peuvent » donc amuſer que des femmes. La liberté ſeule élève l'eſ- » prit d'une nation, & l'eſprit de la nation celui de ſes » écrivains. En France, les ames ſont ſans énergie. Le ſeul » auteur eſtimable que j'en aime, c'eſt Montaigne. Peu de » ſes concitoyens ſont dignes de l'admirer : pour le ſentir, » il faut penſer ; & pour penſer, il faut être libre ».

10. Les jéſuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les arts & les ſciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en phyſique, de Racine dans le tragique, d'Huygens en aſtronomie, de Pott en chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de La Fontaine, &c. ; ce n'eſt pas que ces religieux ne ſe recrutaſſent parmi les écoliers de leurs colléges, qui annonçoient le plus de génie. On ſait

d'ailleurs que les jésuites, dans le silence de leurs maisons, n'étaient distraits de leurs études par aucun soin ; que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talens. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe ? c'est qu'entourés de fanatiques & de superstitieux, un jésuite n'ose penser que d'après ses supérieurs : c'est que d'ailleurs forcé de s'appliquer quelques années à l'étude des casuistes & de la théologie, cette étude répugne à la saine raison, & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste ? l'habitude de le sophistiquer le fausse.

11. Si tous les Savoyards ont, à certains égards, le même caractère, c'est que le hasard les place dans des dispositions à-peu-près semblables, & que tous reçoivent à-peu-près la même éducation. Pourquoi tous sont ils voyageurs ? c'est qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux ? c'est que tous sont indigens ; c'est que sans secours & sans protection dans le pays où ils se transplantent, ils y ont faim, & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fidèles & actifs ? c'est que, pour être employés de préférence aux nationaux, il faut qu'ils les surpassent en activité & fidélité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes ? c'est qu'attachés, comme tous les hommes, à leur pays natal, ils en sortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus du Savoyard : que faire ? le placer dans la même position ; confier quelque temps son éducation au malheur & à l'indigence. Le besoin & la nécessité sont de tous les instituteurs les seuls dont les leçons sont toujours écoutées, & les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre y substituer ? Je l'ignore : nulle

qui ſoit auſſi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on deſiroit en lui. Qui peut être ſurpris du peu de ſuccès d'une éducation inſuffiſante ?

12. Shakeſpéar ne jouoit bien qu'un ſeul rôle ; c'étoit le ſpectre dans *Hamlet*.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri ; l'extrait de la République des lettres (janvier 1685) ; dans ce dernier ouvrage on lit cette phraſe : « C'eſt à une dame à laquelle on donnoit à Rouen le nom de Mélite, que la » France doit le grand Corneille ». C'eſt pareillement à l'amour que l'Angleterre doit ſon célèbre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur première jeuneſſe avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'eſt leur manie. Se prétendent-ils d'une race ſupérieure à celle des autres hommes ; à la bonne heure : qu'on ne diſpute pas ſur ce point avec leur vanité : on les fâcheroit ; mais qu'on ne les en croie pas ſur leur parole, on ſe tromperoit. Rien de plus illuſoire & de plus incertain que ces premières annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les claſſes ſont peuplées de jolis enfans ; le monde l'eſt de ſots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la diſgrâce d'un patron décide ſouvent de notre état & de notre profeſſion. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidens de cette eſpèce. Le menſonge, la baſſeſſe & la frivolité règnent-ils dans une cour ; y vit-on ſans reſpect pour la vérité, l'humanité & la poſtérité : qui doute qu'une diſgrâce, une injuſtice ne ſoient quelquefois ſalutaires au courtiſan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme ſe doit à lui-même, qui l'enlève à la diſſipation de la cour, au vide de ſes converſations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puiſſe quelquefois occaſionner en lui le développement des plus grands talens ?

16. M. Rouſſeau n'eſt point inſenſible ; & la preuve ſont les injures même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers :

Tout, juſqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour.

17. M. Rouſſeau, dans ſes ouvrages, m'a toujours paru moins occupé d'inſtruire, que de ſéduire ſes lecteurs. Toujours orateur & rarement raiſonneur, il oublie que dans les diſcuſſions philoſophiques, s'il eſt quelquefois permis de faire uſage de l'éloquence, c'eſt uniquement lorſqu'il s'agit de faire vivement ſentir toute l'importance d'une opinion déjà reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur aſſoupiſſement, & les armer contre Philippe ? c'eſt alors que Démoſthène doit déployer toute la force de l'éloquence : mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la diſcuſſion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui ſait ſi dans la chambre des communes d'Angleterre, l'on eſt toujours aſſez attentif à l'uſage différent qu'on doit y faire de l'éloquence & de l'eſprit de diſcuſſion ?

18. M. Rouſſeau connut à Montmorency M. le maréchal de Luxembourg : ce ſeigneur l'aima, honora en lui les talens, le protégea, & par cette protection acquit un droit ſur la reconnoiſſance de tous les gens de lettres. Que les ſavans ne rougiſſent point de louer un grand. Pourquoi lui refuſer les éloges qu'il mérite ? oublieroient-ils que ſi les nations ont beſoin de lumières, les ſavans ont beſoin de protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il eſt vrai, ſouſtraire M. Rouſſeau à la perſécution : mais peut-être le caractère de ce ſeigneur étoit-il foible ; peut-être l'hypocriſie des méchans eſt-elle plus puiſſante que la protection des bons & des grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ſes bienfaits à ces inſectes de la littérature qui ſont la

honte de leur protecteur. Une faveur bannale accordée à ces écrivains médiocres & vils, qui s'introduiſent par baſſeſſe dans la familiarité d'un grand, n'eſt pas une preuve de ſon amour pour les lettres. J'ai vu des gens en place s'annoncer comme des protecteurs des ſavans, & s'inſtaller en cette qualité *grand-maître de l'orare des lettrés*. Leurs bienfaits, trop ſouvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuiſibles aux ſciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenſes mal placées découragent les vrais talens. En vain dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent; le public inſtruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne ſouffre point, & n'eſt point *incognito* expoſé ou ſur la paille de la misère, ou ſous le coûteau de la ſuperſtition. Les grands, toujours à portée de le ſecourir, peuvent donc toujours prétendre à l'eſtime & à la reconnoiſſance de la partie du genre humain la plus ſavante & la plus éclairée.

19. Douze ou quinze millions ſaiſis en Eſpagne ſur deux procureurs jéſuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richeſſes, les jéſuites n'ont jamais été dupes de leurs ſermons.

20. De tous les contes, les plus ridicules ſont ceux que les moines font de leurs fondateurs. Ils diſent, par exemple, « qu'à la vue d'une biche pourſuivie par des » loups, ſaint Lomer leur ordonna de s'arrêter, ce qu'ils » firent incontinent; que ſaint Florent, faute de berger, » ordonna à un ours qu'il rencontra, de mener paître ſes » brebis, & que l'ours les menoit paître tous les jours; » que ſaint François ſaluoit les oiſeaux, leur parloit, leur » faiſoit commandement d'ouïr la parole de Dieu, leſ- » quels oiſeaux entendant parler ſaint François, ſe ré- » jouiſſoient d'une façon merveilleuſe, allongeant le col, » & entr'ouvrant le bec; que ce même ſaint François paſſa

» huit jours avec une cigale, chanta un jour entier avec » un roſſignol, guérit un loup enragé, & lui dit : *Mon* » *frère le loup, tu dois me promettre que tu ne ſeras plus à* » *l'avenir auſſi raviſſant que tu l'as été;* ce que le loup promit » en inclinant la tête. Alors S. François lui dit : *Donne-moi* » *ta foi :* ce que diſant, ſaint François lui tendit la main, » pour la recevoir; & le loup, levant doucement ſa patte » droite, la mit entre les mains de ſaint François ». On lit auſſi de pluſieurs autres ſaints. qu'ils ſe plaiſoient à s'entretenir avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot *paſſions*, lorſqu'on les regarde comme nuiſibles. Ce n'eſt qu'une vraie diſpute de mots. Les théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la paſſion vive de l'amour de Dieu fût un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la patrie, qui l'arma contre les tyrans, & l'engagea dans l'entrepriſe la plus périlleuſe. Nos deſirs ſont nos moteurs, & c'eſt la force de nos deſirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme ſans deſir & ſans beſoin, eſt ſans eſprit & ſans raiſon. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ſes idées entre elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il eſt ſtupide. Si les ſouverains de l'orient ſont, en général, ſi peu éclairés, c'eſt que l'eſprit eſt fils du deſir & du beſoin. Or, les ſultans n'éprouvent ni l'un ni l'autre. Il n'eſt point de plaiſir qu'un ſimple acte de leur volonté ne leur procure : l'eſprit leur eſt donc preſque toujours inutile. Le ſeul cas où il leur devient néceſſaire, c'eſt lorſque jaloux du titre de conquérant, ils veulent envahir le ſceptre d'un voiſin puiſſant. Dans toute autre poſition, exiger des lumières d'un deſpote, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Compter dans un gouvernement arbitraire ſur l'eſprit d'un mo-

narque né sur le trône, c'est folie. Aussi, sauf le hasard d'une éducation singulière, est-il peu de souverains absolus & éclairés : & l'histoire ne compte communément au nombre des grands rois que ceux d'entre les princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obstacles à surmonter. Le propre des gouvernemens despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces empires : aussi les peuples soumis à cette forme de gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces momens de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels temps les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux fortes passions : l'une, la vengeance ; l'autre, la haine des tyrans. Il faut des passions à un peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des capucins.

22. Le Turc croit la femme formée pour le plaisir de l'homme, & créée pour irriter ses desirs. Tel est, dit-il, l'intention marquée de la nature. Or, qu'en Turquie l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes ; qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le serrail où elle est renfermée ? Supposons, si l'on veut, un pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles

crussent

eruſſent n'en devoir faire part qu'aux hommes déjà diſtingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs, par ce moyen, deviendroient un encouragement aux talens & aux vertus. Mais en Turquie, ſi les femmes peuvent, ſans inconvénient, s'inſtruire de tous les arts de la volupté, en ſeroit-il de même dans un pays où, comme en Europe, elles ne ſont ni renfermées, ni communes; où, comme en France, toutes les maiſons ſont ouvertes? S'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux? J'en doute; & juſqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les lois du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du ſexe, ſeroit peut-être en contradiction avec l'uſage que les lois européennes lui permettent d'en faire.

23. Il eſt des hommes qui ſe croient vrais, parce qu'ils ſont médiſans. Rien de plus différent que la vérité & la médiſance: l'une, toujours indulgente, eſt inſpirée par l'humanité; l'autre, toujours aigre, eſt fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les geſtes de la médiſance décèlent toujours quel en eſt le père.

24. Si l'on ne peut ſans crime taire la vérité aux peuples & aux ſouverains, quel homme a toujours été juſte & ſans reproche à cet égard?

25. Qu'à la lecture de l'Hiſtoire eccléſiaſtique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la ſcélérateſſe des pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité; quel doute impie, s'écrie ſon précepteur? mais, répond l'élève, je dis ce que je penſe: ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir? Oui, dans les cas ordinaires; mais en faveur de l'égliſe le menſonge eſt un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au pape? le plus grand, repliquera le maître. Si le pape eſt reconnu infaillible, nul ne peut réſiſter à ſes vo-

lontés. Les peuples lui doivent être aveuglément soumis. Or, quelle considération ce respect pour le pape ne réfléchit-il pas sur tout le corps ecclésiastique, & par conséquent sur moi?

26. Quiconque en écrivant l'histoire, en altère les faits, est un mauvais citoyen. Il trompe le public, & le prive de l'avantage inestimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel empire trouver un historien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité? Est-ce en France, en Portugal, en Espagne? Non: mais dans un pays libre & réformé.

27. Pourquoi les disputes théologiques sont-elles interminables? c'est qu'heureusement pour les disputans, ni les uns ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. Le cardinal du Perron, après avoir, dans un discours, prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit, si votre majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

28. Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale? c'est que les prêtres de toute religion se donnent pour les seuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines: c'est qu'ils veulent que les décisions théologiques soient regardées comme le vrai code de la morale. Or les décisions de l'église, aussi variables que ses intérêts, y portent sans cesse confusion, obscurité & contradiction. Qu'est-ce que l'église substitue aux vrais principes de la justice? des observances & des cérémonies ridicules. Aussi, dans ses discours sur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'excessive méchanceté des Italiens à la fausseté & à la contradiction des préceptes moraux de la religion catholique.

29. L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son

image, & ne pouvoit faire autrement. C'eſt ſur les cours orientales que les moines ont modélé la cour céleſte. Le prince d'orient, inviſible à la plupart de ſes ſujets, n'eſt acceſſible qu'à ſes ſeuls courtiſans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ſes favoris. Les moines, ſous le nom de ſaints, ont pareillement environné de favoris le trône du monarque de l'univers, & ont voulu que les grâces céleſtes ne s'obtinſſent que par l'interceſſion de ces ſaints. Mais pour ſe les rendre favorables, que faire ? les prêtres, aſſemblés à cet effet, décidèrent qu'en bois ſculpté ou non ſculpté, l'on placeroit des images dans les égliſes, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut ; que les ſignes extérieurs de l'adoration ſeroient les mêmes pour l'Eternel & ſes favoris, & qu'enfin, honorés par les chrétiens, comme les pénates & les fétiches par les païens & les ſauvages, ſaint Nicolas en Ruſſie, par exemple, & ſaint Janvier à Naples, auroient plus de conſidération, & attireroient plus de reſpect que Dieu lui-même. C'eſt ſur ces faits que ſont fondées les accuſations portées contre les égliſes grecque & latine. C'eſt à la dernière ſur-tout qu'on doit le rétabliſſement du fétichiſme. Ainſi la France a, dans ſaint Denis, un fétiche national, dans ſainte Geneviève une fétiche de la capitale ; & il n'eſt point de communauté ni de citoyen qui, ſous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore ſon fétiche particulier.

30. Point de ruſes, de menſonges, de preſtiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas, que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les capitulaires, recueillis par Baluze, tome II, nous inſtruiſent de la manière dont autrefois les eccléſiaſtiques parvinrent en France à ſe faire payer la dîme. « Ils firent deſcendre du ciel une » lettte de Jéſus-Chriſt. Par cette lettre, le Sauveur me-

» nace les païens, les ſorciers, & ceux qui ne paient pas » la dîme, de frapper leurs champs de ſtérilité, & d'en- » voyer dans leurs maiſons des ſerpens ailés, pour dé- » vorer les tettons de leurs femmes ». Cette première lettre n'ayant point réuſſi, les eccléſiaſtiques ont recours au diable : ils le produiſent (voyez les mêmes capitulaires, tome I) dans une aſſemblée de la nation ; & le diable, devenu tout-à-coup apôtre & miſſionnaire, y prend à cœur le ſalut des François. Il tâche de les rappeler à leur devoir par des châtimens ſalutaires. « Ouvrez enfin les yeux, di- » ſoit le clergé, le diable lui-même eſt l'auteur de la der- » nière famine, lui-même a dévoré les grains dans les » épis ; redoutez ſa fureur. Au milieu des campagnes, il » a déclaré par des hurlemens affreux qu'il exerceroit les » plus cruels châtimens ſur les chrétiens endurcis, qui » nous refuſent la dîme ». Tant d'impoſtures de la part du clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne, les gens pieux étoient les ſeuls qui payaſſent la dîme. Dans la ſuppoſition que le clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours ſucceſſivement à Dieu & au diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même eſpèce : c'eſt le ſermon d'un curé ſur le même ſujet : « O mes chers pa- » roiſſiens, diſoit-il, ne ſuivez point l'exemple de ce mal- » heureux Caïn, mais bien celui du bon Abel : Caïn ne » vouloit jamais payer la dîme, ni aller à la meſſe : Abel, » au contraire, la payoit, & toujours du plus beau & du » meilleur, & il ne failloit pas un ſeul jour d'ouïr la » meſſe ». Grotius dit, au ſujet de ces dîmes & donations, que le ſcrupule de Tibère, pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux moines.

31. Les papes, par leurs prétentions ridicules ſur l'Amérique, ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injuſtices qu'y ont exercé les chrétiens. Un jour qu'on examinoit dans la chambre des communes, ſi tel

canton situé sur les confins du Canada, devoit appartenir à la France, un des membres de la chambre se lève & dit : « Cette question, Messieurs, est d'autant plus délicate, » que les François, ainsi que nous, sont très-persuadés » que ce terrein n'appartient point aux naturels du pays ».

32. Si, d'après ces faits, les papistes vantent encore la grande perfection où leur religion porte les mœurs, qu'on se demande quel est l'objet de la science de la morale, l'on verra que ce ne peut être que le *bonheur général;* que si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'est d'assurer par de bonnes lois les propriétés des citoyens; c'est d'éveiller leur industrie, de leur permettre de penser & de communiquer leurs pensées. Or, la religion papiste est-elle la plus favorable à de telles lois ? les hommes sont-ils, en Italie & en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens ? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser ? le gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs ? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable ? l'expérience ne prouve-t-elle pas, au contraire, que les luthériens, les calvinistes de l'Allemagne, sont mieux gouvernés & plus heureux que les catholiques, & que les cantons protestans de la Suisse sont plus riches & plus puissans que les cantons papistes. La religion réformée tend donc plus directement au bonheur public que la catholique : elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des peuples.

33. Il est de grandes, il est de petites sociétés. Les lois de ces dernières sont simples; parce que leurs intérêts le sont : elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles se font du consentement de tous : elles sont

enfin très-exactement obſervées ; parce que le bonheur de chaque individu eſt attaché à leur obſervation : c'eſt le bon ſens qui dicte les lois des petites ſociétés : c'eſt le génie qui dicte celles des grandes. Mais qui put déterminer les hommes à former des ſociétés ſi nombreuſes ? le haſard, l'ignorance des inconvéniens attachés à de telles ſociétés ; enfin, le deſir de conquérir, la crainte d'être ſubjugué, &c.

34. Shaftesbury, dans ſon traité de l'enthouſiaſme, parle d'un évêque qui, ne trouvant point encore dans le catéchiſme catholique, de quoi ſatisfaire ſon inſatiable crédulité, ſe mit encore à croire les contes des fées.

35. Il en eſt du papiſme comme du deſpotiſme ; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établiſſent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les puiſſances de l'Angleterre & de la Hollande, ſeroit d'y établir la religion catholique.

36. Si notre religion, diſent les papiſtes, eſt très-coûteuſe, c'eſt que les inſtructions y ſont très-multipliées. Soit : mais quel eſt le produit de ces inſtructions ? les hommes en ſont-ils meilleurs ? non. Que faire pour les rendre tels ? Partager la dîme de chaque paroiſſe entre les payſans qui cultiveront le mieux leurs terres, & feront les actions les plus vertueuſes. Le partage de cette dîme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les curés.

37. L'hiſtoire d'Irlande nous apprend, tome I, p. 303, que cette île fut toujours expoſée autrefois à la voracité d'un clergé très-nombreux. Les poètes, prêtres du pays, y jouiſſoient de tous les avantages, immunités & priviléges des prêtres catholiques. Comme ces derniers, ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les poètes, en conſéquence, ſe multiplièrent à tel point, que Hugh, alors roi d'Irlande, ſentit la néceſſité de décharger ſes ſujets

d'un entretien si onéreux. Ce prince aimoit ses peuples, il étoit courageux, il entreprit de détruire les prêtres: ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre; il y réussit. En Pensylvanie, point de religion établie par le gouvernement: chacun y adopte celle qu'il veut. Le prêtre n'y coûte rien à l'état: c'est aux habitans à s'en fournir, selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le prêtre y est comme le négociant, entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de prêtre & ne consomme point de cette denrée, ne paye rien. La Pensylvanie est un modèle dont il seroit à propos de tirer copie.

38. Numa lui-même n'avoit institué que quatre vestales & un très-petit nombre de prêtres.

39. Entre la religion païenne & la papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus; celui du second, le tableau grotesque de la tentation de saint Antoine.

40. Les Romains consacrèrent, sous le règne de Numa, un temple à la bonne Foi: la dédicace de ce temple les rendit quelque temps fidèles à leurs traités.

41. Quiconque affecte tant d'humilité, & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un pélerinage, ne sera jamais qu'un moine, & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

42. La réunion des deux puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un despote seroit, dit-on, dangereuse; je le crois. En général, tout despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national: la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés; mais il n'en seroit pas

de même, si l'on ne confioit cette puissance qu'au corps de la magistrature.

43. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfans de Saturne? c'est que l'ordre & la génération, successeurs du chaos & de la stérilité, étoient, selon les philosophes, le dernier produit du temps. Pourquoi Jupiter, en qualité de générateur, étoit-il le dieu de l'air? C'est, disoient ces philosophes, que les végétaux, les fossiles, les minéraux, les animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt, & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu solaire, il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense Océan agité par des principes nombreux & différens. C'est dans l'air que nageoient, selon eux, les semences de tous les êtres, qui, toujours prêts à se reproduire, attendoient, pour cet effet, le moment où le hasard les déposât dans une matrice convenable. L'atmosphère, à leurs yeux, étoit, pour ainsi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie. Les Titans & Janus, selon les anciens, étoient pareillement l'emblême du chaos; Vénus ou l'Amour, celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'univers.

44. La réunion des puissances temporelle & spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. On n'a rien fait contre le corps sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend & ne détruit pas son crédit. Un corps est immortel: une circonstance favorable, la confiance d'un prince, un mouvement dans l'état, suffisent pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable,

qu'inſtruit des cauſes de ſon abaiſſement, il eſt plus attentif à les détruire. Le clergé d'Angleterre eſt aujourd'hui ſans puiſſance, mais il n'eſt point anéanti. Qui peut donc répondre que, reprenant ſon premier crédit, ce corps ne reprenne ſa première férocité, & ne répande un jour autant de ſang qu'il en a déjà fait couler? Un des plus grands ſervices à rendre à la France, ſeroit d'employer une partie des revenus trop conſidérables du clergé, à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les eccléſiaſtiques ſi, juſte à leur égard, on leur conſervoit leur vie durant tout l'uſufruit de leurs bénéfices, & qu'on n'en diſposât qu'à leur mort? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation?

SECTION II.

Tous les Hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE PREMIER.

Toutes nos idées nous viennent par les sens : en conséquence, on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées, & par conséquent son esprit ; lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit des divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits (*a*) doit être d'autant plus généralement adoptée,

(*a*) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes ; mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies ? Lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espèce de

qu'elle favorise la paresse humaine, & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomène.

Deux opinions partagent aujourd'hui les savans sur cet objet. Les uns disent : *l'esprit est l'effet d'une certaine espèce de tempérament & d'organisation intérieure;* mais aucun n'a, par une suite d'observations, encore déterminé l'espèce d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (*a*). Cette assertion

---

preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles; on en conclut que cette manière est la seule dont les êtres puissent se régénérer. Il faut, pour nous détromper, que des observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal; qu'ils découpent des polypes, & prouvent, par des expériences réitérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manières dont les animaux peuvent se reproduire.

(*a*) Quelques médecins, entre autres M. Lansel de Magny, ont dit que les tempéramens les plus forts & les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois & les plus ingénieux, & les moins capables d'une attention constante. Mais peut-on être en

vague & destituée de preuves, se réduit donc à ceci : *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

Quintilien, Locke & moi disons :

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la première de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espèce d'organe & de tempérament. Or, ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits; c'est à cette dernière opinion qu'il faut donner la préférence.

---

même temps incapable d'attention & doué de grands talens? Croit-on que, sans application, Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes?

Quelques-uns ont observé que le méditatif & le spirituel étoient ordinairement mélancoliques. Ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause; que le spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs; mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit? Non : quelle idée nette, d'ailleurs, se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs?

Une cauſe connue rend-elle compte d'un fait ; pourquoi le rapporter à une cauſe inconnue, à une qualité occulte, dont l'exiſtence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle ?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit* (*a*), il faut remonter au principe qui le produit : quel eſt-il ?

(*a*) M. Locke avoit ſans doute entrevu cette vérité, lorſque, parlant de l'inégale capacité des eſprits, il croit appercevoir entre eux moins de différence qu'on ne l'imagine : « Je crois, dit-il, page 2, de ſon *Education*, pouvoir aſſurer que de cent hommes, il y en a plus de nonante qui ſont ce qu'ils ſont, bons ou mauvais, utiles ou nuiſibles à la ſociété, par l'inſtruction qu'ils ont reçue. C'eſt de l'éducation que dépend la grande différence apperçue entre eux. Les moindres & les plus inſenſibles impreſſions reçues dans notre enfance, ont des conſéquences très-importantes & d'une longue durée. Il en eſt de ces premières impreſſions comme d'une rivière dont on peut, ſans peine, détourner les eaux en divers canaux, par des routes tout-à-fait contraires ; de ſorte que par la direction inſenſible que l'eau reçoit au commencement de ſa ſource, elle prend différens cours, & arrive enfin dans des lieux fort éloignés les uns des autres : c'eſt, je penſe, avec la même facilité qu'on peut tourner les eſprits des enfans du côté qu'on veut ». Dans ce paſſage, à la vérité, Locke n'affirme point expreſſément que tous les hommes communément bien organiſés aient une égale aptitude à l'eſprit ; mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainſi dire, témoin, & ce que lui avoit appris l'expérience journalière. Ce philoſophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'eſprit à la

Dans l'homme tout eſt ſenſation phyſique. Peut-être n'ai-je pas aſſez développé cette vérité dans le livre de l'*Eſprit*. Que dois-je donc me propoſer ? de démontrer rigoureuſement ce que je n'ai peut-être

---

capacité de ſentir, principe qui ſeul peut réſoudre cette queſtion.

Quintilien, qui, ſi long-temps chargé de l'inſtruction de la jeuneſſe, avoit encore ſur cet objet plus de connoiſſances pratiques que Locke, eſt auſſi plus hardi dans ſes aſſertions. Il dit, liv. I, *Inſt. Orat.* « C'eſt une erreur de » croire qu'il y a peu d'hommes qui naiſſent avec la fa» culté de bien ſaiſir les idées qu'on leur préſente, & » d'imaginer que la plupart perdent leur temps & leurs » peines à vaincre la pareſſe innée de leur eſprit. Le grand » nombre, au contraire, paroît également organiſé pour » penſer & retenir avec promptitude & facilité. C'eſt un » talent auſſi naturel à l'homme que le vol aux oiſeaux, » la courſe aux chevaux, & la férocité aux bêtes farou» ches. La vie de l'ame eſt dans ſon activité & ſon induſ» trie; ce qui lui a fait attribuer une origine céleſte. Les » eſprits lourds & inhabiles aux ſciences ne ſont pas plus » dans l'ordre de la nature, que les monſtres & les phé» nomènes extraordinaires. Ces derniers ſont rares. D'où » je conclus qu'il ſe trouve dans les enfans de grandes reſ» ſources, qu'on laiſſe échapper avec l'âge. Alors il eſt » évident que ce n'eſt point à la nature, mais à notre né» gligence qu'on doit s'en prendre ».

L'opinion de Quintilien, celle de Locke, également fondées ſur l'expérience & l'obſervation, & les preuves dont je me ſuis ſervi pour en démontrer la vérité, doivent, je penſe, ſuſpendre ſur cet objet le jugement trop précipité du lecteur.

fait qu'indiquer, & de prouver que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir. C'eſt ce principe qui ſeul nous explique comment il ſe peut que ce ſoit à nos ſens que nous devions nos idées, & que ce ne ſoit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes ſens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre eſprit.

Si ce principe concilie deux faits en apparence ſi contradictoires, j'en conclurai que la ſupériorité de l'eſprit, n'eſt le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cauſe très-connue de l'éducation; & qu'enfin, aux aſſertions vagues & tant de fois répétées à ce ſujet, l'on peut ſubſtituer des idées préciſes.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette queſtion, je crois, pour y jeter plus de clarté, & n'avoir rien à démêler avec les théologiens, devoir d'abord diſtinguer l'eſprit de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

Il n'est point de mots parfaitement synonymes. Cette vérité, ignorée des uns, oubliée des autres, a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entre eux, & qu'est-ce que l'ame ? La regarde-t-on d'après les anciens & les premiers pères de l'église, comme une matière extrêmement fine & déliée, & comme le feu électrique qui nous anime ? Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont pensé les divers peuples & les différentes sectes de philosophes ? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures & petites. Les seuls qui, sur ce sujet, s'exprimoient avec sublimité, étoient les Parsis. Prononçoient-ils une oraison funèbre sur la tombe de quelque grand-homme; Ils s'écrioient : « O terre ! ô mère commune des hu-» mains ! reprends du corps de ce héros ce qui t'ap-» partient : que les parties aqueuses renfermées dans » ses veines, s'exhalent dans les airs, qu'elles retom-» bent en pluie sur les montagnes, enflent les ruis-» seaux, fertilisent les plaines, & se roulent à l'abîme » des mers d'où elles sont sorties ! Que le feu concentré » dans ce corps se rejoigne à l'astre, source de la lu-» mière & du feu ! que l'air comprimé dans ses mem-

bres

» bres rompe sa prison ! Que les vents les dispersent » dans l'espace ! Et toi enfin, souffle de vie, si par » impossible, tu es un être particulier, réunis-toi à » la substance inconnue qui t'a produit ! Ou si tu n'es » qu'un mélange des élémens visibles, après t'être » dispersé dans l'univers, rassemble de nouveau tes » parties éparses, pour former encore un citoyen aussi » vertueux » !

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La philosophie moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'observations en observations; *il s'arrête où l'observation lui manque.* Ce qu'il sait, c'est que l'homme sent, c'est qu'il est en lui un principe de vie, & que, sans les ailes de la théologie, on ne s'élève point jusqu'à la connoissance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation est du ressort de la métaphysique philosophique; au de-là tout appartient à la théologie (*a*) ou à la métaphysique scholastique.

(*a*) Quelques-uns doutent que la science de Dieu, ou la théologie, soit une science. Toute science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or, quelles observations faire sur un Être invisible & incompréhensible ? La

Mais pourquoi la raiſon humaine éclairée par l'obſervation, n'a-t-elle pas, juſqu'à préſent, pu donner une définition claire, ou, pour parler plus exactement, une deſcription nette & détaillée du principe de la vie ? C'eſt que le principe échappe encore à l'obſervation la plus délicate : elle a plus de priſe ſur ce qu'on appelle l'eſprit. On peut, d'ailleurs, examiner le principe, & penſer ſur ce ſujet ſans avoir à redouter l'ignorance & le fanatiſme des bigots. Je conſidérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'eſprit & l'ame.

---

théologie n'eſt donc point une ſcience. En effet, que déſigne le mot *Dieu ?* La cauſe encore inconnue de l'ordre & du mouvement. Or, que dire d'une cauſe inconnue ? Attache-t-on d'autres idées à ce mot *Dieu ;* on tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un théologien obſerve-t-il les courbes décrites par les aſtres ? En conclut-il qu'il eſt une force qui les meut ; *Cœli enarrant gloriam Dei ;* ce théologien n'eſt plus alors qu'un phyſicien ou un aſtronome. « Nul doute, diſent les » lettrés chinois, qu'il n'y ait dans la nature *un principe* » *puiſſant & ignoré de ce qui eſt :* mais lorſqu'on diviniſe ce » principe inconnu, *la création d'un Dieu n'eſt alors que la* » *déification de l'ignorance humaine* ». Je ne ſuis pas de l'avis des lettrés chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la théologie, c'eſt-à-dire, la ſcience de Dieu ou de l'incompréhenſible, n'eſt point une ſcience particulière. Qu'eſt-ce donc que la théologie ? Je l'ignore.

PREMIÈRE DIFFÉRENCE.

L'ame exiſte en entier dans l'enfant comme dans l'adoleſcent. L'enfant eſt, comme l'homme, ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſiques : mais il n'a ni autant d'idées, ni, par conſéquent, autant d'eſprit que l'adulte. Or, ſi l'enfant a autant d'ame, ſans avoir autant d'eſprit, l'ame n'eſt donc pas l'eſprit (*a*). En effet, ſi l'ame & l'eſprit étoient un & la même choſe, pour expliquer la ſupériorité de l'adulte ſur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que ſon ame a pris une croiſſance proportionnée à celle de ſon corps : ſuppoſition abſolument gratuite & inutile, lorſqu'on diſtingue l'eſprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En eſt-il ainſi de l'eſprit ? non :

(*a*) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant ſept ans. Pourquoi ? c'eſt qu'avant cet âge, il eſt cenſé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge paſſé, s'il eſt réputé pécheur, c'eſt qu'alors il eſt cenſé avoir acquis aſſez d'idées entre le juſte & l'injuſte. L'eſprit eſt donc regardé par l'égliſe même comme une acquiſition, & par conſéquent comme très-différent de l'ame.

je le perds quelquefois de mon vivant; parce que de mon vivant, je puis perdre la mémoire, & que l'esprit est presque en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémosyne à la mère des Muses, c'est qu'observateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que son jugement, son esprit, &c., étoient en grande partie le produit de sa mémoire (*a*).

Qu'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? est ce des sensations passées? non: il les a oubliées. Est ce des sensations présentes? mais, pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-temps pour lui donner le loisir de les *comparer entre elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets.* Or, sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des im-

(*a*) L'esprit ou l'intelligence est aussi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient de son nom. S'il m'obéit lorsque je prononce ces mots: *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas là*, c'est qu'il se souvient que je suis fort, & que je l'ai battu. A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de souplesse? la crainte du fouet, dont le geste, le regard, la parole du maître lui rappellent le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colère ou mon contentement, & savoir en conséquence s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

preſſions préſentes, & qui, à chaque inſtant, ſeroient & ſenties & de nouveau oubliées? Il n'eſt donc point de jugement, d'idées, ni d'eſprit ſans mémoire. L'imbécille qu'on aſſied ſur le pas de ſa porte, n'eſt qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux queſtions qu'on lui fait, c'eſt ou parce que les diverſes expreſſions de la langue ne lui rappellent plus d'idées diſtinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phraſe, il oublie ceux qui la précèdent. Conſulte-t-on l'expérience; on reconnoît que c'eſt à la mémoire (dont l'exiſtence ſuppoſe la faculté de ſentir), que l'homme doit & ſes idées & ſon eſprit. Point de ſenſations ſans ame; mais ſans mémoire, point d'expérience, point de comparaiſon d'objets, point d'idees; & l'homme ſeroit, dans ſa vieilleſſe, ce qu'il étoit dans ſon enfance (*a*).

On eſt réputé imbécille lorſqu'on eſt ignorant; mais on l'eſt réellement, lorſque l'organe de la mémoire ne fait plus ſes fonctions (*b*). Or, ſans perdre

(*a*) Si les théologiens conviennent que l'enfant & l'imbécille ne péchent point, & que l'un & l'autre ont une ame, il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point eſſentiellement à ſon ame.

(*b*) Le fameux M. Ernand, inſtituteur des muets & des ſourds, dit, dans un mémoire préſenté à l'académie des ſciences à Paris, que ſi les ſourds & muets n'ont que de courts intervalles de jugement; s'ils réfléchiſſent peu, ſi leur eſprit eſt foible & leur raiſon momentanée, c'eſt que la mémoire eſt preſque toujours aſſoupie en eux, & qu'en

l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut, pour cet effet, qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette eſpèce. L'eſprit diffère donc eſſentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de ſon vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIÈME DIFFÉRENCE.

J'ai dit que l'eſprit de l'homme ſe compoſoit de l'aſſemblage de ſes idées. Il n'eſt point d'eſprit ſans idées.

En eſt-il ainſi de l'ame? non : ni la penſée, ni l'eſprit ne ſont néceſſaires à ſon exiſtence. Tant que l'homme eſt ſenſible, il a une ame. C'eſt donc la faculté de ſentir qui en forme l'eſſence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'eſt pas proprement elle, c'eſt-à-dire, de l'organe phyſique du ſouvenir, quelle faculté lui reſte-t-il? celle de ſentir. Elle ne conſerve pas même alors la conſcience de ſon exiſtence; parce que cette conſcience ſuppoſe enchaînement d'idées, & par conſéquent mémoire. Tel eſt l'état de l'ame, lorſqu'elle n'a fait encore aucun uſage de l'organe phyſique du ſouvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame eſt-elle privée de cet organe; elle doit, ſauf un miracle ou une volonté expreſſe de Dieu, ſe trouver alors dans le même état d'imbécil-

---

conſéquence leurs idées & leurs actions ſont & doivent être ſans ſuite.

lité où elle étoit dans le germe de l'homme. La penſée n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à l'exiſtence de l'ame. L'ame n'eſt donc en nous que la faculté de ſentir, & c'eſt la raiſon pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos ſens.

C'eſt à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugemens, & à mon ame que je dois mes ſenſations : ce ſont donc proprement (*a*) mes ſenſations, & non mes penſées, comme le prétend Deſcartes, qui me prouvent l'exiſtence de mon ame. Mais qu'eſt-ce en nous que la faculté de ſentir ? Eſt-elle immortelle & immatérielle ? La raiſon humaine l'ignore, & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que ſi l'ame n'eſt autre choſe que la faculté de ſentir, ſon action, comme celle du corps frappant un autre corps, eſt toujours néceſſitée, & que l'ame en ce ſens doit être regardée comme purement paſſive. Auſſi Mallebranche l'a-t-il cru telle (*b*), & ſon ſyſ-

(*a*) M. Marion, régent de philoſophie au collége de Navarre, & pluſieurs profeſſeurs à ſon exemple, ont ſoutenu que toutes les opérations de l'eſprit s'expliquoient par le ſeul mouvement des eſprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il ſuit que les eſprits animaux, mis en mouvement par les objets extérieurs, pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'eſprit, ſelon ces profeſſeurs, eſt donc très-diſtinct de l'ame.

(*b*) Selon Mallebranche, c'eſt Dieu qui ſe manifeſte à

tême a été publiquement enſeigné. Si les théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont sûrement ils s'embarraſſent peu. Au reſte, tant que les hommes naîtront ſans idées du vice, de la vertu, &c., quelque ſyſtême qu'adoptent les théologiens, ils ne me prouveront jamais que la penſée ſoit l'eſſence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de ſentir ne puiſſe exiſter en nous, ſans que cette faculté ſoit miſe en action, c'eſt-à-dire, ſans que nous ayions d'idées ou de ſenſations.

L'orgue exiſte, lors même qu'elle ne rend pas de ſons. L'homme eſt dans l'état de l'orgue, lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa mère, lorſqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il eſt enſeveli dans un ſommeil profond. D'ailleurs, ſi toutes nos idées peuvent être rangées ſous quelques-unes des claſſes de nos connoiſſances, & ſi l'on peut vivre ſans idées de mathématiques, de phyſique, de morale, d'horlogerie, &c., il n'eſt donc pas métaphyſiquement impoſſible d'avoir une ame ſans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en eſt qui n'ont ni idées de juſtice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte

---

notre entendement; c'eſt à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc uniquement paſſive. L'égliſe catholique n'a pas condamné cette doctrine.

qu'un ſourd & muet ayant tout-à-coup recouvré l'ouïe & la parole, avoua qu'avant ſa guériſon, il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le roi de Pruſſe, le prince Henri, Hume, Voltaire, &c., n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant ſont en eſprit auſſi ſupérieurs aux ſeconds, que ces derniers le ſont aux ſinges & aux autres animaux qu'on montre à la foire. Chaumeix, Caveirac (*a*), &c., ont ſans doute peu d'eſprit; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or, ſi pour avoir peu d'eſprit on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en ſont donc pas partie: elles ne ſont donc point eſſentielles à ſon être. L'ame peut donc exiſter indépendamment de toutes idées & de tout eſprit.

Raſſemblons à la fin de ce chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'eſprit. La première, c'eſt qu'on naît avec toute ſon ame, & non avec tout ſon eſprit. La ſeconde, c'eſt qu'on peut perdre l'eſprit de ſon vivant, & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie. La troiſième, c'eſt que la penſée n'eſt pas néceſſaire à l'exiſtence de l'ame.

Telle étoit ſans doute l'opinion des théologiens, lorſqu'ils ſoutenoient, d'après Ariſtote, que c'étoit aux ſens que l'ame devoit ſes idées. Qu'on n'imagine

(*a*) Le nom de tous ces auteurs n'eſt connu en Allemagne & dans toute l'Europe, que par les écrits de M. de Voltaire. Sans lui, leur exiſtence ſeroit ignorée.

point en conſéquence pouvoir regarder l'eſprit comme entièrement indépendant de l'ame. Sans la faculté de ſentir, la mémoire productrice de notre eſprit ſeroit ſans fonctions : elle ſeroit nulle (*a*). L'exiſtence de nos idées & de notre eſprit ſuppoſe celle de la faculté de ſentir. Cette faculté eſt l'ame elle-même. D'où je conclus que ſi l'ame n'eſt pas l'eſprit, l'eſprit eſt l'effet de l'ame ou de la faculté de ſentir (*b*).

(*a*) Le livre de l'*Eſprit* dit que la mémoire n'eſt en nous qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie. Dans le vrai, la mémoire n'eſt qu'un effet de la faculté de ſentir.

(*b*) On me demandera peut-être qu'eſt-ce que la faculté de ſentir, & qui produit en nous ce phénomène ? Voici ce qu'à l'occaſion de l'ame des animaux, penſe un fameux chymiſte anglois. On reconnoît, dit-il, dans les corps, deux ſortes de propriétés, les unes dont l'exiſtence eſt permanente & inaltérable : telles ſont l'impénétrabilité, la peſanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la phyſique générale. Il eſt dans ces mêmes corps d'autres propriétés, dont l'exiſtence fugitive & paſſagère, eſt tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaiſons, analyſes, ou mouvemens dans les parties internes. Ces ſortes de propriétés forment les différentes branches de l'hiſtoire naturelle, de la chymie, &c.; elles appartiennent à la phyſique particulière. Le fer, par exemple, eſt un compoſé de phlogiſtique & d'une terre particulière. Dans cet état de compoſition, il eſt ſoumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompoſe-t-on le fer ; cette propriété eſt anéantie. L'aimant n'a nulle action ſur une terre ferrugineuſe dépouillée de ſon phlogiſtique. Lorſqu'on combine ce métal avec une autre ſubſtance, telle

CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'Esprit agit.

Qu'est-ce que la nature ? L'assemblage de tous les êtres. Quel peut être dans l'univers l'emploi de l'esprit ? celui d'observateur des rapports que les objets ont entre eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose : sa couleur, sa forme & son odeur me plaisent

---

que l'acide vitriolique ; cette union détruit pareillement dans le fer la propriété d'être attiré par l'aimant. L'alkali-fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre. Dans la chaleur ordinaire de l'atmosphère, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps pour se combiner avec l'alkali-fixe. Que l'on expose cette combinaison au degré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matière inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali-fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union naît cette force élastique dont les effets sont si surprenans dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali-fixe, lorsqu'on le combine avec du sable, & que l'on en forme du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance

ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espèce se réduit à la manière agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation fine de tels rapports qui constitue & le goût & ses règles.

Quant aux rapports des objets entre eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espèce sont immenses, & leur observation appartient plus directement aux sciences.

électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or, dans le règne animal, pourquoi l'organisation ne produiroit-elle point pareillement cette singulière qualité qu'on appelle faculté de sentir? Tous les phénomènes de médecine & d'histoire naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps; que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la faculté de sentir;* ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant. (Voyez *Treatise on the Principles of Chimitry*).

CHAPITRE IV.

Comment l'Esprit agit.

Toutes les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entre eux & avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entre eux; que fais-je? je place sous mes yeux, ou rends présens à ma mémoire, plusieurs, ou du moins deux de ces objets: ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer? *c'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présens ou absens* (*a*). Cette observation faite, je juge, c'est-à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presque imper-

(*a*) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues me fait éprouver dans l'absence des objets, à-peu-près les mêmes sensations qu'ont excité en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présens à mes yeux ou à ma mémoire.

ceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine long-temps & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances: *je les compare*, c'est à dire, *je les regarde alternativement*. Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons; & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre, c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire* (*a*).

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est agréable ou désagréable. Or, dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger? c'est dire ce que je sens*. Suis-je frappé à la tête; la douleur est-elle vive; le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugemens portés sur les rapports que les objets ont entre eux ou avec nous, il est une différence qui, peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée. Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entre eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque

(*a*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, point de jugement.

tout objet peut exciter une ſenſation, qu'un ſeul ſuffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette obſervation que toute aſſertion ſur le rapport des objets entre eux, ſuppoſe comparaiſon de ces objets; toute comparaiſon, une peine; toute peine, un intérêt puiſſant pour ſe la donner. Et, qu'au contraire, lorſqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'eſt-à-dire, d'une ſenſation, cette ſenſation, ſi elle eſt vive, devient elle-même l'intérêt puiſſant qui me force à l'attention. Toute ſenſation de cette eſpèce emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation, je dis & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à de pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? Mais cette opinion eſt générale; j'en conviens; elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare; il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer, diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit; que l'opération de comparer, comme je l'ai déjà dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos*

yeux, ou préſens à notre mémoire; & qu'en conſéquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des ſenſations éprouvées.*

Mais ſi les jugemens, portés d'après la comparaiſon des objets phyſiques, ne ſont que de pures ſenſations, en eſt-il ainſi de toute autre eſpèce de jugement?

CHAPITRE V.

Des jugemens qui réſultent de la comparaiſon des idées abſtraites, collectives, &c.

Les mots *foibleſſe, force, petiteſſe, grandeur, crime,* &c. ne ſont repréſentatifs d'aucune ſubſtance, c'eſt-à-dire, d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures ſenſations les jugemens réſultans de la comparaiſon de pareils mots ou idées? Ma réponſe, c'eſt que ces mots ne nous préſentant aucune idée, il eſt impoſſible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet ſenſible & particulier, qu'on porte ſur eux aucun jugement. Les applique-t-on à deſſein, ou ſans s'en appercevoir, à quelque objet déterminé; l'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'eſt-à-dire, une certaine différence ou reſſemblance obſervée entre des objets préſens à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté ſur des

des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répète, que le *prononcé des sensations éprouvées.*

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébriques, qui jusqu'à leur application à des objets sensibles, n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement, & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont, dans toutes les langues, créé tant de ces mots adjectifs & substantifs, à la fois si vagues (*a*) & si utiles. Pre-

(*a*) Dans la composition de la langue d'un peuple civilisé, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui, vides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les signes de leurs langues, & au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes, en effet, eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est de choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c.; il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées, eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes repré-

nons pour exemple de ces expreſſions inſignifiantes ; celle de *ligne* conſidérée en géométrie indépendamment de ſa longueur, largeur & épaiſſeur. Ce mot en ce ſens ne rappelle aucune idée à l'eſprit. Une pareille ligne n'exiſte pas dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le maître en ſe ſervant de cette expreſſion ? ſimplement avertir ſon diſciple de porter toute ſon attention ſur le corps conſidéré comme long, & ſans égard à ſes autres dimenſions.

Lorſque pour la facilité du calcul, on ſubſtitue dans cette ſcience les lettres *A* & *B* à des quantités fixes ; ces lettres préſentent-elles aucunes idées ? déſignent-elles aucune grandeur réelle ? Non. Or, ce qui s'exprime dans la langue algébrique par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue uſuelle par les mots *foibleſſe*, *force*, *petiteſſe*, *grandeur*, *&c.* Ces mots ne déſignent qu'un rapport vague de choſes entre elles, & ne nous préſentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'eſt alors que ces mots mis, ſi je l'oſe dire, en équation ou en comparaiſon, expriment très-préciſément le rapport

---

ſentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une ſignification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entre eux, rappelleroient cependant à leur eſprit des idées diſtinctes au moment même où ces mêmes mots ſeroient unis aux objets dont ils déſignent les rapports.

des objets entre eux. Jusqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant, à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance ? combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles que la *pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matière*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle ? Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimatias. Que signifie en effet le mot *penser ?* ou ce mot est vide de sens, ou, comme se *mouvoir*, il exprime simplement une manière d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une manière d'être, n'est point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair : mais faire de ce mode un être & même un être spirituel, rien, selon moi, de plus absurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime ?* Pour que ce terme collectif rappelle à mon esprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un assassinat, ou à quelque action pareille. Les hommes n'ont inventé ces sortes de mots que pour se communiquer plus facilement, ou du moins, plus promptement leurs idées. Je suppose qu'on crée une société où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de transcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un seul mot, qu'on en bannit tout homme

taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* ſera-t-il alors repréſentatif ? d'aucune. Ce mot uniquement deſtiné à rappeler au ſouvenir de cette ſociété les actions nuiſibles dont ſes membres peuvent ſe rendre coupables, l'avertit ſeulement d'inſpecter leur conduite. Ce mot enfin n'eſt proprement qu'un ſon & une manière plus courte & plus abregée de réveiller à cet égard l'attention de la ſociété.

Auſſi dans la ſuppoſition, où, forcé de déterminer les peines dues au crime, je duſſe m'en former des idées claires & préciſes, il faudroit alors que je rappelaſſe ſucceſſivement à ma mémoire les tableaux des différens forfaits que l'homme peut commettre ; que j'examinaſſe leſquels de ces forfaits ſont les plus nuiſibles à la ſociété, & que je portaſſe enfin un jugement qui ne ſeroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des ſenſations reçues à la préſence des divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque peut donc, en dernière analyſe, ſe réduire toujours à des faits ou ſenſations phyſiques. Ce qui jette quelque obſcurité ſur les diſcuſſions de cette eſpèce, eſt la ſignification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois ſe donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être eſt-il auſſi difficile d'analyſer quelques-unes de ces expreſſions, & de les rappeler, ſi je l'oſe dire, à leurs idées conſtituantes, qu'il l'eſt en chymie de décompoſer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décompoſition la méthode

& l'attention néceſſaire, l'on eſt sûr du ſuccès.

Ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre le lecteur éclairé, que toute idée & tout jugement peut ſe ramener à une ſenſation. Il ſeroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'eſprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Mais quel eſt, dira-t-on, le principe ou le motif qui nous fait comparer les objets entre eux, & qui nous doue de l'attention néceſſaire pour en obſerver les rapports? L'intérêt, qui eſt pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la ſenſibilité phyſique.

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaiſon des objets entre eux.

Toute comparaiſon des objets entre eux ſuppoſe attention : toute attention ſuppoſe peine, & toute peine un motif pour ſe la donner. S'il étoit un homme ſans deſir, & qu'un tel homme pût exiſter, il ne compareroit point les corps entre eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais, dans cette ſuppoſition, il pourroit encore juger l'impreſſion immédiate des objets ſur lui : oui, lorſque cette impreſſion ſeroit forte. Sa force, devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en ſeroit pas de même ſi cette ſenſation étoit foible : il n'auroit alors ni conſcience, ni ſouvenir des jugemens qu'elle auroit occaſionnés. Un homme eſt environné d'une infinité d'objets ; il eſt néceſſairement affecté d'une infinité de ſenſations ; il porte donc une infinité de jugemens ; mais il les porte à ſon inſu. Pourquoi ? c'eſt que la nature de ſes jugemens ſuit celle de ſes ſenſations. Ne ſont elles ſur lui qu'une trace légère, effacée auſſi-tôt que ſentie ; les jugemens portés ſur ces ſortes de ſenſations ſont de la même eſpèce ; il n'en a point de conſcience. Il n'eſt point d'homme, en effet, qui,

ſans s'en appercevoir, ne faſſe tous les jours une infinité de raiſonnemens dont il n'a pas de conſcience. Je prends pour exemple, ceux qui précèdent preſque tous les mouvemens rapides de notre corps.

Lorſque dans un ballet, Veſtris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorſque, dans la ſalle d'armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'eſt point d'effet ſans cauſe, que Veſtris & Moté y ſoient déterminés par un raiſonnement trop rapide, pour être, ſi je l'oſe dire, apperçu. Tel eſt celui que je fais, lorſque j'oppoſe ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il ſe réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main réſiſte ſans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue : mes yeux, d'ailleurs, me ſont plus chers que ma main : je dois donc expoſer ma main pour ſauver mes yeux.

Il n'eſt perſonne qui ne faſſe, en pareil cas, le même raiſonnement : mais ce raiſonnement d'habitude eſt ſi rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'eſt apperçu & de l'action & du raiſonnement dont cette action eſt l'effet. Or, que de ſenſations, de la nature de ces raiſonnemens habituels! que de ſenſations foibles qui, ne fixant pas notre attention, ne peuvent produire en nous, ni conſcience, ni ſouvenir!

Il eſt des momens où les plus fortes ſont, pour ainſi dire, nulles. Je me bats; je ſuis bleſſé. Je pourſuis le combat, & ne m'apperçois pas de ma bleſſure.

Pourquoi ? c'eſt que l'amour de ma conſervation, la colère, le mouvement donné à mon ſang, me rendent inſenſible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il eſt, au contraire, des momens où j'ai la conſcience des ſenſations les plus légères ; c'eſt lorſque des paſſions, telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c., concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je conjuré ; il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes complices. Suis-je peintre ; tout effet ſingulier de lumière me frappe. Suis-je jouaillier ; il n'eſt point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux ; il n'eſt point de défaut dans un grand-homme que mon œil perçant ne découvre. Au reſte, ces mêmes paſſions qui, concentrant toute mon attention ſur certains objets, me rendent, à cet égard, ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpèce de ſenſations.

Que je ſois amant, jaloux, ambitieux, inquiet ; ſi, dans cette ſituation de mon ame, je traverſe les magnifiques palais des ſouverains ; en vain, ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent : il faut, pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre & ſans conſcience des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire ſi, dans le calme des deſirs, je parcours ces mêmes palais, ſenſible alors à toutes les beautés dont l'art & la nature les embelliſſent, mon ame ouverte à toutes les impreſſions, ſe partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne ſerai pas, à la vérité, doué, comme l'amant & l'ambitieux, de cette vue aiguë & perçante qu'ils portent ſur tout ce qui les intéreſſe; je n'appercevrai point, comme eux, ce qui n'eſt, pour ainſi dire, viſible qu'aux yeux des paſſions. Je ſerai moins finement, mais plus généralement ſenſible.

Qu'un homme du monde & qu'un botaniſte ſe promènent le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbuſtes & de fleurs odorantes; le premier, uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétuſté des chênes, de la variété des arbuſtes, de l'odeur ſuave des fleurs, n'aura pas les yeux du botaniſte, pour obſerver les reſſemblances & les différences qu'ont entre eux ces fleurs & ces arbuſtes. Sans intérêt pour les remarquer, il ſera ſans attention pour les appercevoir. Il recevra des ſenſations, il portera des jugemens, & n'en aura point de conſcience. C'eſt le botaniſte jaloux de la réputation, le botaniſte, ſcrupuleux obſervateur de ces fleurs & de ces arbuſtes divers, qui ſeul peut ſe rendre attentif aux différentes ſenſations qu'il en éprouve, & aux divers jugemens qu'il en porte (*a*).

(*a*) Il n'eſt point, en effet, de ſouvenir ſans attention, ni d'attention ſans intérêt.

Au reſte, ſi la conſcience, ou la non-conſcience de telles impreſſions ne changent point leur nature, il eſt donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos ſenſations emportent avec elles un jugement dont l'exiſtence ignorée, lorſqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en eſt cependant pas moins réelle.

Il réſulte de ce chapitre, que tous les jugemens occaſionnés par la comparaiſon des objets entre eux, ſuppoſent en nous intérêt de les comparer. Or, cet intérêt néceſſairement fondé ſur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la ſenſibilité phyſique; puiſque toutes nos peines & nos plaiſirs y prennent leur ſource. Cette queſtion examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaiſir phyſique ſont le principe ignoré de toutes les actions des hommes (*a*).

(*a*) En pluſieurs endroits de ſon Emile, M. Rouſſeau nie que la ſenſibilité phyſique ſoit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, prouvent qu'il n'a pas ſérieuſement médité cette queſtion.

CHAPITRE VII.

La ſenſibilité phyſique eſt la cauſe unique de nos actions, de nos penſées, de nos paſſions & de notre ſociabilité.

ACTION.

C'EST pour ſe vêtir, pour parer ſa maîtreſſe ou ſa femme, leur procurer des amuſemens, nourrir ſoi & ſa famille, & jouir enfin du plaiſir attaché à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, que l'artiſan & le payſan penſent, imaginent & travaillent. La ſenſibilité phyſique eſt donc l'unique moteur de l'homme (*a*). Il

(*a*) Ce qu'on appelle peine ou plaiſir intellectuel peut toujours ſe rapporter à quelque peine ou à quelque plaiſir phyſique. Deux exemples ſeront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer juſqu'au petit jeu? ſeroit-ce les ſenſations agréables qu'il excite en nous? non : on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous ſouſtrait à cette abſence d'impreſſion toujours ſentie comme un mal-aiſe & une douleur phyſique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le beſoin des amuſemens, le deſir de s'arracher à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? ſans doute. Mais l'émotion ſentie au moment où je

n'eſt donc ſuſceptible, comme je vais le prouver, que de deux eſpèces de plaiſirs & de peines ; l'une

---

vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou ſi l'on veut, dix mille louis, prend ſa ſource, ou dans la crainte d'être privé des plaiſirs dont je jouis, ou dans l'eſpoir de goûter ceux que me procureroit un accroiſſement dans ma fortune. Cette émotion ne ſeroit-elle pas auſſi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil ? Il en eſt d'aſſez ſuperbes pour ſe ſentir humiliés, lorſque la fortune les abandonne ; fût-ce au jeu des épingles. Mais cet orgueil eſt rare. D'ailleurs, ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le livre de l'*Eſprit*, chap. XIII, Diſc. III, n'eſt encore qu'un des effets de la ſenſibilité phyſique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conſéquent de la douleur, ou l'eſpoir du plaiſir phyſique.

En eſt-il ainſi du plaiſir intérieur, éprouvé lorſqu'on ſecourt un malheureux, lorſqu'on fait un acte de libéralité ? ce plaiſir, ſans doute, eſt très-vif. Toute action de cette eſpèce doit être louée de tous, parce qu'elle eſt utile à tous. Mais qu'eſt-ce qu'un homme humain ? celui pour qui le ſpectacle de la misère d'autrui eſt un ſpectacle douloureux.

Né ſans idée, ſans vice & ſans vertu, tout juſqu'à l'humanité eſt dans l'homme une acquiſition ; c'eſt à ſon éducation qu'il doit ce ſentiment. Entre tous les divers moyens de l'inſpirer, le plus efficace, c'eſt à l'aſpect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainſi dire, dès le berceau, à ſe demander par quel haſard il n'eſt point expoſé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la ſoif, à la faim, à la douleur, &c. L'enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux ; cette habitude priſe, il eſt d'autant plus touché de leur misère,

ſont les peines & les plaiſirs phyſiques ; l'autre, ſont les peines & les plaiſirs de prévoyance ou de mémoire.

---

qu'en déplorant leur ſort, c'eſt ſur l'humanité en général, & par conſéquent ſur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de ſentimens divers ſe mêlent alors à ce premier ſentiment, & de leur aſſemblage ſe compoſe ce ſentiment total de plaiſir dont jouit une ame noble en ſecourant un miſérable ; ſentiment qu'elle n'eſt pas toujours en état d'analyſer.

On ſoulage donc les malheureux ;

1. Pour s'arracher à la douleur phyſique de les voir ſouffrir :

2. Pour jouir du ſpectacle d'une reconnoiſſance qui produit du moins en nous l'eſpoir confus d'une utilité éloignée :

3. Pour faire un acte de puiſſance dont l'exercice nous eſt toujours agréable, parce qu'elle rappelle à notre eſprit l'image des plaiſirs attachés à cette puiſſance :

4. Parce que l'idée de bonheur s'aſſocie toujours, dans une bonne éducation, avec l'idée de bienfaiſance, & que cette bienfaiſance, en nous conciliant l'eſtime & l'affection des hommes, peut, ainſi que les richeſſes, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de ſe ſouſtraire à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs. Voilà comme d'une infinité de ſentimens divers, ſe forme le ſentiment total de plaiſir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaiſance. J'en ai dit aſſez pour fournir à l'homme d'eſprit le moyen de décompoſer pareillement toute autre eſpèce de plaiſir réputé intellectuel, & de les rappeler à de pures ſenſations.

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud, n'éprouve encore aucun tourment ; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence (*a*).

REMORDS.

Le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le remords est, par conséquent, en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & tressent au tar-

(*a*) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse, dans ces affreux momens, éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance ? un effet de la mémoire. Or, le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs*, que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

tate l'imagination du peintre ou du poète. Un homme eſt-il ſans crainte, eſt-il au deſſus des lois ; c'eſt ſans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui eſt utile ; pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuſe. Cette habitude priſe, on n'en change point ſans éprouver un mal-aiſe & une inquiétude ſecrète à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend que toute action qui ne nous expoſe ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur (*a*), eſt, en général, une action toujours exécutée ſans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient (*b*). Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient ſans remords. Les princes d'orient peuvent impunément charger leurs ſujets

(*a*) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous eſt inſupportable, c'eſt qu'il nous préſage des malheurs ; c'eſt que le déshonoré eſt en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en ſociété ; c'eſt que le mépris annonce peu d'empreſſement de leur part à nous obliger ; c'eſt qu'il nous préſente l'avenir comme vide de plaiſirs, & rempli de peines, qui toutes ſont réductibles à des peines phyſiques.

(*b*) Les Gaulois étoient autrefois diviſés en une infinité de *clubs* ou *ſociétés particulières*. Ces ſociétés étoient compoſées d'une douzaine de ménages, dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles ſans remords : mais l'on n'eût oſé aimer une femme d'un autre club : la loi le défendoit, & le remords commence où l'impunité ceſſe.

d'impôts, & ils les en accablent. L'inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui, sur certains points métaphysiques, & c'est sans remords qu'il venge par des tourmens affreux, l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un juif, ou d'un incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déjà dit, à une peine physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-elle enlevé; je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce malaise de l'ame qui, réellement, est une peine physique: je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui, sans cesse occupé de ma félicité, vouloit, par des plaisirs de toute espèce, donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentimens que les développemens du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur? Par elle le magistrat enchaîne le vice, & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleurs: l'un est le plaisir physique; l'autre,

l'autre, le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles esclaves & les beaux tableaux ; s'il découvre un trésor, il est transporté. Cependant, dira t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or, cette prévoyance d'un plaisir prochain, est déjà un plaisir. Sans amour pour les belles esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance suppose nt donc toujours l'existence des plaisirs des sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma maîtresse qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif, en effet, éprouvais-je une sensation agréable, chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses, & sur-tout de pouvoir ? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : tous desirent d'être heureux, & croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espèce de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais

il ſeroit, dira-t-on, ſans idées, par conſéquent, une pure ſtatue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exiſter & même penſer : quel cas feroit-il du pouvoir & du ſceptre des rois ? aucun. En effet, quel degré de bonheur cet immenſe pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impaſſible !

Si la puiſſance eſt ſi deſirée de l'ambitieux, c'eſt comme un moyen d'acquérir des plaiſirs. Le pouvoir eſt comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change eſt le même. Suis-je muni d'une telle lettre ; je touche à Londres, ou à Paris, cent mille francs ou cent mille écus, &, par conſéquent, tous les plaiſirs dont cette ſomme eſt repréſentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ; je tire pareillement à vue ſur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaiſirs. Les effets de la richeſſe & du pouvoir ſont à peu près ſemblables ; parce que la richeſſe eſt un pouvoir.

Dans un pays où l'argent ſeroit inconnu, de quelle manière percevroit on les impôts ? en nature, c'eſt-à-dire, en bled, vin, beſtiaux, fourrages, graine, gibier, &c. — De quelle manière y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandiſe portative avec laquelle on eſt convenu, pour la facilité du commerce, d'échanger toutes les autres marchandiſes. En ſeroit il de même des dignités & des honneurs avec leſquels les peuples policés récompenſent les ſervices rendus à la patrie ?

Pourquoi non ? Que ſont les honneurs ? une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpèce de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours ; ſuppoſons un peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens, & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres : de quelle manière ce peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la patrie ? Par des biens & des plaiſirs en nature, c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains, bierre, foin, vin, &c. dans la cave ou le grenier d'un héros, par le don de tant d'arpens de terre à défricher, ou de tant de belles eſclaves. C'étoit par la poſſeſſion de Brizéis (*a*), que les Grecs récompenſoient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes (*b*), la récompenſe du courage, des

(*a*) Dans l'île de Rimini, nul ne peut ſe marier qu'il n'ait tué un ennemi, & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouſer deux femmes ; ainſi de ſuite juſqu'à cinquante. A quelle cauſe attribuer l'établiſſement d'une pareille coutume ? à la poſition de ces inſulaires, qui, par-tout, environnés de nations ennemies, ne pourroient leur réſiſter ſi, pour exciter perpétuellement la valeur de leurs citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenſes au courage.

(*b*) Entre les préſens que les caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du déſert, les plus agréables ſont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarraſins vain-

talens & des vertus ? tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des festins, où nourris de mets délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les guerriers écoutoient avec transport les chansons des bardes.

Il est donc évident que, si l'argent & les honneurs sont chez la plupart des peuples polices les récompenses des actions vertueuses, c'est comme représentatifs des mêmes biens & des mêmes plaisirs que les peuples pauvres & libres accordoient en nature à leurs héros, &, pour l'acquisition desquels ces héros s'exposoient aux plus grands dangers. Aussi, dans la supposition où ces dignités & ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées & de ces plaisirs, dans l'hypothèse où ces honneurs ne seroient que de vains titres (a), ces titres, appréciés à leur juste va-

---

queurs exigeoient jadis des vaincus. Abdérame, après la conquête des Espagnes, exigea du petit prince des Asturies un tribut annuel de cent belles filles.

(a) Si, dans les pays despotiques, le ressort de la gloire est communément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espèce de pouvoir : c'est que tout pouvoir est absorbé dans le despote : c'est qu'en ces pays, un héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil courtisan ; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté ; c'est qu'enfin il est, à l'ordre du souverain, jeté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs, & privé de la vie même. Pourquoi l'Anglois ne voit-il, dans la plupart des seigneurs étrangers, que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes ?

leur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut, pour aller à la sappe, que l'écu donné au soldat, soit représentatif d'une pinte d'eau-de-vie, & de la nuit d'une vivandière. Les soldats d'autrefois & les soldats d'aujourd'hui sont les mêmes (*a*). L'homme n'a pas changé, & pour les mêmes récompenses il fera en tous les temps à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur; il est sans action; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir; parce qu'on est nécessairement insensible aux moyens d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines,

---

c'est qu'un payſan eſt plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'eſt ailleurs un homme en place. Ce payſan eſt libre, il peut être impunément vertueux; il ne voit rien au-deſſus de lui que la loi. C'eſt le deſir de la gloire qui, dans les républiques pauvres, doit être le plus puiſſant principe de leur activité, & c'eſt le deſir de l'argent, fondé ſur l'amour du luxe, qui, dans les pays deſpotiques, eſt le principe d'action & la force motrice des nations ſoumiſes à ce gouvernement.

(*a*) On ſait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la première, mais la cinquième qu'y firent les Gaulois. Avant lui, Bellovesus y étoit deſcendu. Mais comment ce chef engageoit-il ſes compatriotes à le ſuivre au-delà des Alpes? en leur envoyant du vin d'Italie. « Goûtez ce vin, » leur écrivoit-il, & ſi vous le trouvez bon, venez avec » moi faire la conquête du pays qui le produit ».

& de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Si l'acquiſition de l'or & du pouvoir eſt toujours un plaiſir, c'eſt que la prévoyance & la mémoire convertiſſent en plaiſir réel tous les moyens d'en avoir. Dans l'homme, tout eſt de ſentir ; ſa ſociabilité même n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette faculté ; vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la ſociabilité n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette même ſenſibilité.

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'HOMME eſt de ſa nature & frugivore & carnacier. Il eſt d'ailleurs foible, mal armé, par conſéquent expoſé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour ſe nourrir, ou pour ſe ſouſtraire à la fureur du tigre & du lion, dut donc ſe réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*), ou pour les manger, ou pour défendre contre eux les fruits ou les légumes qui lui ſervoient de nourriture. Cependant l'homme ſe multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à ſemer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet, les citoyens firent entre eux des conventions & des lois. Ces lois reſſerrèrent les liens d'une union qui, fondée ſur leurs beſoins, étoit l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique (*b*). Mais leur ſociabilité ne peut-elle pas être

(*a*) Il y a, dit-on, en Afrique, une eſpèce de chiens ſauvages qui, par le même motif, vont en meute, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

(*b*) De ce que l'homme eſt ſociable, on en a conclu qu'il étoit bon; on s'eſt trompé. Les loups font ſociété,

regardée comme une qualité innée (*a*), une eſpèce de beau moral ? Ce que l'expérience nous apprend à ce ſujet, c'eſt que dans l'homme, comme dans l'animal, la ſociabilité eſt l'effet du beſoin. Si celui de ſe défendre raſſemble en troupeau ou ſociété les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux, &c.; le beſoin d'attaquer, chaſſer & combattre leur proie, réunit pareillement en ſociété les animaux carnaciers, tels que les renards & les loups.

L'intérêt & le beſoin ſont le principe de toute ſociabilité. Ce principe (dont peu d'écrivains ont donné des idées nettes) eſt donc le ſeul qui uniſſe les hommes

---

& ne ſont pas bons. J'ajouterai même que ſi l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à ſon image, le portrait effrayant qu'il fait de la divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-ſuſpecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *L'enfant robuſte eſt l'enfant méchant :* il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers ſi admirés de Corneille :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit.

Et cet autre vers de La Fontaine :

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.

Ceux qui font le roman de l'homme blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'hiſtoire l'admirent, & la néceſſité des lois en prouve la vérité.

(*a*) La curioſité, que certaines gens regardent comme une paſſion innée, eſt en nous l'effet du deſir d'être heureux, & d'améliorer de plus en plus notre état; elle n'eſt que le développement de la ſenſibilité phyſique.

entre eux. Auſſi la force de leur union eſt-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du beſoin. Du moment où le jeune ſauvage (*a*) & le jeune ſanglier ſont en état de pourvoir à leur nourriture & à leur defenſe, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ſes parens (*b*). L'aigle méconnoît

---

(*a*) Il en eſt, diſent la plupart des voyageurs, de l'attachement des nègres pour leurs enfans, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement ceſſe lorſque les petits peuvent eux mêmes pourvoir à leurs beſoins. (Voyez tome I des Mélanges intéreſſans des voyages d'Aſie, d'Amérique, &c.) Les Anxicos, dit à ce ſujet Drapper, dans ſon voyage d'Afrique, mangent leurs eſclaves; la chair humaine n'eſt pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le père ſe repaît de la chair de ſon fils, le fils de celle de ſon père; les frères & ſœurs ſe mangent, & la mère ſe nourrit ſans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les nègres enfin, dit le P. Labbat, ſans reconnoiſſance, ſans affection pour leurs parens, ſont auſſi ſans compaſſion pour les malades: c'eſt chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des mères aſſez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfans à la voracité des tigres.

(*b*) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaiſſer leur père, lorſque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un père nourrir ſept ou huit enfans, & ſept ou huit enfans ne pouvoir nourrir un père. Si tous les fils ne ſont pas auſſi durs, s'il en eſt de tendres & d'humains, c'eſt à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits fangliers.

ſes aiglons au moment qu'aſſez rapides pour fondre ſur leur proie, ils peuvent ſe paſſer de ſon ſecours.

Le lien qui unit les enfans au père, & le père aux enfans, eſt moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien ſeroit même funeſte aux états. La première paſſion du citoyen doit être celle des lois & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être ſubordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte ſur tous les autres, où trouver une meſure du vice & de la vertu? Dès-lors il n'en eſt plus, & toute morale eſt détruite.

Par quelle raiſon, en effet, auroit-on par deſſus tout recommande aux hommes l'amour de Dieu ou de la juſtice? C'eſt qu'on a confuſément ſenti le danger auquel les expoſeroit un trop exceſſif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils eſt dès-lors en droit de piller ſon voiſin, ou de voler le tréſor public, ſoit pour ſoulager le beſoin d'un père, ſoit pour augmenter ſon aiſance. Autant de familles, autant de petites nations qui, diviſées d'intérêt, ſeront toujours armées les unes contre les autres.

Tout écrivain qui, pour donner bonne opinion de ſon cœur, fonde la ſociabilité ſur un autre principe que ſur celui des beſoins phyſiques & habituels, trompe les eſprits foibles, & leur donne de fauſſes idées de la morale.

La nature a voulu ſans doute que la reconnoiſſance

& l'habitude fuſſent dans l'homme une eſpèce de gravitation qui le portât à l'amour de ſes parens ; mais elle a voulu auſſi que l'homme trouvât, dans le deſir naturel de l'indépendance, une force répulſive qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation (*a*). Auſſi la fille ſort-elle joyeuſe de la maiſon de ſa mère, pour paſſer dans celle de ſon mari. Auſſi le fils quitte-t-il avec plaiſir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en province, ou ſimplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du ſentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoiſſances & d'amis. Veut-on faire des dupes ; l'on exagère la force du ſentiment & de l'amitié ; l'on traite la ſociabilité d'*amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'eſt qu'un principe de cette eſpèce, la ſenſibilité phyſique ?

C'eſt à ce ſeul principe que l'on doit & l'amour de ſoi, & l'amour ſi puiſſant de l'indépendance : ſi les hommes étoient, comme on le dit, portés l'un vers l'autre par une attraction forte & mutuelle, le légiſlateur céleſte leur eût-il commandé de s'aimer,

(*a*) L'homme hait la dépendance. De-là peut-être ſa haine pour ſes pères & mères, & ce proverbe fondé ſur une obſervation commune & conſtante, *l'amour des parens deſcend, & ne remonte pas.*

leur eût-il ordonné d'aimer leurs pères & mères (a)? Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumière, & de retirer son doigt du feu?

Les voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le navigateur échappé du naufrage, & jeté sur une côte inconnue, ne va pas, les bras ouverts, se jeter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit, au contraire, dans un buisson: c'est de là qu'il étudie les mœurs des habitans, & de là qu'il sort tremblant pour se présenter à eux (1).

Mais qu'un de nos vaisseaux européens aborde une isle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire? Cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel désir succède en eux à ce premier sentiment? Celui de s'approprier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adresse ou par force ces objets de leurs désirs: ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller & massacrer les

(a) Le commandement d'aimer ses pères & mères, prouve que l'amour des parens est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la nature.

Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injuſtices & cruautés.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que les principes de la morale & de la politique, comme tous les principes des autres ſciences, doivent s'établir ſur un grand nombre de faits & d'obſervations. Or, que réſulte-t-il des obſervations faites juſqu'à préſent ſur la morale? c'eſt que l'amour des hommes pour leurs ſemblables eſt un effet de la néceſſité de s'entre-ſecourir, & d'une infinité de beſoins dépendans de cette même ſenſibilité phyſique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conſervant mon opinion ſur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'*Eſprit* contre les imputations odieuſes du cagotiſme & de l'ignorance.

CHAPITRE IX.

Justifications des principes admis dans le livre de l'Esprit.

Lorsque le livre de l'*Esprit* parut, les théologiens me traitèrent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire : leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les femmes (*a*) ? Tout objet desiré peut devenir un encou-

(*a*) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des femmes soit sur lui sans puissance ? qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application : qu'on lui rappelle jusques dans les bras de sa maîtresse, que c'est à ses talens & à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une manière utile à sa santé, à son ame, à son esprit, enfin au bien public, les mêmes plaisirs dont il n'eût joui dans une autre position, qu'en s'épuisant, en s'abrutissant, en se ruinant, & en vivant dans la crapule.

ragement à la vertu, lorſqu'on n'en obtiendra la jouiſſance que par des ſervices rendus à la patrie.

Dans les ſiècles où les invaſions des peuples du nord, & les incurſions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les femmes ſouvent expoſées aux inſultes d'un raviſſeur, avoient pérpétuellement beſoin de défenſeurs; quelle vertu devoit être la plus honorée? la valeur. Auſſi les faveurs des femmes étoient-elles la récompenſe des plus vaillans: auſſi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il, pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore, il y a quatre ſiècles, tous les preux chevaliers.

L'amour du plaiſir fut donc en ces ſiècles le principe productif de la ſeule vertu connue, c'eſt-à dire, de la valeur. Auſſi lorſque les mœurs changèrent, lorſque la police plus perfectionnée mit la vierge timide à l'abri de toute inſulte, alors la beauté (car tout ſe tient dans un gouvernement) moins expoſée aux outrages d'un raviſſeur, honora moins ſes défenſeurs. Si l'enthouſiaſme des femmes pour la valeur décrut alors dans la proportion de leur crainte; ſi l'eſtime, conſervée encore aujourd'hui pour le courage, n'eſt plus qu'une eſtime de tradition; ſi dans ce ſiècle l'amant le plus jeune, le plus aſſidu, le plus complaiſant, & ſur-tout le plus riche, eſt communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point; tout eſt ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, ſelon les changemens

arrivés dans les mœurs & les gouvernemens, ou ſont, ou ceſſent d'être des encouragemens à certaines vertus. L'amour en lui-même n'eſt donc point un mal. Pourquoi regarder ſes plaiſirs comme la cauſe de la corruption politique des mœurs ? Les hommes ont eu dans tous les temps à peu près les mêmes beſoins, & dans tous les temps ils les ont ſatisfaits. Les ſiècles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robuſtes. L'Edda, les poéſies Erſes, enfin toute l'hiſtoire nous apprend que les ſiècles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeuneſſe eſt fortement attirée vers les femmes : elle eſt plus avide de plaiſir que l'âge avancé ; cependant elle eſt communément plus humaine & plus vertueuſe ; elle eſt au moins plus active, & l'activité eſt une vertu.

Ce n'eſt ni l'amour, ni ſes plaiſirs qui corrompirent l'Aſie, amollirent les mœurs des Mèdes, des Aſſyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarraſins, les Scandinaves n'étoient ni plus réſervés, ni plus chaſtes que ces Perſes & ces Mèdes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les peuples efféminés & mous.

S'il eſt un moment où les faveurs des femmes puiſſent devenir un principe de corruption, c'eſt lorſqu'elles ſont vénales ; lorſqu'on achète leur jouiſſance, lorſque l'argent, loin d'être la récompenſe du mérite & des talens, devient celle de l'intrigue,

de

de la flatterie, & qu'enfin un satrape ou un nabab peut, à force d'injustices & de crimes, obtenir du souverain le droit de molester, de piller les peuples de son gouvernement, & de s'en approprier les dépouilles.

Il en est des femmes comme des honneurs, ces objets communs du desir des hommes; les honneurs sont-ils le prix de l'iniquité: faut-il, pour y parvenir, flatter les grands, sacrifier le foible au puissant, & l'intérêt d'une nation à l'intérêt d'un soudan; alors les honneurs, si heureusement inventés pour la récompense & la décoration du mérite & des talens, deviennent une source de corruption. Les femmes, comme les honneurs, peuvent donc, selon les temps & les mœurs, successivement devenir des encouragemens au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne consiste donc que dans la dépravation des moyens employés pour se procurer des plaisirs. Le moraliste austère qui prêche sans cesse contre les plaisirs, n'est que l'écho de sa mie ou de son confesseur. Comment éteindre tout desir dans les hommes, sans détruire en eux tout principe d'action! Celui qu'aucun intérêt ne touche, n'est bon à rien, & n'a d'esprit en rien.

CHAPITRE X.

Que les plaisirs des sens sont, à l'insu même des nations, leurs plus puissans moteurs.

Les moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physiques. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité ? c'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent, & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier : c'est la faim qui retenant six mois entiers le sauvage sur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des piéges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier, & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le

repas (*a*). Plaiſir & douleur ſont & ſeront toujours l'unique principe des actions de l'homme. Si le ciel eût pourvu à tous les beſoins de l'homme ; ſi la nourriture convenable à ſon corps eût été, comme l'air & l'eau, un élément de la nature, l'homme eût à jamais croupi dans la pareſſe.

La faim, par conſéquent, la douleur eſt le principe d'activité du pauvre, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre ; & le plaiſir eſt le principe d'activité de l'homme au deſſus de l'indigence, c'eſt-à-dire, du riche. Or, entre tous les plaiſirs, celui qui ſans contredit agit le plus fortement ſur nous, & communique à notre ame le plus d'énergie, eſt le plaiſir des femmes. La nature en attachant la plus grande ivreſſe à leur

(*a*) Si les beſoins ſont nos moteurs uniques, c'eſt donc à nos divers beſoins qu'il faut rapporter l'invention des arts & des ſciences. C'eſt à celui de la faim qu'on doit l'art de défricher, de labourer la terre, de forger le ſoc, &c. C'eſt au beſoin de ſe défendre contre les rigueurs des ſaiſons qu'on doit l'art de bâtir, ſe vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublemens ; quant à la muſique, aux ſpectacles, enfin à tous les arts du luxe, c'eſt à l'amour, au deſir de plaire, & à la crainte de l'ennui, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'arts encore ignorés ! quel aſſoupiſſement dans la nature ! l'homme ſans beſoins ſeroit ſans principes d'action ; c'eſt au beſoin du plaiſir que la jeuneſſe doit en partie ſon activité & la ſupériorité qu'à cet égard elle a ſur l'âge avancé.

jouiſſance, a voulu en faire un des plus puiſſans principes de notre activité (*a*).

(*a*) Parmi les ſavans, il en eſt, dit-on, qui, loin du monde, ſe condamnent à vivre dans la retraite. Or, comment ſe perſuader que dans ceux ci l'amour des talens ait été fondé ſur l'amour des plaiſirs phyſiques, & ſur-tout ſur celui des femmes? Comment concilier ces inconciliables? Pour cet effet, ſuppoſons qu'il en ſoit d'un homme à talens comme d'un avare. Si ce dernier ſe prive aujourd'hui du néceſſaire, c'eſt dans l'eſpoir de jouir demain du ſuperflu. L'avare deſire-t-il un beau château, & l'homme à talens une belle femme; ſi, pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richeſſes & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroiſſement, l'un de ſon tréſor, l'autre de ſa renommée. Or, dans l'eſpace de temps employé à l'acquiſition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puiſſent rompre ſans des efforts dont l'âge les ait rendu incapables, l'avare & l'homme à talens mourront, l'un ſans château, l'autre ſans maîtreſſe. Ce n'eſt pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de reſſemblances. Tous deux, plus heureux qu'on ne le penſe, le ſont de la même manière. L'avare, en comptant ſon or, jouit de la poſſeſſion prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; & la coquette, ſe mirant dans ſa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ſes grâces & ſa beauté. Ce que je leur conſeille à tous deux, c'eſt de s'en tenir là. Qu'ils n'aient ni château, ni amant: ils éprouveroient dans la jouiſſance des objets de leurs deſirs, des dégoûts inconnus avant elle. L'état de deſir eſt un état de plaiſir. Les châteaux, les amans & les

Nulle paſſion n'opère de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend juſques ſur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, eſt enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ſes égaux ou même ſes ſupérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il eſt la ſource de la vie. A meſure que ſes deſirs s'éteignent, l'homme perd ſon activité; & par degrés la mort s'empare de lui.

Plaiſir & douleur phyſiques, voilà les ſeuls & vrais reſſorts de tout gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richeſſes & les honneurs, mais les plaiſirs ſeuls dont cette gloire, ces richeſſes & ces honneurs ſont repréſentatifs. Et quoi qu'on diſe, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont ſur nous les plaiſirs des ſens.

Lorſque j'ai dit dans le livre de *l'Eſprit*, que c'étoit ſur la tige de la douleur & du plaiſir phyſiques que ſe recueilloient toutes nos peines & nos

---

femmes, que les richeſſes, la beauté & les talens peuvent leur procurer, eſt un plaiſir de prévoyance ſans doute moins vif, mais plus durable que le plaiſir réel & phyſique; le corps s'épuiſe, l'imagination jamais. Auſſi, de tous les plaiſirs, ces derniers ſont-ils, en général, ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande ſomme de bonheur.

plaiſirs, j'ai révélé une grande vérité. Que s'enſuit-il ? que ce n'eſt point dans la jouiſſance de ces mêmes plaiſirs que peut conſiſter la dépravation politique des mœurs. Qu'eſt-ce en effet qu'un peuple efféminé & corrompu ? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaiſirs que les nations illuſtres acquièrent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques moraliſtes ne prouveront jamais rien contre un auteur, dont l'expérience juſtifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette diſcuſſion ſur la ſenſibilité phyſique comme étrangère à mon ſujet. Que me ſuis-je propoſé ? de faire voir que tous les hommes communément bien organiſés, ont une égale aptitude à l'eſprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? j'ai diſtingué l'eſprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'eſt en nous que la faculté de ſentir ; que l'eſprit en eſt l'effet ; que dans l'homme tout eſt ſenſation ; que la ſenſibilité phyſique eſt par conſéquent le principe de ſes beſoins, de ſes paſſions, de ſa ſociabilité, de ſes idées, de ſes jugemens, de ſes volontés, de ſes actions, & qu'enfin ſi tout eſt explicable par la ſenſibilité phyſique, il eſt inutile d'admettre en nous d'autres facultés (*a*).

(*a*) Outre la faculté de ſentir, l'homme, dit-on, eſt encore doué de la faculté de ſe reſſouvenir. Je le ſais ; mais comme l'organe de la mémoire eſt phyſique, que ſon office conſiſte à nous rendre préſentes les impreſſions paſſées,

L'homme eſt une machine qui miſe en mouvement par la ſenſibilité phyſique, doit faire tout ce qu'elle exécute. C'eſt la roue qui, mue par un torrent, élève les piſtons, & après eux les eaux deſtinées à ſe dégorger dans les baſſins préparés à la recevoir.

Après avoir ainſi montré qu'en nous tout ſe réduit à ſentir, à ſe reſſouvenir, & qu'on ne ſent que par les cinq ſens; pour découvrir enſuite ſi le plus ou moins grand eſprit eſt l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner ſi dans le fait, la ſupériorité de l'eſprit eſt toujours proportionnée à la fineſſe des ſens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la conſtante inégalité des eſprits ne dépendît d'une autre cauſe.

C'eſt donc au ſeul examen de ce fait que ſe réduit maintenant la queſtion propoſée. C'eſt à cet examen qu'on en devra la ſolution.

& qu'il faut, pour cet effet, qu'elle excite en nous des ſenſations actuelles, je ne ſuis pas moins en droit d'aſſurer que dans l'homme tout eſt ſentir.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

Je ne ferai ſur cette matière que répéter ce que jai déjà dit dans le livre de l'*Eſprit*, & j'obſerverai ;

1°. Que les Hardouin, les Longuerue, les Scaliger, enfin tous les prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie, & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavel, des Newton & des Tacite :

2°. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce ſoit, & mériter le titre d'inventeur ou d'homme de génie ; s'il faut, comme le prouve Deſcartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être excluſive du grand eſprit (*a*).

(*a*) Les mémoires extraordinaires ſont les érudits ; la méditation fait les hommes de génie. L'eſprit original, l'eſprit à ſoi ſuppoſe comparaiſon des objets entre eux, & appercevance de rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en eſt pas ainſi de l'eſprit du monde ; ce dernier eſt un compoſé de goût & de mémoire ; qui ſait le plus de traits d'hiſtoire, de bons mots, d'anecdotes curieuſes, eſt le plus agréable dans la converſation. Newton, Locke, Corneille, étoient entendus de peu de gens. L'eſprit profond n'eſt pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'eſt ni bon poète, ni bon peintre,

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or, le temps passé à méditer n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste, que sert une grande mémoire ? la plus ordinaire suffit au besoin d'un grand-homme. Qui sait sa langue a déjà beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il ? les comparer entre elles, & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire, chargée de tous les mots d'une langue, &, par conséquent, de toutes les idées d'un peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le peintre a, sur cette palette, la matière première d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les étendre, de manière qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un beau tableau.

---

ni bon philosophe, ni grand capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne penſe. En Allemagne & en Angleterre, preſque point d'homme bien élevé qui ne ſache trois ou quatre langues (*a*). Or, ſi l'étude de ces langues eſt compriſe dans le plan ordinaire de l'inſtruction, elle ne ſuppoſe donc qu'une organiſation commune : tous les hommes ſont donc doués, par la nature (*b*), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'obſerverai que ſi la ſupériorité de l'eſprit, comme le remarque M. Hobbes, conſiſte principalement dans la connoiſſance de la vraie ſignification des mots, & s'il n'eſt point d'homme qui, dans la ſeule mé-

(*a*) Si le François ne ſait que ſa propre langue, c'eſt un effet de ſon éducation, & non de ſon organiſation : qu'il paſſe quelques années à Londres ou à Florence, il ſaura bientôt l'anglois & l'italien.

(*b*) La nature, dit-on, donne à chaque nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de nation en Europe qui, d'après les Pruſſiens, n'ait fait des changemens dans ſes exercices, dans ſes évolutions militaires, & ne l'ait fait avec ſuccès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations ſe ſont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs ſoldats ? j'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour expoſer leur vie dans les combats. Auſſi le courage des armées ne ſe manifeſte-t-il plus par des entrepriſes auſſi hardies, & ſe réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce ſeul point, de n'être pas le premier à fuir.

dition de ceux de ſa langue, ne trouve plus de queſtions à diſcuter qu'il n'en réſoudroit dans le cours d'une longue vie, perſonne ne peut ſe plaindre de ſa mémoire. Il en eſt, dit-on, de vives & de lentes. On a, à la vérité, une mémoire vive des mots de ſa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangère, ſur-tout ſi on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? ſi-non qu'on a un ſouvenir plus ou moins prompt des objets, ſelon qu'ils ſont plus ou moins familiers. Il n'eſt qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires, c'eſt l'inégalité de leur étendue. Or, ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'eſt donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on liſe le chapitre III, diſcours III de l'*Eſprit*. J'y conſidère cette queſtion ſous toutes les faces. L'expérience prouve, qu'en général, ce n'eſt point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'eſprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ; je vais l'examiner.

CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des Sens.

Si dans les hommes tout eſt *ſentir phyſiquement*, ils ne diffèrent donc entre eux que dans la nuance de leurs ſenſations. Les cinq ſens en ſont les organes : ce ſont les cinq portes par où les idées vont juſqu'à l'ame. Mais ces portes ſont elles également ouvertes dans tous, & ſelon la ſtructure différente des organes de la vue, de l'ouïe (*a*), du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas ſentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment ? Entre les hommes enfin ne ſont-ce pas les plus finement organiſés qui doivent avoir le plus d'eſprit (*b*) & peut-être les ſeuls qui puiſſent en avoir ?

(*a*) Qu'on ne ſuppoſe pas néanmoins une extrême différence dans l'organiſation commune des hommes : tous n'ont pas les mêmes oreilles ; cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les muſiciens, tous les danſeurs d'un opéra, & tous les ſoldats d'un bataillon partent également en meſure.

(*b*) Entre les hommes les plus parfaitement organiſés, s'il en eſt peu de ſpirituels, c'eſt, dit-on, parce que l'eſprit eſt l'effet combiné de la fineſſe des ſens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette ſuppoſition, il ſeroit du

L'expérience, répondrai-je, n'eſt pas ſur ce point d'accord avec le raiſonnement : elle démontre bien que c'eſt à nos ſens que nous devons nos idées ; mais elle ne démontre point que l'eſprit ſoit toujours en nous proportionné à la fineſſe plus ou moins grande de ces mêmes ſens. Les femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de fineſſe dans le ſens du toucher, n'ont pas plus d'eſprit (*a*) qu'un Voltaire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diverſité de ſes talens.

Homère & Milton furent aveugles de bonne heure.

---

moins impoſſible qu'une bonne éducation, ſans une fineſſe particulière & remarquable des ſens, pût former de grands-hommes. Or, ce fait eſt démenti par l'expérience.

(*a*) L'organiſation des deux ſexes eſt, ſans doute, très-différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cauſe de l infériorité de l'eſprit des femmes ? non : la preuve du contraire, c'eſt que nulle femme n'étant organiſée comme un homme, nulle, en conſéquence, ne devroit avoir autant d'eſprit. Cependant que de femmes célèbres ne le cèdent point aux hommes en génie ! Si elles leur ſont, en général, inférieures, c'eſt qu'en général, elles reçoivent encore une plus mauvaiſe éducation. Comparons enſemble des perſonnes de conditions très-différentes, telles que les princeſſes & les femmes-de-chambre. Je dis qu'en ces deux états les femmes ont communément autant d'eſprit que leurs maris. Pourquoi ? c'eſt que les deux ſexes y reçoivent une auſſi mauvaiſe éducation.

Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante ! On en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes ; & cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré (*a*) ! De quelque manière qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprits est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des sens, & que tous les hommes communément bien organisés, sont doués par la nature de la finesse des sens nécessaire pour s'élever aux plus grandes découvertes en mathématique, chymie, politique, physique, &c. (*b*).

(*a*) On n'a point observé que le sens de la vue fût dans les plus grands peintres de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

(*b*) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des alimens auroient quelque influence sur les esprits ; qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du ciel produiroit les habitans les plus spirituels. Or, depuis le commencement des siècles, comment imaginer que ces habitans n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres nations, qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures lois, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'hommes célèbres ?

Si la ſublimité de l'eſprit ſuppoſoit une ſi grande perfection dans les organes ; avant d'engager un homme dans des études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carrière des lettres ou de la politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'aigle, le tact de la ſenſitive, le nez du renard & l'oreille de la taupe.

Les chiens & les chevaux ſont, dit-on, d'autant plus eſtimés qu'ils ſortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc encore demander s'il eſt fils d'un père ſpirituel ou ſtupide. On ne fait aucune de ces queſtions ; pourquoi ? c'eſt que les pères les plus ſpirituels n'engendrent ſouvent que de ſots enfans ; c'eſt que les hommes

---

Le climat générateur d'un tel peuple eſt encore inconnu. L'hiſtoire ne montre en aucun d'eux une conſtante ſupériorité d'eſprit ſur les autres : elle prouve au contraire que depuis Deli juſqu'à Pétersbourg, tous les peuples ont été ſucceſſivement imbécilles & éclairés ; que dans les mêmes poſitions, toutes les nations, comme le remarque M. Robertſon, ont les mêmes lois, le même eſprit, & qu'on retrouve, par cette raiſon, chez les Américains les mœurs des anciens Germains. La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence ſur les eſprits ; & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne penſe ſur les corps. En effet, ſi la plupart des politiques calculent la population des villes ou des empires, d'après la liſte de leurs morts, ils ont donc obſervé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à-peu-près la même.

les mieux organisés n'ont souvent que peu d'esprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles questions. Ce qu'elle nous apprend, c'est qu'il est des hommes de génie de toute espèce de taille & de tempérament, qu'il en est de sanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robustes, de delicats, de mélancoliques (*a*), & que les hommes les plus forts & les plus vigoureux, ne sont pas toujours les plus spirituels.

Mais supposons dans un homme un sens extrêmement fin ; qu'arriveroit-il ? Que cet homme éprouveroit des sensations inconnues au commun des hommes ; qu'il sentiroit ce qu'un moindre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit ? non : parce que ces sensations, toujours stériles jusqu'au moment où l'on les compare, conserveroient toujours entre elles les mêmes rapports (*b*). Supposons l'es-

(*a*) M. Rousseau, pag. 300 & 323 de son *Emile*, dit : « Plus un enfant se sent fort & robuste, plus il devient » censé & judicieux. Pour tirer parti des instrumens de » notre intelligence, il faut que le corps soit robuste & » sain ». La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit faciles & sûres. Mais que M. Rousseau consulte l'expérience, il verra que les maladifs, les délicats & les bossus ont autant d'esprit que les droits & les bien portans. Pascal, Pope, Boileau, Scarron en sont la preuve.

(*b*) Une sensation n'est dans la mémoire qu'un fait de

prit

prit proportionné à la finesse des sens. Il est des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes si finement organisés parviendroient nécessairement dans les sciences à des résultats incommunicables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Locke & des Newton qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes, qui, communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les sens de la saveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe & du toucher.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien de similaire dans la nature) (*a*), qu'entre les hommes

---

plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or, un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit; parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entre eux les objets divers.

(*a*) La dissemblance des êtres existe-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la même race de bestiaux se fortifie ou s'affoiblit, s'élève ou s'abaisse, selon l'espèce ou l'abondance des pâturages. Il en est de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui soit absolument semblable à un autre; c'est peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'est placé à la même exposition, frappé du

les plus finement organisés, il faut, qu'à certains égards, chacun le soit encore supérieurement aux autres. Tout homme, en conséquence, devroit donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommunicables à ses compatriotes. Or, il n'est point d'idées de cette espèce. Quiconque en a de nettes, les transmet facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit sans doute, la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déjà dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw, médecin Anglois, qui, par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures : » Le peu de progrès de ces peuples dans les arts & » dans les sciences n'est l'effet d'aucune incapacité » ou stupidité naturelle. Les Maures ont l'esprit

même vent, & semé dans la même veine de terre; or, dans les êtres inanimés, le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes, qui peut-être ne sont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé, Section I, ne peut recevoir préciſément les mêmes instructions.

» délié & même du génie. S'ils ne l'appliquent point » à l'étude des sciences, c'est que, sans motif d'ému- » lation, leur gouvernement ne leur laisse ni la li- » berté, ni le repos nécessaires pour les cultiver & » les perfectionner. Les Maures, nés esclaves, » comme la plupart des Orientaux, doivent être » ennemis de tout travail, qui n'a pas directement » leur intérêt personnel & présent pour objet ».

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siècles où, semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un empire; qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout gouvernement où l'on récompensera les talens; ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneille, &c., illustrèrent le règne de Louis XIII; les Racine, les Bayle, &c. celui de Louis XIV; les Voltaire, les Montesquieu & Fontenelle, &c., celui de Louis XV; c'est que les arts & les sciences furent sous ces différens règnes successivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu duc d'Orléans, régent. Les grands-hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au règne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au règne qui les protège.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, &, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on-

doit les belles compoſitions des grands-hommes; l'on ſe trompe. Racine, avant trente ans, donna l'*Alexandre* & l'*Andromaque;* mais à cinquante, il écrivit *Athalie*, & cette dernière pièce n'eſt certainement pas inférieure aux premières (*a*). Ce ne ſont pas même les légères indiſpoſitions qu'occaſionne une ſanté plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie. On ne jouit pas tous les ans de la même ſanté; & cependant l'avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de cauſes; le médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne diſtraient ni les affaires ni les plaiſirs, ni les paſſions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que ſoit la nourriture des nations, la latitude qu'elles habitent (*b*), enfin leur

(*a*) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'eſt plus, dit-on, le même compoſé. Le Voltaire de ſoixante ans, n'eſt plus le Voltaire de trente. Soit: cependant l'un & l'autre ont également d'eſprit. Si deux hommes, ſans être parfaitement ſimilaires, peuvent ſauter auſſi haut, courir auſſi vîte, tirer auſſi juſte, jouer auſſi bien à la paume; deux hommes, ſans être préciſément les mêmes, peuvent donc avoir également d'eſprit.

(*b*) L'aptitude à l'eſprit, comme je le montrerai ci-après, n'eſt que l'aptitude à voir les reſſemblances & les différences; les convenances & les diſconvenances qu'ont entre eux les objets divers. Que la diverſité des températures, la différence des climats en occaſionnent dans les mœurs & les inclinations d'un peuple; que les ſauvages,

tempérament, ces différences n'augmentent, ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (*a*), ni de

---

chasseurs dans les pays de bois, deviennent pasteurs dans les pays de pâturages, cela se peut: mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses contrées, les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi du moment où les hommes errans se sont réunis en nations, où les marais ont été desséchés & les forêts abattues, la diversité des climats n'a point eu d'influence sensible sur les esprits; aussi trouve-t-on en Suède & en Danemarck d'aussi bons géomètres, chymistes, physiciens, moralistes, &c. qu'en Grèce & en Egypte. « Le » climat de la Perse, dit Chardin, est le plus propre à » entretenir la vigueur du corps & de l'esprit ». Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(*a*) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des sens; où chercher la cause de cette supériorité? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si, dans la pendule, la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure; dans l'homme la perfection intérieure de son organisation se manifeste pareillement (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieur. Or, pour prouver que cette dernière espèce de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entièrement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

la fraîcheur des organes, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens que dépend la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit. Au reſte, c'eſt peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait, je puis encore prouver que ſi ce fait exiſte, c'eſt qu'il ne peut exiſter autrement; & qu'ainſi c'eſt dans une cauſe encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomène de l'inégalité des eſprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout eſt ſentir, il faut penſer que s'ils diffèrent entre eux, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations.

CHAPITRE XIII.

De la manière différente de sentir.

Les hommes ont des goûts différens ; mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le nègre, par exemple, se sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté africaine, que pour les lys & les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à tel ou tel genre de musique, & devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions, c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne sont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que de la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été successivement soi & les autres. Or, on n'a jamais été que soi. Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différens hommes, qu'on peut par-

venir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point ; on sent que si son voisin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; si le lait paroissoit blanc à l'un, & rouge à l'autre, & qu'enfin certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une rose, & que deux monstres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre & se communiquer leurs idées. Or, ils s'entendent, & se les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jeter plus de clarté sur cette question, voyons dans un même exemple en quoi les hommes diffèrent, & se ressemblent.

Ils se ressemblent tous en ce point : c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui ; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus ; c'est que plus une impression est vive, plus elle leur est agréable, si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils diffèrent en ceci, c'est que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du degré de lumière qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumière est le plus bel objet de la nature. Or, d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? De ce que cette différence est peu considérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve, dans un plus foible degré de lu-

mière, le même plaisir, qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du physique au moral, j'apperçois encore moins de différence dans la manière dont les hommes sont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois (*a*) tous les proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légères différences dans l'organisation des divers peuples, ne doivent être comptées pour rien; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces arts ont été également encouragés par le gouvernement, est une nouvelle preuve de l'égalité essentielle des esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les lois & les gouvernemens des divers peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée, en grande partie, par les Malais, est gouvernée par nos anciennes lois féodales. Le Malais, comme nos ancêtres, n'est point agricole, mais il a comme eux, la valeur la plus déterminée (*b*) & la plus téméraire.

(*a*) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux mœurs & au gouvernement oriental, point de proverbes plus semblables que les proverbes allemands & chinois.

(*b*) Si les Malais, dit M. Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet empire eût été bientôt conquis, &

Le courage n'eſt donc point un effet particulier de l'organiſation européenne. Les hommes ſont plus ſemblables entre eux qu'on ne l'imagine. S'ils diffèrent, c'eſt dans la nuance de leurs ſenſations. La poéſie, par exemple, fait ſur preſque tous une impreſſion agréable. Chacun récite avec un enthouſiaſme preſque égal cette hymne à la lumière, qui commence le troiſième chant du Paradis perdu. Mais, ſi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eſt que, peignant les magnifiques effets de la lumière, le poète ſe ſert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumière la plus agréa-

---

la forme de ſon gouvernement changée. Rien, dit cet auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine : mais ſont-ils les ſeuls peuples voleurs? Qui lit l'hiſtoire, apprend que cet amour du vol eſt malheureuſement commun à tous les hommes : il eſt fondé ſur leur pareſſe. En général, ils aiment mieux vivre de rapines, d'incurſions, & s'expoſer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'aſſujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les peuples ne ſont-ils pas voleurs? c'eſt que pour voler, il faut être environné de nations volables, c'eſt-à-dire, de peuples agriculteurs & riches ; faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer, ou de mourir de faim.

Chaque pays a ſes Malais. Dans les pays catholiques, le clergé pille, comme eux, les dîmes des récoltes : & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le prêtre le fait par la ruſe & la terreur panique.

ble à ſes yeux. Soit ; mais cependant ſi la lumière ne faiſoit pas ſur tous une impreſſion vive & forte, ſeroit-elle univerſellement regardée comme l'objet le plus admirable de la nature ? Le tourbillon de feu où preſque toutes les nations ont placé le trône de la divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impreſſions (*a*) reçues à la préſence des mêmes objets ? Sans cette uniformité que des philoſophes peu exacts ont priſe pour la notion du beau & du bon abſolu, ſur quel fondement eût-on établi les règles du goût ?

Les ſimples & magnifiques tableaux de la nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils ſur chacun d'eux préciſément la même impreſſion ? non ; mais, comme l'expérience le prouve, une impreſſion à peu près ſemblable. Auſſi les objets extrêmement agréables aux uns, ſont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impreſſions produites par la beauté des deſcriptions de la poéſie, n'eſt qu'apparente ; qu'elle eſt en partie l'effet de la ſignification incertaine des mots, & d'un vague dans les expreſſions, parfaite-

(*a*) Pour preuve de la différence des ſenſations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des peintres, qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : ſi ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils viſſent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient auſſi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoiqu'ils viſſent gris.

ment correſpondant aux diverſes ſenſations éprouvées à l'aſpect des même objets (*a*). En admettant ce fait, il ſeroit encore vrai qu'il eſt des ouvrages généralement eſtimés, & par conſéquent des règles de goût dont l'obſervation produit ſur tous la ſenſation du beau. Qu'on examine profondément cette queſtion, & l'on appercevra, dans la manière différente dont les hommes ſont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impreſſion appartient moins encore à leur phyſique qu'à leur moral.

Le réſultat de ce chapitre, c'eſt que la diverſité des goûts des hommes ne ſuppoſe que peu de différence dans la nuance de leurs ſenſations : c'eſt que l'uniformité de leurs jugemens prouvée par l'uniformité des proverbes des nations, par la reſſemblance de leurs lois & de leurs gouvernemens, par le goût que toutes ont pour la poéſie, & pour les ſimples & magnifiques

(*a*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la ſignification eſt incertaine ; j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce ſujet, chap. v de cette Section, que le beſoin a préſidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à ſe communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont ſenti que s'ils créoient autant de mots, qu'il eſt, par exemple, de degrés différens de grandeur, de lumière, de groſſeur, &c. leur multiplicité ſurchargeroit leur mémoire ; qu'il falloit, par conſéquent, conſerver à certains mots cette ſignification vague, qui rend leur application plus générale, & l'étude des langues plus courte.

tableaux de la nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impreſſions ſur tous les hommes ; que s'ils diffèrent, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations (*a*).

(*a*) Si la nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, pourquoi, dans les arts de la danſe, de la muſique, du deſſin, &c. les amateurs n'égaleroient-ils preſque jamais leurs maîtres? pourquoi l'inégale diſpoſition de la nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur art?

CHAPITRE XIV.

La petite différence, apperçue entre nos ſenſations, n'a nulle influence ſur les eſprits.

Les hommes à la préſence des mêmes objets peuvent ſans doute éprouver des ſenſations différentes; mais peuvent-ils, en conſéquence, appercevoir des rapports différens entre ces mêmes objets? Non: & ſuppoſé, comme je l'ai dit ailleurs, que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres; tous conviendroient également que la neige eſt le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçuſſent des rapports différens entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitaſſent en eux des impreſſions d'une nature tout-à-fait particulière; que le charbon en feu glaçât les uns; que l'eau condenſée par le froid brûlât les autres; que tous les objets de la nature s'offriſſent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente, & qu'enfin les hommes fuſſent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils ſont par rapport à ces inſectes dont les yeux taillés en facettes voient les objets ſous des formes ſans contredit très-diverſes.

Dans cette ſuppoſition, les individus n'auroient

nulle analogie dans leurs idées & leurs ſentimens. Les hommes ne pourroient ni ſe communiquer leurs lumières, ni perfectionner leur raiſon, ni travailler en commun à l'immenſe édifice des arts & des ſciences. Or, l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées, & que les arts & les ſciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne; mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes; mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident que les objets, conſervant entre eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire & la différence & l'inégalité des eſprits? Je réponds à cette objection, que toute diverſité d'affection (*a*) occaſionnée par quelque différence dans

(*a*) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits

l'organisation physique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence sur les esprits. On peut donc préférer le verd au jaune, & comme d'Alembert & Clairaut, être également grand géomètre : on peut donc, avec des palais inégalement délicats, être également bon poète, bon dessinateur, bon physicien. On peut donc enfin, avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'anchois, être également grand orateur & grand médecin, &c. Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où on les compare entre elles. Or, pour se donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelque intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats ? c'est que, malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet, tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entre elles le même rapport. Une rose d'une couleur très-foncée & comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugemens sur les mêmes objets ; nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent, la même étendue d'esprit.

---

soit sensible, sont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

Les

Les hommes communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui, sans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de sons (*a*).

Les hommes appercevant donc toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs sens, ne doit avoir nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit.*

(*a*) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons, mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles, mais différentes, selon les objets divers dont le hasard a chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla; avec ces matériaux, quel tableau composer? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire, au contraire, ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printemps, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons & le dais odoriférant des orangers, que composerai-je avec ces objets agréables? le bosquet où l'Amour enchaîne Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes; mais de l'espèce d'objets que le hasard a mis dans leur mémoire, & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

Qu'est-ce que l'esprit en lui-même ? *l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit ? sa sensibilité physique, sa mémoire, & sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entr'elles (*a*). L'esprit n'est donc en lui que *le résultat de ses sensations comparées ;* & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations, mais tous sentent

(*a*) Supposons qu'en chaque genre de science & d'art, les hommes eussent comparé entre eux tous les objets & tous les faits déjà connus, & qu'ils fussent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports ; les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'*esprit* n'existeroit plus. Alors tout seroit science, & l'esprit humain, nécessité à se reposer jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entre eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer jusqu'à la formation de nouveaux sillons.

les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc un égale aptitude à l'eſprit (*a*).

En effet, ſi, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets, ſi chacun d'eux convient de la vérité des propoſitions géométriques; ſi d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs ſenſations, ne change

(*a*) Il ſuit de cette définition de l'eſprit, que ſi toutes ſes opérations ſe réduiſent à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entre eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naiſſent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquiſition des divers talens eſt, dans les hommes, l'effet de la même cauſe, c'eſt-à-dire, du deſir de la gloire & de l'attention dont ce deſir les doue. Or, l'attention peut également ſe porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la poéſie, de la géométrie, de la phyſique, de la peinture, &c. comme la main de l'organiſte peut indifféremment ſe porter ſur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différens genres; c'eſt, répondrai-je, que la ſcience eſt, en chaque genre, la matière première de l'eſprit, comme l'ignorance, ſi je l'oſe dire, la matière première de la ſottiſe, & qu'on eſt rarement ſavant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalembert, à la ſcience d'un Newton ou d'un Euler, l'art difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point, d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît poète & qu'on devient orateur*, mais j'aſſurerai au contraire, puiſque toutes nos idées nous viennent par les ſens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on eſt.*

leur manière de voir ; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'élève du sein des mers, tous les habitans des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'astre le plus brillant de la nature ; il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens sur les mêmes objets ; qu'ils peuvent atteindre aux mêmes vérités (*a*), & qu'enfin si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit (*b*), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à dire, en aptitude à en avoir (*c*).

(*a*) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable ? oui, lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déjà dit, être savant, & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premières, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand philosophe ; parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constitueront le génie philosophique.

(*b*) Quelques-uns, comme je l'ai déjà dit, attribuent au physique différent des latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'apperçussent ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entre eux & avec nous. Or, ce climat est encore à découvrir.

(*c*) C'est parce que l'esprit est rare, qu'on le prend

Je n'insisterai pas davantage sur cette question, je me contenterai de rappeler à ce sujet une observation que j'ai déjà faite dans le livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire, & sur la vérité de laquelle

---

pour un don particulier de la nature. Un alchymiste, un joueur de gobelets, étoient des hommes rares dans les siècles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des sorciers ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'arts aussi futiles. Or, il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie : pourquoi? c'est qu'il est peu de gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine que suppose l'acquisition des grands talens.

En comparant les alchymistes, les joueurs de gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante ; je veux simplement montrer, dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait, depuis si long-temps, regarder comme un don de la nature : je veux détruire le merveilleux, & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la médecine, de la chirurgie, de tous les arts & de toutes les sciences utiles. Rien, par conséquent, sur la terre, de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est il point de nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

ils ſoient indifférens, tous porteront le même jugement (*a*), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous ſont donc nés avec l'eſprit juſte. Or, il en eſt du mot *eſprit juſte*, comme de celui d'*humanité éclairée*. Cette eſpèce d'humanité condamne-t-elle un aſſaſſin au ſupplice : elle ne s'occupe en cet inſtant que du ſalut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de juſtice, & par conſéquent de preſque toutes les vertus, ſe trouve donc compriſe dans la ſignification étendue du mot *humanité*. Il en eſt de même du mot *eſprit juſte*. Cette expreſſion, priſe dans ſa ſignification étendue, renferme pareillement toutes les différentes ſortes d'eſprit. Ce qu'au moins l'on peut aſſurer, c'eſt qu'en nous, ſi tout eſt ſenſation, & comparaiſon entre

(*a*) Les hommes ſont-ils d'avis différent ſur la même queſtion ; cette différence eſt toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets préſens à leurs yeux & à leur ſouvenir, ou enfin de ce qu'indifférens à la queſtion même, ils mettent peu d'intérêt à ſon examen, & peu d'importance à leur jugement.

Or, ſuppoſons que, forcés à l'attention par un intérêt puiſſant & commun, les hommes s'entendiſſent, qu'ils euſſent d'ailleurs les mêmes objets préſens à leurs yeux ou à leur mémoire ; je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'eſprit en puiſſance, c'eſt-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

nos ſenſations, il n'eſt d'autre ſorte d'eſprit que celui qui compare, & compare juſte.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'égale aptitude qu'ont à l'eſprit les hommes communément bien organiſés, c'eſt qu'une fois convenu,

Que dans les hommes tout eſt ſentir;

Qu'ils ne ſentent & n'acquièrent d'idées que par les cinq ſens;

Que la fineſſe plus ou moins grande de ces cinq ſens, en changeant la nuance de leurs ſenſations, ne change point le rapport des objets entr'eux;

Il eſt évident, puiſque l'eſprit conſiſte dans la connoiſſance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit eſt indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organiſation. Auſſi les femmes, dont le ſens du toucher eſt plus délicat que celui des hommes, ne leur ſeront-elles point ſupérieures en lumières. Il eſt, je crois, difficile de ſe refuſer à cette concluſion.

Mais, dira-t-on, ſi l'on regarde ce témoignage univerſel rendu à la vérité des propoſitions géométriques, comme une preuve démonſtrative que tous les hommes communément bien organiſés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matière de morale, politique & métaphyſique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernières ſciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets?

CHAPITRE XVI.

Cauſe de la différence d'opinions en morale, politique & métaphyſique.

La marche de l'eſprit humain eſt toujours la même. L'application de l'eſprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines ſciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent ; ils doivent néceſſairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'obſervation ne s'accorde point avec le raiſonnement. Mais cette contradiction n'eſt qu'apparente. La vraie cauſe en eſt facile à découvrir. En la cherchant, on voit, par exemple, que ſi tous les hommes conviennent de la vérité des démonſtrations géométriques,

C'eſt qu'ils ſont indifférens à la vérité ou à la fauſſeté de ces démonſtrations ;

C'eſt qu'ils attachent non ſeulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette ſcience ;

C'eſt qu'enfin ils ſe font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c.

Au contraire, en morale, politique & métaphy-

ſique, ſi les opinions des hommes ſont très-différentes,

C'eſt qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choſes telles qu'elles ſont réellement;

C'eſt qu'ils n'ont ſouvent que des idées obſcures & confuſes des queſtions qu'ils traitent;

C'eſt qu'ils penſent plus ſouvent d'après les autres que d'après eux;

C'eſt qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choiſis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

Du mot bon.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de ſa ſignification; pour s'aſſurer ſi les hommes peuvent s'en former la même idée, ſachons la manière dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer ſon attention ſur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque ſucrerie, ou ce qu'on appelle des *bonbons*. Ce mot, pris dans ſa ſignification la plus ſimple, n'eſt d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant & excite une ſenſation agréable dans ſon palais.

Veut-on enſuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue; on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'eſt-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue & s'amuſe. En général, tant qu'on n'attache cette

expreſſion qu'à des objets phyſiques, tels ſont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée; & cette expreſſion rappelle, du moins confuſément, à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (*a*) pour eux.

Prend-on enfin ce mot dans une ſignification encore plus étendue; l'applique-t-on à la morale & aux actions humaines; on ſent qu'alors cette expreſſion doit néceſſairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui eſt bon, il faut être précédemment convenu de ce qui eſt utile. Or, la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général ſoit la meſure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation ſaine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obſcures. Ce mot *bonté*, arbitrairement employé par eux, ne rappelle

---

(*a*) C'eſt de cet adjectif *bon*, qu'on a fait le ſubſtantif *bonté*, pris, parmi tant de gens, pour un être réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que dans la nature, il n'eſt point d'être nommé *bonté*; que cette bonté n'eſt qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *bon* pour lui; & qu'enfin ce mot *bonté*, comme celui de *grandeur*, eſt une de ces expreſſions vagues, vides de ſens, & qui ne préſentent d'idée diſtincte qu'au moment où, malgré ſoi, & ſans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier?

à leur ſouvenir que les diverſes applications qu'ils en ont entendu faire (3) : applications toujours différentes & contradictoires, ſelon la diverſité, & des intérêts, & des poſitions de ceux avec leſquels ils vivent. Pour convenir univerſellement de la ſignification du mot *bon* appliqué à la morale, il faudroit qu'un excellent dictionnaire en eût déterminé le ſens précis. Juſqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute diſpute ſur ce ſujet eſt interminable. Il en eſt de même du mot *intérêt*.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes, peu ſont honnêtes, & le mot *intérêt* doit, en conſéquence, réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet auſſi vil & auſſi mépriſable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée ? non : ce mot lui rappelle uniquement le ſentiment de l'amour de ſoi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le reſſort puiſſant & général, qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les jéſuites attachoient-ils à ce mot une idée auſſi étendue, lorſqu'ils combattoient mon opinion ? je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt qu'alors banquiers, commerçans, banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'eſt que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or, un ſi vil intérêt leur ordonnoit de pourſuivre

un homme perſécuté ; peut-être en adoptoient ils en ſecret les opinions. La preuve, c'eſt un ballet donné à Rouen, en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaiſir forme la jeuneſſe aux vraies vertus*, c'eſt-à-dire, *première entrée, aux vertus civiles ; ſeconde entrée, aux vertus guerrières ; troiſième entrée, aux vertus propres à la religion.* Ils avoient, dans ce ballet, prouvé cette vérité par des danſes. La religion perſonnifiée y avoit un pas de deux avec le plaiſir ; & pour rendre le plaiſir plus piquant, diſoient alors les janſéniſtes, les jéſuites l'ont miſe en culotte (*a*).

(*a*) Il faut rendre juſtice aux jéſuites, cette accuſation eſt fauſſe. Ils étoient rarement libertins. Le jéſuite, contenu par ſa règle, indifférent au plaiſir, étoit tout entier à l'ambition. Ce qu'il deſiroit, c'étoit de s'aſſervir par la force ou la ſéduction, les riches & les puiſſans de la terre. Né pour leur commander, les grands étoient, à ſes yeux, des pantins qu'il faiſoit mouvoir par les fils de la direction & de la confeſſion. Son mépris intérieur pour eux, ſe cachoit ſous les apparences du reſpect. Les grands s'en contentoient, & étoient, ſans s'en appercevoir, réduits, par lui, à l'état de marionnettes. Ce que le jéſuite ne put opérer par la ſéduction, il l'exécuta par la force. Qu'on ouvre les annales de l'hiſtoire, on y verra ces mêmes jéſuites allumer les flambeaux de la ſédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les pays où ils prêchoient l'évangile de paix. On apprendra qu'en Angleterre, ils chargèrent la mine deſtinée à faire ſauter le parlement ; qu'en Hollande, ils firent aſſaſſiner le prince d'Orange ; en France, Henri IV ; qu'à Genève, ils donnèrent le ſignal de l'eſcalade ; que leur main, ſouvent armée du

Or, si le plaisir, selon eux, peut tout sur l'homme, que ne peut sur lui l'intérêt ! tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir (*a*) ?

Plaisir & douleurs sont les moteurs de l'univers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le pa-

---

stylet, a rarement recueilli les plaisirs, & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

(*a*) Pourquoi donc les jésuites s'élevèrent-ils alors avec tant de fureur contre moi? pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture, & répéter sans cesse, comme le père Canaye au maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit, messeigneurs, point d'esprit*, c'est qu'uniquement jaloux de commander, le jésuite desira toujours l'aveuglement des peuples. En effet, les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut? savent-ils que, toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt; que c'est à leurs lois, & non à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie & leur vertu; qu'avec la forme du gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin, par une sage distribution des peines & des récompenses, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & nécessiter les citoyens à la vertu? Alors, quel moyen de cacher aux peuples l'inutilité & même le danger du sacerdoce? ignoreroient-ils long-temps que la chose vraiment importante à leur bonheur, n'est point la création des prêtres, mais des lois sages & des magistrats instruits. Plus les jésuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été soigneux d'obscurcir l'évidence d'un tel principe.

radis pour les vertus & l'enfer pour les crimes. L'égliſe catholique elle-même en eſt convenue, lorſque, dans la diſpute de Boſſuet & Fénélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu (4) pour lui-même, c'eſt-à-dire, indépendamment des peines & des récompenſes dont il eſt le diſpenſateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme, mu par le ſentiment de l'amour de ſoi, n'obéit jamais qu'à la loi de ſon intérêt (a).

Que prouve ſur ce ſujet la diverſité d'opinions? rien; ſinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guère mieux, lorſqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle ſouvent des idées très différentes, ſelon l'état & la poſition où l'on ſe trouve, la ſociété où l'on vit, le pays & le ſiècle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie, un cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la ſoif de ſon frère pour lui ravir ſon droit d'aîneſſe, ce ſeroit un frippon déclaré tel dans tous les tribunaux. Qu'un homme, à l'exemple de David, fît périr le mari de ſa maîtreſſe; on ne

(a) Le guerrier veut-il s'avancer; il deſire la guerre. Mais qu'eſt-ce que le ſouhait de la guerre dans l'officier ſubalterne? c'eſt le ſouhait d'une augmentation de ſix ou ſept cents francs d'appointemens, le ſouhait de la dévaſtation des empires, de la mort des amis, des connoiſſances avec leſquelles il vit, & qui lui ſont ſupérieurs en grade.

le citeroit point au nombre des vertueux, mais des scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les assassins en font quelquefois une pareille, & ne sont point donnés pour des modèles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens disoient de la vérité : *Elle est comme l'orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considère.*

Dans les premiers siècles de l'église, les chrétiens étoient en horreur aux nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors ? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot *vertu* rappeloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jésus, doux avec les Esséniens, les Juifs & les païens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ses injustices : il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui ? non : la haine du prochain, la barbarie, sous les noms de *zèle* & de *police*, sont en France, en Espagne & en Portugal, maintenant compris dans l'idée de vertu.

L'église naissante, quelle que fût la religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de sa croyance. « Celui-là, dit St.-Justin, est chrétien qui est vertueux ; fût-il d'ailleurs athée ». *Et quicumque secundùm rationem & verbum vixêre, christiani sunt, quamvis athei.*

Jésus préféroit (*a*) dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. Saint-Paul n'étoit guère plus difficile que Jésus & Saint-Justin. Cornelius, chap. X, v. 2 des actes des Apôtres, est cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête (*5*) : néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie, chap. XVI, v. 14 des mêmes actes, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu Saint-Paul, & ne s'étoit point convertie.

Du temps de Jésus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jésus n'avoit desiré, ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu? point de prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'ordre religieux qui ne s'intrigue dans les cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jésus & ses Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers, la persécution ne portoit point encore le nom de *charité*. Les Apôtres n'exci-

---

(*a*) Jésus se déclare par-tout ennemi des prêtres juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jésus fut puni de sa véracité. O prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les prêtres juifs? & le sincère adorateur de Jésus vous doit-il moins de haine?

toient

toient point Tibère à empriſonner le gentil ou l'incrédule. Celui qui, dans ce ſiècle, eût voulu s'aſſervir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le tribunal de l'inquiſition, brûler ſes ſemblables & s'en approprier les richeſſes, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu ſans horreur les ſentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté ſacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté ſont, dans les pays d'inquiſition, mis au rang des vertus.

Jéſus haïſſoit le menſonge. Il n'eût donc point, comme l'égliſe, obligé Galilée de venir, la torche au poing, rétracter aux autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'égliſe n'eſt plus ennemie du menſonge : elle canoniſe les fraudes pieuſes (6).

Jéſus fils de Dieu étoit humble (7); & ſon orgueilleux vicaire prétend commander aux ſouverains, légitimer à ſon gré le crime, rendre les aſſaſſinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'eſt donc pas celle de Jéſus.

L'amitié, honorée comme vertu chez les Scythes, n'eſt plus regardée comme telle dans les monaſtères. La règle l'y rend même criminelle (8). Le vieillard malade & languiſſant dans ſa cellule, y eſt délaiſſé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux moines un précepte de la haine mutuelle, il ne ſeroit pas plus fidèlement obſervé dans le cloître.

Jéſus vouloit qu'on rendît à Céſar ce qui appartient à Céſar; il défendoit de s'emparer, par ruſe ou par force, du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu*

qui rappeloit alors à la mémoire l'idée de juſtice, ne la rappeloit plus du temps de Saint-Bernard, lorſqu'à la tête des croiſés, il ordonnoit aux nations de déſerter l'Europe pour ravager l'Aſie, pour détrôner les Sultans, & briſer des couronnes ſur leſquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorſque, pour enrichir ſon ordre, ce ſaint promettoit cent arpens dans le Ciel à qui lui en donneroit dix ſur la terre; lorſque, par cette promeſſe ridicule & frauduleuſe, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injuſtice fût alors compriſe dans la notion de vertu (9).

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Eſpagnols, lorſque l'égliſe leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richeſſes, & de s'aſſeoir ſur les trônes du Mexique & du Pérou? les moines, maîtres alors de l'Eſpagne, euſſent pu la forcer de reſtituer aux Mexiquains & aux Péruviens (10) leur or, leur liberté, leur pays & leur prince: ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Eſpagnols. Que firent alors les théologiens? ils ſe turent. Ont-ils en d'autres temps montré plus de juſtice? non. Le P. Hennepin, récollet, répète ſans ceſſe qu'il n'eſt qu'un ſeul moyen de convertir les ſauvages, c'eſt de les réduire à l'eſclavage (a). Un moyen auſſi injuſte, auſſi barbare ſe

(a) Voyez *Deſcription des mœurs des ſauvages de la Louyſiane*, page 105.

fût-il préſenté au récollet Hennepin, ſi les théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jéſus ? Saint-Paul dit expreſſément que la perſuaſion eſt la ſeule arme que l'on puiſſe employer à la converſion des gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géometriques ? quel homme ne ſait pas que la vertu ſe recommande d'elle-même ? quel eſt donc le cas où l'on peut faire uſage des priſons, des tortures & des bûchers lorſqu'on prêche le crime, l'erreur & l'abſurdité ?

C'eſt le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ſes dogmes. Une religion, diſoient alors les chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, eſt une religion fauſſe. Ils condamnoient Mahomet dans leurs diſcours, & le juſtifioient par leur conduite. Ce qu'ils appeloient vice en lui, ils l'appeloient vertu en eux. Croiroit-on que le muſulman, ſi dur dans ſes principes, fût dans ſes mœurs plus doux que le catholique ? faut-il que le Turc ſoit tolérant envers le chrétien (11), l'incrédule, le juif, le gentil, & que le moine à qui ſa religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Eſpagne ſes ſemblables, & précipite en France dans les cachots le janſéniſte & le déiſte ?

Le chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu, & ſi le prêtre, docile aux ſeuls conſeils de ſon ambition, n'étoit ſourd à ceux de l'évangile ? Si l'on attachoit une idée nette, préciſe & invariable au mot

vertu (12), les hommes n'en auroient pas toujours des idées si differentes & si disparates.

CHAPITRE XVII.

La vertu ne rappelle au clergé que l'idée de sa propre utilité.

Si presque tous les corps religieux, dit l'illustre & malheureux procureur-général du parlement de Bretagne (de la Chalotais), sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu? Parmi les prélats, il est peu de Fénelon (13). Peu d'entr'eux ont ses vertus, son humanité & son désintéressement. Parmi les moines, on compte peut-être beaucoup de saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout corps religieux est avide de richesses & de pouvoir; nulle borne à son ambition (*a*). Cent bulles ri-

(*a*) L'humble clergé se déclare le premier corps de l'état : cependant (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit) il n'est que trois corps absolument essentiels à l'administration : le premier est le corps de la magistrature. Il est chargé de défendre ma propriété contre l'usurpation de mon voisin. Le second est le corps de l'armée, pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisième est le corps

dicules rendues par les papes en faveur des jésuites, en sont la preuve. Mais si le jésuite est ambitieux, l'église l'est-elle moins ? qu'on ouvre l'histoire, c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des pères, des entreprises du clergé & des crimes des papes; par-tout l'on voit la puissance spirituelle ennemie de la temporelle (*a*), oublier que son royaume n'est pas de ce

---

des citoyens, qui, nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'ordre du clergé, plus coûteux à l'état que les trois autres ensemble ? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensylvanie, & point de clergé.

(*a*) L'église, en se déclarant seule juge de ce qui est péché ou non péché, crut, à ce titre, pouvoir s'attribuer la souveraine puissance & la suprême juridiction. En effet, si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise, le juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul juge légitime d'une nation; les magistrats & les princes ne sont plus que les exécuteurs de ses sentences : leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la religion. Il n'alarma pas d'abord les magistrats. L'église soumise, en apparence, à leur autorité, attendoit, pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pouvoir les rois eussent-ils opposé à celui de l'église ? nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux puissances dont les volontés & les lois eussent été souvent contradictoires, le peuple incertain eût attendu que la force décidât entre elles à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du clergé n'a point eu, j'en conviens, sa

monde, tenter, par des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richeſſes & du pouvoir de la terre, vouloir non-ſeulement enlever à Céſar ce qui eſt à Céſar, mais vouloir frapper impunément Céſar. S'il étoit poſſible que des catholiques ſuperſtitieux conſervaſſent quelqu'idée du juſte & de l'injuſte, ces catholiques, révoltés à la lecture d'une pareille hiſtoire, auroient le ſacerdoce en horreur.

Un prince a-t il promis telle année la ſuppreſſion de tel impôt; l'année révolue, manque-t-il hautement à ſa parole; pourquoi l'égliſe ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole? c'eſt qu'indifférente au bonheur public, à la juſtice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de ſon intérêt. Que le prince ſoit tyran, elle l'abſout. Mais qu'il ſoit ce qu'elle appelle *hérétique*, elle l'anathématiſe, elle le dépoſe, elle l'aſſaſſine. Qu'eſt-ce cependant que le crime d'héréſie? ce mot *héréſie*, prononcé par un homme ſage & ſans paſſion, ne ſignifie autre choſe qu'*opinion particulière*. Ce n'eſt point d'une telle égliſe qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le clergé n'accordera jamais le nom de *vertueuſes* qu'aux actions tendantes à l'agrandiſſement de ſon pouvoir & de ſes richeſſes? A quelle cauſe, ſi ce n'eſt

---

pleine exécution. Mais toujours eſt-il vrai, malgré la diſtinction inſignifiante du temporel & du ſpirituel, qu'en tout état catholique, il eſt réellement deux royaumes & deux maîtres abſolus de chaque citoyen.

à l'intérêt du prêtre, attribuer les déciſions contradictoires (*a*) de la Sorbonne ? ſans cet intérêt, eût-elle ſoutenu dans un temps, & toléré dans tous, la doctrine régicide des jéſuites ? ſe fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? eût-elle attendu que le magiſtrat la lui indiquât ?

Mais en recevant cette doctrine, ſes docteurs ont montré plus de ſottiſe que de méchanceté. Qu'ils ſoient ſots, j'y conſens : mais peut-on les ſuppoſer honnêtes, lorſqu'on conſidère la fureur avec laquelle ils ſe ſont élevés contre les livres des philoſophes, & le ſilence qu'ils ont gardé ſur ceux des jéſuites ? En approuvant dans leur aſſemblée (*b*) la morale de ces religieux ; ou les docteurs la jugeoient ſaine (14) ſans l'avoir examinée (en ce cas, quelle opinion avoir de juges ſi étourdis ?) ; ou ils la jugeoient ſaine après l'avoir examinée & reconnue telle (en ce cas, quelle opinion avoir de juges auſſi ignorans ?) ; ou ces docteurs enfin, après l'avoir examinée & l'avoir trouvée mauvaiſe, l'approuvoient par crainte (15), intérêt

(*a*) Ce ſeroit un recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne, avant & depuis Deſcartes, contre preſque tout ouvrage de génie.

(*b*) Il eſt, parmi les docteurs, des hommes éclairés & honnêtes ; mais ils ſe rendent rarement à de pareilles aſſemblées : elles ne ſont, dit Voltaire, communément compoſées que de cuiſtres de collége.

ou ambition (en ce dernier cas, quelle opinion avoir de juges auſſi frippons ?).

Dans un journal intitulé, *chrétien* ou *religion vengée*, ſi le théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les philoſophes & les écrivains les plus eſtimés de l'Europe, s'eſt toujours tû ſur le compte des jéſuites, c'eſt qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugemens des théologiens : on le ſait. Ce n'eſt donc plus aux ſorboniſtes à prétendre au titre de moraliſtes ; ils en ignorent juſqu'aux principes. L'inſcription de quelques cadrans ſolaires, *quod ignoro, doceo*, ce que j'enſeigne, je l'ignore, devroit être la deviſe de la Sorbonne. Prendroit-on pour ſes guides au ciel & à la vertu les approbateurs de la morale jéſuitique ? Que les docteurs exaltent encore l'excellence des vertus théologales ; ces vertus ſont locales ; la vraie vertu eſt réputée telle dans tous les ſiècles & les pays (16). L'on ne doit le nom de vertueuſes, qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La théologie a-t-elle toujours éloigné des peuples la connoiſſance de cette eſpèce de vertu ; en a-t-elle toujours obſcurci en eux les idées ; c'eſt un effet de ſon intérêt : c'eſt conſéquemment à cet intérêt que le prêtre a par-tout ſollicité le privilège excluſif de l'inſtruction publique. Des comédiens françois élèvent un théâtre à Séville : le chapitre & le curé le font abattre : ici, leur dit un des chanoines, notre troupe n'en ſouffre point d'autre.

O homme ! s'écrioit autrefois un ſage, qui ſaura jamais juſqu'où tu portes la folie & la ſottiſe ? le théologien le ſait, en rit, & en tire bon parti.

Sous le nom de religion, ce fut toujours l'accroiſſement de ſes richeſſes (*a*) & de ſon autorité, que le théologien pourſuivit. Qu'on ne s'étonne donc point, ſi ſes maximes changent ſelon ſa poſition ; s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées qu'il en avoit autrefois, & ſi la morale de Jéſus n'eſt plus celle de ſes miniſtres.

Ce n'eſt point uniquement la ſecte catholique, mais toutes les ſectes & tous les peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu ſelon les ſiècles & les pays divers, des notions très-différentes (17).

(*a*) Pourquoi tout moine qui défend, avec un emportement ridicule, les faux miracles de ſon fondateur, ſe moque-t il de l'exiſtence atteſtée des vampires? c'eſt qu'il eſt ſans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reſte la raiſon, & la raiſon n'eſt pas crédule.

CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers peuples ſe ſont formées de la vertu.

En Orient, & ſur-tout en Perſe, le célibat eſt un crime. Rien, diſent les Perſans, de plus contraire aux vues de la nature & du créateur que le célibat (*a*).

L'amour eſt un beſoin phyſique, une ſecrétion néceſſaire. Doit-on, par le vœu d'une continence perpétuelle, s'oppoſer au vœu de la nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît uſage.

Le ſage légiſlateur d'Athènes, Solon, faiſoit peu de cas de la chaſteté monacale (18). Si dans ſes lois, dit Plutarque, il défendit expreſſément aux eſclaves de ſe parfumer & d'aimer les jeunes gens; ce n'eſt pas, ajoute cet hiſtorien, que, même dans l'amour grec, Solon apperçût rien de déshonnête. Mais ces fiers républicains qui ſe livroient ſans honte à toutes ſortes d'amours, ne ſe fuſſent point abaiſſés au vil métier d'eſpion & de délateur; ils n'euſſent point trahi l'intérêt de la patrie, ni attenté à la propriété

(*a*) En Perſe, au moment que les enfans atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

des biens & de la liberté de leurs concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point, sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas même, sans horreur, la vue d'un despote d'Asie.

Du tems de Caton, le censeur, Eumenès vint à Rome. A son arrivée, toute la jeunesse s'empresse autour de lui; le seul Caton l'évite (19). Pourquoi, lui demande t-on, Caton fuit-il un souverain qui le recherche, un Roi si bon, si ami des Romains? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton, *tout prince despote est un mangeur de chair humaine* (20) *que tout vertueux doit fuir.*

En vain essaieroit-on de nombrer les différentes idées qu'ont eu de la vertu les peuples (21), & les particuliers divers (22). Ce qu'on sait, c'est que le catholique qui se sent plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c. n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, selon le hasard de son éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille est élevée par une mère stupide & dévote. Cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les religieuses se fessent, jeûnent & récitent leur rosaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de discipline, de haire & de patenôtres.

Une autre fille, au contraire, est-elle élevée par

des parens instruits & patriotes ; n'ont-ils jamais cité devant elle, comme vertueuses, que les actions utiles à la patrie ; n'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c. : cette fille aura nécessairement de la vertu des idées différentes de la première. L'une admirera dans Arie, & la force de la vertu, & l'exemple de l'amour conjugal ; l'autre ne verra, dans cette même Arie, qu'une païenne, une femme mondaine, suicide & damnée, qu'il faut fuir & détester.

Qu'on répète, sur deux jeunes gens, l'expérience faite sur deux filles ; que l'un d'eux, lecteur assidu de la vie des saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourmens que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se pétrir des femmes de neige, &c., il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modèles les Socrate, les Scipion, les Aristide, les Timoléon, &, pour me rapprocher de mon siècle, les Miron, les Harlai, les Pibrac, les Barillon (23). « Ce furent ces magistrats respectables, ces illustres victimes de leur amour pour » la patrie, qui, par leurs bonnes & sages maximes, » dissipèrent, dit le cardinal de Retz, plus de factions, que n'en put allumer tout l'or de l'Espagne » & de l'Angleterre ». Il est donc impossible que ce mot *vertu* ne réveille en nous des idées diverses (24), selon qu'on lit Plutarque, ou la Légende dorée. Aussi, dit Hume, a-t-on, dans tous les siècles &

les pays, élevé des autels à des hommes d'un caractère tout-à-fait différent.

Chez les païens, c'étoit aux Hercule, aux Caſtors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins : & chez les muſulmans, comme chez les catholiques, c'eſt à d'obſcurs derviſ, à des moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monſtres & puni les tyrans ; c'étoit par leur courage, leurs talens, leur bienfaiſance & leur humanité, que les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : c'eſt aujourd'hui par le jeûne, la diſcipline, la poltronnerie, l'aveugle ſoumiſſion & la plus vile obéiſſance que le moine s'ouvre celles du ciel.

Cette révolution, dans les eſprits, frappa ſans doute Machiavel. Auſſi, dit-il, diſcours IV : « Toute » religion qui fait un devoir des ſouffrances & de » l'humilité, n'inſpire aux citoyens qu'un courage » paſſif ; elle énerve leur eſprit, l'avilit, le prépare » à l'eſclavage ». L'effet ſans doute eût ſuivi de près cette prédiction, ſi, comme l'obſerve Hume, les mœurs & les lois des ſociétés ne modifioient le caractère & le génie des religions.

On a vu, dans ces deux chapitres, les idées peu nettes juſqu'à préſent attachées aux mots *bon*, *intérêt*, *vertu*. J'ai fait ſentir que ces mots, toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeler des idées différentes, ſelon la ſociété dans la-

quelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une queſtion de cette eſpèce, doit donc convenir d'abord de la ſignification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute diſpute de ce genre devient interminable. Auſſi les hommes ſur preſque toutes les queſtions morales, politiques & métaphyſiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois définis, une queſtion eſt réſolue preſqu'auſſi-tôt que propoſée. Preuve que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en morale, politique & métaphyſique (25), la diverſité d'opinions eſt uniquement l'effet de la ſignification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des langues. Mais quel remède à ce mal?

CHAPITRE XIX.

Il eſt un ſeul moyen de fixer la ſignification incertaine des mots, & une ſeule nation qui puiſſe en faire uſage.

POUR déterminer la ſignification incertaine des mots, il faudroit compoſer un dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expreſſions (26). Cet ouvrage eſt difficile, & ne peut s'exécuter que chez un peuple libre. L'Angleterre eſt peut-être, en Europe, la ſeule contrée dont l'univers puiſſe attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y eſt-elle ſans protecteur ? nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entre-mêler les ténèbres du menſonge aux lumières de la vérité. Le deſir des aveugles, c'eſt que l'aveuglement ſoit univerſel. Le deſir des frippons, c'eſt que la ſtupidité s'étende & que les dupes ſe multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il eſt des grands injuſtes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un écrivain ? point d'Anglois qui, derrière le rempart de ſes lois, ne puiſſe braver leur pouvoir, inſulter à l'ignorance, à la ſuperſtition & à la ſottiſe. L'Anglois eſt né libre; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde; qu'il contemple dans les hommages rendus

encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grèce, ceux que lui rendra la postérité, & que ce spectacle l'encourage.

Ce siècle est, dit-on, le siècle de la philosophie. Toutes les nations de l'Europe ont, en ce genre, produit des hommes de génie. Toutes semblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément la publier? il n'en est qu'un; c'est l'Angleterre.

Anglois (*a*), usez de cette liberté, de ce don par lequel l'homme est distingué de l'esclave vil & de l'animal domestique, pour dispenser la lumière aux nations! un tel bienfait vous assure leur éternelle reconnoissance. Quels éloges refuser à un peuple assez vertueux pour laisser ses écrivains fixer, dans un dictionnaire, la signification précise de chaque mot, & dissiper, par ce moyen, l'obscurité mystérieuse qui enveloppe encore la morale, la politique, la métaphysique, la théologie (27), &c.! C'est aux auteurs d'un tel dictionnaire qu'il est réservé de terminer tant de disputes, qu'éternise l'abus (28) des mots. Eux seuls peuvent réduire la science des hommes à ce qu'ils savent réellement.

Ce dictionnaire, traduit dans toutes les langues,

(*a*) Tout gouvernement, disent les Anglois, qui défend de penser & d'écrire sur les objets de l'administration, est, à coup sûr, un gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

ſeroit le recueil général de preſque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expreſſion des idées préciſes, & le ſcholaſtique qui, par la magie des mots, a tant de fois bouleverſé le monde, ne ſera qu'un magicien ſans puiſſance. Le taliſman dans la poſſeſſion duquel conſiſtoit ſon pouvoir, ſera briſé. Alors tous ces fous qui, ſous le nom de métaphyſiciens, errent depuis ſi long-temps dans le pays des chimères, & qui, ſur des outres pleines de vent, traverſent, en tous ſens, les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils ſavent ce qu'ils ne ſavent pas. Ils n'en impoſeront plus aux nations. Alors les propoſitions morales, politiques & métaphyſiques, devenues auſſi ſuſceptibles de démonſtration que les propoſitions de géométrie, les hommes auront de ces ſciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent néceſſairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt qu'en combinant à peu près les mêmes faits, ſoit dans le monde phyſique, comme le démontre la géométrie, ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la ſcholaſtique, tous les hommes ſont, en tous les temps, à peu près parvenus au même réſultat.

CHAPITRE XX.

Les excurſions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels, ont toujours été à peu près les mêmes.

Entre les pays imaginaires que parcourt l'eſprit humain, celui des fées, des génies, des enchanteurs eſt le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un deſir confus du bonheur, nous promène avec complaiſance dans le pays des prodiges & des chimères.

Quant aux chimères, elles ſont toutes de la même eſpèce. Tous les hommes deſirent des richeſſes ſans nombre, un pouvoir ſans bornes, des voluptés ſans fin; & ce deſir vole toujours au-delà de la poſſeſſion.

Quel bonheur ſeroit le nôtre, diſent la plupart des hommes, ſi nos ſouhaits étoient remplis auſſi-tôt que formés ? ô inſenſés ! ignorerez-vous toujours que c'eſt dans le deſir même que conſiſte une partie de votre felicité ? Il en eſt du bonheur, comme de l'oiſeau doré envoyé par les fées à une jeune princeſſe. L'oiſeau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle eſt prête à le ſaiſir : l'oiſeau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, paſſe pluſieurs mois à ſa pourſuite; elle eſt

heureuſe. Si l'oiſeau ſe fût d'abord laiſſé prendre, la princeſſe l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoutée. C'eſt l'oiſeau du bonheur que pourſuivent ſans ceſſe l'avare & la coquette. Ils ne l'attrapent point, & ſont heureux dans leurs pourſuites, parce qu'ils ſont à l'abri de l'ennui. Si nos ſouhaits étoient à chaque inſtant réaliſés, l'ame languiroit dans l'inaction & croupiroit dans l'ennui. Il faut des deſirs à l'homme; il faut, pour ſon bonheur, qu'un deſir nouveau & facile à remplir ſuccède toujours au deſir ſatisfait (29). Peu d'hommes reconnoiſſent en eux ce beſoin. Cependant c'eſt à la ſucceſſion de leurs deſirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les ſatisfaire, les hommes bâtiſſent ſans ceſſe des châteaux en Eſpagne; ils voudroient intéreſſer la nature entière à leur bonheur. N'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour l'opérer; c'eſt à des êtres imaginaires, à des fées, à des génies qu'ils s'adreſſent. S'ils en deſirent l'exiſtence, c'eſt dans l'eſpoir confus que, favoris d'un enchanteur, ils pourront, par ſon ſecours, devenir, comme dans les mille & une nuits, poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'eſt donc l'amour du bonheur productif de l'avide curioſité & de l'amour du merveilleux, qui, chez les divers peuples, créa ces êtres ſurnaturels, qui, ſous les noms de fées, de génies, de dives, de péries, d'enchanteurs, de ſylphes, d'ondins, &c., n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait

par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

Contes philosophiques.

Les contes de cette espèce, plus graves, plus imposans, mais quelquefois aussi frivoles & moins amusans que les premiers, ont à peu près conservé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces contes à la fois si ingénieux & si ennuyeux, je place le beau moral (*a*), la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devroit en être l'architecte; le philosophe ne la consulte-t-il pas, n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque; il croit faire un systême, & ne fait qu'un conte.

Ce philosophe est forcé de substituer des suppositions au vide des expériences, & de remplir, par des conjectures, l'intervalle immense que l'ignorance actuelle, & plus encore l'ignorance passée, laissent entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espèce. Qui lit les philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils diffèrent, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

(*a*) Le beau moral ne se trouve que dans le paradis des fous, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

Dans la nature entière, Thalès ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée, ce dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal, étoit l'emblême de son système. Héraclite reconnoissoit ce même Protée dans l'élément de la lumière. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamène faisoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le père commun de tous les élémens. L'air condensé formoit les eaux; l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différens degrés de densité des airs, que tous les êtres devoient leur existence. Ceux qui, d'après ces premiers philosophes, se firent comme eux, les architectes du palais du monde & travaillèrent à sa construction, tombèrent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience, & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain, & surtout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente (30), mais toujours si sûre: ils veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du système du monde, & que c'est uniquement du hasard de l'analyse & de l'observation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'uni-

vers, que de matériaux il faut encore tirer des carrières de l'expérience ! il eſt temps enfin que, tout entiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projeté, les philoſophes, diſciples plus aſſidus de l'expérience, ſentent que ſans elle, on erre dans le pays des chimères, où les hommes, dans tous les ſiècles, ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embraſſé des erreurs, dont la reſſemblance prouve à la fois, & la manière uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Contes religieux.

Ces ſortes de contes, moins amuſans que les premiers, moins ingénieux que les ſeconds, & cependant plus reſpectés, ont armé les nations les unes contre les autres, ont fait ruiſſeler le ſang humain & porté la déſolation dans l'univers. Sous ce nom de *contes religieux*, je comprends généralement toutes les religions. Elles ont toujours conſervé entr'elles la plus grande reſſemblance.

Entre les diverſes cauſes auxquelles on peut en rapporter l'invention (31), je citerai le deſir de l'immortalité pour la première. La preuve, ſi l'on en croit Warburton & quelques autres ſavans, que Dieu eſt l'auteur de la loi des juifs, c'eſt, diſent-ils, qu'il n'eſt queſtion dans la loi moſaïque, ni des peines

ni des récompenſes de l'autre vie, ni par conſéquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, ſi la religion juive étoit d'inſtitution humaine, les hommes euſſent fait de l'ame un être immortel, un intérêt vif & puiſſant les eût portés à la croire telle (32) : cet intérêt, c'eſt leur horreur pour la mort & l'anéantiſſement. Cette horreur eût ſuffi, ſans le ſecours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & ſe croiroit tel, ſi la diſſolution de tous les corps qui l'environnent, ne lui annonçoit à chaque inſtant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en deſire pas moins l'immortalité. La chaudière du rajeuniſſement d'Eſon prouve l'ancienneté de ce deſir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder ſur quelque vraiſemblance. A cet effet, l'on compoſa l'ame d'une matière extrêmement déliée ; on en fit un atôme indeſtructible, ſurvivant à la diſſolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet être, ſous le nom d'*ame* (*a*), devoit conſerver après la mort tous les goûts dont il avoit été ſuſceptible, lors de ſon union avec le corps. Ce ſyſtême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de ſon ame, que, ni l'expérience, ni l'obſervation

(*a*) Les ſauvages ne refuſent l'ame à quoi que ce ſoit. Ils en donnent à leurs fuſils, à leurs chaudières & à leurs briquets. Voyez le P. Hennepin, *Voyage de la Louyſiane*, page 94.

ne pouvoient contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoient point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence, à la vérité, n'étoit pas démontrée ; mais qu'a-t-on besoin de preuves pour croire ce qu'on desire ? & quelle démonstration est jamais assez claire pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chère ? il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin ; & c'est pour rendre raison de ce fait, que les hommes, après la création des ames, crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation, & même chaque individu, selon ses goûts & la nature particulière de ses besoins, en donna un plan particulier. Tantôt les peuples sauvages transportèrent cette habitation dans une forêt vaste, giboyeuse, arrosée de rivières poissonneuses : tantôt ils la placèrent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture & celle de sa famille.

Les peuples moins exposés au besoin de la faim, & d'ailleurs plus nombreux & plus instruits, y rassemblèrent tout ce que la nature a d'agréable, & lui donnèrent le nom d'*Elisée*. Les peuples avares le modelèrent sur le jardin des Hespérides, & y cultivèrent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre & couler des fleuves de lait ; ils le peuplèrent enfin de houris. Chaque peuple

fournit ainſi le pays des ames de ce qui faiſoit ſur la terre l'objet de ſes deſirs. L'imagination, dirigée par des beſoins & des goûts divers, opéra par-tout de la même manière, & fut en conſéquence peu variée dans l'invention des religions.

Si l'on en croit le préſident de Broſſe, dans ſon excellente hiſtoire du fétichiſme, ou du culte rendu aux objets terreſtres, le fétichiſme fut non-ſeulement la première des religions, mais ſon culte, conſervé encore aujourd'hui dans preſque toute l'Afrique, & ſur-tout en Nigritie, fut jadis le culte univerſel (*a*). On ſait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bétyl*, c'étoit *Vénus Uranie ;* que dans la forêt de Dodone, c'étoient les chênes que la Grèce adoroit. On ſait que les Dieux chiens, chats, crocodiles, ſerpens, éléphans, lions, aigles, mouches, ſinges, &c., avoient des autels non-ſeulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie & dans preſque toute l'Aſie. On ſait enfin que les lacs, les arbres, la mer & les rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une ſemblable uniformité dans les premières religions, en prouve une d'autant plus grande dans les eſprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des religions, ou plus modernes, ou moins groſſières.

(*a*) Si catholique veut dire univerſel, c'eſt à tort que le papiſme en prend le titre. La religion du fétichiſme & celle des païens ont été les ſeules vraiment catholiques.

Telle étoit la religion celtique. Le Mitras des Perſes ſe retrouve dans le Dieu Thor; l'Ariman dans le loup; Feuris, l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Vénus dans la Freïa, & les Parques dans les trois ſœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois ſœurs ſont aſſiſes à la ſource d'une fontaine dont les eaux arroſent une des racines du frêne fameux, nommé *Ydraſil.* Son feuillage ombrage la terre, & ſa cime élevée au-deſſus des cieux en forme le dais.

Les religions ont donc preſque par-tout été les mêmes. D'où naît cette uniformité? de ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux, & le même inſtrument, c'eſt-à-dire, le même eſprit pour les combiner, ont dû néceſſairement arriver aux mêmes réſultats. C'eſt parce qu'en général, tous ſont orgueilleux; que ſans aucune révélation particulière, par conſéquent ſans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du ciel & comme l'objet principal de ſes ſoins. Ne pourroit-t on pas, d'après un certain moine, ſe répéter quelquefois,

Qu'eſt-ce qu'un capucin devant une planète?

Faut-il pour fonder ſur des faits l'orgueilleuſe prétention de l'homme, ſuppoſer, comme dans certaines religions, qu'abandonnant le ciel pour la terre, la divinité, ſous la forme d'un poiſſon, d'un ſerpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converſer avec les mortels? faut il, pour preuve de l'intérêt

que le ciel prend aux habitans de la terre, publier des livres, où, selon quelques imposteurs, sont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme?

Un tel livre, si l'on en croit les Musulmans, composé dans le ciel, fut apporté sur la terre par l'ange Gabriel & remis par cet ange à Mahomet. Son nom est le *Koran*. Ouvre-t-on ce livre; il est susceptible de mille interprétations; il est obscur, inintelligible; & tel est l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu est peint sous la forme d'un tyran; où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible; où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles sans le commentaire d'un Iman, n'est proprement qu'un législateur stupide, dont les lois ont toujours besoin d'interprétations. Jusqu'à quand les musulmans conserveront-ils tant de respect pour un ouvrage si rempli de sottises & de blasphêmes?

Au reste, si la métaphysique des religions, si l'excursion des esprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par tout été les mêmes; sachons encore si les impostures (33) du corps sacerdotal pour le soutien de ces religions, n'auroient pas, en tous les pays, conservé entre elles les mêmes ressemblances.

CHAPITRE XXI.

Impostures des ministres des religions.

En tout pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner ont fourni au corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux peuples; en tout pays, les prêtres en ont fait usage (*a*).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possède; un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le desir du clergé fut, en tous les temps, d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire? par la vente de la crainte & de l'espérance. Les prêtres, négocians en gros de cette espèce de denrée, sentirent que le débit en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le colporteur qui vend dans les rues l'espoir du gros lot,

(*a*) Aux Indes, les prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome, le P. Péepe, jésuite, vendoit pareillement de petites prières à la Vierge; il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondoient mieux.

& le charlatan qui vend ſur des tréteaux l'eſpoir de la guériſon & de la ſanté, il pourroit pareillement nourrir le bonze & le talapoin qui vendroient dans leurs temples la crainte de l'enfer & l'eſpoir du paradis; que ſi le charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux eſpèces de denrées, c'eſt-à-dire, l'eſpérance, les prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, ſe ſont-ils dit, eſt timide; ce ſera par conſéquent ſur cette dernière marchandiſe qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? aux pécheurs. A qui vendre l'eſpoir? aux pénitens. Convaincu de cette vérité, le ſacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs ſuppoſoit un grand nombre de pécheurs; & que ſi les préſens des malades enrichiſſent le médecin, ce ſeroient les offrandes & les expiations qui déſormais enrichiroient les prêtres; qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'eſclave du prêtre. C'eſt la multiplication des péchés qui favoriſe le commerce des indulgences, des meſſes, &c., accroît le pouvoir & la richeſſe du clergé. Mais parmi les péchés, ſi les prêtres n'euſſent compté que les actions vraiment nuiſibles à la ſociété, la puiſſance ſacerdotale eût été peu conſidérable. Elle ne ſe fût étendue que ſur un certain nombre de ſcélérats & de frippons. Or le clergé vouloit même l'exercer ſur les hommes vertueux. Pour cet effet, il falloit créer des péchés que les honnêtes gens puſſent commettre. Les prêtres voulurent donc que les moindres

libertés entre filles & garçons, que le desir seul du plaisir fût un péché. De plus, ils instituèrent un grand nombre de rits & de cérémonies superstitieuses; ils voulurent que tous les citoyens y fussent assujettis; que l'inobservation de ces rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la loi rituelle, s'il étoit possible, fût, comme chez les Juifs, plus sévérement punie que les forfaits les plus abominables.

Ces rits & ces cérémonies, plus ou moins nombreux chez les diverses nations, furent par-tout à peu près les mêmes : par-tout ils furent sacrés, & assurèrent au sacerdoce la plus grande autorité sur les divers ordres de l'état (34).

Cependant parmi les prêtres des différentes nations, il en fut qui, plus adroits que les autres, exigèrent du citoyen, non-seulement l'observation de certains rits, mais encore la croyance de certains dogmes. Le nombre de ces dogmes insensiblement multiplié par eux, accrut celui des incrédules & des hérétiques (*a*). Que prétendit ensuite le clergé ? que l'héréſie fût punie par la confiscation des biens, & cette loi augmenta les richesses de l'église; elle voulut de plus que la mort fût la peine des incrédules, & cette loi augmenta son pouvoir. Du moment où les prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la vertu & les rois eux-mêmes tremblèrent devant le sacerdoce. Son trône

(*a*) On peut dire en Europe, Dieu est au ciel; le dire en Bulgarie, est une hérésie & une impiété.

eut pour ſoutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant ſur les eſprits les ténèbres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir pontifical. Lorſque l'homme eſt forcé d'éteindre en lui les lumièrières de la raiſon ; alors ſans connoiſſance du juſte ou de l'injuſte, c'eſt le prêtre qu'il conſulte, c'eſt à ſes conſeils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne conſulteroit-il pas de préférence la loi naturelle ? les religions ſont elles-mêmes fondées ſur cette baſe commune. J'en conviens : mais la loi naturelle n'eſt autre choſe que la raiſon même (35). Or comment croire à ſa raiſon, lorſqu'on s'en eſt défendu l'uſage ? qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la loi naturelle à travers le nuage myſtérieux dont le corps ſacerdotal les enveloppe ? cette loi, dit on, eſt le canevas de toutes les religions. Soit : mais le prêtre a ſur ce canevas brodé tant de myſtères, que la broderie en a entièrement couvert le fond. Qui lit l'hiſtoire, y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur ſuperſtition s'augmente (a). Quel moyen d'inſtruire un ſuperſtitieux de ſes devoirs ? eſt-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le ſentier

(a) La ſuperſtition eſt encore aujourd'hui la religion des peuples les plus ſages. L'Anglois ne ſe confeſſe, ni ne fête les ſaints. Sa dévotion conſiſte à ne point travailler, à ne point chanter le dimanche. L'homme qui, ce jour-là, joueroit du violon, feroit un impie. Mais il eſt bon chrétien, s'il paſſe ce même jour au cabaret avec des filles.

de la juſtice ? un pays où l'on ne trouve d'hommes inſtruits que dans l'ordre ſacerdotal, eſt un pays où l'on ne ſe formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des prêtres n'eſt pas que le citoyen agiſſe bien, mais qu'il ne penſe point. *Il faut*, diſent ils, *que le fils de l'homme ſache peu & croie beaucoup* (*a*).

J'ai montré les moyens uniformes par leſquels les prêtres acquièrent leur puiſſance ; examinons ſi les moyens par leſquels ils la conſervent ne ſeroient pas encore les mêmes.

(*a*) Les prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun ſelon ſes œuvres, mais ſelon ſa croyance.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les ministres des religions conservent leur autorité.

DANS toute religion, le premier objet que se proposent les prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme, & d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit, pour perpétuer l'aveuglement des hommes, qu'ils desirassent d'être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller au pied des autels, d'y offrir un sacrifice, de se baigner dans le Gange (36), & de manger maigre un vendredi, que de pardonner, comme Camille, à des citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richesses comme Papirius, que d'instruire l'univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs; substituons les offrandes & les expiations aux vertus, & persuadons aux hommes qu'on peut, par certaines cérémonies superstitieuses, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître

les richeſſes & le crédit des bonzes. Ils en ſentirent toute l'importance ; ils l'annoncèrent, & on la reçut avec joie, parce que les prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgens aux crimes, qu'ils étoient plus ſévères dans leur diſcipline, & plus exacts à punir la violation des rits (*a*).

Tous les temples devinrent alors l'aſyle des forfaits ; la ſeule incrédulité n'y trouva point de refuge. Or, s'il eſt en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchans, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des prêtres.

Entre les tropiques, dit un navigateur, ſont deux îles en face l'une de l'autre. Dans la première, on n'eſt point honnête, ſi l'on ne croit un certain nombre d'abſurdités, & ſi l'on ne peut, ſans ſe toucher, ſoutenir la plus cuiſante démangeaiſon ; c'eſt à la patience avec laquelle on la ſupporte, qu'eſt principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre île, on n'impoſe nulle croyance aux habitans ; l'on peut ſe gratter où cela démange, & même ſe chatouiller pour ſe faire rire ; mais l'on n'eſt point réputé vertueux, ſi l'on n'a fait des actions utiles à la ſociété.

L'abſurdité de la morale religieuſe n'en devroit elle

(*a*) Si les catholiques ſont, en général, ſans mœurs, c'eſt qu'à la pratique des vraies vertus, les prêtres ont, dans la religion papiſte, toujours ſubſtitué celle des cérémonies ſuperſtitieuſes.

pas désabuser les peuples ? un prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t il d'un vêtement lugubre ; affecte-t-il un maintien austère, un langage obscur ; ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs : il séduit le peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* soient dans sa bouche des mots vides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges, & , si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les prêtres cachèrent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévère à certains égards, & sa sévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore : son dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au-dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition, & tous les maux qui successivement ont ravagé la terre. Or, je demande, lorsqu'on voit en tous les temps les ministres des religions employer les mêmes moyens pour accroître, & leurs richesses, & leur crédit (*a*), pour conserver leur autorité & multiplier

(*a*) Si les prêtres se font par-tout les dépositaires & les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes ; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit & soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit paroît légitime aux prêtres. C'est sans honte que le clergé catholique charge des réparations des églises les peuples même dont il épuise le

le nombre de leurs eſclaves ; lorſqu'on retrouve en tous les pays même abſurdité dans les religions, mêmes impoſtures dans leurs miniſtres & même crédulité dans tous les peuples (37), s'il eſt poſſible d'imaginer qu'il y ait eſſentiellement entre les hommes l'inégalité d'eſprit qu'on y ſuppoſe.

Je veux que l'eſprit & les talens ſoient l'effet d'une cauſe particulière, comment alors ſe perſuader que de grands hommes, que des hommes, par conſéquent, doués de cette ſingulière organiſation, aient cru les fables du paganiſme, aient adopté la croyance du vulgaire, & ſe ſoient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus groſſières ? un tel fait inexplicable, tant qu'on conſidère l'eſprit comme le produit d'une organiſation plus ou moins parfaite, devient ſimple & clair, lorſqu'on regarde l'eſprit comme une acquiſition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conſervent aucune ſupériorité ſur les autres, lorſqu'il s'agit de ſciences ou de queſtions dont ils ne ſe ſont point occupés, & qu'ils ont peu méditées. On ſait que, dans cette poſition, le ſeul avantage de l'homme d'eſprit ſur les autres (avantage ſans doute conſidérable), c'eſt l'habitude qu'il a de l'attention, c'eſt la connoiſſance des meilleures méthodes à ſuivre dans l'examen d'une queſ-

---

tréſor. Les égliſes ſont les fermes du clergé ; & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

tion ; avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de la vérité.

L'uniformité des ruses (38) employées par les ministres des religions ; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles (39) ; l'égale crédulité des peuples, prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en morale, politique & métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugemens très-différens, c'est un effet, & de leurs préjugés, & de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports qu'ont entre eux les objets divers, & si, quelle que soit l'organisation des individus, cette organisation, comme le démontre la géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent ; il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des sens n'ait aucune influence sur nos idées, & que tous les hommes, organisés comme le commun d'entre eux, aient par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il est possible, cette vérité plus évidente, c'est d'en fortifier les preuves, en les accumulant. Tâchons d'y parvenir, par un autre enchaînement de propositions.

CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne ſoit réductible à un fait.

De l'aveu de preſque tous les philoſophes, les plus ſublimes vérités une fois ſimplifiées & réduites à leurs moindres termes, ſe convertiſſent en faits, & dès-lors ne préſentent plus à l'eſprit que cette propoſition, *le blanc eſt blanc ; le noir eſt noir* (40). L'obſcurité apparente de certaines vérités, n'eſt donc point dans les vérités mêmes, mais dans la manière peu nette de les préſenter, & l'impropriété des mots pour les exprimer. Les réduit-on à un fait ſimple ; ſi tout fait peut être également apperçu de tous les hommes (41) organiſés comme le commun d'entre eux, il n'eſt point de vérités qu'ils ne puiſſent ſaiſir. Or, pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'eſt avoir eſſentiellement une égale aptitude à l'eſprit.

Mais eſt-il bien vrai que toute vérité ſoit réductible aux propoſitions claires ci-deſſus énoncées ? je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déjà donné les philoſophes. Je la tire de la perfectibilité de l'eſprit humain : l'eſprit en eſt ſuſceptible : l'expérience le démontre. Or, que ſuppoſe cette perfectibilité ? deux choſes :

L'une, que toute vérité eſt eſſentiellement à la portée de tous les eſprits ;

L'autre, que toute vérité peut être clairement préſentée.

La puiſſance que tous les hommes ont d'apprendre un métier, en eſt la preuve. Si les plus ſublimes découvertes des anciens mathématiciens, aujourd'hui compriſes dans les élémens de géométrie, ſont ſçues des géomètres les moins célèbres, c'eſt que ces découvertes ſont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de ſimplicité; ſi parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent atteindre, c'eſt alors, qu'appuyé ſur l'expérience, on pourroit dire que, ſemblable à l'aigle, le ſeul d'entre les oiſeaux qui plane au-deſſus des nues & fixe le ſoleil, le génie ſeul peut s'élever aux royaumes intellectuels, & y ſoutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or, rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité; la préſente-t-il clairement; à l'inſtant même, tous les eſprits ordinaires la ſaiſiſſent & ſe l'approprient. Le génie eſt un chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes: il y ouvre un chemin, & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or, juſqu'à ce jour, ſon unique privilège fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il eſt un inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs, quel eſt cet inſtant? celui où dégagées de l'obſcurité

des mots, & réduites à des propoſitions plus ou moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des ſciences. Juſque-là ſemblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures céleſtes, attendant l'inſtant qu'elles doivent animer un corps & paroître à la lumière, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y ſaiſiſſe & les tranſporte au ſéjour terreſtre. Une fois deſcendues ſur la terre & déjà apperçues des excellens eſprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce ſiècle, dit Voltaire, ſi l'on écrit communément mieux en proſe que dans le ſiècle paſſé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modèles expoſés devant eux. Les modernes ne ſe vanteroient pas de cette ſupériorité, ſi le génie du dernier ſiècle, déjà converti en ſcience (42), ne fût, ſi je l'oſe dire, entré dans la circulation. Lorſque les découvertes du génie ſe ſont métamorphoſées en ſciences, chaque découverte, depoſée dans leur temple, y devient un bien commun; le temple s'ouvre à tous. Qui veut ſavoir, ſait, & eſt à peu près sûr de faire tant de toiſes de ſcience par jour. Le temps fixé pour les apprentiſſages en eſt la preuve. Si la plupart des arts, au degré de perfection où maintenant ils ſont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie miſes bout-à-bout, il faut donc, pour exercer ces arts, que l'ouvrier réuniſſe en lui, & ſache heureuſement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte

preuve de la perfectibilité de l'esprit humain & de son aptitude à saisir toute espèce de vérité !

Si des arts je passe aux sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, sont aujourd'hui très-communes. Le système de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un astronome que le desir de la gloire ou la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'astre ou quelque satellite nouveau ; il appelle ses amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même astre, parce qu'avec des organes à peu près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui, dans l'étendue des siècles, n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organisés. Le reste des habitans seroit à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connue que d'un nouveau Pythagore : l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous : de-là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé,

lorſqu'on ſe dit : *rien de plus ſimple que cette vérité ; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue?* Ce langage a ſans doute quelquefois été celui de l'envie. Chriſtophe Colomb en eſt une preuve. Lors de ſon départ pour l'Amérique, *rien*, diſoient les courtiſans, *de plus fou que cette entrepriſe.* A ſon retour, *rien*, diſoient-ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage, ſouvent celui de l'envie, n'eſt-il jamais celui de la bonne-foi ? n'eſt-ce pas de la meilleure foi du monde que, tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours ſue ?

A-t-on une idée nette de l'expreſſion d'une vérité ; a-t-on non ſeulement dans ſa mémoire, mais encore habituellement préſentes à ſon ſouvenir, toutes les idées de la comparaiſon deſquelles cette vérité réſulte ; n'eſt-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune ſuperſtition : cette vérité bientôt réduite à ſes moindres termes, c'eſt-à-dire, à cette propoſition ſimple, *le blanc eſt blanc, le noir eſt noir*, ſera conçue preſque auſſi-tôt que propoſée.

En effet, ſi les ſyſtêmes des Locke & des Newton, ſans être encore portés au dernier degré de clarté, ſont néanmoins généralement enſeignés & connus, les hommes organiſés comme le commun d'entre eux, peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or, concevoir leurs idées (43), c'eſt avoir la même aptitude à l'eſprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur ſcience eſt en

général toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues? cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

Une vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ses élèves les principes d'une science & leur en démontrer les vérités déjà connues; que fait-il? il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais, qui les lui présente? le hasard. C'est le maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a, dans l'un & l'autre cas, les mêmes objets à com-

parer, les mêmes rapports à observer, enfin les mêmes opérations à faire (*a*). L'esprit nécessaire pour atteindre aux vérités déjà connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes, à la vérité, s'y élèvent; mais cette différence entre eux est l'effet, 1°. des différentes positions où ils se trouvent, & de cet enchaînement de circonstances auquel on donne le nom de *hasard*; 2°. du désir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent, de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parens, pour voir & entretenir son amant? la plus sotte est souvent alors la plus inventive.

L'homme sans passions, est incapable du degré d'application auquel est attachée la supériorité d'es-

(*a*) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention pour suivre la démonstration d'une vérité déjà connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique; l'inventeur, en ce genre, fait déjà la géométrie; il en a les figures habituellement présentes à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement: son attention enfin peut se porter toute entière sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'élève, ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement partagée entre la peine qu'exigent, & le rappel de ces figures à son souvenir, & l'observation de leurs rapports.

prit ; supériorité, dis-je, qui peut-être est moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais, si tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit, qui peut donc produire entre eux tant de différence ?

NOTES DE LA SECTION II.

1. Si les hommes, & sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parens, *Cutteri & Toddicastrée*. Ce Cutteri, second fils de *Pourous*, & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du monde, tourne ses pas vers l'occident: le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée: elle est armée d'un *chuchery*, & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent; le combat dure deux jours & demi; le troisième, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts, comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

2. Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point, en effet, à sa mélancolie, c'est à ses besoins que l'homme doit son esprit: le besoin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce n'est point parce que je suis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit du malheur: *Ce grand-maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur & le desir de s'y soustraire nous forcent à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste, ni les Rabelais, ni les Fontenelle, ni

les La Fontaine, ni les Scarron n'ont passé pour tristes, & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme, dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier; cette figure se grave dans ma mémoire comme modèle de beauté; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modèle. De-là, la diversité de nos goûts, & la raison pour laquelle l'un préfère la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

4. Cette décision de l'église fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque? mais si l'église & les jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or, de quelle nature peut être cette cause? ce n'est pas de l'espèce de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur: c'est, au contraire, de l'espèce de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes, que ce n'est pas sans honte que j'y réponds.

5. La primitive église ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquième siècle. Il étoit philosophe platonicien. Théophile, alors évêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de se laisser baptiser. Ce philosophe y consentit, à condition qu'il conserveroit

ſes opinions. Peu de temps après, les habitans de Ptolémaïde demandent Synéſius pour leur évêque. Synéſius refuſe l'épiſcopat; & tels ſont les motifs que, dans ſa cent cinquième lettre, il donne à ſon frère de ſon refus. « Plus » je m'examine, dit-il, moins je me ſens propre à l'épiſ» copat : j'ai, juſqu'ici, partagé ma vie entre l'étude de » la philoſophie & l'amuſement. Au ſortir de mon cabi» net, je me livre au plaiſir. Or, il ne faut pas, dit-on, » qu'un évêque ſe réjouiſſe; c'eſt un homme divin. Je » ſuis d'ailleurs incapable de toute application aux affaires » civiles & domeſtiques. J'ai une femme que j'aime : il » me ſeroit également impoſſible de la quitter ou de ne » la voir qu'en ſecret. Théophile en eſt inſtruit; mais ce » n'eſt pas tout. L'eſprit n'abandonne pas les vérités qu'il » s'eſt démontrées. Or, les dogmes de la philoſophie ſont » contradictoires à ceux qu'un évêque doit enſeigner. » Comment prêcher la création de l'ame après le corps, » la fin du monde, la réſurrection, & enfin tout ce que » je ne crois pas? je ne puis me réſoudre à la fauſſeté. Un » philoſophe, dira-t-on, peut ſe prêter à la foibleſſe du » vulgaire, lui cacher des vérités qu'il ne peut pas porter. » Oui : mais il faut alors que la diſſimulation ſoit abſolu» ment néceſſaire. Je ſerai évêque, ſi je puis conſerver » mes opinions, en parler avec mes amis, & ſi, pour en» tretenir le peuple dans l'erreur, l'on ne me force point » à lui débiter des fables : mais s'il faut qu'un évêque » prêche contre ce qu'il penſe, & penſe comme le peu» ple, je refuſerai l'épiſcopat. Je ne ſais s'il eſt des vérités » qu'on doive cacher au vulgaire : mais je ſais qu'un évêque » ne doit pas prêcher le contraire de ce qu'il croit. Il faut » reſpecter la vérité comme Dieu, & je proteſte devant » Dieu que je ne trahirai jamais mes ſentimens dans mes » prédications ». Synéſius, malgré ſa répugnance, fut ordonné évêque, & tint parole. Les hymnes qu'il compoſa, ne ſont que l'expoſition des ſyſtêmes de Pythagore,

de

de Platon & des ſtoïciens, ajuſtés aux dogmes & au culte des chrétiens.

6. La pieuſe calomnie eſt encore une vertu de nouvelle création. Rouſſeau & moi en avons été les victimes. Que de faux paſſages de nos ouvrages cités dans les mandemens de ſaints évêques! il eſt donc maintenant de ſaints calomniateurs.

7. Le clergé, qui ſe dit humble, reſſemble à Diogène, dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de ſon manteau.

8. Qu'on liſe, à ce ſujet, les derniers chapitres de la règle de ſaint Benoît, l'on y verra que ſi les moines ſont impitoyables & méchans, c'eſt qu'ils doivent l'être.

En général, des hommes aſſurés de leur ſubſiſtance & ſans inquiétude à cet égard, ſont durs : ils ne plaignent point dans les autres des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs, le bonheur ou le malheur des moines retirés dans un cloître, eſt entièrement indépendant de celui de leurs parens & de leurs concitoyens. Les moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce ſont les lois monaſtiques qui condamnent les religieux à l'inhumanité. En effet, qui produit dans les hommes le ſentiment de la bienveillance? le ſecours éloigné ou prochain qu'ils peuvent ſe prêter les uns aux autres. C'eſt ce principe qui raſſembla les hommes en ſociété. Les lois iſolent-elles mon intérêt de l'intérêt public; dès-lors je deviens méchant. De-là la dureté des gouvernemens arbitraires, & la raiſon pour laquelle les moines & les deſpotes ont, en général, toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, ſelon les temps divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu; & l'égliſe s'en eſt clairement expliquée dans le concile de Bâle, tenu à l'occaſion des Huſſites. Ceux-ci ayant pro-

teſté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les écritures, les pères de ce concile leur répondirent par la bouche du cardinal de Caſan : « Que les écritures n'é-» toient point abſolument néceſſaires pour la conſervation » de l'égliſe, mais ſeulement pour la mieux conſerver : » qu'il falloit toujours interpréter l'écriture, ſelon le cou-» rant de l'égliſe actuelle, qui, changeant de ſentiment, » nous oblige de croire que Dieu en change auſſi ».

10. On vante beaucoup les reſtitutions que fait faire la religion. J'ai vu quelquefois reſtituer le cuivre, & jamais l'or. Les moines n'ont point encore reſtitué d'héritage, ni les princes catholiques les royaumes envahis en Amérique.

11. C'eſt une juſtice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au prince d'oppoſer une armée à une armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie, art. *Vertu*, quelle ſurpriſe d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation ſur ce ſujet. *O homme !* s'écrie le compoſiteur de cet article, *veux-tu ſavoir ce que c'eſt que vertu ? rentre en toi-même. Sa définition eſt au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne ſeroit-elle pas également au fond du cœur de l'auteur, & ſuppoſé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée? peu d'hommes, je l'avoue, ont une ſi bonne opinion de leurs lecteurs, & ſi peu d'eux-mêmes. Si cet écrivain eût plus long-temps médité le mot *vertu*, il eût ſenti qu'elle conſiſte dans la connoiſſance de ce que les hommes ſe doivent les uns aux autres, & qu'elle ſuppoſe par conſéquent la formation des ſociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une ſociété non encore exiſtante? L'homme des forêts, l'homme nud & ſans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foibleſſe, mais non de la juſtice & de l'équité.

Né dans une île déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester, ni l'un ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses ?* les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est, à mon sens, préférable à toute déclamation obscure & ampoulée sur la vertu.

Un prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu ; un moraliste qui soutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un frippon qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidèle de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux, & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois citoyen de Rome ou de la Grèce, & me demanderois si dans la position d'un Codrus, d'un Regulus, d'un Brutus & d'un Léonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard, m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares & les tièdes communs.

13. L'humanité de Fénélon est célèbre. Un jour qu'un curé se vantoit devant lui d'avoir, les dimanches, proscrit les danses de son village : M. le curé, dit l'archevêque, soyons moins sévères pour les autres ; abstenons-nous de danser ; mais que les paysans dansent. Pourquoi ne leur pas laisser quelques instans oublier leur malheur? Fénélon, vrai & toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrâce. Bossuet, son rival en génie, étoit moins honnête : il fut toujours en crédit.

14. La morale des jésuites & celle de Jésus n'avoient rien de commun : l'une étoit destructive de l'autre. Ce fait

eſt prouvé par les extraits qu'en ont donné les parlemens. Mais pourquoi le clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit, du même coup, détruit les jéſuites & la religion? C'eſt que, dans la langue eccléſiaſtique, religion eſt ſynonyme de ſuperſtition. Or, la ſuperſtition ou la puiſſance papale a peut-être réellement ſouffert de la retraite de ces religieux. Qu'au reſte, les jéſuites ne ſe flattent point de leur rappel en France & en Eſpagne. On ſait de quelles proſcriptions leur retour y ſeroit ſuivi, à quel excès ſe porte la cruauté d'un jéſuite offenſé.

15. La crainte qu'inſpiroient les jéſuites, ſembloit les mettre au-deſſus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelin, des ames nobles, des citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel ordre, le courage ſeul eût-il ſuffi? non: il falloit encore du génie: il falloit pouvoir montrer aux citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du reſpect & du dévouement; faire reconnoître l'hypocriſie des jéſuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels; il falloit enfin, pour enhardir la prudence timide des parlemens, leur faire nettement diſtinguer l'*extraordinaire* de l'*impoſſible*.

16. Il en eſt de l'eſprit comme de la vertu. L'eſprit appliqué aux vraies ſciences de la géométrie, de la phyſique, &c. eſt eſprit dans tous les pays. L'eſprit appliqué aux fauſſes ſciences de la magie, de la théologie, &c. eſt local. Le premier de ces eſprits eſt à l'autre, ce que la monoie africaine nommée la coquille *coris*, eſt à la monnoie d'or & d'argent: l'une a cours chez quelques nations nègres, l'autre dans tout l'univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale? ſur un grand nombre de faits & d'obſervations. C'eſt donc à la formation trop prématurée de certains prin-

cipes, qu'on doit peut-être attribuer leur obscurité & leur fausseté. En morale comme en toute autre science, avant d'édifier un système, que faire? ramasser les materiaux nécessaires pour le construire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale, & fondée sur l'étude de l'homme & des choses, ne l'emporte autant sur une morale spéculative & théologique, que la physique expérimentale sur une théorie vague & incertaine. C'est parce que la morale religieuse n'eut jamais l'expérience pour base, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténèbres.

18. Les moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques uns, sous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit, sans péché, prendre la gorge d'une religieuse. Il n'est point d'acte d'impudicité dont la superstition n'ait fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les bonzes peuvent aimer les hommes, & non les femmes. Dans certains cantons du Pérou, les actes de l'amour grec étoient des actes de piété : c'étoit un hommage aux Dieux, & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

19. Madame Makaley, illustre auteur d'une histoire d'Angleterre, est le Caton de Londres. « Jamais, dit-elle, » la vue d'un despote ou d'un prince n'a souillé la pureté » de mes regards ».

20. Une absurdité commune à tous les peuples; c'est d'attendre de leur despote, humanité, lumières. Vouloir former de bons écoliers, sans punir les paresseux & récompenser les diligens, c'est folie. Abolir la loi qui punit le vol & l'assassinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'assassine, c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un Prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'est-à-dire, qu'il ne puisse être puni,

s'il les néglige ; vouloir enfin qu'un homme au-deſſus de la loi, c'eſt-à-dire, un homme ſans loi, ſoit toujours humain & vertueux, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Tranſporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le deſpote eſt l'ogre.

21. Les Calmouks épouſent tant de femmes qu'ils veulent ; ils ont, en outre, autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceſte chez eux n'eſt point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un père épouſe ſa fille ſans ſcrupule ; aucune loi ne le lui défend.

22. Chacun ſe dit, j'ai les plus ſaines idées de la vertu ; qui ne penſe pas comme moi, a tort. Chacun ſe moque de ſon voiſin. Tout le monde ſe montre au doigt, & ne rit jamais de ſoi que ſous le nom d'autrui. Le même inquiſiteur qui condamnoit Galilée, mépriſoit certainement la ſcélérateſſe & la ſtupidité des juges de Socrate ; il ne penſoit pas qu'un jour il ſeroit, comme eux, le mépris de ſon ſiècle & de la poſtérité. La Sorbonne ſe croit-elle imbécille pour avoir condamné Rouſſeau, Marmontel, Moi, &c. ? non : c'eſt l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboiſe ; & Richelieu, qui l'y rélégua, fut le premier des miniſtres, dit le cardinal de Retz, qui oſa punir, dans les magiſtrats, *la noble fermeté avec laquelle ils repréſentoient au Roi des vérités, pour la défenſe deſquelles leur ſerment les obligeoit d'expoſer leur vie.*

24. S'il eſt vrai que la vertu ſoit utile aux Etats, il eſt donc utile d'en préſenter des idées nettes, & de les graver, dès la plus tendre enfance, dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le livre de l'*Eſprit*, diſcours III, chap. 13, m'a paru la ſeule vraie. » La vertu, ai-je dit, n'eſt autre choſe que le deſir du » bonheur public. Le bien général eſt l'objet de la vertu,

» & les actions qu'elle commande, ſont les moyens dont » elle ſe ſert pour remplir cet objet. L'idée de la vertu, » ai-je ajouté, peut donc être par tout la même ».

Si, dans les ſiècles & les pays divers, les hommes ont paru s'en former des idées différentes, ſi des philoſophes ont, en conſéquence, cité l'idée de la vertu comme « ar- » bitraire, c'eſt qu'ils ont pris pour la vertu même les » divers moyens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet, » c'eſt-à-dire, les diverſes actions qu'elle commande. » Ces actions ont, ſans contredit, été quelquefois très- » différentes, parce que l'intérêt des nations change ſelon » les ſiècles & leur poſition, & qu'enfin le bien public » peut, juſqu'à un certain point, s'opérer par des moyens » différens. ».

L'entrée d'une marchandiſe étrangère aujourd'hui permiſe en Allemagne comme avantageuſe à ſon commerce & conforme au bien de l'Etat, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, ſi par quelques circonſtances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. « Les mêmes actions peuvent donc ſuc- » ceſſivement devenir utiles & nuiſibles à un peuple, & » mériter tour-à-tour le nom de vertueuſes ou de vi- » cieuſes, ſans que l'idée de la vertu change & ceſſe » d'être la même ».

Rien de plus d'accord avec la loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des principes auſſi ſains, auſſi conformes au bien général, euſſent été condamnés? Imagineroit-on qu'on eût pourſuivi un homme qui définiſſant la vraie probité, « l'habitude des actions utiles à la patrie, » regarde comme vicieuſe toute action nuiſible à la ſo- » ciété » ? n'étoit-il pas évident qu'un tel écrivain ne pouvoit avancer de maximes contraires au bien public, ſans être en contradiction avec lui-même? Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocriſie, que je fus perſécuté par le même clergé, qui, ſans réclamation,

avoit ſouffert qu'on élévât au cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir ſoutenu *que ſi le Pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'égliſe romaine, ſous peine de péché, ſeroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice, » niſi vellet contra conſcientiam peccare* ». Le pape, ſelon ce jéſuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juſte & de l'injuſte, & de replonger enfin la morale dans le chaos d'où les philoſophes ont tant de peine à la tirer. L'égliſe devoit-elle approuver ces principes? pourquoi le pape en permit-il la publication? c'eſt qu'ils flattoient ſon orgueil.

L'ambition papale, toujours avide de commander, n'eſt jamais ſcrupuleuſe ſur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'eſt-elle pas tolérée du puiſſant auquel elle eſt favorable? en quel pays a-t-on conſtamment puni l'homme vil & bas qui répète ſans ceſſe au prince: « ton pouvoir » ſur tes ſujets eſt ſans bornes; tu peux, à ton gré, les » dépouiller de leurs biens, les jeter dans les fers, & » les livrer au plus cruel ſupplice »: c'eſt toujours impunément que le renard répète au lion:

Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Les ſeules phraſes qu'on ne répète point, ſans danger, aux Princes, ſont celles où l'on fixe les bornes que la juſtice, le bien public & la loi naturelle mettent à leur autorité.

25. Par métaphyſique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui, tranſmis des prêtres égyptiens à Pythagore, de Pythagore à Platon, de Platon à nous, eſt encore enſeigné dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la ſcience des premiers principes de quelque art ou ſcience que ce ſoit. La poéſie, la muſique, la peinture

ont leurs principes fondés sur une observation constante & générale, elles ont donc aussi leur métaphysique.

Quant à la métaphysique scolastique, est-ce une science? non : mais, comme je viens de le dire, un jargon : elle n'est goûtée que de l'esprit faux qui s'accommode d'expressions vides de sens ; que de l'ignorant qui prend les mots pour des choses, & que du frippon qui veut faire des dupes. L'homme sensé la mépriſe.

Toute méthaphyſique, non fondée sur l'observation, ne consiſte que dans l'art d'abuſer des mots. C'est cette métaphyſique qui, dans le pays des chimères, court sans ceſſe après des boules de savon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les écoles théologiques, elle les diviſe encore par ſes ſubtilités ; elle peut encore rallumer le fanatiſme & faire de nouveau ruiſſeler le ſang humain.

Je compare ces deux ſortes de métaphyſiques aux deux philoſophies différentes de Démocrite & de Platon. C'eſt de la terre que le premier s'élève par degré juſqu'au ciel ; & c'eſt du ciel que le ſecond s'abaiſſe par degré juſqu'à la terre. Le ſyſtême de Platon eſt fondé ſur les nues, & le ſouffle de la raiſon a déjà, en partie, diſſipé les nuages & le ſyſtême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent ; ſi l'on lui conſerve la même valeur numéraire, le ſoldat croit avoir à peu près la même paie. Le magiſtrat, en droit de juger définitivement juſqu'à-la concurrence de certaine ſomme, c'eſt-à-dire, de tel poids en argent, n'oſe juger juſqu'à la concurrence de la moitié de cette ſomme. Voilà comme les hommes ſont dupes des mots & de leur ſignification incertaine. Les écrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, ſans attacher à ce mot d'idées nettes & préciſes ? ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* eſt une

de ces expreſſions vagues, dont chaque nation ſe forme des idées différentes? que s'il eſt de *bonnes mœurs univerſelles*, il en eſt auſſi de *locales*, & qu'en conſéquence je puis, ſans bleſſer les *bonnes mœurs*, avoir un ſérail à Conſtantinople, & non à Vienne.

27. Les diſputes théologiques ne ſont & ne peuvent jamais être que des diſputes de mots. Si ces diſputes ont ſouvent occaſionné de grands mouvemens ſur la terre, c'eſt que les princes, dit de la Chalotais, ſeduits par quelque théologien, ont pris parti dans ces querelles. Que les gouvernemens les mépriſent; les théologiens, après s'être injuriés & s'être réciproquement accuſés d'héréſie, &c., ſe laſſeront de parler ſans s'entendre & ſans être entendus. La crainte du ridicule leur impoſera ſilence.

28. C'eſt à des diſputes de mots qu'il faut pareillement rapporter preſque toutes ces accuſations d'athéiſme. Il n'eſt point d'homme éclairé qui ne reconnoiſſe une force dans la nature. Il n'eſt donc point d'athée.

Celui-là n'eſt point athée, qui dit, le mouvement eſt Dieu; parce qu'en effet le mouvement eſt incompréhenſible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne ſe manifeſte que par ſes effets, & qu'enfin c'eſt par lui que tout s'opère dans l'univers.

Celui-là n'eſt pas athée, qui dit au contraire, le mouvement n'eſt pas Dieu; parce que le mouvement n'eſt pas un être, mais une manière d'être.

Ceux-là ne ſont pas athées, qui ſoutiennent le mouvement eſſentiel à la matière, qui le regardent comme la force inviſible & motrice qui ſe répand dans toutes ſes parties. Voit-on les aſtres changer continuellement de lieu, ſe rouler perpétuellement ſur leur centre; voit-on tous les corps ſe détruire & ſe reproduire ſans ceſſe ſous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une diſſolution éternelle; qui peut nier

que le mouvement ne soit, comme l'étendue, inhérent aux corps, & que le mouvement ne soit cause de ce qui est? En effet, diroit Hume, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concomitance de deux faits, & que par-tout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matière & de la divinité qui seule en pénètre la substance. Mais les philosophes qui sont de cette dernière opinion, sont-ils athées? non, ils reconnoissent également une force inconnue dans l'univers. Ceux même qui n'ont point d'idées de Dieu, sont ils athées? non; parce que tous les hommes le seroient, parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre, toute idée obscure est égale à zéro, & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est, comme le prouve Robinet, dire, sous un tour de phrase différent, qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talens puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espèce, le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays; il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers. Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un royaume où l'on a si maltraité les Voltaire, les Montesquieu, &c.? Si la France, disent les Anglois, est réputée un pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

30. Loin de condamner l'esprit de système, je l'admire dans les grands-hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes, qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe tous les phénomènes physiques de la nature;

mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde ſimplement comme une des clefs différentes qu'on peut ſucceſſivement eſſayer, dans l'eſpoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le ſanctuaire de la nature. Que ſur-tout l'on ne confonde point enſemble les contes & les ſyſtêmes : ces derniers veulent être appuyés ſur un grand nombre de faits. Ce ſont les ſeuls qu'on puiſſe enſeigner dans les écoles publiques ; pourvu néanmoins qu'on n'en ſoutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fauſſeté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain cardinal, fut-il en tous les temps des prêtres, des religions & des forciers ? c'eſt, répondit-il, qu'en tous les temps il fut des abeilles & des frêlons, des laborieux & des pareſſeux, des dupes & des frippons.

32. Sans examiner s'il eſt de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'obſerverai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naiſſance dans les écoles de Platon ; & Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, le crut ſi dangereux, qu'il défendit, ſous peine de mort, de l'enſeigner dans ſes Etats.

33. On ſait que les anciens Druides étoient animés du même eſprit que le prêtre papiſte ; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication ; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux peuples & aux rois ; & qu'ils prétendoient avoir, comme les inquiſiteurs, droit de vie & de mort chez tous les peuples où ils s'établiſſoient.

34. J'aſſiſtois un jour aux repréſentations que le clergé d'une cour d'Allemagne faiſoit à ſon prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & liſent, mais ce qu'ils penſent réellement. Sans la vertu

de mon anneau, je n'aurois jamais, sans doute, entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le clergé croyoit assurer le prince que la religion étoit perdue dans ses Etats; que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé; que les saints jours y étoient profanés par le travail; que la liberté de la presse ébranloit les fondemens du trône & des autels, & qu'en conséquence les évêques enjoignoient au souverain d'armer les lois contre la liberté de penser, de protéger l'église, & d'en détruire les ennemis; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse:

« Prince, votre clergé est riche & puissant, & vou» droit l'être encore davantage. Ce n'est point la perte » des mœurs & de la religion, c'est celle de son crédit » qu'il déplore. Il desire le plus grand, & vos peuples » sont sans respect pour le sacerdoce. Nous les déclarons » donc impies: nous vous sommons de ranimer leur piété, » & de donner, à cet effet, à votre clergé plus d'autorité » sur eux. Le moment choisi pour se porter accusateur de » vos peuples & vous irriter contre eux, n'est peut-être » pas le plus favorable; jamais vos soldats n'ont été si » braves, vos artisans plus industrieux, vos citoyens plus » amis du bien public, & par conséquent plus vertueux. » On vous dira, sans doute, que les peuples les plus immé» diatement soumis au clergé, que les Romains modernes » n'ont ni la même valeur, ni le même amour pour la pa» trie, ni par conséquent la même vertu. On ajoutera » peut-être que l'Espagne & le Portugal, où le clergé » commande si impérieusement, sont ruinés & dévastés » par l'ignorance, la paresse & la superstition, & qu'enfin » entre tous les peuples, ceux qui sont généralement ho» norés & respectés, sont ces mêmes peuples éclairés aux» quels l'église catholique donnera toujours le nom d'*im*» *pies*.

» Que votre oreille, ô Prince, soit toujours fermée à

» de pareilles représentations ; que, de concert avec son
» clergé, elle répande les ténèbres dans son empire, &
» sache qu'un peuple instruit, riche & sans superstition,
» est, aux yeux du prêtre, un peuple sans mœurs. Sont-
» ce, en effet, des citoyens aisés & industrieux qui, par
» exemple, auront pour la vertu de la continence tout le
» respect qu'elle mérite ?

» Il en est, dira-t-on, à cet égard, du siècle présent,
» comme des siècles passés. Charlemagne, créé saint pour
» sa libéralité envers le sacerdoce, aimoit les femmes
» comme François I & Henri VIII. Henri III, roi de
» France, avoit un goût moins décent. Henri IV, Elisa-
» beth, Louis XIV, la reine Anne caressoient leurs maî-
» tresses ou leurs amans de la même main dont ils terras-
» soient leurs ennemis. On ajoutera que les moines eux-
» mêmes ont presque toujours cueilli en secret les plaisirs
» défendus ; & qu'enfin, sans changer la constitution
» physique des citoyens, il est très-difficile de les arracher
» au penchant damnable qui les porte vers les femmes. Il
» est cependant un moyen de les y soustraire, c'est de les
» appauvrir. Ce n'est point des corps sains & bien nourris
» qu'on peut chasser le démon de la chair : l'on n'y par-
» vient que par la prière & le jeûne.

» Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voisins, votre
» majesté nous permette donc de dépouiller ses sujets de
» toute superfluité, de dîmer leurs terres, de piller leurs
» biens, & de les tenir au plus étroit nécessaire. Si, tou-
» chée de ces pieuses remontrances, elle se rend à nos
» prières, que de bénédictions accumulées sur elle ! tout
» éloge seroit au-dessus d'une action si méritoire. Mais
» dans un siècle où la corruption infecte tous les esprits,
» où l'impiété endurcit tous les cœurs, peut-on espérer
» que votre majesté & ses ministres adoptent un conseil si
» salutaire, un moyen si facile d'assurer la continence de
» ses sujets ?

» Quant à la profanation des saints jours, nos remon-
» trances à cet égard paroîtront encore absurdes. L'homme
» qui travaille fêtes & dimanches, ne s'enivre point; il
» ne court point les femmes; il ne nuit à personne; il sert
» son pays; il accroît l'aisance de sa famille; il augmente
» le commerce de sa nation.

» De deux peuples également puissans & nombreux,
» que l'un fête, comme en Espagne, cent trente jours
» de l'année, & quelquefois le lendemain; que l'autre,
» au contraire, n'en fête aucun, le dernier de ces peuples
» aura quatre-vingt ou quatre-vingt-dix jours de travail
» plus que le premier. Il pourra donc fournir à plus bas
» prix les marchandises de ses manufactures; ses terres
» seront mieux cultivées, ses moissons plus abondantes.
» Il aura mis la balance du commerce en faveur de son
» pays. Ce dernier peuple, plus riche & plus puissant que
» le premier, pourra donc un jour lui donner la loi. Rien
» de commun entre l'intérêt national & l'intérêt du clergé.
» Uniquement jaloux de commander, que veut le prêtre?
» rétrécir l'esprit des souverains, éteindre en eux jus-
» qu'aux lumières naturelles. Un peuple est-il gouverné
» par de tels princes; il est tôt ou tard la proie d'un voisin
» plus riche, plus éclairé & moins superstitieux. Aussi la
» grandeur du clergé catholique est-elle toujours destruc-
» tive de la grandeur d'un Etat. Les prêtres déclament-ils
» contre la profanation des fêtes; qu'on ne s'y trompe
» pas, ce n'est point l'amour de Dieu, c'est l'amour de
» leur autorité qui les anime. Ce que leur apprend à ce
» sujet l'expérience, c'est que moins un homme fré-
» quente les temples, moins il a de respect pour leurs mi-
» nistres, & moins ces ministres ont de crédit sur lui.
» Or, si la puissance est la première passion du prêtre,
» peu lui importe que le jour de fête soit pour l'artisan
» un jour de débauche, qu'au sortir du temple il coure
» les filles & les cabarets, & qu'enfin les après-vêpres

» soient si scandaleux. Plus de péchés, plus d'expiations, » plus d'offrandes, plus le sacerdoce acquiert de richesses » & de pouvoir. Quel est l'intérêt de l'église? de multi- » plier les vices. Que demande-t-elle aux hommes? d'être » stupides & pécheurs. Voilà, Sire, ce que nous repro- » chent les impies. Quant à la liberté de la presse, si votre » clergé s'élève si violemment contre elle, s'il vous redit » sans cesse qu'elle sape les fondemens de la foi & rend » la religion ridicule, ne l'en croyez pas.

» Ce n'est pas que le clergé ne sente, comme le solide » & l'ingénieux auteur de *l'Investigator anglois*, que la » vérité est à l'épreuve du ridicule, que le ridicule ne » mord point sur elle, & qu'il en est la pierre de touche. » Un ridicule jeté sur une démonstration, est de la boue » jetée sur du marbre; elle le tache un instant, se sèche; » il pleut, & la tache a disparu. Convenir qu'une religion » ne peut supporter le ridicule, ce seroit en avouer la » fausseté. L'église catholique ne répète-t-elle pas sans » cesse que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais » contre elle? oui: mais les prêtres ne sont pas la reli- » gion. Le ridicule peut affoiblir leur autorité, peut en- » chaîner leur ambition. Ils crieront donc toujours contre » la liberté de la presse, exigeront que votre majesté in- » terdise à ses sujets le droit d'écrire & de penser; qu'elle » les dépouille à cet égard des priviléges de l'homme, & » ferme enfin la bouche à quiconque pourroit l'instruire.

» Si tant de demandes vous paroissent indiscrètes, & » que, jaloux du bonheur de vos peuples, vous vouliez, » Sire, ne commander qu'à des citoyens éclairés, sachez » que la même conduite qui vous rendra cher à vos sujets » & respectable à l'étranger, vous sera imputée à crime » par votre clergé. Redoutez la vengeance d'un corps » puissant, & pour la prévenir, remettez lui votre épée; » c'est alors qu'assuré de la piété de vos peuples, le sacer- » doce pourra recouvrer sur eux son ancienne autorité, l'étendre

» rité, l'étendre de jour en jour, & lorsque cette autorité sera affermie, s'en servir pour vous y soumettre » vous-même.

» Nous désirons d'autant plus vivement que votre majesté ait égard à cette supplique & nous octroie notre demande, qu'elle nous délivrera d'une inquiétude sourde, » & qui n'est pas sans fondement. Il peut s'établir des » quakers dans ses états; ils peuvent se proposer de donner gratis aux villes, bourgs, villages & hameaux, toute » l'instruction morale & religieuse qui leur est nécessaire. » Il peut d'ailleurs se former quelque compagnie de » finance qui prenne au rabais l'entreprise de cette même » instruction, & la fourniſſe meilleure & à meilleur » compte. Qui sait s'il ne prendroit point alors envie aux » magistrats de s'emparer de nos richesses, d'acquitter, » avec nos biens, une partie de la dette nationale, & par » ce moyen de faire peut-être de votre nation la plus redoutable de l'Europe? Or, il nous importe peu, Sire, » que vos peuples soient heureux & redoutés, mais beaucoup que le sacerdoce soit riche & puissant ».

Voilà ce que me parurent contenir les représentations du clergé. Je ne me lassois point de considérer l'adresse, l'habileté avec laquelle les prêtres avoient, en tous pays, toujours demandé, au nom du ciel, la puissance & les richesses de la terre; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la sottise des peuples, & sur-tout des puissans. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappelant les siècles d'ignorance) de voir, qu'à cet égard, la plupart des souverains avoient toujours été au-delà de l'attente du clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la loi naturelle. Le contraire est prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la loi naturelle, c'est

en tant qu'il eſt l'auteur de la ſenſibilité phyſique, & qu'elle eſt mère de la raiſon humaine. Cette eſpèce de ſenſibilité, lors de la réunion des hommes en ſociété, les força, comme je l'ai déjà dit, de faire entr'eux des conventions & des lois, dont la collection compoſe ce qu'on appelle la *loi naturelle*. Mais cette loi fut-elle la même chez les divers peuples? non : ſa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'eſprit humain ; à la connoiſſance plus ou moins étendue que les ſociétés acquirent, de ce qui leur étoit utile ou nuiſible, & cette connoiſſance fut, chez toutes les nations, le produit du temps, de l'expérience & de la raiſon.

Pour nous faire voir en Dieu l'auteur immédiat de la loi naturelle, & par conſéquent de toute juſtice, les théologiens doivent-ils admettre en lui des paſſions telles que l'amour ou la vengeance? doivent-ils le peindre comme un être ſuſceptible de prédilection, enfin comme un aſſemblage de qualités incohérentes? eſt-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'auteur de la juſtice? falloit-il ainſi vouloir concilier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, ſans s'appercevoir de l'impoſſibilité d'un tel alliage? Il eſt temps que l'homme, ſourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les ſeuls enſeignemens de la ſageſſe; ſortons, dit ſaint Paul, de notre aſſoupiſſement, la nuit de l'ignorance eſt paſſée, le jour de la ſcience eſt venu. Couvrons-nous des armes de la lumière pour détruire les fantômes des ténèbres ; & pour cet effet, rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raiſon.

36. Se peut-il qu'on ait, chez preſque tous les peuples, attaché l'idée de ſainteté à l'obſervation d'une cérémonie rituelle, d'une ablution, &c. ? peut-on ignorer encore que les ſeuls citoyens conſtamment vertueux & humains, ſont les hommes heureux par leur caractère? en effet,

quels ſont, parmi les dévots, les hommes les plus eſtimables? ceux qui, pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il eſt un enfer. Quels ſont au contraire, parmi ces mêmes dévots, les hommes les plus odieux & les plus barbares? ceux qui, timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'enfer ouvert ſous leurs pas. Pourquoi les dévotes ſont-elles, en général, le tourment de leur maiſon, crient-elles ſans ceſſe après leurs valets, en ſont-elles ſi haïes? c'eſt que toujours en tranſe du diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la jeuneſſe eſt, en général, plus vertueuſe & plus humaine que la vieilleſſe, c'eſt qu'elle a plus de deſirs, plus de ſanté, qu'elle eſt plus heureuſe. La nature fut ſage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à quatre-vingts ou cent ans. Si le ciel eût prolongé ſa vieilleſſe, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie, ſous le nom de Dalaï Lama, ſi le grand pontife eſt immortel; en Italie, ſous le nom de Pape, le même pontife eſt infaillible; dans le pays des Mongales, ſi le vicaire du grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'eſt-à-dire, vicaire du Dieu vivant; en Europe, le Pape porte le même nom; à Bagdad, en Tartarie, au Japon, ſi, dans le deſſein d'avilir & de ſoumettre les rois, les pontifes, ſous les noms de Califes, de Lama Daïro, ont fait baiſer leurs pieds aux empereurs; ſi ces pontifes ont exigé que, montés ſur leur mule, les empereurs en tinſſent la bride & les promenaſſent ainſi par les rues: le pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaiſances des empereurs & des monarques d'occident? Les pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les princes la même ſoumiſſion.

Si les diſputes pour le califat ont fait, en orient, ruiſſeler le ſang humain, les diſputes pour la papauté l'ont pareillement fait couler en occident. Six papes aſſaſſi-

nèrent leurs prédéceſſeurs, & ſe mirent en leur place. Les papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monſtres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'*orthodoxie* donné à la religion du plus fort, & celui d'*héréſie* à celle du foible? par tout le pouvoir ſacerdotal fut producteur du fanatiſme, & le fanatiſme du meurtre. Par-tout les hommes ſe firent brûler pour des ſottiſes théologiques, & donnèrent, en ce genre, les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'eſt pas uniquement dans les affaires de religion, que les peuples ſe ſont par-tout montrés les mêmes: ils n'ont pas moins conſervé de reſſemblance entre eux, lorſqu'il s'eſt agi de quelque changement dans leurs uſages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les cheveux: ces derniers briſent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux, & triomphent de leurs vainqueurs. Le czar veut faire raſer les Ruſſes, ils ſe révoltent. Le roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards écoſſois; ils s'arment. De l'orient à l'occident, les peuples ſont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes cauſes élèvent & détruiſent les empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel prince en occupoit le trône? un imbécille, une idole qu'on n'oſoit inſtruire du mauvais état de ſes affaires, & qui, toujours encenſé par ſes favoris, n'avoit autour de lui que des intrigans ſans eſprit, ſans lumières & ſans courage. Qui commandoit aux empires d'orient & d'occident, lorſque Rome & Conſtantinople furent priſes & ſaccagées par Alaric & Mahomet ſecond? des princes de la même eſpèce. Tel étoit peut-être l'état de la France ſous la vieilleſſe de Louis XIV, lorſqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes ſont par-tout les mêmes, c'eſt l'aviliſſement & l'ignorance où tombent ſucceſſive-

ment tous les peuples, selon l'intérêt que le gouvernement croit avoir de les abrutir. Un ministre est-il inepte; craint-il, si les peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés; & la stupidité d'un peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale.

Une cause de la même espèce n'anime-t-elle pas du même esprit ceux que le hasard élève aux mêmes emplois? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place? celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue & la même incapacité pour les affaires d'administration, à quoi l'attribuer? au défaut de leur organisation? non: mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des lois; il agrandit sa mémoire & rétrécit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises & les bras des bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont, dans les gens de lois, communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes; que la différence des climats n'a point d'influence sensible sur les esprits, & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois comme l'Islandois s'assied près de sa barrique d'eau-de-vie jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les pays, les femmes ont, comme en France, le même desir de plaire, le même goût pour la parure, le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la capitale, où, toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promène ses regards sur l'univers entier, si l'on reconnoit même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes, tous semblables les uns aux autres, ne diffèrent que par la diversité de leur instruction? qu'en tous les pays leurs organes sont à-peu-près les mêmes? qu'ils en font à-peu-près le même usage, & qu'enfin les mains indiennes & chinoises sont, par cette raison, aussi adroites dans la fabrique des étoffes, que les mains européennes? Rien n'indique donc, comme on le répète sans cesse, que ce soit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des esprits.

38. Les ruses des prêtres sont les mêmes par-tout. Partout les prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des laïcs. L'église romaine, à cet effet, vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pièces de douze sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la pagode de Tinagogo, comme à Rome, les prêtres, pour les mêmes sommes, vendent à-peu-près les mêmes espérances.

« A Tinagogo (dit l'auteur de l'*Histoire générale des* » *Voyages*, tome IX, page 462), le troisième jour d'après » un sacrifice qui se fait à la nouvelle lune de décembre, » on place dans six longues & belles rues, une infinité de » balances suspendues par une verge de bronze. Là, chaque » dévot, pour obtenir la rémission de ses péchés, monte » dans l'un des plateaux de ces balances, & selon l'espèce » différente de ses fautes, met pour contrepoids dans » l'autre plateau, différentes espèces de denrées ou de » monnoies. Se reproche-t-il la gourmandise, la violation » du jeûne; il se pèse contre du miel, du sucre, des œufs

» & du beurre. S'eſt-il livré aux plaiſirs ſenſuels ; il ſe pèſe
» contre du coton, de la plume, du drap, des parfums
» & du vin. A-t-il été dur envers les pauvres ; il ſe pèſe
» contre des pièces de monnoie. Eſt-il pareſſeux ; contre
» du bois, du riz, du charbon, des beſtiaux & des fruits.
» Eſt-il enfin orgueilleux ; il ſe pèſe contre du poiſſon ſec,
» des balais, de la fiente de vache, &c. Tout ce qui ſert
» de contrepoids aux pécheurs appartient aux prêtres.
» Toutes ces eſpèces de dons forment des piles d'une
» grande hauteur. Les pauvres même qui n'ont rien à
» donner, ne ſont point exempts de ces aumônes. Ils
» offrent leurs cheveux. Plus de cent prêtres ſont aſſis,
» les ciſeaux en main, pour les leur couper. Ces cheveux
» forment auſſi de grands monceaux. Plus de mille prêtres
» rangés en ordre, en font des cordons, des treſſes, des
» bagues, des bracelets, &c. que des dévots achètent &
» emportent comme des précieux gages de la faveur du
» ciel. Pour ſe faire une idée de la ſomme à laquelle on
» peut évaluer ces aumônes pour la ſeule pagode de Tina-
» gogo, il ſuffira, dit Pinto, auteur de cette relation, de
» rapporter que l'ambaſſadeur ayant demandé aux prêtres
» à quelle ſomme ils eſtimoient ces aumônes, ils lui ré-
» pondirent, ſans héſiter, que des ſeuls cheveux des pau-
» vres, ils en tiroient, chaque année, plus de cent mille
» pardins, qui ſont quatre-vingt-dix mille ducats portu-
» gais ».

39. Quelques philoſophes ont défini l'homme, *un ſinge qui rit* ; d'autres, *un animal raiſonnable* ; quelques uns enfin *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, eſt monté ſur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de beſoins, en conſéquence beaucoup d'induſtrie. D'ailleurs, auſſi vain & auſſi orgueilleux que crédule, il penſe que tous les mondes ſont faits pour la terre, & que la terre eſt faite pour lui. Cette définition ou deſcription de l'homme ne ſeroit-elle pas la plus vraie ?

40. Chacun demande, qu'eſt-ce que vérité ou évidence ? la racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence eſt un dérivé de *videre*, *video*, je vois.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour moi ? c'eſt un fait de l'exiſtence duquel je puis m'aſſurer par le témoignage de mes ſens, jamais trompeurs, ſi je les interroge avec la précaution & l'attention requiſes.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour le général des hommes ? c'eſt pareillement un fait dont tous peuvent s'aſſurer par le témoignage de leurs ſens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque inſtant l'exiſtence. Tels ſont ces deux faits, *deux & deux font quatre ; le tout eſt plus grand que ſa partie.*

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du nord, il eſt un polype monſtrueux, nommé *Kraken*, & que ce polype eſt grand comme une petite île ; ce fait évident pour moi, ſi je l'ai vu, ſi j'ai porté à ſon examen toute l'attention néceſſaire pour m'aſſurer de ſa réalité, n'eſt pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il eſt plus raiſonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'exiſtence d'un animal ſi extraordinaire.

Mais ſi, d'après les voyageurs, je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette deſcription évidente pour ceux qui l'habitent, n'eſt que plus ou moins probable pour les autres. Auſſi le vrai n'eſt-il pas toujours évident, & le probable eſt-il ſouvent vrai. Mais en quoi l'évidence diffère-t-elle de la probabilité ? je l'ai déjà dit ; « évidence » eſt un fait qui tombe ſous nos ſens, & dont tous les » hommes peuvent, à chaque inſtant, vérifier l'exiſtence. » Quant à la probabilité, elle eſt fondée ſur des conjec- » tures, ſur le témoignage des hommes, & ſur cent » preuves de cette eſpèce. Evidence eſt un point unique. » Il n'eſt point divers degrés d'évidence : il eſt au con- » traire divers degrés de probabilité ſelon la différence, » 1°. des gens qui atteſtent ; 2°. du fait atteſté ». Cinq

hommes me disent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait, que rien ne contredit, est pour moi très-probable. Mais que non-seulement ces cinq hommes, mais encore cinq cents autres, m'attestent avoir rencontré dans ces mêmes forêts des spectres, des ogres, des vampires, leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il est, en pareil cas, encore plus commun de rassembler cinq cents menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on sous nos yeux tous les faits de la comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle; attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer; rien alors ne la dérobe à nos regards; & cette vérité bientôt réduite à un fait simple, sera, par tout homme attentif, conçue presque aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les sciences? à deux causes :

L'une, au défaut de méthode dans les maîtres;

L'autre, au défaut d'ardeur & d'attention dans l'élève.

42. Cette métamorphose perpétuelle du génie en science, m'a souvent fait soupçonner que tout dans la nature se prépare & s'amène de lui-même. Peut-être la perfection des arts & des sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la nécessité. Le progrès uniforme des sciences dans tous les pays, confirmeroit cette opinion. En effet, si, dans toutes les nations, comme l'observe Hume, *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers, qu'on parvient à bien écrire en prose*, une marche si constante de la raison humaine, me paroîtroit l'effet d'une cause générale & sourde. Elle supposeroit du moins une égale aptitude à l'esprit dans tous les hommes de tous les siècles & de tous les pays.

43. Puisque les hommes conversent & disputent entre eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués

de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités, & par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des politiques & des philosophes? que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre? Si on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

Aussi, dit à ce sujet un des plus illustres écrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume, sect. 8, *of Liberty and necessity*.

Ce fait prouvé par l'expérience, donne la solution du problême proposé, il y a cinq ou six ans, par l'académie de Berlin : savoir, *si les vérités métaphysiques en général, si les premiers principes de la théologie naturelle & de la morale sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques*. Attache-t-on une idée nette au mot *probité*; la regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la patrie*; que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses? nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Or, en général, rien de plus facile. Il est donc certain, si le bien public est l'objet de la morale, que ses préceptes, fondés sur des principes aussi sûrs que ceux de la géométrie, sont comme les propositions de cette dernière science, susceptibles de démonstrations les plus rigoureuses. Il en est de même de la métaphysique. C'est une science vraie, lorsque, distinguée de la scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.

SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des esprits.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont ces causes ?

Elles se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des évènemens, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes ; (enchaînement auquel je donne le nom de *hasard*).

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hasard n'est pas précisément aussi favorable à tous ; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hasard, qu'on consulte l'expérience ; elle nous apprendra, que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En chymie, c'est au travail du grand œuvre que

les adeptes (*a*) doivent la plupart de leurs ſecrets. Ces ſecrets n'étoient pas l'objet de leur recherche, ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différens genres de ſciences ce que je dis de la chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le haſard a tout découvert. Notre mémoire eſt le creuſet des ſouffleurs. C'eſt du mélange de certaines matières jetées ſans deſſein dans un creuſet, que réſultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnans; & c'eſt pareillement du mélange de certains faits placés, ſans deſſein, dans notre ſouvenir, que réſultent nos idées les plus neuves & les plus ſublimes. Toutes les ſciences ſont également ſoumiſes à l'empire du haſard. Son influence eſt la même ſur toutes, mais ne ſe manifeſte point d'une manière auſſi frappante.

(*a*) Quelques adeptes cherchent dans la Genèſe la pierre philoſophale. Les ſeuls eccléſiaſtiques l'y ont trouvée.

CHAPITRE II.

Toute idée neuve eſt un don du haſard.

UNE vérité entièrement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation ; lorſque je l'entrevois, elle eſt déjà découverte. Le premier ſoupçon eſt, en ce genre, le trait du génie. A qui dois-je ce premier ſoupçon ? eſt-ce à mon eſprit ? non : il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne ſuppoſoit pas même l'exiſtence. Ce ſoupçon eſt donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une converſation (*a*), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de *haſard*. Or, ſi nous lui ſommes redevables de ces premiers ſoupçons, & par conſéquent, de ces découvertes, peut-on aſſurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner ?

(*a*) C'eſt à la chaleur de la converſation & de la diſpute qu'on doit ſouvent ſes idées les plus heureuſes. Si ces idées, une fois échappées de la mémoire, ne s'y repréſentent plus & ſont perdues ſans retour ; c'eſt qu'il eſt preſque impoſſible de ſe trouver deux fois préciſément dans le concours de circonſtances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du haſard.

La Syrène de Comus eſt l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long temps montré cette ſyrène à la foire, ſans que perſonne en devinât le mécaniſme ; c'eſt que le haſard ne mettoit ſous les yeux de perſonne les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'eſt-il pas en France compté parmi les grands eſprits? c'eſt que ſon mécaniſme eſt plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoiſſance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illuſtres. Il eût dû ſa découverte au haſard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que réſulte-t-il de cet exemple ?

1°. Que toute idée neuve eſt un don du haſard ;

2°. Que s'il eſt des méthodes sûres pour former des ſavans & même des gens d'eſprit, il n'en eſt point pour former des génies & des inventeurs. Mais, ſoit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du haſard, n'eſt-il pas, dans l'une ou l'autre ſuppoſition, également l'effet d'une cauſe indépendante de nous ? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation ?

La raiſon en eſt ſimple. Si le génie dépend de la fineſſe plus ou moins grande des ſens, l'inſtruction ne pouvant changer le phyſique de l'homme, rendre l'ouie aux ſourds & la parole aux muets, l'éducation

eſt abſolument inutile. Au contraire, ſi le génie eſt en partie un don du haſard, les hommes, après s'être aſſurés par des obſervations répétées, des moyens employés par le haſard pour former de grands talens, peuvent, en ſe ſervant à peu près des mêmes moyens, opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talens.

Suppoſons que, pour produire un homme de génie, le haſard doive ſe combiner en lui avec l'amour de la gloire. Suppoſons encore qu'un homme naiſſe dans un gouvernement où, loin d'honorer, on aviliſſe les talens: dans cet empire, il eſt évident que l'homme de génie ſera entièrement l'œuvre du haſard.

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra ſon amour pour la gloire à l'eſtime qu'aura conſervé pour les talens la ſociété particulière où il s'eſt trouvé (*a*); ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'hiſtoire, au ſouvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ſes concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Suppoſons au contraire que cet homme naiſſe dans un ſiècle & ſous une forme de gouvernement où le mérite ſoit honoré. Dans cette hypothèſe, il eſt évident que ſon amour pour la gloire & ſon génie ne

(*a*) Il eſt de telles ſociétés chez tous les peuples, & même chez les plus ſtupides, s'ils ſont policés.

ſeront point en lui l'œuvre du haſard, mais de la conſtitution même de l'état ; par conſéquent de ſon éducation, ſur laquelle la forme des gouvernemens a toujours la plus grande influence.

Conſidère-t-on l'eſprit & le génie moins comme l'effet de l'organiſation que du haſard (1) ; il eſt certain, comme je l'ai déjà dit, qu'en obſervant les moyens employés par le haſard pour former de grands-hommes, on peut, d'après cette obſervation, modeler un plan d'éducation qui, les multipliant dans une nation, y retréciſſe infiniment l'empire de ce même haſard, & diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidens imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée neuve, le haſard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits ; j'en conviens : mais cette influence a auſſi des bornes.

CHAPITRE III.

Des limites à poſer au pouvoir du haſard.

Si preſque tous les objets conſidérés avec attention, ne renfermoient point en eux la ſemence de quelque découverte; ſi le haſard ne partageoit pas à-peu-près également ſes dons & n'offroit point à tous des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées grandes & neuves, l'eſprit ſeroit preſqu'en entier le don du haſard.

Ce ſeroit à ſon éducation qu'on devroit ſa ſcience, au haſard qu'on devroit ſon eſprit; & chacun en auroit plus ou moins, ſelon que le haſard lui auroit été plus ou moins favorable. Or que nous apprend, à ce ſujet, l'expérience? c'eſt que l'inégalité des eſprits eſt moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du haſard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des eſprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention eſt en nous le produit néceſſaire de la force inégale de nos paſſions.

Il n'eſt point d'homme animé du deſir ardent de la gloire, qui ne ſe diſtingue toujours plus ou moins dans l'art ou la ſcience qu'il cultive. Il eſt vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illuſtrer, c'eſt le haſard qui, préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon deſquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le haſard, par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelqu'influence ſur les eſprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la ſcience de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitans d'un empire. Ce qu'elle peut, c'eſt de les y multiplier; c'eſt de faire du plus grand nombre des citoyens des hommes de ſens & d'eſprit. Voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. C'en eſt aſſez pour réveiller l'attention des citoyens, & les encourager à la culture d'une ſcience dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité, & en particulier tant d'avantages aux nations qui s'en occuperoient.

Un peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit, ſans contredit, le premier peuple de l'univers. Le ſeul & sûr moyen d'opérer cet effet, eſt d'habituer de bonne heure les enfans à la fatigue de l'attention.

Les semences des découvertes présentées à tous par le hasard, sont stériles, si l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? allumer en eux les passions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'est la force inégale de ces passions, qu'on doit regarder en eux comme la cause de la grande inégalité de leurs esprits.

CHAPITRE IV.

De la seconde cause de l'inégalité des esprits.

PRESQUE tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire (2). Loin d'en exciter en eux le desir, la plupart des gouvernemens, par une petite & fausse politique (3), cherchent au contraire à l'éteindre. Alors, indifférens à la gloire, les citoyens font peu de cas de l'estime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçans avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement sensibles à l'espoir du gain, ce qu'ils craignent, c'est que leur vaisseau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne sont pas celles des découvertes. Que le navire soit, par le

hasard ou la tempête, porté sur des isles inconnues; le pilote, forcé d'y relâcher, n'en reconnoît, ni les terres, ni les habitations. Il y fait de l'eau, remet à la voile, & court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le port, il désarme & remplit le magasin du propriétaire des richesses & des denrées du retour, & ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de Colomb; & sur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richesses, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner si ces découvertes sont rares?

Les vérités sont, par la main du ciel, semées çà & là dans une forêt obscure & sans route. Un chemin borde cette forêt; il est fréquenté par une infinité de voyageurs. Parmi eux il est des curieux à qui l'épaisseur & l'obscurité même du bois inspirent le desir d'y pénétrer. Ils y entrent; mais embarrassés dans les ronces, déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entreprise & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curiosité vague, mais par un desir vif & constant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traversent les fondrières, & ne cessent de la parcourir jusqu'à ce que le hasard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent sur leurs pas, percent une route de cette vérité jusqu'au grand che-

min, & tout voyageur alors la regarde en paſſant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit, pour la découvrir, que le deſir vif de la chercher & la patience néceſſaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom ſe met-il à la pourſuite d'une vérité importante; il doit s'armer de la patience du chaſſeur. Il en eſt du philoſophe comme du ſauvage: le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de tenir long-temps ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le ſauvage, c'eſt le beſoin de manger; dans le philoſophe, c'eſt celui de la gloire qui opère cet effet.

Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire? le beſoin même du plaiſir. Auſſi dans tout pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le citoyen eſt indifférent à la gloire; le pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui de temps en temps ne produiſe des hommes illuſtres; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne naiſſe de loin en loin quelque citoyen qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talens, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette, à cet effet, en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche; parvient-il à ſa découverte; eſt-il énorgueilli de ſa conquête; la porte-t-il en triomphe dans ſa patrie,

quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait !

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célebrité & beaucoup de perſécution, il perd courage, il ſe rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, ſe livre à la pareſſe, & s'arrête à moitié de ſa carrière.

Notre attention eſt fugitive : il faut des paſſions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amuſant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume, qu'on n'y ſoit forcé par l'intérêt puiſſant de ſa gloire ou de ſa fortune. Ce ſont les paſſions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Sans elles, cette aptitude n'eſt en eux qu'une puiſſance morte.

Qu'eſt-ce, encore une fois, que l'eſprit ? la connoiſſance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entre eux & avec nous. A quoi doit-on cette connoiſſance ? à la méditation, à la comparaiſon des objets. Mais que ſuppoſe cette comparaiſon ? un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'eſprit eſt donc en nous le produit de cet intérêt, & non de la fineſſe plus ou moins grande de nos ſens.

Mais, dira-t-on, ſi la force de notre conſtitution déterminoit celle de nos deſirs ; ſi l'homme devoit ſon génie à ſes paſſions, & ſes paſſions à ſon tempérament, dans cette ſuppoſition, le génie ſeroit encore

en nous l'effet de l'organisation, & par conséquent un don de la nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question ; c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution.

NOTES DE LA SECTION III.

1. J'AI connu la sottise & la méchanceté des théologiens. Tout est à craindre de leur part Je suis donc forcé de renouveler de temps en temps la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hasard comme un être; que je n'en fais point un Dieu, & que, par ce mot, je n'entends que « l'enchaînement des effets dont nous n'ap» percevons pas les causes ». C'est en ce sens qu'on dit du hasard, *il conduit le dé;* cependant tout le monde sait que la manière de remuer le cornet & de jeter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

2. Permis aux insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est ni grand artiste, ni grand général, ni grand ministre, ni grand poète, ni grand philosophe; c'est que la philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or, tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui, dans leurs travaux, ont toujours soutenu les Newton, les Locke, les Bayle, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, & cette poursuite une passion.

On n'est point philosophe lorsque, indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie & à ce repos prétendu philosophique qui retient l'ame dans l'engourdissement, & retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots, & qu'en conséquence, *le paresseux*

ſe diſe prudent; ſoit : *mais qu'il ne ſe diſe pas philoſophe.* Quelle eſt la ſociété la plus dangereuſe pour la jeuneſſe ? celle de ces hommes prudens, diſcrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'adoleſcent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la perſécution, par conſéquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les apôtres de l'oiſiveté, il eſt quelquefois des gens de beaucoup d'eſprit. Ce ſont ceux qui ne doivent leur pareſſe qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres ſont des hommes médiocres ; ce qu'ils deſirent, c'eſt que tous le ſoient. C'eſt l'envie qui leur fait prêcher la pareſſe.

Que faire pour échapper à la ſéduction de leurs diſcours ? en ſuſpecter la ſincérité : ſe rappeler qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes ; que toute ſupériorité d'eſprit importune celui qui dédaigne la gloire, & s'enveloppe d'une pareſſe réputée philoſophique ; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de ſupérieurs.

3. Le projet de la plupart des deſpotes eſt de régner ſur des eſclaves, de changer chaque homme en automate. Ces deſpotes, ſéduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des ſujets annonce la chûte des rois, qu'elle eſt deſtructive de leur empire, & qu'enfin il eſt, à la longue, plus facile de régir un peuple éclairé qu'un peuple ſtupide.

SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés, sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place. Le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes.

CHAPITRE PREMIER.

Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractère des hommes.

Au moment où l'enfant se détache des flancs de la mère & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir de l'estime

& de la gloire. Ces paſſions factices (*a*), nées au ſein des bourgs & des cités, ſuppoſent des conventions & des lois déjà établies entre les hommes, par conſéquent leur réunion en ſociété. De telles paſſions ſeroient donc inconnues, & de celui qui, porté au moment de ſa naiſſance par la tempête & les eaux ſur une côte déſerte, y auroit été, comme Romulus, allaité par une louve; & de celui qui, la nuit, enlevé de ſon berceau par une fée ou un génie, ſeroit dépoſé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & ſolitaires où ſe promeneroient jadis tant de princeſſes & de chevaliers. Or ſi l'on naît ſans paſſions, l'on naît auſſi ſans caractère. Celui que produit en nous l'amour de la gloire eſt une acquiſition, par conſéquent un effet de l'inſtruction. Mais la nature ne nous douroit-elle point, dès la plus tendre enfance, de l'eſpèce d'organiſation propre à former en nous un tel caractère? ſur quoi fonder cette conjecture? a-t-on remarqué qu'une certaine diſpoſition dans les nerfs,

(*a*) En Europe, l'on peut compter encore au nombre des paſſions factices, la jalouſie. L'on y eſt jaloux, parce qu'on y eſt vain. La vanité entre dans la compoſition de preſque tous les grands amours européens. Il n'en eſt pas de même en Aſie. La jalouſie y peut être un pur effet de l'amour des plaiſirs phyſiques: on ſait, par expérience, que plus les deſirs des ſultanes ſont contraints, plus ils ſont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaiſir. La jalouſie, fille de la luxure des ſultans & des viſirs, y peut conſtruire des ſérails & y renfermer les femmes.

les fluides, ou les muſcles, donnât conſtamment la même manière de penſer ? que la nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres ? qu'en conſéquence elle inſpirât toujours à ceux-ci un deſir vif de la gloire ? dans la ſuppoſition où les caractères ſeroient l'effet de l'organiſation, que pourroit l'éducation ? le moral change-t-il le phyſique ? la maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux ſourds ? les plus ſages leçons d'un précepteur applatiſſent-elles le dos d'un boſſu ? allongent-elles la jambe d'un boiteux ? élèvent-elles la taille d'un pygmée ? ce que la nature fait, elle ſeule peut le défaire. L'unique ſentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, eſt l'amour de nous-mêmes. Cet amour, fondé ſur la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous les hommes. Auſſi quelque différente que ſoit leur éducation, ce ſentiment eſt-il toujours le même en eux : auſſi dans tous les temps & les pays, s'eſt-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ſes autres ſentimens, c'eſt que tout autre eſt en lui l'effet des cauſes morales. Or ſi ces cauſes ſont variables, leurs effets doivent l'être. Pour conſtater cette vérité par des expériences en grand, je conſulterai d'abord l'hiſtoire des nations.

CHAPITRE II.

Des changemens ſurvenus dans le caractère des nations, & des cauſes qui les ont produits.

CHAQUE nation a ſa manière particulière de voir & de ſentir qui forme ſon caractère; & chez tous les peuples, ce caractère ou change tout-à-coup, ou s'altère peu-à-peu, ſelon les changemens ſubits ou inſenſibles ſurvenus dans la forme de leur gouvernement, par conſéquent dans l'éducation publique (*a*).

Celui des François, depuis long-temps regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'empereur Julien dit des Pariſiens, *je les aime, parce que leur caractère, comme le mien, eſt auſtère* (1) *& ſérieux.*

Le caractère des peuples change donc. Mais dans quel moment ce changement ſe fait-il le plus ſenſiblement appercevoir? dans les momens de révolution, où les peuples paſſent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'eſclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible & puſillanime; il n'oſe lever ſes regards ſur l'homme en place; il eſt gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce

(*a*) La forme du gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

peuple enfin découragé ſe dit, comme l'âne de la fable: *quel que ſoit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un citoyen libre eſt paſſionné pour la gloire de ſa nation, autant un eſclave eſt indifférent au bien public. Son cœur eſt privé d'activité & d'énergie ; il eſt ſans vertus, ſans eſprit, ſans talens, les facultés de ſon ame ſont engourdies : il néglige les arts, le commerce, l'agriculture, &c. Ce n'eſt point à des mains ſerviles qu'il appartient, diſent les Anglais, de travailler & de fertiliſer la terre. Un Simonide aborde un empire deſpotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le peuple libre eſt courageux, franc, humain & loyal (2). Le peuple eſclave eſt lâche, perfide, délateur, barbare : il pouſſe à l'excès ſa cruauté. Si l'officier, trop ſévère au moment du combat, a tout à redouter du ſoldat maltraité; ſi le jour de la bataille eſt pour ce dernier le jour du reſſentiment : celui de la ſédition eſt pareillement, pour l'eſclave opprimé, le jour long-temps attendu de la vengeance : elle eſt d'autant plus atroce, que la crainte en a plus long-temps concentré la fureur (*a*).

Quel tableau frappant d'un changement ſubit dans le caractère d'une nation, nous preſente l'hiſtoire romaine? Quel peuple, avant l'élévation des Céſars,

(*a*) La dépoſition de Nabad-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la gazette de Leyde, du 23 juin 1761, en eſt la preuve.

montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'eſclavage, & quel peuple (le trône des Céſars affermi) montra plus de foibleſſe & de vileté (3) ? Sa baſſeſſe fatiguoit Tibère.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre, il la refuſe. Il dédaigne cette liberté que ſes ancêtres euſſent payée de tout leur ſang. Tout change alors dans Rome, & l'on voit, à ce caractère opiniâtre & grave qui diſtinguoit ſes premiers habitans, ſuccéder ce caractère léger & frivole que Juvénal leur reproche dans ſa dixième ſatyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement; comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps de Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Eliſabeth. Ce peuple, maintenant ſi humain, ſi tolérant, ſi éclairé, ſi libre, ſi induſtrieux, ſi ami des arts & de la philoſophie, n'étoit alors qu'un peuple eſclave, inhumain, ſuperſtitieux, ſans arts & ſans induſtrie.

Un prince uſurpe-t-il ſur ſes peuples une autorité ſans bornes; il eſt sûr d'en changer le caractère, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & baſſe (4). C'eſt de ce moment qu'indifférens à la gloire, ſes ſujets perdent ce caractère d'audace & de conſtance propre à ſupporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire briſe en eux le reſſort de l'émulation.

Qu'impatient de la contradiction (5), le prince donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a ſubſ-

titué dans ſa nation le caractère de la fauſſeté à celui de la franchiſe. Que dans des momens critiques, ce prince, livré à ſes flatteurs, ne trouve enſuite auprès de lui que des gens ſans mérite, à qui s'en prendre? à lui ſeul; c'eſt lui même qui les a rendu tels.

Qui croiroit, en conſidérant les maux de la ſervitude, qu'il fût encore des princes aſſez petits pour vouloir régner ſur des eſclaves, des princes aſſez ſtupides pour ignorer les changemens funeſtes que le deſpotiſme opère dans le caractère de leurs ſujets?

Qu'eſt-ce que le pouvoir arbitraire? un germe de calamités, qui, dépoſé dans le ſein d'un Etat, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misère & de la dévaſtation. Croyons-en le roi de Pruſſe. « Rien de meilleur », dit il dans un diſcours prononcé à l'académie de Berlin, « que le gouvernement arbi» traire, mais ſous des princes juſtes, humains & » vertueux: rien de pire ſous le commun des rois ». Or, que de rois de cette eſpèce! combien compte-t-on de Titus, de Trajan & d'Antonin? voilà ce que penſe un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumières un tel aveu ne ſuppoſe t-il pas dans un monarque! qu'annonce en effet le pouvoir deſpotique? ſouvent la ruine du deſpote, & toujours celle de ſa poſtérité (6). Le fondateur d'une telle puiſſance met ſon royaume à fonds perdu: ce n'eſt que l'intérêt viager & mal entendu de la royauté, c'eſt-à-dire, celui de l'orgueil, de la pareſſe ou d'une paſſion ſemblable, qui fait préférer l'exercice d'un deſpotiſme injuſte

injuſte & cruel ſur des eſclaves malheureux, à l'exercice d'une puiſſance légitime & bien aimée (7) ſur un peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire eſt un enfant ſans prévoyance, qui ſacrifie ſans ceſſe l'avenir au préſent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'eſt point le trouble, ni la ſédition, mais le deſpotiſme (8). Il change le caractère d'une nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelle que ſoit la puiſſance d'un ſultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ſes eſclaves les vertus des hommes libres. La chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un eſclave que la baſſeſſe qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractère & l'eſprit des peuples changent avec la forme de leur gouvernement; qu'un gouvernement différent donne tour-à-tour, à la même nation, un caractère élevé ou bas, conſtant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naiſſant, ou nulle diſpoſition, ou des diſpoſitions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne ſont donc que le produit de leur éducation. Si le Perſan n'a nulle idée de la liberté, ſi le Sauvage n'a nulle idée de la ſervitude, c'eſt un effet de leur différente inſtruction.

Pourquoi, diſent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même eſprit & un même caractère, comme une même phyſionomie dans

tous les nègres : c'eſt que les François ne jugent & ne penſent point d'après eux (9), mais d'après les gens en place. Leur manière de voir par cette raiſon, doit être aſſez uniforme. Il en eſt des François comme de leurs femmes : ont-elles mis leur rouge, ſont-elles au ſpectacle ; toutes ſemblent porter le même viſage. Je ſais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caractères & les eſprits des individus, mais il faut du temps pour l'appercevoir.

L'ignorance & la frivolité des François, l'inquiſition de leur police, le crédit de leur clergé, les rendent, en général, plus ſemblables entre eux qu'on ne l'eſt par-tout ailleurs. Or, ſi telle eſt l'influence de la forme du gouvernement ſur les mœurs & le caractère des peuples, quel changement dans les idées & le caractère des particuliers, ne doivent point produire les changemens arrivés dans leur fortune & leur poſition!

CHAPITRE III.

Des changemens ſurvenus dans le caractère des particuliers.

Ce qui s'opère en grand & d'une manière frappante dans les nations, s'opère en petit & d'une manière moins ſenſible dans les individus. Preſque tout changement dans leurs poſitions en occaſionne dans leurs caractères. Un homme eſt ſévère, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ſes eſclaves, ſes enfans & ſes domeſtiques. Le haſard l'égare dans une forêt, il ſe retire la nuit dans un antre. Des lions y repoſent. Cet homme y conſerve-t-il ſon caractère dur & chagrin? non: il ſe tapit dans un coin de l'antre, & n'excite par aucun geſte la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion phyſique, qu'on tranſporte ce même homme dans la caverne du lion moral: qu'on l'attache au ſervice d'un prince cruel & deſpote; doux & modéré en préſence du maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ſes eſclaves. Mais, dira-t-on, ſon caractère contraint ne ſera pas changé: c'eſt un arbre courbé avec effort, que ſon élaſticité naturelle rendra bientôt à ſa première forme. Eh quoi! imagine-t-on que cet arbre, quelques années aſſujetti par des cables à une

certaine courbure, pût jamais se redresser? quiconque assure qu'on contraint & qu'on ne change point les caractères, ne dit rien autre chose, sinon qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en présence du lion ou du despote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adoucisse son caractère. En général, tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts & les seuls vices incurables, sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les mœurs, les lois ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Qu'on médite ce sujet, l'on sentira que notre première nature, comme le prouvent Pascal & l'expérience, n'est autre chose que notre première habitude (*a*).

L'homme naît sans idées, sans passions; il naît imitateur; il est docile à l'exemple : c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractère. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne seroient

(*a*) Si l'auteur de l'Emile a nié la vérité de cet axiome, c'est qu'il n'a pas saisi le sens de Pascal.

pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractère ſelon le rang, ſelon la place différente qu'ils occupent à la cour & dans le miniſtère, enfin, ſelon le changement arrivé dans leurs poſitions ? pourquoi le bandit, tranſporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il ſouvent honnête ? c'eſt qu'il devient propriétaire, c'eſt qu'il a des terres à cultiver, & qu'enfin ſa poſition a changé.

Le militaire eſt, dans les camps, dur & impitoyable ; l'officier, accoutumé à voir couler le ſang, devient inſenſible à ce ſpectacle. Eſt-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin ; il redevient humain & compatiſſant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractère comme l'effet d'une organiſation particulière, lorſqu'on ne peut déterminer quelle eſt cette organiſation ? pourquoi chercher dans des qualités occultes, la cauſe d'un phénomène moral, que le développement du ſentiment de l'amour de ſoi peut ſi clairement & ſi facilement expliquer ?

CHAPITRE IV.

De l'amour de soi.

L'homme est sensible au plaisir & à la douleur physiques : en conséquence, il fuit l'un & cherche l'autre ; & c'est à cette fuite & à cette recherche constantes qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment, effet immédiat de la sensibilité physique, & par conséquent commun à tous, est inséparable de l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence, l'impossibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les sentimens, c'est le seul de cette espèce ; nous lui devons tous nos desirs, toutes nos passions : elles ne peuvent être en nous que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet.

C'est donc à ce sentiment diversement modifié, selon l'éducation qu'on reçoit, selon le gouvernement sous lequel on vit & les positions différentes où l'on se trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diversité des passions & des caractères.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous sommes. Par quelle raison est-on si avide d'honneurs & de dignités ? c'est qu'on s'aime, c'est qu'on desire son bonheur, & par conséquent le pouvoir de

ſe le procurer. L'amour de la puiſſance & des moyens de l'acquérir, eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même (10). Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître ſa félicité, & pour cet effet que tous ſes concitoyens s'en occupaſſent. Or, entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr eſt celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir, fondé ſur celui du bonheur, eſt donc l'objet commun de tous nos deſirs (11). Auſſi les richeſſes, les honneurs, la gloire, l'envie, la conſidération, la juſtice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices (*a*), ne ſont-elles en nous que l'amour du pouvoir déguiſé ſous ces noms différens.

Le pouvoir eſt l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les paſſions ci-deſſus citées, ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir; & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous ſont ſuſceptibles du deſir de l'eſtime & de la gloire, par conſéquent, de l'eſpèce de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ont à l'eſprit les hommes organiſés comme le commun d'entre eux.

(*a*) Tout en nous eſt paſſion factice, à l'exception des beſoins, des douleurs & des plaiſirs phyſiques.

CHAPITRE V.

De l'amour des richeſſes & de la gloire.

A la tête des vertus cardinales, on place la force & le pouvoir : c'eſt la vertu la plus & peut-être la ſeule vraiment eſtimée. Le mépris eſt le partage de la foibleſſe.

D'où naît notre dédain pour ces nations orientales, dont quelques-unes nous égalent en induſtrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes, & dont pluſieurs nous ſurpaſſent peut-être en vertus ſociales ? mépriſons-nous ſimplement en elles la baſſeſſe avec laquelle elles ſupportent le joug d'un deſpotiſme honteux & cruel ? un tel mépris ſeroit juſte ; mais non : nous les mépriſons comme lâches, & non exercées aux armes. C'eſt donc la force (12) qu'on reſpecte, & la foibleſſe qu'on mépriſe. L'amour de la force & du pouvoir eſt commun à tous (*a*). Tous le deſirent : mais tous, comme Céſar ou Cromwel, n'aſpirent point à un pouvoir ſuprême ; peu d'hommes en con-

(*a*) L'homme ſans deſir, l'homme qui ſe croit parfaitement heureux, ſeroit, ſans doute, inſenſible à l'amour du pouvoir. Eſt-il des hommes de cette eſpèce ? oui, mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

çoivent le projet ; encore moins ſont à portée de l'exécuter.

L'eſpèce de pouvoir qu'en général on ſouhaite, eſt celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun deſire les richeſſes. Par elles, on ſatisfait à tous ſes goûts, on ſecourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conſéquent on leur commande.

La gloire, comme les richeſſes, procure le pouvoir; & l'on en eſt pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes, ou par l'éloquence. On ſait quelle eſtime on avoit à Rome & dans la Grèce pour l'éloquence : elle y conduiſoit aux grandeurs & à la puiſſance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce ſujet Cicéron, *ſunt unum & idem*. Chez ces peuples, un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'orateur célèbre commandoit à une multitude de cliens. Or, dans tout état républicain, quiconque eſt ſuivi d'une foule de cliens, eſt toujours un citoyen puiſſant. L'Hercule gaulois de la bouche duquel ſortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblème de la force morale & de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence, jadis ſi reſpectée, n'eſt-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre ? c'eſt que par tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'eſtime, de la conſidération, n'eſt donc proprement en nous que l'amour déguiſé de la puiſſance.

La gloire, dit-on, eſt la maîtreſſe de preſque tous

les grands-hommes : ils la pourſuivent à travers les dangers : ils bravent pour l'obtenir, les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux (13). Mais dans quel pays ? dans ceux où la gloire fait puiſſance. Par-tout où la gloire ne ſera qu'un vain titre, où le mérite ſera ſans crédit réel, le citoyen indifférent à l'eſtime publique, ſera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire eſt-elle regardée comme une plante du ſol républicain, qui, dégénérée dans les pays deſpotiques, n'y pouſſe jamais avec une certaine vigueur ? c'eſt que dans la gloire, on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un gouvernement arbitraire, tout pouvoir diſparoît devant celui du deſpote. L'homme qui paſſe la nuit ſous les armes, ou dans ſes bureaux, s'imagine aimer l'eſtime ; il ſe trompe. L'eſtime n'eſt que le nom qu'il donne à l'objet de ſon amour, & le pouvoir eſt la choſe même.

Sur quoi j'obſerverai que ce même éclat, que cette même puiſſance dont quelquefois la gloire eſt environnée, & qui nous la rend ſi chère, doit ſouvent nous la rendre odieuſe dans nos concitoyens : & de-là l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'envie.

Le mérite, dit Pope, produit l'envie, comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le reſpcte, ni dans les grandes places, ni ſur le trône. Elle pourſuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on ſe rappeloit ſouvent juſqu'où ſe porte ſa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs ſemés ſur les pas des grands talens, on ſeroit ſans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui ſe dit à la lueur de ſa lampe: ce ſoir, je finis mon ouvrage : demain eſt le jour de la récompenſe : demain, le public reconnoiſſant s'acquitte envers moi : demain enfin, je reçois la couronne de l'immortalité ; cet homme oublie qu'il eſt des envieux. En effet, demain arrive ; l'ouvrage eſt publié ; il eſt excellent, & le public n'acquitte point ſa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum ſuave des éloges (*a*); elle y ſubſtitue l'odeur empeſtée

(*a*) De toutes les paſſions, l'envie eſt la plus déteſtable. Le portrait qu'en fait je ne ſais quel poète, eſt effrayant.

La compaſſion, dit-il, s'attendrit ſur l'infortune des

de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe des grands-hommes. Qui mérite l'estime, rarement en jouit; & qui sème le laurier, se repose rarement sous son ombrage (*a*).

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? il n'en est point du moins où elle ne pénètre. Que de grands-hommes ne peuvent souffrir de concurrens, ne veulent entrer en partage d'estime avec aucun de leurs concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, si je l'ose dire, que chacun ait sa portion!

Les ames, même les plus nobles, prêtent quel-

---

hommes: l'envie s'en réjouit & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide, & l'envie de celle du bon & du spirituel.

L'amour & la colère allumés dans une ame, y brûlent une heure, un jour, une année; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la bannière de l'envie, marchent la haine, la calomnie, la trahison & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine, les venins de la peste & la rage de la guerre.

(*a*) Si les grands écrivains deviennent, après leur mort, les précepteurs du genre-humain; il faut convenir que, de leur vivant, les précepteurs sont bien châtiés par leurs élèves.

quefois l'oreille à l'envie : elles réſiſtent à ſes conſeils ; mais non ſans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer ; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante, & d'établir comme en Angleterre, des lois propres à protéger le mérite contre l'humeur du miniſtre & le fanatiſme du prêtre. C'eſt tout ce que la ſageſſe peut en faveur des talens. Prétendre plus, & ſe flatter d'anéantir l'envie, c'eſt folie. Tous les ſiècles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations ? rien. L'envie exiſte encore, & n'a rien perdu de ſon activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant, il eſt un moment où l'envie lui eſt inconnue : ce moment eſt celui de la première jeuneſſe. Peut-on encore ſe flatter de ſurpaſſer, ou du moins d'égaler en mérite des hommes déjà honorés de l'eſtime publique ; eſpère t on entrer en partage de la conſideration qui leur eſt décernée : alors pleins de reſpect pour eux, leur préſence excite notre émulation : on les loue avec tranſport, parce qu'on a intérêt de les louer, & d'accoutumer le public à reſpecter en eux nos talens futurs. La louange eſt donc un tribut que la jeuneſſe paie volontiers au mérite & que l'âge mûr lui refuſera toujours.

A trente ans, l'émulation de vingt s'eſt déjà tranſformée en envie. Perd-on l'eſpoir d'égaler ceux qu'on

admire ; l'admiration fait place à la haine. La reſſource de l'orgueil, c'eſt le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre, c'eſt de n'avoir point de ſupérieur. Que d'envieux répètent tout bas, d'après je ne ſais quel comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célèbre ; on exige du moins de lui la plus grande modeſtie. L'envieux a reproché à Diderot, juſqu'à ces mots du commencement de ſon interprétation de la nature : *jeune homme, prends, & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le juriſconſulte Dumoulin dit de lui : *moi qui n'ai point d'égal, & qui ſuis ſupérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des auteurs, ſuppoſent un ſingulier accroiſſement dans l'orgueil des lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine eſt naturelle. En effet, ſi, jaloux de leur bonheur, les hommes deſirent le pouvoir, & par conſéquent la gloire & la conſidération qui le procurent, ils doivent déteſter dans un homme trop illuſtre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'eſprit ? c'eſt qu'on ſe ſent intérieurement forcé d'en penſer du bien. Lorſqu'on tire le gâteau des rois, l'on en conſerve une part pour Dieu ; & lorſqu'on détaille le mérite d'un homme ſupérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'eſt la part de l'envie.

Ne s'élève-t-on point au-deſſus de ſes concitoyens ;

on veut les abaiſſer juſqu'à ſoi. Qui ne peut leur être ſupérieur, veut du moins vivre avec des égaux (14). Tel eſt & ſera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuſes & le plus au-deſſus de la jalouſie, peut-être n'en eſt-il aucune qui ne ſoit, en ce genre, ſouillée de quelque tache légère. Qui peut en effet ſe vanter d'avoir toujours loué courageuſement le génie ? de n'avoir à cet égard jamais diſſimulé ſon eſtime ? de n'avoir pas en préſence du maître gardé un ſilence coupable, & dans les éloges donnés aux talens, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui ſi ſouvent échappent à la jalouſie (*a*) ?

Tout grand talent eſt, en général, un objet de haine, & de-là l'empreſſement avec lequel on achète les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire ? ſeroit-ce le deſir de perfectionner ſon goût (15) ? mais les auteurs de ces feuilles ne ſont, ni des Longin, ni des Deſpréaux : ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut compoſer de bons ouvrages, ne s'amuſe point à critiquer ceux des autres.

L'impuiſſance de bien faire produit le critique. Sa profeſſion eſt humble. Si les Desfontaines plaiſent, c'eſt en qualité de conſolateurs des ſots (*b*). C'eſt l'amertume de leur ſatyre qui proclame le génie.

(*a*) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence ſur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur ſociété un Locke, un Sénèque, un Virgile, &c. !

(*b*) Racine & Pradon font chacun une Phèdre. Les Deſ-

Blâmer avec acharnement, eſt la manière de louer de l'envie. C'eſt le premier éloge que reçoit l'auteur d'un bon ouvrage, & le ſeul qu'il puiſſe arracher de ſes rivaux. C'eſt à regret qu'on admire, c'eſt uniquement ſoi qu'on veut trouver eſtimable. Il n'eſt preſque point d'homme qui ne parvienne à ſe le perſuader. A-t-on le ſens commun; on le préfère au génie. A-t on quelques petites vertus; on les met au deſſus des plus grands talens. On dépriſe tout ce qui n'eſt pas ſoi.

En fait d'envie, il n'eſt qu'un homme qui puiſſe s'en croire exèmpt. C'eſt celui qui ne s'eſt jamais examiné.

Le génie a pour protecteur (16) & panégyriſte la jeuneſſe, & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuiſſante protection (17) ne lui donne, ni crédit, ni conſidération. Quelle eſt cependant la nourriture commune du talent & de la vertu? la conſidération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languiſſent & meurent; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteignent. C'eſt la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En preſque tous les gouvernemens, les talens, comme les priſonniers des Romains, condamnés & livrés aux bêtes, en ſont la proie. Le génie eſt-il en

---

fontaines du ſiècle s'élevèrent contre Racine, & leur critique eut du ſuccès. Elle déchargea quelque temps les ſots du poids inſupportable de l'eſtime.

mépris

mépris à la cour : l'envie fait le reſte (18) ; elle en détruit juſqu'à la ſemence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie ; il ſe fatigue & quitte l'arène, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime, ni l'étude, ni la gloire pour elles mêmes, mais pour les plaiſirs, l'eſtime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi ? c'eſt qu'en général on deſire moins d'être eſtimable que d'être eſtimé ; c'eſt que jaloux de la gloire du moment (19), la plupart des écrivains, uniquement attentifs à flatter le goût de leur ſiècle & de leur nation (20), ne lui préſentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils eſpèrent obtenir argent, conſidération, & même un ſuccès éphémère.

Mais il eſt des hommes qui le dédaignent. Ce ſont ceux qui, tranſportés en eſprit dans l'avenir, & jouiſſant d'avance des éloges & de la conſidération de la poſtérité, craignent de ſurvivre à leur réputation (21). Ce ſeul motif leur fait ſacrifier la gloire & la conſidération du moment à l'eſpoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une conſidération plus grande. Ces hommes ſont rares. Ils ne deſirent que l'eſtime des citoyens eſtimables.

Qu'importe à Marmontel les cenſures (22) de la Sorbonne ; il eût rougi de ſes éloges. La couronne treſſée par la ſotiſe ne s'ajuſte point ſur la tête du génie. C'eſt le nouvel ornement d'architecture dont on avoit en Languedoc couronné la maiſon quarrée. Un voyageur paſſe devant l'édifice, & s'écrie : « je

» vois le chapeau d'arlequin ſur la tête de Céſar ».

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire, & la vérité pour elle-même. Si telle eſt la nature de chaque individu, qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il, ni la gloire, ni la vérité dans les pays & les gouvernemens où l'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce chapitre & du précédent, c'eſt que la fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talens, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir (23), déguiſé ſous ces noms différens.

CHAPITRE VII.

De la juſtice.

LA juſtice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ſes diverſes propriétés. Chacun aime donc la juſtice dans les autres, & veut qu'ils ſoient juſtes à ſon égard. Mais qui lui feroit deſirer de l'être à l'égard des autres ! aime-t-on la juſtice pour la juſtice même, ou pour la conſidération qu'elle procure ? c'eſt l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore ſi ſouvent lui-même : on apperçoit tant de contradictions entre ſa conduite & ſes diſcours (*a*), que pour le connoître, c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

(*a*) En morale comme en religion, il eſt peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens ſe parent de ſentimens qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs diſcours ; on ne voit en eux que des frippons qui veulent faire des dupes. On doit, en général, ſe méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop auſtères & ſe donne pour Romain. Il en eſt qui ſe montrent réellement vertueux au moment que la toile ſe lève, & qu'ils vont jouer un grand rôle ſur la ſcène de ce monde. Mais dans le déshabillé, combien en eſt-il

CHAPITRE VIII.

De la juſtice conſidérée dans l'homme de la nature.

POUR juger l'homme, conſidérons-le dans ſon état primitif, dans celui d'un ſauvage encore farouche. Eſt-ce l'équité que ce ſauvage aime & reſpecte? non: mais la force. Il n'a, ni dans ſon cœur d'idée de la juſtice, ni dans ſa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former? & qu'eſt-ce en effet qu'une injuſtice? la violation d'une convention ou d'une loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injuſtice ne précède donc pas l'établiſſement

---

qui conſervent la même honnêteté & ſoient toujours juſtes?

Ce qui m'aſſure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'eſt la connoiſſance de leurs lois & de leurs mœurs. Sans cette connoiſſance, la vertu des Romains modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers, & je dirois, comme le cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche; on avoue ſans honte que dans toutes ſes actions, on n'eut jamais que ſon bonheur en vue; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ſes concitoyens. Peu le placent auſſi heureuſement.

d'une convention, d'une loi & d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'eſt donc pas d'injuſtice. *Si non eſſet lex, non eſſet peccatum.* Or, que ſuppoſe l'établiſſement des lois ?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande ſociété:

2°. La création d'une langue propre à ſe communiquer un certain nombre d'idées (*a*).

Or, s'il eſt des ſauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou ſix ſons ou cris, la

---

(*a*) Selon Locke, « une loi eſt une règle preſcrite aux » citoyens avec la ſanction de quelque peine ou récom- » penſe propre à déterminer leurs volontés. Toute loi, » ſelon lui, ſuppoſe peine & récompenſe attachée à ſon » obſervation ou à ſon infraction ».

Cette définition donnée, l'homme qui viole, chez un peuple policé, une convention non encore revêtue de cette ſanction, n'eſt point puniſſable; cependant il eſt injuſte. Mais pouvoit-il l'être avant l'établiſſement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer ? non; parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées ni de la propriété, ni par conſéquent de la juſtice.

Que nous apprend à ce ſujet l'expérience, à laquelle, en morale comme en phyſique, il faut ſoumettre les théories les plus ingénieuſes, & qui ſeule en conſtate la vérité ou la fauſſeté ? c'eſt que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la juſtice; c'eſt qu'en général il eſt ſans amour pour elle; c'eſt que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, perſonne ne la conſulte, qu'il n'y ſoit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou ſupérieur au ſien.

formation d'une langue eſt donc l'œuvre de pluſieurs ſiècles. Juſqu'à cette œuvre accomplie, les hommes ſans conventions & ſans lois, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, eſt un état de malheurs; & le malheur, créateur des lois, doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais juſqu'à cette acceptation, ſi les hommes ſont malheureux, ils ne ſont pas du moins injuſtes. Comment uſurper le champ, le verger du propriétaire & commettre enfin un vol, lorſqu'il n'eſt encore, ni propriétaire, ni partage de champ ou de verger ? avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi ſacrée, quel eût été le plaidoyer d'un ſauvage habitant un canton giboyeux dont un ſauvage plus fort eût voulu le chaſſer?

Quel eſt ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce canton ?

A quel titre, diroit le ſecond, prétends-tu le poſſéder ?

Le haſard, répondroit le foible, y a porté mes pas: il m'appartient, parce que je l'habite, & que la terre eſt au premier occupant.

Quel eſt ce droit de premier occupant (24), répondroit le puiſſant ? ſi le haſard t'a le premier conduit en ce lieu, le même haſard m'a donné la force néceſſaire pour t'en chaſſer. Auquel des deux droits donner la préférence ? veux-tu connoître toute la ſupériorité du mien ? lève les yeux au ciel; tu vois l'aigle fondre

ſur la colombe; abaiſſe-les ſur la terre, tu vois le cerf déchiré par le lion. Porte tes regards ſur la profondeur des mers; tu vois la dorade dévorée par le requin. Tout dans la nature t'annonce que le foible eſt la proie du puiſſant. La force eſt un don des Dieux. Par elle, je poſsède tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré ſa volonté. Fuis de ces lieux, cède à la force, ou combats (25).

Que répondre au diſcours de ce ſauvage? & quelle injuſtice lui reprocher, lorſque le droit du premier occupant n'eſt pas encore un droit convenu?

Juſtice ſuppoſe lois établies. Obſervation de la juſtice, ſuppoſe équilibre de la puiſſance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre eſt le chef-d'œuvre de la ſcience de la légiſlation. C'eſt une crainte mutuelle & ſalutaire qui force les hommes d'être juſtes les uns envers les autres. Que cette crainte ceſſe d'être réciproque, alors la juſtice devient une vertu méritoire, & dès-lors la légiſlation d'un peuple eſt vicieuſe. Sa perfection ſuppoſe que l'homme eſt néceſſité à la juſtice.

La juſtice eſt inconnue du ſauvage iſolé. Si l'homme policé en a quelque idée, c'eſt qu'il reconnoît des lois. Mais aime-t-il la juſtice pour elle-même? c'eſt à l'expérience à nous en inſtruire.

CHAPITRE IX.

De la justice considérée dans l'homme & les peuples policés.

QUEL amour l'homme a-t-il pour la justice ? pour le savoir, qu'on élève un citoyen au-dessus de tout espoir & de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'orient.

Assis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses peuples. Le doit-il ? non. Toute taxe a les besoins de l'Etat pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins, est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant, malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de despote asiatique qui ne commette cette injustice, & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait ? que l'amour de l'homme pour la justice est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération, & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des lois sages, d'établir une excellente forme de gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples ſont voiſins ; ils ſont, à certains égards, dans une dépendance réciproque ; ils ſont en conſéquence forcés de faire entre eux des conventions & de créer un droit des gens. Le reſpectent-ils ? oui ; tant qu'ils ſe craignent réciproquement ; tant qu'une certaine balance de pouvoir ſubſiſte entre-eux. Cette balance eſt-elle rompue ; la nation la plus puiſſante viole ſans pudeur ces conventions (*26*). Elle devient injuſte, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le reſpect tant vanté des hommes pour la juſtice, n'eſt jamais en eux qu'un reſpect pour la force.

Cependant, point de peuple qui, dans la guerre, ne réclame la juſtice en ſa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle poſition ? lorſque ce peuple eſt entouré de nations puiſſantes qui peuvent prendre part à ſes querelles. Quel eſt alors l'objet de ſa réclamation ? de montrer dans ſon ennemi un voiſin injuſte, ambitieux, redoutable ; d'exciter contre lui la jalouſie des autres peuples, de s'en faire des alliés, & de ſe fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la juſtice, c'eſt d'accroître ſa puiſſance & d'aſſurer ſa ſupériorité ſur une nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la juſtice, n'eſt donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'aſſurer de cette vérité, ſuppoſons qu'uniquement occupés de leurs affaires domeſtiques, les voiſins de deux nations rivales ne puiſſent prendre part à leurs querelles & leur prêter ſecours, qu'arri-

vera-t-il ? c'eſt que ſans appel à la juſtice & ſans égard à l'équité, la nation la plus puiſſante portera le fer & le feu chez la nation ennemie. Son droit ſera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorſqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Cluſiens; « quelles offenſes, lui dirent les ambaſſa-» deurs romains, les Cluſiens vous ont-ils faites »? Brennus, à cette demande, ſe prit à rire. « Leur of-» fenſe, répondit-il, c'eſt le refus qu'ils font de par-» tager leurs terres avec moi. C'eſt la même que vous » ont faite jadis, & ceux d'Albe, & les Fidénates, » & les Ardéates; que vous faiſoient naguère les » Véiens, les Carpenates, une partie des Faliſques » & des Volſques. Pour vous en venger, vous avez » pris les armes, vous avez lavé cette injure dans leur » ſang, vous avez aſſervi leurs perſonnes, pillé leurs » biens, ruiné leurs villes & leurs campagnes: & en » ceci vous ne leur avez fait, ni tort, ni injuſtice; » vous avez obéi à la plus ancienne des lois, qui » donne au fort le bien du foible; loi ſouveraine dans » la nature, qui commence aux dieux, & finit aux » animaux. Etouffez donc, ô Romains! votre pitié » pour les Cluſiens. La compaſſion eſt encore inconnue » aux Gaulois: ne leur en inſpirez pas le ſentiment, » ou craignez qu'ils n'aient auſſi pitié de ceux que » vous opprimez ».

Peu de chefs de nations ont l'audace & la franchiſe de Brennus. Leurs diſcours ſeront différens; leurs actions ſont les mêmes, & dans le fait, tous ont le même mépris pour la juſtice (27).

L'hiſtoire du monde n'eſt que le vaſte recueil des preuves multipliées de cette vérité (28). Les invaſions des Huns, des Gots, des Vandales, des Suèves, des Romains, les conquêtes, & des Eſpagnols & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos croiſades; tout prouve que dans leurs entrepriſes, c'eſt leur force, & non la juſtice que les nations conſultent. Tel eſt le tableau que nous préſente l'hiſtoire. Or le même principe qui meut les nations, doit & néceſſairement & pareillement mouvoir les individus qui les compoſent. Que la conduite des nations nous éclaire donc ſur la nôtre.

CHAPITRE X.

Le particulier, comme les nations, n'eſtime, dans la juſtice, que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure.

Un homme eſt-il, par rapport à ſes concitoyens, à-peu-près dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre ; cet homme n'aime dans la juſtice (29) que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cauſe en effet, ſinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les conquérans (30) ? Le conquérant, dit le corſaire Démétrius à Alexandre, eſt un homme qui, à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourſes, égorge cent mille citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui, plus injuſte que ce dernier, eſt plus nuiſible à la ſociété. Le voleur eſt l'effroi du particulier. Le conquérant eſt, comme le deſpote, le fléau d'une nation. Qui détermine notre reſpect pour les Alexandre, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouche, les Raffiat ? la puiſſance des uns & l'impuiſſance des autres. Dans le brigand, ce n'eſt pas proprement le crime, mais la foibleſſe qu'on mépriſe (31). Le conquérant ſe préſente comme fort. On veut être fort, on ne peut mépriſer ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel qu'en tous les cas l'exercice lui en eſt agréable, parce qu'il lui en rappelle l'exiſtence. Tout homme deſire une grande puiſſance, & tout homme ſait qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être à la fois toujours juſte & puiſſant. On fait ſans doute de ſon pouvoir un uſage meilleur ou moins bon, ſelon l'éducation différente qu'on a reçue : mais enfin quelqu'heureuſe qu'elle ait été, il n'eſt point de grand qui ne commette encore des injuſtices. L'abus du pouvoir eſt lié au pouvoir, comme l'effet l'eſt à la cauſe. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit (32).

Ce vers eſt un axiome moral confirmé par l'expérience ; & cependant perſonne ne refuſe une grande place, dans la crainte de s'expoſer à la tentation prochaine d'une injuſtice. L'amour de l'équité eſt donc toujours en nous ſubordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que ſon bonheur. S'il reſpecte l'équité, c'eſt le beſoin qui l'y néceſſite (33).

S'élève-t-il un différend entre deux hommes à-peu-près égaux en force & en puiſſance ; tous deux contenus par une crainte réciproque, ont recours à la juſtice : chacun en réclame la deciſion. Pourquoi ? pour intéreſſer le public en ſa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine ſupériorité ſur ſon adverſaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifeſtement

plus puiſſant que l'autre, puiſſe impunément l'outrager; alors ſourd au cri de la juſtice, il ne diſcute plus, il commande. Ce n'eſt, ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible & le puiſſant; mais la force, le crime & la tyrannie. C'eſt à ce titre que le divan donne le nom de ſéditieuſes aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement ſentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes, c'eſt la plus forte.

CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute espèce de gouvernement, est le seul moteur des hommes.

DANS chaque forme de gouvernement, dit Montesquieu, il est un différent principe d'action. « La » crainte, dans les états despotiques, l'honneur dans » les monarchiques, la vertu dans les républicains, » sont ces divers principes moteurs ».

Mais sur quelle preuve Montesquieu (*a*) fonde-t-il

(*a*) La crainte, dit Montesquieu, est le principe moteur des empires despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit, au contraire, le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation que les objets constans du desir de presque tous les citoyens. Or, dans les états despotiques, il n'en est que deux, l'un, le desir de l'argent, l'autre, la faveur du prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il est, selon le même écrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente: l'un est l'honneur; il s'applique aux états monarchiques: l'autre est la vertu; il n'est applicable qu'aux républiques.

Les mots *honneur* & *vertu* ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonymes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots

cette assertion ? est-il bien vrai que la crainte, l'honneur & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers gouvernemens ? ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les empires ; & que si Montesquieu, moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales ? Il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les citoyens :

---

ne diffèrent donc entre eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si Montesquieu ne se fût pas proposé de donner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes constitutions des états, & leurs diverses législations. Si la vertu, comme il le dit, est le principe d'activité des états républicains ; ce n'est, du moins, que dans des républiques pauvres & guerrières. L'amour de l'or & du gain est celui des républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les gouvernemens l'homme obéit à son intérêt ; mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine, à cet égard, les mœurs des peuples, plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillans que solides.

il

il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit, en tous les siècles & dans tous les pays, rapporter la conduite differente des hommes. En effet, dans toute nation, le pouvoir est, ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme; ou comme à Venise & en Pologne, réparti entre plusieurs; ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le corps entier de la nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet, c'est-à dire, celui de plaire à la puissance suprême, de se la rendre favorable, & d'obtenir, par ce moyen, quelque portion ou émanation de son autorité.

Du Gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire; la suprême puissance réside dans les seules mains du Sultan. Ce Sultan, communément mal élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices; est il sans humanité, sans amour de la gloire; sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets: les courtisans, uniquement jaloux de sa faveur, modèlent leur conduite sur la sienne; ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays on ne voit, ni Timoléon, ni Léonidas, ni Régulus, &c. De tels citoyens

ne peuvent éclorre qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grèce, où l'homme vertueux, assuré de l'estime nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un état despotique, quel respect auroit-on pour un homme honnête? le Sultan, unique dispensateur des récompenses & des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil favori y marche égal au héros. Dans tout gouvernement de cette espèce, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du despote, souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du citoyen, n'y peut former des hommes justes & vertueux.

Du Gouvernement de plusieurs.

Dans ces gouvernemens, la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de grands. Le corps des nobles est le despote (34). L'objet de ces nobles est de retenir le peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or, pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire? entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le pouvoir ſuprême eſt-il dans un état également réparti entre tous les ordres de citoyens ; la nation eſt le deſpote. Que deſire t-elle ? le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on ſa faveur ? par les ſervices qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre, eſt juſte & vertueuſe : alors l'amour du pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les néceſſiter à l'amour de la juſtice & des talens.

Quel eſt le produit de cet amour ? la félicité publique.

La puiſſance ſuprême partagée dans toutes les claſſes des citoyens, eſt l'ame qui, répandue également dans tous les membres d'un Etat, le vivifie, le rend ſain & robuſte.

Qu'on ne s'étonne donc point ſi cette forme de gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les citoyens libres & heureux n'y obéiſſent qu'à la légiſlation qu'eux mêmes ſe ſont donnée ; ils ne voient au deſſus d'eux que la juſtice & la loi ; ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au phyſique, c'eſt l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu ; n'exiſte-t-il plus de dépendance entre les diverſes claſſes de citoyens ; eſt-il, ou comme en Perſe un homme, ou comme en Pologne un corps de grands dont l'intérêt s'iſole de celui de leur nation : l'on n'y rencontre que

des oppreſſeurs & des opprimés, & les citoyens ſe partagent en deux claſſes, l'une d'eſclaves, & l'autre de tyrans.

Si Monteſquieu eût médité profondément ces faits, il eût ſenti qu'en tous les pays, les hommes ſont unis par l'amour du pouvoir; mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, ſelon que la puiſſance ſuprême, ou ſe réunit, comme en orient, dans les mains d'un ſeul; ou ſe diviſe, comme en Pologne, dans le corps des grands; ou ſe partage, comme à Rome & à Sparte, dans les divers ordres de l'état; que c'eſt à la manière différente dont le pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la juſtice pour la juſtice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, eſt la baſſeſſe avec laquelle les rois eux-mêmes honorèrent l'injuſtice dans la perſonne de Cromwel. Ce Cromwel, inſtrument aveugle & criminel de la liberté future de ſon pays, n'étoit qu'un brigand injuſte & redoutable. Cependant à peine eſt-il nommé protecteur, que tous les princes chrétiens courtiſent ſon amitié, tous s'efforcent, par leurs députations & leurs ambaſſadeurs, de légitimer, autant qu'il eſt en eux, les crimes de l'uſurpateur. Perſonne alors ne s'indigna de la baſſeſſe avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injuſtice n'eſt donc jamais mépriſée que dans le foible. Or ſi le principe moteur des monarques & des nations entières l'eſt des individus qui les compoſent,

on peut donc assurer, qu'uniquement occupé d'accroître sa considération, l'homme n'aime dans la justice que la puissance & la félicité qu'elle lui procure.

C'est à ce même motif qu'il doit son amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la Vertu.

Le mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage* (*a*), à la *charité*, n'a donc qu'une signification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la société.

Lorsque les qualités de cette espèce sont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation est heureuse au-dedans, redoutable au-dehors & recommandable à la postérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conséquent toujours respectée, doit au moins en certains pays réfléchir pouvoir & considération sur le vertueux. Or c'est cet amour de la considération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu.

(*a*) *Virtus*, dit Cicéron, est un dérivé du mot *vis*. Sa signification naturelle est *fortitudo*. Aussi a-t-il en grec la même racine. Force & courage sont les premières idées que les hommes purent se former de la vertu.

Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phraſe eſt dans la bouche de tous, & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'auſtère anachorète à jeûner, prendre le cilice & la diſcipline ? l'eſpoir du bonheur éternel ; il craint l'enfer & déſire le paradis.

Plaiſir & douleur, ces principes productifs des vertus monacales, ſont auſſi les principes des vertus patriotiques. L'eſpoir des récompenſes les fait éclorre. Quelqu'amour déſintéreſſé qu'on affecte pour elles, *ſans intérêt d'aimer la vertu*, *point de vertu*. Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ſes diſcours, mais dans ſes actions. Quand je parle, je mets un maſque : quand j'agis, je ſuis forcé de l'ôter. Ce n'eſt plus alors ſur ce que je dis, c'eſt ſur ce que je fais que l'on me juge : & l'on me juge bien.

Qui plus que le clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté ? & qui mieux que l'hiſtoire même du clergé prouve la fauſſeté de cet amour ?

En Bavière, l'électeur, dit-on, a pour l'entretien de ſes troupes, de ſes juſtices & de ſa cour, moins de revenu que le clergé pour l'entretien de ſes prêtres. Cependant en Bavière, comme par-tout ailleurs, le clergé prêche la vertu de pauvreté. C'eſt donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour ſavoir le cas réel qu'on fait de la vertu, ſuppoſons la reléguée près d'un prince dont elle ne puiſſe attendre, ni grâce, ni faveur. Quel reſpect à ſa cour aura-t-on pour la vertu ? aucun. On n'y peut eſtimer

que la baſſeſſe, l'intrigue & la cruauté déguiſées ſous les noms de décence, de ſageſſe & de fermeté. Un viſir y donne-t il audience ; les grands proſternés à ſes pieds, daigneront à peine jeter un regard ſur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces courtiſans eſt forcé : c'eſt un effet de leur crainte : ſoit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces courtiſans, ajoutera-t-on, mépriſent l'idole qu'ils encenſent. Il n'en eſt rien. On hait le puiſſant, on ne le mépriſe point. Ce n'eſt pas la colère du géant, c'eſt celle du pygmée qu'on dédaigne. Son impuiſſance le rend ridicule. Quelque choſe qu'on diſe, l'on ne mépriſe point réellement ce qu'on n'oſe mépriſer en face. Le mépris ſecret prouve foibleſſe, & celui dont on ſe targue en pareil cas, n'eſt que la vanterie d'une haine impuiſſante (35). L'homme en place eſt le géant moral ; il eſt toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu eſt paſſager ; celui qu'on rend à la force eſt éternel. Dans les forêts, c'eſt le lion, & non le cerf qu'on reſpecte. La force eſt tout ſur la terre. La vertu ſans crédit s'y éteint. Si dans les ſiècles d'oppreſſion elle a quelquefois jeté le plus grand éclat ; ſi lorſque Thèbes & Rome gémiſſoient ſous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus naiſſent & s'arment, c'eſt que le ſceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran ; c'eſt que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puiſſance. N'y fraie-t-elle plus de route ; le tyran s'eſt il, à la faveur du luxe & de la molleſſe, affermi ſur le trône ; a-t-il

plié le peuple à la ſervitude : il ne naît plus alors de ces vertus ſublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore ſi utiles à l'univers. Le germe de l'héroïſme eſt étouffé.

En Orient, une vertu mâle ſeroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cauſe du peuple, y paſſeroit pour ſéditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec ſon armée ; le ravage l'accompagne, & la déſolation le ſuit. Un Indien courageux l'arrête : « O Thamas, » lui dit-il, es-tu Dieu ? agis donc en Dieu : es-tu » Prophète ? conduis nous dans la voie du ſalut : es- » tu Roi ? ceſſe d'être barbare ; que par toi le peuple » ſoit protégé, & non détruit. Je ne ſuis point, lui » répond Thamas, un Dieu, pour agir en Dieu ; un » Prophète, pour montrer la voie du ſalut ; un Roi, » pour rendre les peuples heureux. Je ſuis un homme » envoyé dans la colère du ciel pour viſiter les na- » tions (36) ». Le diſcours de l'Indien fut traité de ſéditieux (37), & la reponſe de Thamas applaudie de l'armée.

S'il eſt au théâtre un caractère généralement admiré ; c'eſt celui de Léontine. Cependant quelle eſtime à la cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractère ? ſa magnanimité effrayeroit les favoris, & le peuple, à la longue, toujours l'écho des grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de ſéjour dans une cour

d'Orient prouve ce que j'avance. La fortune & le crédit y ſont ſeuls reſpectés. Comment y aimer la vertu ? comment la connoître ? pour s'en former des idées nettes (38), il faut habiter un pays où l'utilité publique ſoit l'unique meſure du mérite des actions humaines. Ce pays eſt encore inconnu des géographes. Mais les Européens, dira-t on, ſont du moins, à cet égard, très-différens des Aſiatiques. S'ils ne ſont pas libres, du moins ne ſont-ils pas encore entièrement dégradés par l'eſclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.

CHAPITRE XIII.

De la manière dont la plupart des Européens conſidèrent la vertu.

La plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la ſpéculation : c'eſt un effet de leur éducation. Ils la mépriſent dans la pratique : c'eſt un effet de la forme de leurs gouvernemens.

Si l'Européen admire dans l'hiſtoire, applaudit au théâtre des actions généreuſes, auxquelles l'Aſiatique ſeroit ſouvent inſenſible, c'eſt, comme je viens de le dire, l'effet de ſon inſtruction.

L'étude de l'hiſtoire grecque & romaine en fait partie. A cette lecture, quelle ame encore ſans intérêt & ſans préjugés ne ſe ſent pas affectée des mêmes

ſentimens patriotiques qui, jadis, animoient les anciens héros ! L'adoleſcence ne refuſe point ſon eſtime à des vertus qui, conſacrées par le reſpect univerſel, ont été célebrées dans tous les ſiècles par les écrivains les plus illuſtres.

Faute de la même inſtruction, l'Aſiatique n'éprouve pas les mêmes ſentimens, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands-hommes. Si l'Européen les admire ſans les imiter, c'eſt qu'en preſqu'aucun gouvernement ces vertus ne conduiſent point aux grandes places, & qu'on n'eſtime réellement que le pouvoir.

Qu'on me préſente dans l'hiſtoire ou ſur le théâtre un grand homme Grec, Romain, Breton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront : je me livrerai d'autant plus volontiers à ce ſentiment, que je ne me comparerai point à ce héros. Que ſa vertu ſoit forte & la mienne foible, je m'en déguiſerai la foibleſſe ; je rejetterai ſur la différence des lieux, des temps & des circonſtances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais ſi ce grand-homme eſt mon concitoyen, pourquoi ne l'imiterai-je point dans ſa conduite ? ſa préſence doit humilier mon orgueil. Puis-je me venger ; je me venge : je blâme en lui ce que je reſpecte dans les anciens. J'inſulte à ſes actions généreuſes : je le punis de ſon mérite, & je mépriſe du moins hautement en lui ſon impuiſſance.

Ma raiſon qui juge la vertu des morts, me con-

traint d'eſtimer dans la ſpéculation les héros qui ſe ſont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïſme ancien produit un reſpect involontaire dans toute ame qui n'eſt point encore entièrement dégradée. Mais dans mon concitoyen cet héroïſme m'eſt odieux. J'éprouve en ſa préſence deux ſentimens contradictoires, l'un d'eſtime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulſions différentes, je hais le héros vivant; je dreſſe un trophée ſur ſa tombe, & ſatisfais ainſi mon orgueil & ma raiſon. Lorſque la vertu eſt ſans crédit, ſon impuiſſance me met en droit de la mépriſer, & j'en profite. La foibleſſe attire l'inſulte (39) & le dédain.

Pour être honoré de ſon vivant, il faut être fort (40). Auſſi le pouvoir eſt-il l'unique objet du deſir des hommes. Qu'ils aient à choiſir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Ariſtide; c'eſt au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractère d'Enée eſt plus juſte & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? c'eſt qu'Achille eſt fort; c'eſt qu'on deſire encore plus d'être puiſſant que juſte, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'eſt toujours le pouvoir & la conſidération que l'on recherche. Pourquoi exiger au théâtre que la vertu y triomphe toujours du vice? qui fut l'inventeur de cette règle? le ſentiment intérieur & confus qu'on n'aime dans la vertu que la con-

ſidération qu'elle procure. Les hommes ne ſont vraiment jaloux que de commander ; & c'eſt cet amour de la puiſſance qui fournit au légiſlateur le moyen de les rendre, & plus fortunés, & plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du pouvoir eſt, dans l'homme, la diſpoſition la plus favorable à la vertu.

Si la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organiſation particulière, ou d'une grâce de la divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organiſés par la nature, ou prédeſtinés par le ciel pour être vertueux. Les lois bonnes ou mauvaiſes, la forme plus ou moins parfaite des gouvernemens, n'auroient que peu d'influence ſur les vertus des peuples. Les ſouverains ſeroient dans l'impuiſſance de former de bons citoyens; & l'emploi ſublime de légiſlateur ſeroit, pour ainſi dire, ſans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un deſir commun à tous (tel eſt le deſir de commander); le légiſlateur pouvant toujours attacher eſtime, richeſſe, enfin puiſſance, ſous quelque dénomination que ce ſoit, à la pratique des vertus, il peut toujours y néceſſiter les hommes. Dans une excellente légiſlation, les ſeuls vicieux ſeroient les fous. C'eſt donc toujours à l'abſurdité

plus ou moins grande des lois qu'il faut, en tout pays, attribuer la plus ou moins grande ſtupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel, en inſpirant à tous l'amour du pouvoir, leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naiſſent vertueux, ſi tous naiſſent ſuſceptibles d'une paſſion qui peut les rendre tels ?

Cette vérité clairement expoſée, c'eſt au légiſlateur, c'eſt aux magiſtrats à découvrir enſuite dans l'amour univerſel des hommes pour la puiſſance, les moyens d'aſſurer la vertu des citoyens & le bonheur des peuples.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, ſi j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ſes deſirs, ſes idées & ſes actions à ſa félicité ; que l'amour de la vertu eſt en lui toujours fondé ſur le deſir du bonheur ; qu'il n'aime dans la vertu que la richeſſe & la conſidération qu'elle lui procure ; & qu'enfin, juſqu'au deſir de la gloire, tout n'eſt, dans l'homme, qu'un amour déguiſé du pouvoir. C'eſt dans ce dernier amour que ſe cache encore le principe de l'intolérance. Il en eſt de deux eſpèces, l'une civile, l'autre religieuſe.

CHAPITRE XV.

De l'Intolérance civile.

L'HOMME naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses concitoyens, que le conquérant d'envahir les trésors & les provinces de ses voisins.

Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il emploie à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est, en certains pays, le crime le plus sévérement puni ? la contradiction. Quel forfait fit en France inventer le supplice oriental de la cage de fer ? quel infortuné y renferma-t-on ? fut-ce le militaire

lâche & ſans génie qui dirigea mal un ſiège, défendit mal une place, & qui, par ineptie, jalouſie ou trahiſon, laiſſa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir ? fut-ce le miniſtre qui ſurchargea le peuple d'impôts (41), & dont les édits furent deſtructifs du bonheur public ? non : le malheureux condamné à ce ſupplice fut un gazetier de Hollande, qui, critiquant peut-être trop amèrement les projets de quelques miniſtres françois (42), fit rire l'Europe à leurs dépens (43).

Quel homme en Eſpagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots ? Eſt-ce le juge qui vend la juſtice, le gouverneur qui méſuſe de ſon pouvoir ? non : mais le colporteur qui vend, pour vivre, quelques livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté eccléſiaſtique. A qui, dans certaines contrées, donne-t on le nom de mauvais citoyen ? Eſt-ce au frippon qui vole & diſſipe la caiſſe nationale ? de tels forfaits preſque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là ſeul eſt mauvais citoyen, qui, dans une chanſon ou une épigramme, a ri de la fripponnerie ou de la frivolité (44) d'un homme en place.

J'ai vu des pays où le diſgracié n'eſt pas celui qui fait le mal, mais celui qui révèle ſon auteur. Met on le feu à la maiſon ; c'eſt l'accuſateur qu'on châtie, & l'incendiaire qu'on careſſe. Dans de tels gouvernemens, ſouvent le plus grand des crimes eſt l'amour de la patrie & la réſiſtance aux ordres injuſtes du puiſſant.

Pourquoi le mérite eſt-il toujours ſuſpect au miniſtre inepte ? d'où naît ſa haine pour les gens de lettres (45) ? de ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ſes mépriſes (46).

Sous le nom de fous, l'on attachoit jadis des ſages à la perſonne des princes ; & ſous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité (47). Ces fous déplurent : leur charge a par-tout été ſupprimée ; & c'eſt peut être la ſeule réforme générale que les ſouverains aient faite dans leur maiſon. Ces fous ſont les derniers ſages qu'on ait ſoufferts auprès des grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'eſt pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & penſe d'après lui : les grands le ſavent & l'en haïſſent. Ils ſentent à cet égard la borne de leur autorité. C'eſt aux hommes de cette eſpèce qu'il eſt ſur-tout défendu de penſer & d'écrire ſur les matières d'adminiſtration. Qu'en arrive-t-il ? c'eſt que, privés du conſeil de gens inſtruits, les rois ſacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puiſſance réelle & durable. En effet, ſi le prince n'eſt fort que de la force de ſa nation ; ſi la nation n'eſt forte que de la ſageſſe de ſon adminiſtration ; & ſi les hommes chargés de cette adminiſtration ſont néceſſairement tirés du corps de la nation, il eſt impoſſible, dans un gouvernement où l'on perſécute l'homme qui penſe, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produiſe de grands miniſtres. Le danger

de

de s'instruire y détruit l'instruction, & le peuple gémit sous le sceptre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le despote & sa nation (48).

L'intolérance de cette espèce est un écueil où se brisent tôt ou tard les plus grands empires.

CHAPITRE XVI.

L'intolérance est souvent fatale aux princes.

Le pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un prince desire-t-il des sujets sans idées, sans énergie, sans caractère (49), enfin des automates, toujours obéissans à l'impression qu'il leur donne; s'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors: il sera le tyran de ses sujets, & le mépris de ses voisins.

Telle est la disposition du despote. Qui la lui fait desirer? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même, c'est sur mes peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir: c'est donc leur résistance & leur contradiction qui, rappelant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroient les plus insupportables. S'il défend en conséquence la pensée à ses sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la

félicité de sa nation, peu lui importe de mal gouverner; mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible se tait, s'abrutit & cesse de penser; parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un Etat; faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient?

En Perse, dit Chardin, on peut, jusques dans les cafés, parler hautement & censurer impunément le visir. Le ministère qui veut être averti du mal qu'il fait, sait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des pays plus barbares que la Perse.

Mais du moment où le citoyen pourra tout penser, tout écrire; que de livres faits sur des matières qu'il n'entendra pas! que de sottises les écrivains ne diront-ils pas! Tant mieux: ils en laisseront moins à faire aux visirs. La critique relevera les erreurs de l'auteur: le public s'en moquera; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du temps & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent livre en suppose une infinité de mauvais. Les tragédies de la passion durent précéder celle d'Héraclius, de Phèdre, de Mahomet, &c. Que la presse cesse d'être libre (50), l'homme en place, non averti de ses fautes, en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes

les ſottiſes que l'écrivain eût dites (51). Or il importe peu à une nation qu'un auteur dite des ſottiſes; c'eſt tant pis pour lui : mais il lui importe beaucoup que le miniſtre n'en faſſe point; c'eſt tant pis pour elle.

La liberté de la preſſe n'a rien de contraire à l'intérêt général (52) : cette liberté eſt dans un peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes ſont chargés de l'entretenir ? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus ſoigneuſement à ſa conſervation, qu'une fois éteinte, il eſt preſque impoſſible de la rallumer. Un peuple déjà policé tombe-t-il dans l'abrutiſſement, quel remède à ce mal ? Nul autre que la conquête : elle ſeule peut redonner de nouvelles mœurs à ce peuple & le rendre de nouveau célebre & puiſſant. Un peuple eſt-il avili ; qu'il ſoit conquis. C'eſt le vœu d'un citoyen honnête ; d'un homme qui s'intéreſſe à la gloire de ſa nation, qui ſe croit grand de ſa grandeur & heureux de ſon bonheur. Le vœu du deſpote n'eſt pas le même, parce qu'il ne ſe confond point avec ſes eſclaves ; parce qu'indifférent à leur gloire, comme à leur bonheur, il n'eſt touché (53) que de leur ſervile obéiſſance.

Le ſultan aveuglément obéi eſt content. Que d'ailleurs ſes ſujets ſoient ſans vertus, que l'empire s'affoibliſſe, qu'il périſſe par la conſomption, peu lui importe : il ſuffit que la durée de la maladie en cache la véritable cauſe, & qu'on ne puiſſe en accuſer l'ignorance du médecin. La ſeule crainte des ſultans & de leurs viſirs, c'eſt une convulſion ſubite dans l'empire.

Il en eſt des viſirs, comme des chirurgiens; leur unique deſir, c'eſt que l'Etat & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils preſcrivent, leur réputation eſt ſauve; ils s'en inquiètent peu.

Dans les gouvernemens arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment préſent. On ne demande point au peuple, induſtrie & vertu, mais ſoumiſſion & argent. Semblable à l'araignée qui ſans ceſſe entoure de nouveaux fils l'inſecte dont elle fait ſa proie, le ſultan, pour dévorer plus tranquillement ſes peuples (54), les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, ſuſpendu en eux tout mouvement; quel ſecours en attendre contre l'attaque d'un voiſin puiſſant? Mais le ſultan ne prévoit-il pas qu'en conſéquence lui & ſes ſujets ſubiront bientôt le joug du vainqueur? Le deſpotiſme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'eſt l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoiſonné & bat la mère qui le lui arrache. Quel cas ſous ſon règne fait-on d'un citoyen vrai & courageux? C'eſt un fou qu'on punit comme tel (55). Quel cas ſous ce même règne fait-on d'un citoyen bas & vil (56)? C'eſt un ſage qu'on récompenſe comme tel. Les ſultans veulent-ils être flattés (57); ils le ſont. Qui peut ſe refuſer conſtamment à leurs deſirs? qui peut ſous un pareil gouvernement s'intéreſſer vivement au bonheur public? Seroient-ce quelques ſages répandus çà & là dans un empire? On eſt ſourd à leur conſeil. Leurs

lumières n'éclairent perſonne. Ce ſont des lampes dans des tombeaux. A qui le deſpote ſe confie-t il ? à des hommes qui vieillis dans les antichambres en ont l'eſprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipitèrent les Stuards à leur ruine. « Quelques prélats, dit un illuſtre Anglois, s'étant apperçus de » la bigotte foibleſſe de Jacques premier, en profitèrent pour lui perſuader que la tranquillité publique dépendoit de l'uniformité du culte, c'eſt à-» dire, de certaines cérémonies religieuſes. Jacques » le crut, tranſmit cette opinion à ſes deſcendans. » Quels en furent les ſuites ? l'exil & la ruine de ſa » maiſon ».

» Lorſque le ciel, dit Velléïus Paterculus, veut » châtier un ſouverain, il lui inſpire le goût de la » flatterie (58) & la haine de la contradiction. Au » même inſtant l'entendement du ſouverain s'obſcurcit : il fuit la ſociété des ſages, marche dans les » ténèbres, tombe dans les abîmes & ſelon le proverbe latin, paſſe de la fumée dans le feu ». Si tels ſont les ſignes de la colère du ciel, contre quel ſultan n'eſt-il pas irrité ? Qui d'entre eux choiſit ſes favoris parmi les citoyens les plus vrais & les plus éclairés ? Le philoſophe Anacharſis, dira-t-on, flatta baſſement un roi de Chypre. Il fut par l'ordre du prince pilé dans un mortier : oui, mais ce mortier s'eſt perdu.

» De quelle manière parle-t-on de moi & de mon » gouvernement, diſoit un empereur de la Chine à » Confucius ; chacun, répond le philoſophe, ſe tait,

» tous gardent un morne silence. C'est ce que je de-
» sire, reprend l'empereur. Et c'est ce que vous devriez
» craindre, réplique le philosophe. Le malade flatté
» est abandonné : sa fin est prochaine. Il faut révéler
» au monarque les défauts de son esprit, comme les
» maladies de son corps. Sans cette liberté, l'état &
» le prince sont perdus ». Cette réponse déplut à l'empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt présent de l'orgueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à venir, & les peuples sont princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'est pas moins agréable aux peuples qu'aux souverains.

Les peuples veulent, comme les rois, être courtisés & flattés. La plupart des orateurs d'Athènes n'etoient que de vils adulateurs de la populace. Prince, nation, particulier (59) ; tout est avide d'eloges. A quoi rapporter ce desir universel ? à l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puissance à laquelle se joint toujours l'idée du bonheur.

Qui me contredit rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de foiblesse à laquelle se joint toujours l'idée du malheur. Le desir de la louange est commun à tous ; mais trop sensibles à cette louange, les

peuples ont quelquefois donné le nom de bons patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec transport la vertu de sa nation, mais qu'on ne soit pas aveugle sur ses vices. L'élève le plus vraiment aimé, n'est pas le plus loué. Le véritable ami n'est point adulateur.

Les particuliers ne sont que trop portés à vanter les vertus de leurs concitoyens ; ils font cause commune avec eux. Notre adulation pour nos compatriotes, n'est point la mesure de notre amour pour la patrie. En général point d'homme qui n'aime sa nation. L'amour des François est naturel au François. Pour devenir mauvais citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les lois me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore, s'il est possible, ses concitoyens & plus illustres & plus heureux. En Angleterre les vrais patriotes sont ceux qui s'élèvent avec le plus de force contre les abus du gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre ? à celui qui loue le plus bassement l'homme en place : & cependant quel citoyen ! quel patriote !

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la solution d'une infinité de problèmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie ? c'est que toute vérité de cette espèce contredit toujours quelque opinion générale-

ment accréditée, prouve la foibleſſe ou la fauſſeté d'une infinité d'eſprits, & qu'une infinité de gens par conſéquent ont intérêt de haïr & d'en perſécuter l'auteur.

Le frère Côme perfectionne l'inſtrument de la taille: il opère d'une manière nouvelle : cette manière eſt à la fois moins dangereuſe & moins douloureuſe. Qu'importe ? L'orgueil des chirurgiens fameux en eſt humilié; ils le perſécutent, veulent le bannir de France; ils ſollicitent une lettre de cachet, & le haſard veut qu'on la refuſe.

Si l'homme de génie eſt preſque par-tout plus vivement pourſuivi que l'aſſaſſin, c'eſt que l'un n'a que les parens de l'aſſaſſiné, & l'autre tous ſes concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une dévote demander à la fois au miniſtre, la grâce d'un voleur & l'empriſonnement d'un janſéniſte & d'un déiſte. Quel motif la déterminoit ? ſon orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on aſſaſſine, pourvu que ce ne ſoit ni moi, ni mon confeſſeur ! ce que je veux, c'eſt qu'on ait de la religion ; c'eſt que le déiſte par ſes raiſonnemens ne bleſſe plus ma vanité.

Nous éclaire-t on ; on nous humilie. Porte-t-on la lumière au nid des petits hiboux ; ſon éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres ſont ces petits hiboux. Qu'on leur préſente quelques idées claires & lumineuſes, ils crieront qu'elles ſont dangereuſes, fauſſes (60) & puniſſables.

Sous quel prince & dans quel pays eſt on impunément grand-homme? En Angleterre, ou ſous le règne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de gouvernement, ou ſous tout autre ſouverain, la récompenſe des talens, c'eſt la perſécution. Les idées fortes & grandes ſont preſque par-tout proſcrites. Les auteurs le plus généralement lus, ſont ceux qui rendent d'une manière neuve & ſaillante les idées communes. Ils ſont loués parce qu'ils ne ſont pas louables, parce qu'ils ne contrediſent perſonne. La contradiction inſupportable à tous, l'eſt ſur-tout aux grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les luthériens? Ce prince, dit-on, ſe repentit de les avoir perſécutés. Soit : mais dans quel moment? Lorſqu'après avoir abdiqué l'empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, diſoit-il alors, trente montres ſur ma table & pas deux qui marquent au même inſtant préciſément la même heure (*a*). Comment donc imaginer qu'en fait de religion, je ferois penſer tous les hommes de la même manière? Quel étoit ma folie & mon orgueil! Plût-au-ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion! il eût été plus juſte, plus tolérant & plus vertueux. Que de ſemences

(*a*) Un domeſtique de Charles-Quint entre étourdiment dans ſa cellule, renverſe une table & briſe les trente montres poſées deſſus. Charles ſe prend à rire; plus heureux que moi, dit-il au domeſtique, tu trouves enfin le ſeul moyen de les mettre d'accord.

de guerres il eût étouffées ! Que de sang humain il eût épargné.

Nul prince, nul homme même n'assigne des bornes à son pouvoir. Ce n'est point assez de régner sur un peuple, de commander aux idées de ses concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. Rousseau n'aime point la musique françoise. Son sentiment est sur ce point d'accord avec celui de toutes les nations de l'Europe. Il le déclare dans un ouvrage; mille voix s'élèvent contre lui; il faut le faire pourrir dans un cachot. On sollicite une lettre de cachet; & le ministre heureusement trop sage pour l'accorder, ne veut point exposer la nation françoise à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne se porte l'intolérance humaine. Prétendre sur ce point corriger l'homme, c'est vouloir qu'il préfère les autres à lui, c'est vouloir changer sa nature. Le sage ne veut pas l'impossible. Il se propose de désarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner ? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force diffèrent d'opinions, aucun d'eux ne s'insulte, parce qu'on offense rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenser.

A quelles causes attribuer entre militaires la politesse des disputes ? à la crainte du duel. Entre les gens de lettres, à quelle cause attribuer cette même politesse ? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de collége. Or qu'on juge par ces deux exemples, de ce que produiroit sur les citoyens la crainte encore plus efficace des lois.

Des lois sévères peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la loi me défende d'insulter à ceux d'autrui; mon intolérance enchaînée par les édits du magistrat, ne se portera point à des violences. Mais que par imprudence le gouvernement m'affranchisse de la crainte du duel, du ridicule & des lois, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes sectes religieuses ses sont persécutées en est la preuve.

CHAPITRE XVIII.

De l'intolérance religieuse.

Cette espèce d'intolérance est la plus dangereuse. L'amour du pouvoir en est le motif, & la religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie? l'homme assez audacieux pour penser d'après lui, pour croire plus à sa raison qu'à celle des prêtres & pour se déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du ciel ne l'est jamais que de son orgueil humilié. Le prêtre est le même dans presque toutes les religions.

Aux yeux d'un muphti comme à ceux d'un bonze, un incrédule est un impie que doit frapper le feu du ciel; un homme qui destructeur de la société, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du ſage, ce même incrédule eſt un homme qui ne croit pas au conte de ma mère l'oie. Mais que manque-t-il à ce conte pour être une religion ? Rien ; ſinon qu'un grand nombre de gens en ſoutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du maſque de la charité, aient en tout temps été les plus atroces ? Quoi le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi des gens honnêtes ſe haïſſent & ſe perſécutent ſans honte pour des diſputes de mots, ſouvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de luthériens, de calviniſtes, de catholiques, de mahométans, &c. ?

En anathématiſant le kalender ou le derviche, le moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce derviche, le vrai impie, le vrai ſcélérat, eſt ce chrétien, ce pape, ce moine qui ne croit pas à Mahomet ? Faut-il qu'éternellement condamnée à la ſtupidité, chaque ſecte approuve en elle ce qu'elle déteſte dans les autres ?

Qu'on ſe rappelle quelquefois la parabole ingénieuſe d'un peintre célèbre. Tranſporté, dit-il, en rêve aux portes du paradis, le premier objet qui frappe mes yeux eſt un vieillard vénérable : à ſes clefs, à ſa tête chauve, à ſa longue barbe, je reconnois Saint-Pierre. L'apôtre ſe tient ſur le ſeuil des portes céleſtes. Une foule de gens s'avance vers lui. Le premier qui ſe préſente eſt un papiſte. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant aſſez honnête homme. Entre donc, répond le ſaint, & place-toi au banc

des catholiques. Vient après un réformé, il lui présente la même requête ; il en reçoit la même réponse ; place-toi, dit le saint, parmi les réformés. Arrivent ensuite des marchands de Smyrne, de Bagdad, de Bassora, &c. Ils étoient musulmans, avoient toujours été vertueux, & Saint-Pierre leur fit prendre place parmi les musulmans. Enfin vient un incrédule. Quelle est ta secte, demanda l'apôtre, d'aucune, monseigneur ; j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer ; mais où te mettre ? choisis toi-même : assis-toi près de ceux qui te paroissent les plus raisonnables.

Plût-au-ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendît plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité soit la récompense de l'examen. Les prières les plus efficaces pour en obtenir la connoissance, sont, dit-on, l'étude & l'application. O moines stupides ! avez-vous jamais fait cette prière ?

Qu'est-ce que vérité ? Vous l'ignorez, & vous persécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas ; & vous avez canonisé les dragonnades des Cévènes, & vous avez élevé à la dignité de saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'inquisition & massacra les Albigeois (61) ; & sous Charles IX, vous faisiez aux catholiques un devoir du meurtre des réformés ; & dans ce siècle enfin si éclairé, si philosophe, où la tolérance recommandée dans l'évangile, devroit être la vertu de tous les hommes, il est des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence

pour la religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de ſang & de maſſacre, ce jour affreux de Saint-Barthelemi, où l'orgueil ſacerdotal ſe promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le ſultan ſuivi du bourreau parcourt les rues de Conſtantinople demandant le ſang du chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'eſt vous qui diſtribuez aux chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O religions! (quelles que vous ſoyiez) vous êtes toutes d'un ridicule palpable; encore ſi vous n'étiez que ridicules, l'homme d'eſprit ne releveroit point vos abſurdités (62). S'il s'en fait un devoir, c'eſt que ces abſurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance (63), ſont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverſes religions quelles ſont celles qui portent plus de haine aux autres ſectes? la catholique & la juive. Cette haine eſt elle dans leurs miniſtres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zèle ſtupide & mal entendu; la différence entre le vrai & le faux zèle eſt frappante. On ne peut s'y méprendre (*a*). Le

(*a*) Ce que je dis du zèle, je le dis de l'humilité. Quelque ſot qu'on ſuppoſe un cardinal, il ne l'eſt jamais aſſez pour ſe croire vraiment humble, lorſqu'il ſe donne à Rome pour le protecteur d'un empire tel que la France. La vraie humilité refuſeroit un titre auſſi faſtueux. Non que je veuille nier la ſtupidité de quelques prélats. Mais leurs ambitieuſes prétentions prouvent moins l'habileté

premier eſt toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité; il pardonne à tous & ne nuit à perſonne. Telle eſt au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du Fils de Dieu (*a*).

---

du clergé que la ſottiſe des peuples. Pendant mon ſéjour au Japon, me diſoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Sama*, c'eſt-à-dire, *Monſeigneur la Grue*, ſans que je me rappelaſſe malgré moi le nom de quelque évêque.

(*a*) Jéſus n'exerça nulle domination ſur la terre. S'il eût voulu que le ſacerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à ſes apôtres. Or leurs ſucceſſeurs en font encore à nous montrer leur commiſſion & le titre d'un pareil legs.

CHAPITRE XIX.

L'intolérance & la perſécution ne ſont pas de commandement divin.

A QUI Jéſus donna-t-il le nom de races de vipères ? Fut-ce aux Païens, aux Eſſeniens, à ces Saducéens (64) qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'exiſtence de Dieu ? non : ce fut aux Phariſiens, ce fut aux prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres catholiques méritent encore ce même nom ? A quel titre perſécutent-ils un Hérétique ? Il ne penſe pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes préciſément dans la même croyance, c'eſt prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux, & la même phyſionomie : c'eſt un ſouhait contre nature. L'héréſie eſt un nom que le puiſſant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux ſiennes. L'héréſie eſt locale, comme l'orthodoxie. L'hérétique eſt un homme de la ſecte non dominante dans la nation où il vit. Cet homme moins protégé, & par conſéquent plus foible, peut être impunément inſulté. Pourquoi faut-il qu'il le ſoit ? pourquoi le fort perſécuteroit-il le foible juſque dans ſes opinions ?

Si les miniſtres de Neufchâtel, accuſateurs de Rouſſeau

Rouſſeau (65), fuſſent nés Athéniens ou Juifs, ils euſſent donc, à titre de forts, également pourſuivi Socrate ou Jéſus. O! éloquent Rouſſeau, que la faveur du grand Prince qui vous protégea contre de tels fanatiques, vous venge bien de leur inſulte! Vous n'eûtes point à rougir de l'eſtime de ces ſtupides : elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres; elle eût taché vos talens. Vous fûtes perſécuté au nom de la Divinité, mais non par elle.

Qui s'élève avec plus de force que le Fils de Dieu contre l'intolérance? Ses apôtres veulent qu'il faſſe deſcendre le feu du ciel ſur les Samaritains, il les en reprend aigrement. Les apôtres alors animés de l'eſprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent proſcrits & non proſcripteurs.

Le Ciel ne confère à perſonne le droit de maſſacrer l'hérétique. Jean n'ordonne point aux chrétiens de s'armer contre les païens (66). *Aimez-vous les uns les autres*, répète-t-il ſans ceſſe, *telle eſt la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Néron, je le ſais, pourſuivit dans les premiers chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la ſienne : mais Néron fut un tyran en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries; viole-t-on ſans remords la loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui*

nous ſoit fait ; on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolère les intolérans, ſe rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une égliſe ſe diſe perſécutée, lorſqu'on lui conteſte le droit de perſécuter, le Prince doit être ſourd à ſes ſollicitations. C'eſt ſur la conduite du Fils de Dieu que l'égliſe doit régler la ſienne. Or Jéſus & les apôtres laiſsèrent à l'homme le libre exercice de ſa raiſon : pourquoi l'égliſe lui en défendroit-elle l'uſage ? nul n'a droit ſur l'air que je reſpire, ni ſur la plus noble fonction de mon eſprit, ſur celle de juger par moi-même. Seroit ce aux autres que j'abandonnerois le ſoin de penſer pour moi ? j'ai ma conſcience, ma raiſon, ma religion & ne veux avoir ni la conſcience, ni la raiſon, ni la religion du Pape. Je ne veux point modeler ma croyance ſur celle d'autrui dit un archevêque de Cantorbéri. Chacun répond de ſon ame : c'eſt donc à chacun à examiner,

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle eſt la croyance qui lui paroît la plus raiſonnable.

Quoi, dit Jean Gerſon, chancelier de l'Univerſité de Paris, le ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la ſoumettrois à celle des autres ; & ce ſeroit eux qui me guideroient dans ma manière de vivre & de mourir !

Mais un homme peut-il préférer ſa raiſon à celle de ſa nation ? un tel orgueil eſt-il légitime ? pourquoi

non? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec lesquelles il pesoit jadis les destinées des héros; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Bayle, & de l'autre l'opinion des nations italiennes, françoises, espagnoles, &c.; le dernier des plateaux s'éléveroit comme chargé de nul poids. La diversité & l'absurdité des differens cultes prouvent le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des peuples. La sagesse divine elle-même, parut dit l'Ecriture, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam*, scandale aux Juifs, folie aux yeux des nations. Je ne dois, en fait de religion, nul respect à l'opinion d'un peuple : c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'Etre suprême. Le magistrat lui même, uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la société. Nul prince; nul prêtre, ne peut poursuivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel motif la loi défendroit elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame? mon ame est mon bien. C'est de la nature que je tiens le droit de penser & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers chrétiens exposèrent aux nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice

de la vertu, & le menſonge de la vérité, l'expoſition de leur ſentiment n'eut ſans doute rien de criminel. Dans quel moment les chrétiens méritèrent-ils la haine & le mépris des nations? Lorſque brûlant le temple des idoles, ils voulurent par la violence arracher le païen à la religion qu'il croyoit la meilleure (67). Quel étoit le but de cette violence? la force impoſe ſilence à la raiſon; elle proſcrit tel culte rendu à la Divinité; mais que peut-elle ſur la croyance? Croire, ſuppoſe des motifs pour croire. La force n'en n'eſt point un. Or ſans motif, on ne croit pas réellement; c'eſt tout au plus ſi l'on croit croire (68).

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raiſon & la loi naturelle. Cette dernière loi eſt ſainte; elle eſt de Dieu; il ne l'a point annullée. Il la confirme au contraire dans ſon évangile.

Tout prêtre qui ſous le nom d'ange de paix excite les hommes à la perſécution, n'eſt donc point, comme on le croit, dupe d'un zèle ſtupide (69) & mal entendu. Ce n'eſt point à ſon zèle, c'eſt à ſon ambition qu'il obéit.

CHAPITRE XX.

L'intolérance eſt le fondement de la grandeur du clergé.

LA doctrine, la conduite du prêtre, tout prouve ſon amour pour le pouvoir. Que protége-t-il ? l'ignorance. Pourquoi ? c'eſt que l'ignorant eſt crédule ; c'eſt qu'il fait peu d'uſage de ſa raiſon, qu'il penſe d'après les autres, qu'il eſt facile à tromper, & qu'il eſt dupe du plus groſſier ſophiſme (70).

Qu'eſt-ce que le prêtre perſécute ? la ſcience. Pourquoi ? c'eſt que le ſavant ne croit pas ſans examen ; c'eſt qu'il veut voir par ſes yeux, & qu'il eſt plus difficile à tromper. Le ſavant a pour ennemis, bonze, derviche, bramine, enfin tout miniſtre de quelque religion que ce ſoit. En Europe les prêtres ſe ſont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit faites des Antipodes, & l'autre des taches dans le ſoleil ; ils ont proſcrit dans Bayle la ſaine logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre ; ils ont forcé ce Philoſophe à s'expatrier (71) ; ils ont jadis accuſé tous les grands-hommes de magie (72) ; & maintenant que la magie a paſſé de mode, ils accuſent encore d'athéiſme & de matérialiſme (73) ceux qu'en qualité de ſorciers, ils euſſent jadis fait brûler.

Le ſoin du prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture inſtructive leur eſt interdite. Le prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obſcure & ne s'y occupe qu'à boucher les crevaſſes par leſquelles la lumière pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le philoſophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renverſent un empire fondé ſur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talens, il eſt l'ennemi ſecret des vertus humaines. Le prêtre en nie ſouvent juſqu'à l'exiſtence. Il n'eſt à ſes yeux d'actions vertueuſes que les actions conformes à ſa doctrine, c'eſt à-dire à ſes intérêts. Les premières des vertus ſont la foi & la ſoumiſſion au ſacerdoce : ce n'eſt qu'à ſes eſclaves qu'il accorde le nom de ſaints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus diſtinct que les idées de vertu & de ſainteté? Celui-là eſt vertueux qui fait le bien de ſes concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en eſt pas de même du mot ſainteté. Un hermite, un moine s'impoſe la loi du ſilence, ſe feſſe toutes les nuits, ſe nourrit de légumes cuites à l'eau, dort ſur la paille, offre à Dieu ſa mal-propreté & ſon ignorance; il peut à force de macérations faire fortune en paradis; on peut le décorer de l'auréole; mais s'il n'a fait aucun bien ſur la terre, il n'eſt pas honnête. Un ſcélérat ſe convertit à la mort, il eſt ſauvé, il eſt bienheureux; mais il n'eſt pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juſte & noble.

Les cloîtres ſont les minarets d'où l'on tire communément les ſaints. Mais en général que ſont les moines ? des fainéans, des hommes proceſſifs, dangereux dans la ſociété & dont le voiſinage eſt à redouter. Que prouve leur conduite ? qu'il n'eſt rien de commun entre la religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette, ſubſtituer une morale nouvelle à cette morale théologique, qui toujours indulgente aux tours perfides que ſe jouent les différentes ſectes (74), ſanctifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que ſe reprochent réciproquement les Janſéniſtes & les Moliniſtes (*a*), & leur commande enfin de dépouiller leurs concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un deſpote d'Aſie veut que ſes ſujets concourent de tout leur pouvoir à ſes plaiſirs ; qu'ils apportent à ſes pieds leur hommage & leurs richeſſes. Les prêtres papiſtes exigent pareillement l'hommage & les richeſſes des catholiques.

Eſt-il un moyen d'accroître leur puiſſance & leurs tréſors qu'ils n'aient employé ? a-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté ; ils ont été cruels & barbares.

(*a*) Qui n'a point ri de voir les jéſuites accuſer tant de fois les parlemens de révolte, de ſédition, & les citer devant le prince, comme l'écolier devant le préfet ? La France, diſoit-on alors, eſt un pays d'eſclaves où chacun s'accuſe d'être ſéditieux.

Du moment qu'instruits par l'expérience, les prêtres ont su qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on présentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Moloc qu'au doux Jésus, c'est sur la terreur qu'ils ont voulu fonder leur empire : ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif & l'hérétique, emprisonner le Janséniste & le Déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'inquisition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Espagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la manière de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les prêtres s'appercevant que la puissance sacerdotale s'accroissoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le moine impunément sourd au cri de la compassion, aux larmes de la misère & aux gémissemens de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talens. Ce fut par la confiscation des biens ; ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il usurpa enfin sur les peuples une autorité supérieure à celle des magistrats & souvent même à celle des rois. Mais quelle main hardie osa jeter dans un royaume chrétien les fondemens d'un pareil tribunal ? L'ambition sacerdotale l'édifia ; la stupidité des peuples & des princes la laissa faire.

N'est-il donc plus dans l'église catholique de Fénélon & de Fitz-James qui, touchés des maux de leurs semblables, voient avec horreur un pareil tri-

bunal ? Il eſt encore des Janſéniſtes aſſez vertueux pour déteſter l'inquiſition, lors même qu'elle brûle un jéſuite ; mais en général on n'eſt point à la fois religieux & tolérant. Humanité ſuppoſe lumière.

Un eſprit éclairé ſait que la violence fait des hypocrites & la perſuaſion des chrétiens ; qu'un hérétique eſt un frère qui ne penſe pas comme lui ſur certains dogmes métaphyſiques ; que ce frère privé du don de la foi eſt à plaindre, non à punir (*a*), & que ſi nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que réſulte-t-il de l'intolérance religieuſe ? le malheur des nations. Qui ſanctifia l'intolérance ? l'ambition ſacerdotale. L'exceſſif amour du moine pour le pouvoir produiſit ſon exceſſive barbarie. Cruel par ſyſtême, le moine l'eſt encore par ſon éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout prêtre catholique doit en général être atroce (*b*). Auſſi dans les pays ſoumis

(*a*) Le moine s'occupe ſans ceſſe à chercher dans les écritures quelques paſſages dont l'interprétation ſoit favorable à l'intolérance. Mais ne ſait-on pas que ſi les ſaintes écritures ſont de Dieu, les interprétations ſont des hommes ?

(*b*) Le guerrier franc & brave eſt communément humain. Sa franchiſe & ſon courage le mettent au-deſſus de toute crainte. Le prêtre, au contraire, eſt cruel. Pourquoi ? c'eſt qu'il eſt foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, ſi la femme eſt la plus cruelle, c'eſt qu'en général elle eſt foible & ſans courage. *La cruauté eſt toujours l'effet de la crainte, de la foibleſſe & de la couardiſe.*

à sa puissance, exerça-t-il en tous les temps tout ce que peuvent imaginer l'injustice & la cruauté la plus raffinée. Si d'une religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres ; si tout dégoûtant du sang versé dans un Auto-da-fé, il ose dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au ciel, qu'on ne s'en étonne point, le moine est ce qu'il doit être. Couvert du sang hérétique, il doit se regarder comme le vengeur de la divinité. Quel instant néanmoins pour implorer sa clémence ? Ses mains seroient-elles pures, parce que l'église les déclareroit telles ? Quel corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorsqu'elles tendoient à l'accroissement de son pouvoir !

C'est assez de l'aveu de l'église pour sanctifier un crime. J'ai considéré les diverses religions, & j'ai vu leurs divers sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs semblables. J'ai vu les diverses superstitions servir de marche-pied à l'orgueil ecclésiastique. Quel est donc, me suis-je dit, le vrai impie ? Est-ce l'incrédule ? Non : mais le fanatique (75) ambitieux. C'est lui qui, persécuteur, assassin de ses frères, enviant à l'exécuteur des vengeances célestes le plaisir de tourmenter les hommes dans les enfers, se présente pour remplir ses abominables fonctions sur la terre ; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit par une mort prompte, hâter encore sa damnation &, par une gradation inouie de cruauté, que cet homme son sem-

blable, fût au même instant arrêté, empriſonné, jugé, maudit, brûlé & damné.

CHAPITRE XXI.

Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance ; moyen de s'oppoſer à ſes effets.

Le levain de l'intolérance eſt indeſtructible ; il ne s'agit que d'en ſuſpendre le développement & l'action. Des lois ſévères doivent donc les réprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt perſonnel ; le magiſtrat en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il lorſque, ſous le maſque de la religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés ?

Les hommes ſont de leur nature intolérans. Le ſoleil de la raiſon les éclaire-t-il un moment ; qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des lois ſages, & ſe mettre dans l'heureuſe impuiſſance de ſe nuire, lorſqu'ils ſeront de nouveau ſaiſis de l'accès d'une rage intolérante.

De bonnes lois peuvent également contenir le dévôt furieux & le prêtre perfide. L'Anglerre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en ſont la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont ſur cet objet

ouvert enfin les yeux de ces peuples. Ils sentent que la liberté de penser est de droit naturel ; que penser produit le besoin de communiquer ses pensées, & que dans un peuple, comme dans un particulier, l'indifférence à cet égard est un signe de stupidité.

Qui n'éprouve pas le besoin de penser, ne pense pas. Il en est de l'esprit comme du corps : ne fait-on point usage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'esprit. Lorsque l'intolérance a comprimé l'ame des citoyens, lorsqu'elle en a détruit le ressort, alors l'esprit de vertige & d'aveuglement se répand sur une nation.

Le toucher de Midas, disent les poètes, changeoit tout en or : la tête de Méduse transformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en idiots (76), tout ce qui se trouve dans l'atmosphère de sa puissance. C'est elle qui dans l'orient porta ces premiers germes de stupidité qu'y développa depuis le despotisme. C'est l'intolérance qui condamne au mépris de l'univers présent & à venir, toutes ces contrées superstitieuses dont les habitans paroissent réellement plutôt appartenir à la classe des brutes qu'à celle des hommes.

Il n'est qu'un cas où la tolérance puisse devenir funeste à une nation, c'est lorsqu'elle tolère une religion intolérante ; telle est la catholique (*a*). Cette

(*a*) Sans la puissance des princes catholiques, les papistes, aussi stupides & peut-être plus intolérans que les juifs, tomberoient dans le même mépris.

religion devenue la plus puiſſante dans un Etat, y répandroit encore le ſang de ſes ſtupides protecteurs ; c'eſt un ſerpent qui piqueroit le ſein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y ſoit attentive ! ſes princes ont intérêt d'embraſſer le papiſme : il leur offre de grands établiſſemens pour leurs frères, leurs enfans, &c. Ces princes une fois catholiques voudront forcer la croyance de leurs ſujets ; & duſſent-ils encore verſer le ſang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la ſuperſtition & de l'intolérance fument encore. Un léger ſouffle peut les rallumer & embraſer l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie ? je l'ignore. La Hollande ſeroit-elle sûre de s'y ſouſtraire ? le Breton lui-même pourroit-il du haut de ſes dunes long-temps braver la fureur du catholique ? Le foſſé des mers eſt une barrière impuiſſante contre le fanatiſme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croiſade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre & traiter un jour les Bretons, comme il traita jadis les Albigeois ?

Que le ton inſinuant du catholique n'en impoſe pas aux proteſtans. Le même prêtre qui regarde en Pruſſe l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une héréſie (77). Qui le rend en ces pays ſi différent de lui-même ? ſa foibleſſe en Pruſſe & ſa puiſſance en France.

Qu'on conſidère la conduite des chrétiens d'abord

foibles ; ce ſont des agneaux : devenus forts, ce ſont des tigres.

Inſtruites par leurs malheurs paſſés, les nations ne ſentiront-elles jamais la néceſſité d'enchaîner le fanatiſme & de bannir de toute religion le dogme monſtrueux de l'intolérance ? Qui dans ce moment même ébranle le trône de Conſtantinople & ravage la Pologne ? le fanatiſme. C'eſt lui qui défendant au catholique Polonois d'admettre le diſſident au partage de ſes privilèges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. En vain impute-t-on au ſeul orgueil des grands les malheurs actuels de ces contrées ; ſans la religion les grands n'euſſent point armé la nation ; & l'impuiſſance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la patrie. Le papiſme eſt l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Conſtantinople, c'eſt le fanatiſme muſulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le chrétien grec, l'arme en ſecret contre l'empire dont il auroit été le défenſeur.

Plût au ciel que ces deux exemples & préſens & frappans des maux produits par l'intolérance religieuſe, fuſſent les derniers de cette eſpèce, & que déſormais indifférens à tous les cultes, les gouvernemens jugeaſſent les hommes ſur leurs actions & non ſur leur croyance : qu'ils regardaſſent les vertus & le génie comme les ſeuls titres à la faveur publique ; appriſſent que ce n'eſt point de l'horloger papiſte, turc, ou réformé, mais du meilleur, qu'il faut acheter ſa

montre ; & qu'enfin ce n'eſt point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talens qu'il faut confier les places.

Tant que le dogme de l'intolérance ſubſiſte, l'univers moral renferme dans ſon ſein le germe de nouvelles calamités. C'eſt un volcan demi-éteint qui ſe rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la déſolation.

Telles ſont les craintes d'un citoyen qui, ſincère ami des hommes, ſouhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, ſuffiſamment prouvé dans cette ſection, qu'en général toutes les paſſions factices & en particulier l'intolérance civile & religieuſe, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguiſé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront ſans doute fait oublier au lecteur les motifs qui m'ont néceſſité à cette diſcuſſion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, ſi toutes les paſſions citées ci-deſſus ſont factices, tous par conſéquent en ſont ſuſceptibles. C'eſt pour faire plus évidemment encore ſentir cette vérité, que je lui préſente de nouveau le tableau de généalogie des paſſions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

Un principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité ? un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur : c'est de ces deux sentimens réunis dans l'homme & toujours présens à son esprit que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi (*a*). Cet amour de soi engendre le desir du bonheur ; le desir du bonheur celui du pouvoir ; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition & généralement à toutes les passions factices (*b*) qui, sous des noms

(*a*) Tout, jusqu'à l'amour de soi, est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer ; à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

(*b*) Nos divers caractères sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier, c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est, selon Hume, & celui des gens de guerre à-peu-près le même en tout pays, & celui des ministres des dieux, dans tous les siècles, les empires & les religions.

divers, ne ſont en nous qu'un amour du pouvoir déguiſé & appliqué aux divers moyens de ſe le procurer.

Ces moyens ne ſont pas toujours les mêmes. Auſſi voit-on les hommes, ſelon les poſitions où ils ſe trouvent, & le gouvernement ſous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richeſſes, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talens, &c. mais y marcher conſtamment.

Si l'on ſe rappelle maintenant ce que j'ai dit ſections 2, 3 & 4 de cet ouvrage :

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit ;

2°. Que cette égale aptitude eſt en eux une puiſſance morte, ſi elle n'eſt vivifiée par les paſſions;

3°. Que la paſſion de la gloire eſt celle qui met le plus communément cette puiſſance en action;

4°. Que tous en ſont ſuſceptibles dans les pays où la gloire conduit au pouvoir ;

La concluſion générale que j'en tirerai, c'eſt que tous les hommes organiſés comme le commun d'entre eux peuvent être animés de l'eſpèce de paſſion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La ſeule objection à laquelle il me reſte à répondre eſt celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire (78) : mais cette paſſion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force ſuffiſant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit ?

Pour réſoudre cette queſtion, je ſuppoſe que j'ai

concentré tout mon bonheur dans la poſſeſſion de la gloire : alors cette paſſion auſſi vive que l'amour de moi même, ſe confondra néceſſairement en moi avec ce ſentiment. Il s'agit donc de prouver que le ſentiment de l'amour de ſoi, commun à tous les hommes, eſt le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquiſition des plus grandes idées.

CHAPITRE XXIII.

De la force du ſentiment de l'amour de ſoi.

Le ſentiment de l'amour de ſoi différemment modifié dans les différens hommes, eſt eſſentiellement le même dans tous. Ce ſentiment eſt indépendant de la fineſſe plus ou moins grande des organes. On peut être ſourd, aveugle, boſſu, boiteux & avoir le même deſir de ſa conſervation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaiſir.

Ni la force, ni la foibleſſe du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du ſentiment de l'amour de ſoi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes & n'ont cependant pas la même organiſation. S'il étoit un moyen de meſurer la force de ce ſentiment, ce ſeroit par ſa *conſtance*, ſon unité &, ſi

j'oſe le dire, par ſa préſence habituelle. Or à tous ces égards le ſentiment de l'amour de ſoi eſt le même dans tous les hommes.

C'eſt ce ſentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre comme d'une épée pour triompher des plus grands obſtacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'eſt ce ſentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque individu, veille ſans ceſſe à ſa conſervation. Or ſi l'amour de ſoi eſt à cet égard le même dans tous, tous ſont donc ſuſceptibles du même degré de paſſion, par conſéquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit. Mais j'admets pour un moment que le ſentiment de l'amour de ſoi ſe fît moins vivement ſentir à l'un qu'à l'autre : il eſt certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, ſeroit par conſéquent très-petite & qu'elle n'influeroit en rien ſur les eſprits.

Un mécanicien ne détourne d'un fleuve que la partie néceſſaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de ſon rivage ; il laiſſe le ſurplus des eaux ſuivre leur cours & ſe perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du ſentiment total de l'amour de ſoi que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'eſprit. Or cette partie eſt moins conſidérable qu'on ne le penſe. Conſulte-t-on ſur ce point l'expérience ; elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet,

ou d'une punition encore plus légère, ſuffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la lecture & des langues (79). Or cette eſpèce d'attention eſt, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes (*a*).

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes ſont des dons du haſard; que nous lui devons le premier ſoupçon de toute vérité nouvelle; que toutes les vérités de cette eſpèce ſont, pour ainſi dire, ſaiſies ſans attention; que leur découverte, par cette raiſon, a toujours été regardée comme une inſpiration, & qu'il n'eſt point en conſéquence de poète, ni de philoſophe à qui l'expreſſion harmonieuſe & brillante, claire & préciſe de ſes penſées, n'ait coûté plus de ſoins & de travail que ſes idées les plus heureuſes.

D'où il réſulte que tous les hommes organiſés comme le commun d'entre eux, ſont ſuſceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypothèſe où le ſentiment de l'amour de ſoi ne fût pas le même dans tous (hypothèſe ſans doute impoſſible) la petite différence qui ſe

(*a*) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfans que l'étude de la géométrie, c'eſt que les enfans éprouvent plus habituellement le beſoin de parler que de comparer enſemble des figures géométriques, & que le beſoin ſenti de l'attention, la rend toujours moins déſagréable & moins pénible.

trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence sur leur esprit.

En effet qu'on suppose le sentiment de l'amour de soi plus vif dans l'un que dans l'autre; ce sentiment comme l'expérience le prouve, n'en seroit pas moins également habituel dans eux. Or si toute supériorité d'esprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle (*a*), il est évident que dans cette

(*a*) Lorsqu'il s'agit d'esprit, le lecteur, pour bien saisir mes idées, doit rappeler à sa mémoire que l'esprit est le produit de l'attention, & l'attention celui d'une passion quelconque, & sur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hasard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une conversation, &c. des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées nouvelles; que ces objets seroient pour nous des semences stériles, si l'attention ne les fécondoit, c'est-à-dire, si nous n'avions un intérêt, un desir vif de les comparer, & d'observer les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances que ces objets ont entre eux & avec nous.

Si l'on dit souvent du grand-homme qu'il est fils du malheur, c'est qu'en général toujours occupé de s'y soustraire, l'homme est alors forcé de penser & de réfléchir. Il est donc toujours ce que le fait la position où il se trouve. Mais l'adversité est-elle si salutaire qu'on le dit? oui; dans la première jeunesse, lorsqu'on peut encore contracter l'habitude de penser & de réfléchir. Cet âge passé, le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. L'*infortune*, dit le proverbe écossois, *est saine à déjeûner, indifférente à dîner & mortelle à souper*. D'ailleurs l'adversité n'excite souvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce

ſuppoſition, tous les hommes ſeroient encore doués du degré de paſſion néceſſaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

CHAPITRE XXIV.

La découverte des grandes idées eſt l'effet de la conſtance dans l'attention.

Un deſir violent occaſionne ſouvent un effort d'eſprit plus vif que continu. Or l'acquiſition des grands talens ſuppoſe un travail opiniâtre & un deſir de s'inſtruire encore plus habituel que vif.

Quelque occupés que les gens du monde ſoient de leur fortune & de leurs plaiſirs, ils éprouvent par inſtant des deſirs de gloire. Pourquoi ces deſirs ſont-ils ſtériles en eux? c'eſt qu'ils ne ſont pas aſſez durables. C'eſt à la conſtance des deſirs que ſont attachés les grands ſuccès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'eſt que le deſir de voir leurs amans eſt en elles toujours plus habituel que le deſir de les en empêcher ne l'eſt à leurs ſurveillans.

Les habitans de Kamſchatka d'une ſtupidité ſans

qu'elle eſt ſouvent paſſagère. La paſſion de la gloire eſt plus durable, & par cette raiſon la plus propre à produire de grands-hommes & à former de grands talens.

égale à certains égards, ſont à d'autres, d'une induſtrie merveilleuſe. S'agit-il de ſe faire des vêtemens; leur adreſſe en ce genre, dit leur hiſtorien, ſurpaſſe celle des Européens (*a*). Pourquoi? c'eſt qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus ſujette aux intempéries de l'air, où par conſéquent le beſoin d'être vêtu ſe fait le plus habituellement ſentir. Or le beſoin habituel eſt toujours induſtrieux. Eprouve-t-on celui de la conſidération; procure-t-elle pouvoir (cet objet commun du deſir des hommes), on fait tout pour l'obtenir. C'eſt dans la poſſeſſion de cette eſtime qu'on concentre tout ſon bonheur; & c'eſt alors que le deſir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or ſi ce dernier ſentiment, comme l'expérience le prouve, eſt habituellement préſent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'eſpèce d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Tous les hommes organiſés comme le commun

(*a*) Si les habitans de Kamſchatka nous ſurpaſſent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talens ne ſont que la différente application du même eſprit à des genres divers.

Qui ſoulève une livre de plume ou de laine, ſoulève une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'induſtrie des habitans de Kamſchatka & la nôtre, tient donc à la différence de beſoins que doivent éprouver dans des climats différens, des peuples ſauvages ou policés.

d'entre eux, ſont donc ſuſceptibles non-ſeulement de paſſions, mais encore du degré habituel de paſſions ſuffiſant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient donc l'extrême inégalité des eſprits? De ce que perſonne ne voit préciſément (80) les mêmes objets : ne s'eſt préciſément trouvé dans les mêmes poſitions (81) ; n'a reçu la même éducation ; & de ce qu'enfin le haſard qui préſide à notre inſtruction ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'eſt donc à l'éducation priſe dans toute l'étendue du ſens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du haſard ſe trouve compriſe (82), qu'on peut rapporter l'inégalité des eſprits.

Pour completter les preuves de cette vérité, il ne me reſte qu'à montrer, dans la ſection ſuivante, les erreurs & contradictions où tombent ceux qui ſur ce même ſujet adoptent des principes différens des miens.

Je prendrai Rouſſeau pour exemple. C'eſt de tous les auteurs celui qui dans ſes ouvrages a traité cette queſtion avec le plus d'eſprit & d'éloquence. Je diſcuterai donc ſes principales opinions ; & ſi j'en démontre la fauſſeté & la contradiction, j'imagine que le public, alors moins attaché à ſes anciens préjugés, jugera ſans partialité mes principes, & ſe trouvera dans cette diſpoſition heureuſe & calme qui fait adopter toute idée juſte, quelque paradoxale qu'elle ait d'abord paru.

NOTES DE LA SECTION IV.

1. QUELQUES-UNS ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractère distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractère : elle leur est commune avec les Turcs, & généralement avec toutes les nations non accoutumées à une discipline sévère. Les François d'ailleurs en sont susceptibles. Le roi de Prusse en a dans ses armées, & tous y font l'exercice à la prussienne.

2. Les mots *loyal* & *poli* ne sont point synonymes. Un peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérencieux. Un tel peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négocians de tous les pays attestent la loyauté des commerçans anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

3. Dans une nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs citoyens, des caractères d'une certaine élévation. Des ames nobles & fières y seroient trop discordantes avec les autres.

4. En orient, quel est l'homme le plus loué ? le plus tyran, le plus craint & le plus détestable. Mais ce tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-temps après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au monarque d'orient pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses sujets ? il n'en est qu'un : c'est de réfléchir sur lui-

même, d'examiner s'il s'eſt toujours occupé du bonheur de ſes peuples, & ſi dans toutes ſes actions il n'a jamais conſulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent; il peut être sûr, quelque éloge qu'on lui donne, que ſon nom ſera le mépris de la poſtérité. La mort eſt la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du menſonge & de la flatterie.

Ce que la mort opère ſur les ſultans, la diſgrâce l'opère ſur ſes viſirs. Sont-ils en place; point d éloges qu'on ne leur prodigue, point de talens qu'on leur refuſe. En ſortent-ils; ils ne ſont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, ſouvent des hommes communs & ſans génie.

5. Le deſpote, toujours ſans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il ſe flatter que des peuples habitués à trembler ſous le fouet du pouvoir, aſſez vils pour ſe laiſſer lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puiſſant? Un monarque doit ſavoir qu'en briſant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un empire, le précipite à ſa ruine; que les étaies du trône deſpotique doivent s'affaiſſer ſous ſon poids; qu'uniquement fort de la force de ſon armée, cette armée défaite, ſes ſujets, affranchis de toute crainte, ceſſeront de combattre pour lui, que deux ou trois batailles ont, en orient, décidé du ſort des plus grands Etats. Darius, Tigrane, Antiochus, en ſont la preuve. Les Romains combattirent quatre cents ans pour ſubjuguer la libre Italie; & pour ſe ſoumettre la ſervile Aſie, ils ne firent que s'y préſenter.

6. Pour l'intérêt de ſa gloire & de ſa sûreté, le deſpote devroit regarder comme amis, ces mêmes philoſophes qu'il hait, & comme ennemis, ces mêmes courtiſans qu'il chérit, & qui, vils flatteurs de tous ſes vices, l'excitent aux crimes qui préparent ſa chûte.

7. A quel ſigne diſtingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime ? tous deux font des lois, tous deux infligent le ſupplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces lois ; tous deux emploient la force de la communauté, c'eſt-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs édits, ou pour repouſſer l'attaque de l'ennemi. Oui : mais ils diffèrent, dit Locke, en ceci, c'eſt que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour ſatisfaire des fantaiſies & s'aſſervir ſes concitoyens ; & que le ſecond s'en ſert pour ſe rendre reſpectable à ſes voiſins, pour aſſurer aux citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'uſage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, eſt un crime. C'eſt donc à la différente manière d'employer la force nationale, qu'on peut diſtinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le deſpotiſme au vertueux Tullius, ſeptième roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

9. Entre les diverſes cauſes du peu de ſuccès de la France dans la dernière guerre, ſi l'on compte la jalouſie, l'inexpérience des généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrène de l'imbécillité religieuſe qui commença dès-lors à s'étendre ſur tous les eſprits. Maintenant le François n'oſe plus penſer par lui-même. De jour en jour il penſera moins, & ſera de jour en jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel, qu'en Angleterre même il n'eſt preſque point de miniſtre qui ne voulût revêtir ſon prince du pouvoir arbitraire. L'ivreſſe d'une grande place fait oublier au miniſtre qu'accablé lui-même ſous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & ſa poſtérité en ſeront peut-être les premières victimes.

Qui fait chercher les grands emplois ? ſeroit-ce le deſir

d'y faire le bien? qui ne ſeroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les deſire, c'eſt moins pour l'utilité publique que pour la ſienne propre. Les hommes ne naiſſent donc pas auſſi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté ſuppoſe amour des autres, & c'eſt en nous ſeuls que ſe concentre tout notre amour.

11. Le deſir du pouvoir eſt général; & ſi, pour y parvenir, tous les hommes ne s'expoſent point aux mêmes dangers, c'eſt que l'amour de la conſervation eſt, dans la plupart d'entre eux, en équilibre avec l'amour de la puiſſance.

12. En preſque tout pays, l'on donne à la force la préférence ſur la juſtice. En France, l'on met l'avocat à la taille; l'on en exempte le lieutenant. Pourquoi? c'eſt que l'un eſt juſqu'à un certain point repréſentatif de la juſtice, & l'autre de la force.

13. Quels ſont les ennemis d'un homme célèbre? ſes rivaux & preſque tous ſes contemporains. Sa préſence les humilie. De qui l'homme illuſtre eſt-il loué? de l'étranger; l'étranger eſt ſans envie. C'eſt la poſtérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des temps. L'eſtime de l'étranger eſt pour l'homme de lettres preſque l'unique récompenſe qu'il puiſſe maintenant attendre de ſes travaux.

14. Eſt-on intérieurement contraint de reconnoître, dans un autre, plus d'eſprit qu'en ſoi, on le hait, ſa préſence importune; l'on veut ſe venger, s'en défaire; &, pour cet effet, ou on le force à s'expatrier, comme Deſcartes, Bayle, Maupertuis, &c. ou on le perſécute comme Monteſquieu, Voltaire, Rouſſeau, &c.

Il n'eſt point, dit-on, de grand-homme aux yeux de ſa femme ou de ſon valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on ſeroit

trop ſouvent forcé d'admirer ? on prend, dans ce cas, le parti ou de le quitter, ou de l'eſtimer peu.

Les grandeurs & les richeſſes peuvent quelque temps impoſer ſilence à l'envie ; mais elle s'en irrite en ſecret. On ne veut pas qu'un homme, déjà notre ſupérieur en naiſſance & en dignité, le ſoit encore en talens. Cet homme écrit-il comme Fréderic ; on ridiculiſe en lui le talent d'écrire qu'on admire dans Céſar, Cicéron, &c. On le voit à regret conſtater ſon mérite par un bon ouvrage. Eh quoi ! ſa ſeule converſation ne ſuffiroit-elle pas pour prouver ſon eſprit ? non, dans la converſation, les idées ſe ſuccèdent très-rapidement : on n'a le temps, ni de les conſidérer ſous toutes les faces, ni d'en apprécier la juſteſſe. D'ailleurs, le ton, le geſte de celui qui parle, la diſpoſition de celui qui écoute, tout peut en impoſer. On eſt donc toujours en droit de nier un pareil mérite ; on en uſe, & l'on ſe conſole.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'eſtime ? toute ſupériorité attire reſpect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite ſupportable ? c'eſt qu'elle le rend un peu mépriſable.

Le mérite réſervé donne à la fois une diſpoſition au reſpect & à la haine, & le mérite affable, une diſpoſition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit ſe contenter de peu d'eſtime. L'oubli du mérite en eſt le pardon. Les grands talens ſont quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu ſecret & général du plus grand nombre, ce n'eſt pas que l'eſprit s'exalte, c'eſt que la ſottiſe s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles ſatyriques ? la critique qu'on y fait des grands-hommes, les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point, à cet égard, la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancèrent ſi promptement le jeune Cimon aux

premières places, c'étoit pour mortifier Thémiſtocle. Ils s'ennuyoient d'eſtimer long-temps le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naiſſans ? ſouvent pour déprimer les talens reconnus. Pénètre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs ; on voit que le deſir d'obliger un homme a ſouvent moins de part au ſervice qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général, les pères honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de lettres, & donner à leur ſociété la préférence ſur toute autre : l'orgueil paternel en eſt humilié.

17. Si, comme on le dit, les lettres & la philoſophie ſont, en France, ſans protecteurs ; on peut, ſans être prophète, aſſurer que la génération prochaine y ſera ſans eſprit & ſans talens, & que de tous les arts, ceux de luxe y ſeront les ſeuls cultivés.

18. La violence & la perſécution ſont, en général, proportionnées au mérite du perſécuté. En tout pays, les hommes illuſtres ont éprouvé des diſgrâces. En Angleterre, il n'y a guères plus de cent cinquante ans qu'on y peut être impunément grand-homme.

19. Peu d'auteurs penſent d'après eux. La plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une manière à lui, ne doit pas s'attendre à l'eſtime de la poſtérité.

20. Jadis toujours à genoux devant les anciens, quiconque eût, en ſecret, préféré le Taſſe à Virgile, ou à Homère, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire ſon ſentiment, lorſqu'on ne le donne pas pour loi ? qui mieux que la diverſité des opinions peut éclairer le goût du public ?

21. Le prince & le magiſtrat redoutent ils le jugement de la poſtérité ; ils méritent communément ſon eſtime : ils ſont juſtes dans leurs édits & leurs ſentences. Il en eſt de même d'un auteur. A-t-il, en écrivant, la poſtérité préſente à ſon ſouvenir ; ſa manière de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes ; il s'aſſure de l'eſtime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les ſiècles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé, *Cenſure de Bélisaire*, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ſes aſſertions : il rappelle toujours à mon eſprit ce beau vers de Racine :

Eh quoi, Mathan ! d'un prêtre eſt-ce là le langage ?

23. Les citoyens auxquels on doit le plus de reſpect, ſont d'abord ces généraux & ces miniſtres habiles, dont la valeur ou la ſageſſe aſſure ou la grandeur, ou la félicité des empires ; mais après ces chefs de guerre ou de juſtice, quels citoyens ſont les plus utiles ? ceux qui perfectionnent les arts & les ſciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fourniſſent aux beſoins de l'homme, ou l'arrachent à ſes ennuis. Pourquoi donc marquer plus de conſidération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand géomètre, au grand poète & au grand philoſophe ? c'eſt que notre premier reſpect eſt pour un pouvoir à la poſſeſſion duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaiſir.

Le pouvoir eſt l'idole de la jeuneſſe & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelacer des myrthes à ſes lauriers.

Si ce même pouvoir eſt quelquefois le dédain du vieillard, c'eſt qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'eſt du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont ſenti la néceſſité d'aſſurer au cultivateur, & ſa récolte, & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture, doit-on s'étonner

que le fort crût avoir sur un terrein vague & stérile, autant de droit que le premier occupant ?

25. La résistance au puissant est réputée sédition & crime, même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un négociant anglois portées à la chambre des communes ! « Messieurs, dit-il, » vous n'imagineriez jamais les tours perfides que nous » font les nègres. Leur méchanceté est telle sur certaines » côtes d'Afrique, qu'ils préfèrent la mort à l'esclavage. » Sont ils achetés; ils se poignardent, se jettent dans des » puits. Autant de perdu pour l'acheteur. Jugez, par ce » fait, de la perversité de cette maudite race.

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens ? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine; aucune nation ne put lui résister. Rome devenue plus forte, cessa d'être juste. Ses habitans furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le puissant est toujours injuste. La justice entre les nations est toujours fondée sur une crainte réciproque, & de-là cet axiome politique :

Si vis pacem, para bellum.

Veux-tu la paix ? sois prêt à la guerre.

27. Aristote met le brigandage au nombre des différentes espèces de chasses. Solon, entre les diverses professions, compte celle de voleur. Il observe seulement qu'il ne faut voler ni ses concitoyens, ni les alliés de la république. Rome fut, sous le premier de ses rois, un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse & former des hommes.

28. Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les

les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des représailles l'établit chez des nations qu'une puissance à-peu-près égale force à respecter Sont-elles affranchies de cette crainte ; ont-elles affaire à des peuples sauvages ; dès ce moment le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux nations chrétiennes à parler de droit des gens, de loi naturelle & de vertu ? elles qui, sans outrage de la part des Indiens orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes & en chassent les habitans ; elles qui, dans les villages africains, portent, avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre, & en profitent pour faire des esclaves ; elles enfin qui, sans prétexte & sans offense de la part des Indiens occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs sujets, s'approprient leurs états, & oublient qu'il est un droit de *primo occupanti*.

L'église se vante de faire restituer les larcins & les dépôts volés : mais a-t-elle fait restituer les empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires ? de concert avec les princes, n'a-t-elle pas, au contraire, pillé le nouveau monde ? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin, par sa conduite, jeté du mépris sur les préceptes de cette loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs ?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde & plus petite que celle de l'église ? Qu'un prince prenne une maîtresse, qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public ; si ce goût ou cette maîtresse est défavorable aux projets de l'église, le prêtre s'élève & crie à l'impiété. Mais que ce même prince porte la dévastation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offensé ; qu'il fasse périr quatre cent mille hommes dans cette expédition, qu'il surcharge ses sujets d'impôts, le prêtre garde le silence. Belle morale que celle du clergé catholique !

29. On aime, dit-on, la juſtice. Mais les magiſtrats en ſont les organes; &, chargés par état de l'adminiſtrer, ils doivent ſur-tout protéger l'innocence. La protègent-ils réellement? une affaire criminelle eſt en Eſpagne & en Angleterre inſtruite de deux manières différentes. Celle où l'on donne un avocat à l'accuſé, où l'on fait publiquement ſon procès, eſt, ſans contredit, celle où l'innocence eſt le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des juges. C'eſt la meilleure. Pourquoi n'eſt-elle pas adoptée? pourquoi les magiſtrats n'en ſollicitent-ils pas l'admiſſion? c'eſt qu'ils imaginent que plus leurs ſentences ſeront arbitraires, plus ils inſpireront de crainte, & plus ils acquerront de pouvoir ſur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'eſt donc, ni naturel, ni commun aux hommes. Or, comment ſe dire ami de l'humanité, lorſqu'on ne l'eſt pas même de la juſtice?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puiſſance, en peut être difficilement ſéparée. On reſpecte juſqu'à l'apparence du pouvoir. C'eſt à ce ſentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le ſuicide. On ſuppoſe une grande puiſſance à qui mépriſe aſſez la vie pour ſe donner la mort. A quelle autre cauſe, ſinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'exceſſive haine des femmes ſages pour les hommes d'un certain goût? les Alexandre, les Socrate, les Solon, les Catinat, étoient des héros, des amis fidèles, des citoyens honnêtes. On peut donc, avec ce certain goût, ſervir utilement, & ſa famille, & ſa patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en ſont ſoupçonnés? c'eſt qu'elles ont ſur eux peu de puiſſance. Or, ce défaut de pouvoir leur eſt inſupportable. Ce ſont autant d'eſclaves de moins dans leur empire. Ils ſont donc coupables d'un crime que la mort ſeule peut expier.

31. C'eſt la force qui rend un monarque reſpectable à

un monarque. Philippe second travaille à son bureau ; il se sent un besoin ; il appelle, personne ne vient. Son bouffon se met à rire. De quoi ris-tu, dit le roi ? du respect, de l'estime & de la crainte que vous inspirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, si vous cessiez d'être fort, & que vos autres sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

32. L'enthousiasme de l'équité se fait rarement sentir aux princes. Peu d'entre eux sont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité, le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains ; il porte la guerre en Afrique, & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux sont peut-être les seules réellement entreprises pour le bonheur des nations. Gélon & Catherine II partageront donc, à cet égard, l'estime de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des souverains ; qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quelques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opère, est celui où l'intérêt du puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux sujets & pour affoiblir le pouvoir féodal ? celui où les orgueilleux vassaux de la couronne marchoient égaux aux souverains. Alors l'ambition des monarques ordonna l'affranchissement des peuples.

Que les princes d'orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des sujets, ne les aime point. C'est folie de croire que les peuples en seront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un gou-

vernement équitable. Qui veut aveugler les citoyens, veut être impunément injuſte. Tels ſont, en général, les hommes; & cependant la plupart d'entre eux oſent ſe dire amis de la juſtice. O ignorance de ſoi-même! ô hypocriſie!

33. Eſt-il, comme on le dit, des hommes qui ſacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la juſtice? non: mais il en eſt qui n'ont rien de plus cher que la juſtice. Ce ſentiment généreux eſt en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? en leur préſentant, d'une part, l'homme injuſte comme avili, mépriſé, & par conſéquent comme foible; & de l'autre, l'homme juſte, comme eſtimé, honoré, & par conſéquent comme fort.

Les idées de juſtice ſe ſont-elles, par ce moyen, liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur; elles ſe confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de ſe les rappeler enſemble; bientôt il n'eſt plus poſſible de les ſéparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à ſe montrer toujours juſte & vertueux; & rien alors qu'on ne ſacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la conſidération engendre l'amour de la juſtice. Ce dernier amour, il eſt vrai, eſt étranger à l'homme: celui du pouvoir, au contraire, lui eſt naturel: il eſt commun à tous, au vertueux comme au frippon, au ſauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique; & le deſir de la juſtice l'effet de l'inſtruction. En conſéquence, c'eſt de la ſageſſe des lois que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on reſpecte la juſtice, ſeroient injuſtes chez une nation féroce où l'équité ſeroit traitée de foibleſſe & de lâcheté? on n'aime donc point l'équité pour l'équité

même. C'eſt une queſtion de tout temps décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les deſpotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels ſont les tyrans du peuple? les ſeigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y ſont donc plus multipliés que dans les gouvernemens deſpotiques? j'en doute. Le ſultan a ſous lui des viſirs, des pachas, des beys, des receveurs d'impôts, des directeurs de douanes ou de domaines, enfin une infinité de commis ou de ſous-deſpotes encore plus indifférens que les propriétaires au bonheur des vaſſaux.

35. En Angleterre, ſi la mal-honnêteté eſt dans un grand mépriſée des petits, c'eſt que ces petits, protégés par la loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, ſi le vice du grand eſt au contraire reſpecté, c'eſt qu'en lui le vice eſt armé de puiſſance, & qu'on peut abhorrer, & non mépriſer la puiſſance.

36. Attila comme Thamas ſe glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rébelle ſont les noms injurieux que l'oppreſſeur puiſſant donne au foible opprimé.

38. Dans tout empire où les volontés momentanées du Prince ſont lois, toutes les lois ſont contradictoires; & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui ſont gouvernés.

39. Le mépris eſt le partage de la foibleſſe. Cette vérité eſt peut être la ſeule qui ne ſoit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une province, une ville; il eſt mépriſable à ſes propres yeux. Enlève-t-il injuſtement cette ville ou cette province à ſon voiſin; il s'en croit plus eſtimable: il a toujours vu l'injuſtice honorée dans le puiſſant & l'univers ſe taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un poëte anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juſte & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ſes concitoyens pour perſécuteurs : juſqu'à ſes amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de ſa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foibleſſe : & dans un gouvernement vicieux, le bon & le foible ſont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un mylord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque bruſquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? « Je n'y puis, répond-il, ſoutenir plus long-temps le » ſpectacle du malheur des payſans romains; leur misère » me déchire : ils n'ont plus face humaine ». Ce ſeigneur exagéroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le ſupplice du gazetier hollandois, celle du miniſtère françois. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le ſiècle dernier du traitement fait au gazetier. Il eſt des ſiècles encore plus vils, où le ſupplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on ſur le ſort de ce gazetier; compare-t-on le crime au châtiment; l'on ſe croit tranſporté chez ce ſultan des Indes qui fait pendre ſon viſir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tarte à la crême. Peu s'en eſt fallu que l'illuſtre & malheureux de la Chalotais n'ait ſubi le même ſort, pour avoir pareillement mis trois grains de ſel dans une lettre écrite, dit-on, à un contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oſeroit-on mettre la frivolité des grands ſur la ſcène? c'eſt que des comédies de cette eſpèce opéreroient, dira-t-on, peu de converſions;

j'en conviens. Un poète qui, par un tableau ridicule & saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger, à cet égard, les mœurs françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un gouvernement sur lequel les femmes & les prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver; c'est le seul qui conduise à la fortune.

45. Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelque évènement particulier que l'homme de talens doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyans.

46. Le visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples & des princes éclairés. Ce visir craint qu'au retour, le voyageur ne le mépriſe. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux; & c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands ministres & les grands princes ont toujours été protecteurs des lettres. Le prince de Brunswick, Catherine II, le prince Henri de Prusse, &c. en sont la preuve.

47. C'étoit jadis le privilége des fous de dire quelquefois la vérité aux princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment ! imitons, disoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne se croient point en sûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'est à la liberté dont jouissent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux, presque aucune nation qui ne gémît sous le joug de l'ignorance & du despotisme. Tout homme vertueux, tout bon citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux peuples.

49. Ce n'est qu'à des automates que le despotisme com-

mande. On n'a de caractère que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la baſſeſſe l'étouffent en eux.

50. Le gouvernement défend il d'imprimer ſur les matières d'adminiſtration; il fait vœu d'aveuglement, & ce vœu eſt aſſez commun. « Tant que mes finances ſeront » bien régies, & mes armées bien diſciplinées, diſoit un » grand prince, écrira qui voudra contre ma diſcipline & » mon adminiſtration. Mais ſi je négligeois l'un ou l'autre, » qui ſait ſi je n'aurois pas la foibleſſe d'impoſer ſilence » aux écrivains? »

51. Entre-t-on au miniſtère; ce n'eſt plus le temps de ſe faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne ſont que des détails toujours ignorés de quiconque n'eſt point en place.

52. Gêner la preſſe, c'eſt inſulter une nation; lui défendre la lecture de certains livres, c'eſt la déclarer eſclave ou imbécille. Cette défenſe doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'eſt preſque toujours d'après l'opinion des puiſſans, qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement eſt nul: c'eſt le cri des intéreſſés pour ou contre. Le jugement vraiment intéreſſant pour un auteur, eſt le jugement réfléchi du public: il eſt preſque toujours juſte.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places eſt ſouvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge, qui me contraint d'étudier eſt mon ennemi. Je demande ſa punition & deſire ſa mort. Je veux bien pardonner aux poètes leurs beaux vers; je puis les lire ſans attention: mais je ne pardonne point au moraliſte ſes bons raiſonnemens. L'importance des ſujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés; il bleſſe mon

orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma pareſſe : il me force à penſer. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrein du deſpotiſme eſt fécond en misères comme en monſtres. Le deſpotiſme eſt un luxe de pouvoir inutile au bonheur du ſouverain. La ſeule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il eſt l'effroi d'un Anglois. « Craignons, dit à ce ſujet le juge Prat, que l'étude de » l'italien & du françois n'aviliſſe un peuple libre ».

Que ſont aux yeux d'un Anglois les grands de l'Europe? des hommes qui joignent à la qualité d'eſclaves celle d'oppreſſeurs des peuples : des citoyens que la loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un grand n'eſt, en Portugal, propriétaire ni de ſa vie, ni de ſes biens, ni de ſa liberté. C'eſt un nègre domeſtique qui, fouetté par l'ordre immédiat du maître, mépriſe le nègre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'intendant. Voilà, dans preſque toutes les cours de l'Europe, l'unique différence ſenſible entre l'humble bourgeois & l'orgueilleux grand ſeigneur.

55. Il faut ou ramper, ou s'éloigner de la cour. Qui ne peut vivre que de ſes grâces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu roi de Pruſſe, à ſouper avec l'ambaſſadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il penſe des princes. « En général, répond-il, ce ſont de mauvais ſujets ; ils » ſont ignorans, ils ſont perdus par la flatterie. La ſeule » choſe à laquelle ils réuſſiſſent, c'eſt à monter à cheval. » Auſſi de tous ceux qui les approchent, le cheval eſt le » ſeul qui ne les flatte point, & qui leur caſſe le col, s'ils » le gouvernent mal ».

57. Plus un gouvernement eſt deſpotique, plus les ames y ſont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer ſon

tyran. Les eſclaves béniſſent à Maroc leur ſort & leur prince, lorſqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les ſouverains corrompus par la flatterie ſont des enfans gâtés. Habitués à commander à des eſclaves, ils ont ſouvent voulu conſerver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs états. C'eſt le châtiment que les Romains infligèrent à Tigrane, à Antiochus, &c. lorſque ces deſpotes osèrent s'égaler à des peuples libres.

59. Eſt on riche ; on veut être loué comme riche. A-t-on de la naiſſance; on veut être loué comme gentilhomme. Eſt-on bien fait; on veut être loué pour ſa taille. En fait de louange, on n'eſt point difficile ; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie penſe d'après lui. Ses opinions ſont quelquefois contraires aux opinions reçues : il bleſſe donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenſer perſonne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on eſt alors ſans génie & ſans ennemi.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel ſe porta contre eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous eſt conſervé par Samuel Morland, ambaſſadeur d'Angleterre en Savoye & pour lors réſidant ſur les lieux mêmes. « Jamais, dit-il, » les chrétiens n'ont commis tant de cruautés contre les » chrétiens. L'on coupoit la tête aux Barbes (c'étoient » les paſteurs de ces peuples); on les faiſoit bouillir; on » les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre » des femmes juſqu'au nombril. On coupoit à d'autres » les mamelles : on les faiſoit cuire ſur le feu & on les » mangeoit. On mettoit à d'autres le feu aux parties hon» teuſes : on les leur briſoit, & l'on mettoit en place

» des charbons ardens. On arrachoit à d'autres les ongles
» avec des pinces. On attachoit des hommes demi-morts,
» à la queue des chevaux, & l'on les traînoit en cet
» état à travers les rochers. Le moindre de leurs supplices
» étoit d'être précipités d'un mont escarpé, d'où ils tom-
» boient souvent sur des arbres auxquels ils restoient atta-
» chés & sur lesquels ils périssoient de faim, de froid ou
» de blessures. L'on en hachoit en mille pièces, & l'on
» semoit leurs membres & leurs chairs meurtries dans les
» campagnes. On empaloit les vierges par les parties na-
» turelles; on les portoit en cette posture, en guise d'éten-
» darts. On traîna entr'autres un jeune homme nommé
» Pélanchion par les rues de Lucerne semées par-tout de
» cailloux pointus. Si la douleur lui faisoit lever la tête
» ou les mains, on les lui assommoit. Enfin on lui coupa
» les parties honteuses qu'on lui enfonça dans la gorge
» & on l'étouffa ainsi; ensuite on lui coupa la tête & l'on
» jeta le tronc sur le rivage. Les Catholiques déchiroient
» de leurs mains les enfans qu'ils arrachoient au berceau;
» ils faisoient rôtir les petites filles toutes vives, leur
» coupoient les mamelles & les mangeoient. Ils coupoient
» à d'autres le nez, les oreilles & les autres parties du
» corps. Ils rempliſſoient la bouche de quelques-uns de
» poudre à canon & y mettoient le feu. Ils en écorchoient
» tout vifs; il en tendoient la peau devant les fenêtres
» de Lucerne: ils arrachoient la cervelle à d'autres qu'ils
» faisoient rôtir & bouillir pour en manger. Les moindres
» supplices étoient de leur arracher le cœur, de les brûler
» vifs, de leur couper le visage, de les mettre en mille
» morceaux & de les noyer. Mais ils se montrèrent vrais
» Catholiques & dignes romains, quand ils allumèrent
» un four à Garcigliane dans lequel ils forcèrent onze
» Vaudois à se jeter les uns après les autres dans les flam-
» mes, jusqu'au dernier que ces meurtriers y jetèrent eux-
» mêmes. On ne voyoit dans toutes les vallées que des

» corps morts ou mourans. Les neiges des Alpes étoient » teintes de sang. L'on trouvoit ici une tête coupée, là » un tronc; des jambes, des bras, des entrailles déchirées » & un cœur palpitant ».

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie ? celui, disoit-on, de la rébellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce religion catholique, ses doux ministres & ses doux saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les apôtres du Diable ?

62. On ne porte point sur les religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espèce humaine en général & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on, il a fallu des milliers d'années pour désabuser des hommes aussi spirituels que moi des contes du paganisme ! quoi les Juifs & les Guèbres conservent encore leurs erreurs ! quoi ! les Musulmans croyent encore à Mahomet & seront peut être des milliers d'années à reconnoître la fausseté du Koran ? il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planète, comme l'a dit un sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'univers.

63. Pourquoi le prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre ? c'est qu'il est tolérant; c'est que la loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration : c'est qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne : c'est que l'entretien du clergé anglois est moins à charge à l'état que celui du clergé catholique, & qu'enfin en ce pays la religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les Juifs. En hébreu le mot Saduc eſt ſynonyme de juſte. Auſſi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Phariſiens. Ces derniers demandoient la mort & le ſang de Jéſus Chriſt. Or l'incrédulité eſt & ſera toujours moins contraire à l'eſprit de l'évangile que l'inhumanité & le déicide.

65. A la honte de la France, Rouſſeau n'a pas été moins perſécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les ſorboniſtes ne pouvoient lui pardonner ſon dialogue du raiſonneur & de l'inſpiré. Ce dialogue, diſoient-ils, eſt trop fort. Qu'y répondre? Mais les raiſonnemens de Rouſſeau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter par la force, de bons raiſonnemens, c'eſt injuſtice: en réfuter de faux par la violence, c'eſt folie. C'eſt avouer ſa ſtupidité; c'eſt décrier ſa propre cauſe. Les ſophiſmes ſe réfutent d'eux-mêmes. La vérité eſt facile à défendre.

D'ailleurs quelles ſont les objections de Rouſſeau? celles que tout bonze, dervis, mandarin fait au moine qui veut le convertir. Ces objections ſont elles inſolubles? qu'eſt-ce que les moines vont faire à la Chine? pourquoi demandent-ils aux princes des biens, des aumônes, des gratifications pour ſubvenir aux frais d'une miſſion où ils ne convertiſſent perſonne? Mais les moines en parcourant l'orient n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce; ils n'emploient les tréſors que leur prodiguent les peuples, qu'à fruſtrer ces mêmes peuples du profit d'un commerce légitime. En ce cas quels juſtes reproches les nations n'ont elles pas à leur faire? & quelles accuſations peuvent-ils porter contre Rouſſeau? Il a prêché, diront-ils, la religion naturelle. Mais elle n'eſt point contraire à la révélée. Rouſſeau fut honnête dans ſes critiques. Il n'eſt point auteur de ces infames libelles intitulés, *gazette eccléſiaſtique*, cependant il fut banni & le nouvel-

liſte eſt toléré. Quels furent donc tes juges, ô célèbre Rouſſeau ? Des fanatiques qui flétriroient s'ils le pouvoient la mémoire des Marc-Aurele, des Antonin, des Trajan, & feroient un crime au plus grand prince de l'Europe de la ſupériorité de ſes talens. Quels cas faire de tels jugemens ? aucun. En appeler à la poſtérité, & mépriſer tous ceux que la raiſon & l'équité n'auront pas prononcés. La poſtérité juge les juges ; & les plus intolérans, s'ils n'ont point été les plus frippons, ont du moins toujours été les plus ſtupides.

En butte aux cabales des prêtres, Rouſſeau eſt traité dans ce ſiècle comme Abélard le fut au douzième par les moines de S. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fût ce Denis l'Aréopagite cité dans le nouveau teſtament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il eſt en conſéquence flétri, perſécuté, proſcrit par les ſaints de ſon ſiècle.

Qui s'oppoſe aux prétentions d'un moine eſt un impie. De-là ces accuſations de blaſphême & d'athéiſme devenues maintenant ſi puériles & ſi ridicules. J'eſpère, pour l'honneur de l'eſprit humain, que les grands, les princes, les miniſtres & les magiſtrats rougiront un jour d'être les vils inſtrumens de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils ſeront infligés.

Les Athéniens, pour aſſurer leur liberté, banniſſoient quelquefois un citoyen trop illuſtre La crainte d'un maître leur faiſoit proſcrire un grand-homme. Les nations de l'Europe, à l'abri de ce danger, n'ont pas le même prétexte pour commettre les mêmes injuſtices.

66. Caſſiodore penſoit comme ſaint Jean : la religion, dit-il, ne peut être commandée ; la force fait des hypocrites & non des croyans : *Religio imperari non poteſt, quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit ſaint Bernard, doit être

perſuadée & non ordonnée ; *fides ſuadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la religion : elle eſt nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil eſt tam voluntarium quàm religionem profiteri in quâ, ſi animus averſus eſt, jam ſublata, jam nulla eſt.* Rien de moins religieux, dit Tertulien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'eſt point par la violence, c'eſt librement qu'on peut croire *Non eſt religionis religionem cogere velle, cum ſponte ſuſcipi debeat, non vi.*

67. Les païens, dira-t-on, croyoient à des prêtres impoſteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les perſécuter ? Mille gens croient au charlatan, à la bonne femme, de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine ? Dans les maladies corporelles comme ſpirituelles, c'eſt à chacun à choiſir ſon médecin.

68. Souvent, dit M. Lambert de Pruſſe, dans ſon *Novum Organum*, l'on croit penſer & croire plus qu'on ne penſe & ne croit réellement. C'eſt la ſource de mille erreurs. Un homme s'abſtient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus ; c'eſt un homme qui croit croire & qui ſoupçonne en ſecret la fauſſeté de ſa croyance ; c'eſt le plaideur de mauvaiſe foi qui n'oſe lire le factum de ſa partie adverſe.

69. Les pilotes du vaiſſeau de la ſuperſtition ſont éclairés. Quant aux matelots, la plupart ſont imbécilles. Le clergé gouvernant exige peu de lumières du clergé gouverné ; & l'on n'a ſur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frère le prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle ? Le matin, répond le philoſophe, il dit la meſſe ; & le ſoir il ne ſait ce qu'il dit.

70. Rien de plus abſurdement ſubtil, diſent les Anglois, que les argumens des théologiens, pour prouver aux igno-

rans catholiques la vérité du papiſme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celle des mille & une nuits, & du conte de ma mère l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les ſophiſmes & diſtinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

71. Deſcartes perſécuté quitte la France, emportant comme Enée ſes Pénates avec lui, c'eſt-à-dire, l'eſtime & les regrets des gens éclairés. Le parlement, alors Ariſtotélicien, rend arrêt contre les Cartéſiens. Leur doctrine y eſt condamnée, comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Eſprit & d'Emile. Rien de différent dans ces divers arrêts que leur date. Or les parlemens actuels ſe moquent du premier. Les parlemens futurs riront pareillement des derniers.

72. Voyez l'apologie des grands-hommes accuſés de magie, par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver qu'Homère, Virgile, Zoroaſtre, Orphée, Démocrite, Salomon, le pape Silveſtre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert-le-grand, Paracelſe, &c. n'ont jamais été ſorciers.

73. Les théologiens ont tant abuſé du mot *matérialiſte*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot eſt devenu ſynonyme d'eſprit éclairé. On déſigne maintenant par ce nom les écrivains célèbres dont les ouvrages ſont avidement lus.

74. De quelles imputations odieuſes les Catholiques n'ont-ils pas chargé les Réformés ! que de ruſes employées par les moines pour irriter les princes contre des ſujets fidèles ! que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, ſont toujours près d'eſcalader le trône ! Telle eſt donc, ô moines, votre juſtice & votre charité ! Sur quoi fonder

vos

vos calomnies ? laquelle des égliſes romaine ou proteſtante s'eſt le plus ſouvent arrogé le droit de détrôner les rois & de leur ravir le ſceptre avec la vie ? qui du calviniſte ou du catholique a le plus ſouvent réduit ce droit en pratique ? qu'on ouvre l'hiſtoire, qu'on calcule le nombre & l'eſpèce d'attentats commis par l'une & l'autre ſecte, la queſtion ſera bientôt décidée par le fait.

Les réformés, dira-t on, ont fait la guerre aux princes. Non : mais les princes l'ont faite aux réformés. M'attaque-t-on injuſtement ; la défenſe eſt de droit naturel ; & des perſécutés nombreux uſeront toujours de ce droit. C'eſt en irritant le ſouverain contre des ſujets fidèles, que le moine a mis les armes à la main des réformés. Toutes les différentes ſectes du chriſtianiſme ſont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne, quels troubles, y excitent-elles ? La paix dans cet empire s'eſt établie à la ſuite de la tolérance & s'y maintiendra ſans doute tant que le magiſtrat y ſaura contenir l'ambition eccléſiaſtique.

Qu'au reſte, comme je l'ai déjà dit, le gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques ; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux diſputes ſur les anciens & les modernes.

75. Rien de moins déterminé que la ſignification de ce mot, *impie*, auquel on attache ſi ſouvent une idée vague & confuſe de ſcélérateſſe. Entend on par ce mot un athée ; donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obſcures de la Divinité : En ce ſens, tout le monde eſt athée, car perſonne ne comprend l'incompréhenſible. Applique-t-on ce nom aux ſoi-diſans matérialiſtes ; mais ſi l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la matière, on n'a point en ce ſens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiſte. Traitera-t on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les catholiques ; il faudra donc

appeler de ce nom les païens, les hérétiques & les infidèles. Or, en ce dernier ſens, athée n'eſt plus ſynonyme de ſcélérat. Il déſigne un homme qui, ſur certains points de métaphyſique ou de théologie, ne penſe pas comme le moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'eſprit quelque idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer ? aux perſécuteurs.

76. On n'imagine point à quel degré l'intolérance a, dans ces derniers temps, porté l'idiotiſme en France. Durant la dernière guerre, cent cailletes, d'après leurs confeſſeurs, me diſoit un François homme d'eſprit, accuſoient les encyclopédiſtes du dérangement de nos finances; & Dieu ſait ſi aucun des encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration. D'autres reprochoient aux philoſophes le peu d'amour des colonels pour la gloire, & ces mêmes philoſophes étoient alors expoſés à une perſécution que le ſeul amour de la gloire & du bien public peut ſupporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'eſprit philoſophique, les défaites des François, & c'étoit alors le roi très-philoſophe de Pruſſe, & le peuple très-philoſophe des Anglois qui battoient par-tout leurs armées. La philoſophie étoit le baudet de la fable : elle avoit fait tout le mal.

Cependant, diſoit à ce ſujet un grand prince, tout peuple qui bannit de chez lui la philoſophie & le bon ſens, ne peut ſe promettre ni grand ſuccès dans la guerre, ni prompt rétabliſſement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de philoſophes, & peut-être la foibleſſe de l'état s'y trouve-t-elle en proportion avec la ſottiſe & la ſuperſtition des peuples.

77. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui ſans carton l'Hiſtoire eccléſiaſtique de Fleury, & n'y permettroit-on pas l'impreſſion des Fables de La Fontaine. Quelle impiété ne

trouveroit-on pas dans ces vers du ſtatuaire & de la ſtatue de Jupiter ?

A la foibleſſe du ſculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère ;
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colère.
Il étoit enfant en ceci ;
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

78. L'amour de la gloire élève l'homme au-deſſus de lui-même ; elle étend les facultés de ſon ame & de ſon eſprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organiſation particulière, ſe tromperoit. Le deſir de la gloire eſt une paſſion tellement factice & dépendante de la forme du gouvernement, que le légiſlateur peut toujours à ſon gré l'éteindre ou l'allumer dans une nation.

79. Il n'eſt point d'art ou de ſcience qui n'ait ſa langue particulière ; & c'eſt l'étude de cette langue qui, dans un âge avancé, nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle ſcience.

80. Dans chaque pays il eſt un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'eſt cette impreſſion uniforme de ces objets qui produit dans les citoyens cette reſſemblance d'idées & de ſentimens à laquelle on donne le nom d'eſprit & de caractère national.

Il eſt en outre un certain nombre d'objets divers que le hazard & l'éducation préſentent à chacun des individus, & c'eſt l'impreſſion différente de ces objets qui, dans ces mêmes individus, produit cette diverſité d'idées & de ſentimens à laquelle on donne le nom d'eſprit & de caractère particulier.

81. Je ſuppoſe qu'on ne puiſſe s'illuſtrer dans les lettres

ſans partager ſon temps entre le monde & la retraite; que ce ſoit dans les déſerts que ſe ramaſſent les diamans, & dans les villes qu'on les taille, les poliſſe & les monte, il eſt évident que le haſard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

82. De ce que le haſard aura toujours part à notre inſtruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? non : l'éducation ne fera jamais des hommes ſupérieurs de tous les habitans d'une nation : mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le deſir de la gloire, en mettant ſouvent les citoyens dans les poſitions où le haſard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puiſſe infiniment rétrécir l'empire.

Il eſt à Rome des conſervatoires ou écoles de muſique dont on ſort toujours bon muſicien, & dans leſquels il ſe forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit auſſi à Paris une école des ponts & chauſſées dont il ne ſort que des gens inſtruits, parmi leſquels ſe trouvent quelques hommes ſupérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation, & faire du reſte des citoyens des gens de ſens & d'eſprit. Or ces avantages d'une excellente éducation ſont ſuffiſans pour encourager à l'étude d'une ſcience à la perfection de laquelle eſt en partie attaché le bonheur de l'humanité.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différens des miens, rapportent à l'inégale perfection des sens l'inégale supériorité des esprits.

ROUSSEAU & moi sommes sur cette question d'une opinion contraire. Mon objet, en réfutant quelques-unes de ses idées, n'est point la critique de l'Emile. Cet ouvrage est à la fois digne de son auteur & de l'estime publique (*a*). Mais trop fidèle imitateur de Platon, peut-être Rousseau a-t-il souvent sacrifié l'exactitude à l'éloquence; est-il tombé dans des contradictions que sans doute il eût évitées, si plus sévère observateur de ses propres idées, il les eût plus attentivement comparées entr'elles.

Ce que je me propose dans l'examen des principales assertions de l'auteur, c'est de montrer que presque toutes ses erreurs sont des conséquences nécessaires de ce principe trop légèrement admis : savoir : « que

(*a*) La fureur avec laquelle les moines & les prêtres ont persécuté Rousseau, est un témoignage non suspect de la bonté de son ouvrage. On ne poursuit point les auteurs médiocres.

» l'inégalité des esprits est l'effet de la perfection plus
» ou moins grande des organes des sens (*a*); & que
» nos vertus comme nos talens sont également dé-
» pendans de la diversité de nos tempéramens ».

CHAPITRE PREMIER.

Contradictions de l'Auteur d'Emile sur les causes de l'inégalité des esprits.

Le simple rapprochement des idées de Rousseau prouvera leur contradiction.

Première Proposition. Il dit lettre 3^e^., pag. 116, tome 5 de l'Héloïse (*b*).

« Pour changer les caractères il faudroit pouvoir
» changer les tempéramens, vouloir pareillement
» changer les esprits, & d'un sot faire un homme
» de talens, c'est d'un blond vouloir faire un brun.
» Comment fondroit-on les cœurs & les esprits sur

(*a*) Il ne s'agit dans cette question que de cette petite différence d'organisation, que la nature met entre des hommes doués de tous leurs sens.

(*b*) Je tire la plupart de mes citations de la lettre III^e^, tome V de l'Héloïse. C'est un extrait de l'Emile fait par l'auteur lui-même. Dans cette lettre, il rassemble presque tous les principes de son grand ouvrage.

» un modèle commun ? nos talens, nos vices, nos » vertus & par conſéquent nos caractères, ne dé- » pendent-ils pas entièrement de notre organiſation » ?

II. Proposition. Il dit, pages 164, 165, & 166, tome 5 de l'Héloïſe :

« Lorſqu'on nourrit les enfans dans leur première » ſimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils » n'ont pas vu d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont » nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne » leur inſpire ? les défauts dont nous accuſons la na- » ture ne ſont pas ſon ouvrage, mais le nôtre. Un » propos vicieux eſt dans la bouche d'un enfant, » une herbe étrangère dont le vent apporte la graine ».

Dans la première de ces citations, Rouſſeau croit que c'eſt à l'organiſation que nous devons nos vices, nos paſſions & par conſéquent nos caractères.

Dans la ſeconde au contraire, il croit (& je le crois comme lui), qu'on naît ſans vices, parce qu'on naît ſans idées ; mais par la même raiſon, on naît auſſi ſans vertu. Si le vice eſt étranger à la nature de l'homme, la vertu lui doit être pareillement étrangère. L'un & l'autre ne ſont & ne peuvent être que des acquiſitions (1). C'eſt pourquoi l'on eſt cenſé ne pouvoir pécher qu'à ſept ans ; parce qu'avant cet âge, on n'a encore aucune idée préciſe du juſte & de l'injuſte, ni aucune connoiſſance de ſes devoirs envers les hommes.

III. Proposition. Rouſſeau dit, page 63, tome 3 de l'Emile : « que le ſentiment de la juſtice eſt inné

» dans le cœur de l'homme »; il répète, page 107 du même volume : « qu'il eſt au fond des ames un prin-» cipe inné de vertu & de juſtice ».

IV. PROPOSITION. Il dit, page 11, tome 3 de l'Emile: « La voix intérieure de la vertu ne ſe fait point en-» tendre au pauvre (2) qui ne ſonge qu'à ſe nourrir ». Il ajoute, page 161, tome 4, *ibid.* : « Le peuple a peu » d'idées de ce qui eſt beau & honnête, & conclut, » page 112, tome 3, *ibid.* : qu'avant l'âge de raiſon » l'homme fait le bien & le mal ſans le connoître ».

On voit que ſi dans la troiſième de ces propoſitions, Rouſſeau croit l'idée de la vertu innée, il la croit acquiſe dans la quatrième, & il a raiſon. Ce n'eſt qu'une parfaite légiſlation qui donneroit à tous les hommes une idée parfaite de la vertu, & qui les néceſſiteroit à l'honnêteté.

Tous ſeroient juſtes, ſi le ciel eût dès le berceau gravé dans tous les cœurs les vrais principes de la légiſlation; il ne l'a point fait.

Le ciel a donc voulu que les hommes duſſent à leur méditation l'excellence de leurs lois; que la connoiſſance de ces lois fût une acquiſition, & le produit du génie perfectionné par le temps & l'expérience. En effet, dirois je à Rouſſeau, s'il étoit un ſentiment inné de juſtice & de vertu, ce ſentiment, comme celui de la douleur & du plaiſir phyſique, ſeroit commun à tous les hommes, au pauvre comme au riche, au peuple comme au grand; & l'homme diſtingueroit à tout âge le bien du mal (3).

Mais Rouſſeau dit, page 109, tome 3, d'Emile : « ſans un principe inné de vertu, verroit-on l'homme » juſte & le citoyen honnête concourir à ſon préju- » dice au bien public » ? Perſonne répondrai-je, n'a jamais concouru à ſon préjudice au bien public. Le héros citoyen qui riſque ſa vie pour ſe couronner de gloire, pour mériter l'eſtime publique & pour affranchir ſa patrie de la ſervitude, cède au ſentiment qui lui eſt le plus agréable. Pourquoi ne trouveroit-il pas ſon bonheur dans l'exercice de la vertu, dans l'acquiſition de l'eſtime publique & des plaiſirs attachés à cette eſtime ? par quelle raiſon enfin n'expoſeroit-il pas ſa vie pour la patrie, lorſque le matelot & le ſoldat, l'un ſur mer & l'autre à la tranchée, l'expoſent tous les jours pour un écu ? L'homme honnête qui ſemble concourir à ſon préjudice au bien public, n'obéit donc qu'au ſentiment d'un intérêt noble. Pourquoi Rouſſeau nieroit-il ici, que l'intérêt eſt le moteur unique & univerſel des hommes ? il en convient en mille endroits de ſes ouvrages. Il dit, pag. 73, tome 3 de l'Emile : « un homme a beau faire ſemblant de » préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque » démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis » très-sûr qu'il en fait un » ; page 137, tome 1, *ibid* : « Je veux, quand mon élève s'engage avec moi, qu'il » ait toujours un intérêt préſent & ſenſible à rem- » plir ſon engagement, & que, ſi jamais il manque, » ce menſonge attire ſur lui des maux qu'il voie » ſortir de l'ordre des choſes ».

Dans cette citation ſi Rouſſeau ſe croit d'autant plus aſſuré de la promeſſe de ſon élève, que cet élève a plus d'intérêt à la garder, pourquoi dire, tome 1, page 130 de l'Emile : « Celui qui ne tient que par » ſon profit & ſon intérêt à ſa parole, n'eſt guère » plus lié que s'il n'avoit rien promis » ? Cet homme ſans doute ne ſera pas lié par ſa parole, mais par ſon intérêt. Or ce lien en vaut bien un autre ; & Rouſſeau n'en doute point, puiſqu'il veut que ce ſoit *l'intérêt qui lie le diſciple à ſa promeſſe.* L'on en eſt & l'on en ſera toujours d'autant plus exact & fidèle obſervateur de ſa parole qu'on aura plus d'intérêt à la tenir. Quiconque alors y manque, eſt encore plus fou que mal-honnête.

J'avoue qu'il eſt rare de trouver des contradictions ſi palpables dans les principes du même ouvrage. La ſeule manière d'expliquer ce phénomène moral, c'eſt de convenir que Rouſſeau s'eſt moins occupé dans ſon Emile, de la vérité de ce qu'il dit, que de la manière de l'exprimer. Le réſultat de ces contradictions, c'eſt que les idées de la juſtice & de la vertu ſont réellement acquiſes.

CHAPITRE II.

De l'esprit & du talent.

Qu'est-ce dans l'homme que l'esprit ? l'assemblage de ses idées. A quelle sorte d'esprit donne-t-on le nom de talent ? à l'esprit concentré dans un seul genre, c'est-à dire, à un grand assemblage d'idées de la même espèce.

Or s'il n'est point d'idées innées (& Rousseau en convient dans plusieurs endroits de ses ouvrages), l'esprit & le talent sont donc en nous des acquisitions ; & l'un & l'autre, comme je l'ai déjà dit, ont donc pour principes générateurs :

1°. La sensibilité physique. Sans elle nous ne recevrions point de sensations ;

2°. La mémoire, c'est-à-dire, la faculté de se rappeler les sensations reçues ;

3°. L'intérêt que nous avons de comparer nos sensations entr'elles (4), c'est-à-dire d'observer avec attention les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers.

C'est cet intérêt qui fixe l'attention & qui dans les hommes organisés comme le commun d'entre eux, est le principe productif de leur esprit.

Les talens regardés par quelques-uns comme l'effet d'une aptitude particulière à tel ou tel genre d'esprit, ne sont réellement que le produit de l'attention appliquée aux idées d'un certain genre. Je compare l'ensemble des connoissances humaines au clavier d'un orgue. Les divers talens en sont les touches, & l'attention mise en action par l'intérêt, est la main qui peut indifféremment se porter sur l'une ou l'autre de ces touches.

Au reste si l'on acquiert jusqu'au sentiment de l'amour de soi; si l'on ne peut s'aimer qu'on n'ait auparavant éprouvé le sentiment de la douleur & du plaisir physique; tout est donc en nous acquisition.

Notre esprit, nos talens, nos vices, nos vertus, nos préjugés & nos caractères, nécessairement formés du mélange de nos idées & de nos sentimens, ne sont donc pas l'effet de nos divers tempéramens.

Nos passions elles mêmes en sont dépendantes. Je citerai les peuples du nord en preuve de cette vérité. Leur tempérament pituiteux & phlegmatique est, dit on, l'effet particulier de la nature de leur climat & de leur nourriture; cependant ils sont aussi susceptibles d'orgueil, d'envie, d'ambition, d'avarice, de superstition, que les peuples sanguins (a) & bilieux

(a) Ce fait prouve clairement que les passions citées ci-dessus, ne sont pas l'effet de la diversité de nos tempéramens, mais, comme je l'ai dit, de l'amour du pouvoir.

du midi (5). Ouvre-t-on l'hiſtoire, on voit les peuples tout-à coup changer de caractère, ſans qu'il ſoit arrivé de changement dans la nature de leurs climats ou de leur nourriture.

J'ajouterai même que ſi *tous les caractères*, comme le prétend Rouſſeau page 109, tome 5 de l'Héloïſe, *étoient bons & ſains en eux-mêmes*, cette bonté univerſelle & par conſéquent indépendante de la diverſité des tempéramens, prouveroit contre ſon opinion. Plût-au-ciel que la bonté fût le partage de l'homme! C'eſt à regret que ſur ce point je ſuis encore d'un avis contraire à Rouſſeau. Quel plaiſir pour moi de trouver tous les hommes bons! mais en leur perſuadant qu'ils ſont tels, je ralentirois leur ardeur pour le devenir. Je les dirois bons & les rendrois méchans.

Eſt-on honnête? Sert-on ſon ſouverain? mérite-t-on ſa confiance, lorſqu'on lui cache la misère de ſes peuples? non; mais lorſqu'on la lui fait connoître & qu'on lui montre les moyens de la ſoulager. Qui trompe les hommes, n'eſt point leur ami. Où ſont donc ceux des Rois? quel courtiſan eſt toujours vrai avec ſon prince? quel homme l'eſt toujours avec lui-même? Le faux brave dit tous les individus courageux, pour être cru lui même tel; & c'eſt quelquefois le Schaftesburiſte le plus ſiffpon qui ſoutient le plus vivement la bonté originelle des hommes.

Quant à moi je ne les entretiendrai pas à cet égard dans une ſécurité funeſte. Je ne leur répéterai point ſans ceſſe qu'ils ſont bons. Le légiſlateur moins en

garde contre le vice négligeroit l'établiſſement des lois propres à les réprimer; je ne commettrai point le crime de lèze-humanité; j'oſerai dire la vérité & diſcuter une queſtion que je ne puis traiter, ſans montrer relativement à mon objet, que ſur ce point Rouſſeau n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſur les précédens.

CHAPITRE III.

De la bonté de l'homme au berceau.

Je vous aime, ô mes concitoyens! & mon premier deſir eſt de vous être utile. J'envie ſans doute vos ſuffrages : mais voudrois-je devoir au menſonge & votre eſtime & vos éloges ? mille autres vous tromperont; je ne ſerai point leur complice. Les uns vous diront bons & flatteront le deſir que vous avez de vous croire tels; ne les en croyez pas. Les autres vous diront méchans; ils vous mentiront pareillement; vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Nul individu ne naît bon, nul individu ne naît méchant. Les hommes ſont l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les diviſe (6). Des philoſophes croient les hommes nés dans l'état de guerre. Le deſir commun de poſſéder les mêmes choſes, les arme, diſent-ils, dès le berceau les uns contre les autres.

L'état de guerre ſans doute ſuit de près l'inſtant de leur naiſſance. La paix entre eux eſt peu durable.

Cependant ils ne naiſſent point ennemis. La bonté ou la méchanceté eſt en eux un accident : c'eſt le produit de leurs lois bonnes ou mauvaiſes. Ce qu'on appelle dans l'homme la bonté ou le ſens moral eſt ſa bienveillance pour les autres, & cette bienveillance eſt toujours en lui proportionnée à l'utilité dont ils lui ſont. Je préfère mes concitoyens aux étrangers & mon ami à mes concitoyens. Le bonheur de mon ami ſe réfléchit ſur moi. S'il devient plus riche & plus puiſſant, je participe à ſa richeſſe & à ſa puiſſance. La bienveillance pour les autres eſt donc l'effet de l'amour de nous-mêmes. Or ſi l'amour de ſoi, comme je l'ai prouvé ſection 4, eſt en nous l'effet néceſſaire de la faculté de ſentir ; notre amour pour les autres, quoi qu'en diſent le Schaftesburiſtes, eſt donc pareillement l'effet de cette même faculté.

Qu'eſt-ce en effet que cette bonté originelle ou ce ſens moral tant vanté par les Anglois (*a*) ? quelle idée nette ſe former d'un pareil ſens (*b*) ? & ſur quel fait

(*a*) C'eſt ſur une obſervation conſtante & générale qu'eſt fondé ce proverbe : *mal d'autrui n'eſt que ſonge*. L'expérience ne prouve donc pas que les hommes ſoient ſi bons.

(*b*) Admet-on un ſens moral ? pourquoi pas un ſens algébrique ou chymique ? pourquoi créer dans l'homme un ſixième ſens ? ſeroit-ce pour lui donner des idées plus

en fonder l'existence ? sur ce qu'il est des hommes bons ? Mais il en est aussi d'envieux & de menteurs,

---

nettes de la morale ? Mais qu'est-ce que la morale ? *la science des moyens inventés par les hommes pour vivre entre eux de la manière la plus heureuse possible.* Que le puissant ne s'oppose point à ses progrès, cette science se perfectionnera proportionnellement aux lumières que les peuples acquerront. On veut que la morale soit l'œuvre de Dieu : mais elle fait en tout pays partie de la législation des peuples. Or la législation est des hommes. Si Dieu est réputé l'auteur de la morale, c'est qu'il l'est de la raison humaine, & que la morale est l'œuvre de cette raison. Identifier Dieu & la morale, c'est être idolâtre, c'est diviniser l'ouvrage des hommes Ils ont fait des conventions. La morale n'est que le recueil de ces conventions. Le véritable objet de cette science est la félicité du plus grand nombre. *Salus populi suprema lex esto.* Si la morale des peuples produit si souvent l'effet contraire ; c'est que le puissant en dirige tous les préceptes à son avantage particulier ; c'est qu'il se répète toujours, *Salus gubernantium suprema lex esto.* C'est qu'enfin la morale de la plupart des nations n'est plus maintenant que le recueil des moyens employés & des préceptes dictés par le puissant, pour affermir son autorité & pouvoir être impunément injuste.

Mais peut-on respecter de tels préceptes ? oui, lorsqu'ils sont consacrés par des édits, par des lois absurdes, & surtout par la crainte du puissant. C'est alors qu'ils acquièrent une autorité légale, si le puissant continue de l'être.

Alors rien de plus difficile que de rappeler la science de la morale à son véritable objet Aussi ne trouve-t-on de législation sage & de morale pure que dans les pays où, comme en Angleterre, le peuple a part à l'administration, où la nation est le souverain, où les lois enfin, toujours

omnis

omnis homo mendax. Dira-t-on en conſéquence que ces hommes ont en eux un ſens immoral d'envie, ou un ſens mentitif? Rien de plus abſurde que cette philoſophie théologique de Schaftesbury; & cependant la plupart des Anglois en ſont amateurs, comme les François l'etoient jadis de leur muſique. Il n'en eſt pas de même des autres nations. Aucun étranger ne peut comprendre l'une & écouter l'autre. C'eſt une taie ſur les yeux des Anglois. Il faut la leur lever pour qu'ils voient.

Selon leurs philoſophes, l'homme indifférent, l'homme aſſis dans ſon fauteuil deſire le bien des autres, mais en tant qu'indifférent, l'homme ne deſire & ne peut même rien deſirer. L'état de deſir & d'indifférence eſt contradictoire. Peut-être même cet état de parfaite indifférence eſt-il impoſſible. Ce que l'expérience m'apprend, c'eſt que l'homme ne naît ni bon ni méchant; c'eſt que ſon bonheur n'eſt pas néceſſairement attaché au malheur d'autrui; c'eſt qu'au contraire, dans toute ſaine éducation, l'idée de ma propre

établies en faveur du puiſſant, ſe trouvent néceſſairement conformes à l'intérêt du plus grand nombre.

D'après cette idée ſommaire de la ſcience de la morale, il eſt évident qu'elle eſt, comme les autres, le produit de l'expérience, de la méditation, & non celui d'un *ſens moral;* qu'elle peut, comme les autres ſciences, de jour en jour ſe perfectionner, & que rien n'autoriſe l'homme à ſuppoſer en lui un ſixième ſens dont il ſeroit impoſſible de ſe former des idées nettes.

félicité ſera toujours plus ou moins étroitement liée dans ma mémoire à celle de mes concitoyens : c'eſt que le deſir de l'une produira en moi le deſir de l'autre. D'où il réſulte que l'amour du prochain n'eſt dans chaque individu qu'un effet de l'amour de lui-même. Auſſi les plus bruyans prôneurs de la bonté originelle (*a*) n'ont-ils pas toujours été les plus zélés bienfaiteurs de l'humanité.

Se fût-il agi du ſalut de l'Angleterre ; pour la ſauver, dit-on, le pareſſeux Schaftesbury, cet ardent apôtre du beau moral, ne ſe fût pas fait porter juſqu'au parlement. Ce n'eſt point le ſens du beau moral, c'eſt l'amour de la gloire & de la patrie qui forme les Horace, les Brutus & les Scævola (*b*). Les philoſophes anglois me répéteroient en vain que le beau moral eſt un ſens qui ſe développant avec le fétus de l'homme, le rend dans un temps (*c*) marqué, compatiſſant aux

---

(*a*) Les romanciers du beau moral ignorent le mépris que doit avoir pour leur roman quiconque, en qualité de miniſtre, de lieutenant de police & d'homme public, eſt à portée de connoître l'humanité.

(*b*) Ce ſyſtême ſi vanté du beau moral, n'eſt au fond que le ſyſtême des idées innées détruit par Locke, & redonné de nouveau ſous un nom & une forme différens.

(*c*) *Le ſens moral*, comme la puberté, diſent les Shafteſburyſtes, ne ſe développe en nous que vers un certain âge. Ce ſens eſt, ſelon eux, une eſpèce d'excroiſſance morale. Or, je demande qu'eſt-ce qu'un ſens ou excroiſſance qui n'eſt pas phyſique? Il faut compter beaucoup

maux de ſes ſemblables. Je puis me former une idée de mes cinq ſens, & des organes qui les conſtituent; mais j'avoue que je n'ai pas plus d'idée d'un ſens moral, que d'un éléphant & d'un château moral.

Se ſervira-t-on encore long temps de ces mots vides de ſens, qui ne préſentant aucune idée claire & diſtincte (7), devroient être à jamais relégués dans les écoles théologiques (*a*)? Entend-on par ce mot de ſens moral, le ſentiment de compaſſion éprouvé à la vue d'un malheureux? Mais pour compâtir aux maux d'un homme, il faut d'abord ſavoir qu'il ſouffre, & pour cet effet avoir ſenti la douleur. Une compaſſion ſur parole en ſuppoſe encore la connoiſſance. D'ailleurs quels ſont les maux auxquels en général on ſe montre le plus ſenſible? Ce ſont ceux qu'on a ſoufferts le plus impatiemment, & dont le ſouvenir en conſéquence eſt le plus habituellement préſent à notre mémoire. La compaſſion n'eſt donc point en nous un ſentiment inné.

Qu'éprouvai je à la préſence d'un malheureux? une émotion forte. Qui la produit? le ſouvenir des dou-

---

ſur la foi du lecteur, pour lui donner une ſuppoſition auſſi abſurde, qui d'ailleurs n'explique rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle.

(*a*) *Le ſens moral* me paroît un de ces êtres métaphyſiques ou moraux qu'on ne devroit jamais citer dans un livre de philoſophie. On les a quelquefois introduits dans la comédie italienne, encore en refroidiſſoient-ils l'action. On les ſupporte à peine dans les prologues.

leurs auxquelles l'homme eſt ſujet, & auxquelles je ſuis moi même expoſé (8). Une telle idée me trouble, m'importune, & tant que cet infortuné eſt en ma préſence, je ſuis triſtement affecté. L'ai-je ſecouru, ne le vois-je plus; le calme renaît inſenſiblement dans mon ame, parce qu'en proportion de ſon éloignement le ſouvenir des maux que me rappeloit ſa préſence, s'eſt inſenſiblement effacé. Quand je m'attendriſſois ſur lui, c'étoit donc ſur moi-même que je m'attendriſſois. Quels ſont en effet les maux auxquels je compâtis le plus? Ce ſont, comme je l'ai déjà dit, non-ſeulement ceux que j'ai ſentis, mais ceux que je puis ſentir encore: ces maux plus préſens à ma mémoire me frappent le plus fortement. Mon attendriſſement pour les douleurs d'un infortuné eſt toujours proportionné à la crainte que j'ai d'être affligé des mêmes douleurs. Je voudrois, s'il étoit poſſible, en anéantir en lui juſqu'au germe, je m'affranchirois en même-temps de la crainte d'en éprouver de pareilles. L'amour des autres ne ſera jamais dans l'homme qu'un effet de l'amour de lui-même (9), & par conſéquent de ſa ſenſibilité phyſique. En vain Rouſſeau répète-t-il ſans ceſſe *que tous les hommes ſont bons, & tous les premiers mouvemens de la nature droits.* La néceſſité des lois eſt la preuve du contraire. Que ſuppoſe cette néceſſité? que ce ſont les divers intérêts de l'homme qui le rendent méchant ou bon, & que le ſeul moyen de former des citoyens vertueux, c'eſt de lier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Au reſte quel homme moins perſuadé que Rouſſeau de la bonté originelle des caractères ? Il dit, page 179, tome 1 de l'Emile. « Tout homme qui ne connoît » point la douleur, ne connoît, ni l'attendriſſement » de l'humanité, ni la douceur de la commiſération : » ſon cœur n'eſt ému de rien ; il n'eſt point ſociable : » c'eſt un monſtre avec ſes ſemblables ». Il ajoute, page 220, tome 2, *ibid.* « Rien, ſelon moi, de plus » beau & de plus vrai que cette maxime, *on ne plaint* » *jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit* » *pas ſoi-même exempt ;* & c'eſt pourquoi, ajoute-t-il, » le prince eſt ſans pitié pour ſes ſujets, le riche eſt » dur avec le pauvre, & le noble avec le roturier ».

D'après ces maximes, comment ſoutenir la bonté originelle de l'homme & prétendre que *tous les caractères ſont bons ?*

La preuve que l'humanité n'eſt dans l'homme que l'effet du ſouvenir des maux qu'il connoît ou par lui-même (10), ou par les autres ; c'eſt que de tous les moyens de le rendre humain & compâtiſſant, le plus efficace eſt de l'habituer dès ſa plus tendre jeuneſſe à s'identifier avec les malheureux & à ſe voir en eux. Quelques-uns ont en conſéquence traité la compaſſion de foibleſſe. Qu'on lui donne tel nom qu'on voudra, cette foibleſſe ſera toujours à mes yeux la première des vertus (11) ; parce qu'elle contribuera toujours le plus au bonheur de l'humanité.

J'ai prouvé que la compaſſion n'eſt ni un *ſens moral*, ni un *ſentiment inné*, mais un pur effet de l'amour

de soi. Que s'ensuit-il ? que c'est ce même amour diversement modifié, selon l'éducation différente qu'on reçoit, les circonstances & les positions où le hasard nous place, qui nous rend humains ou durs ; que les hommes ne naissent point compâtissans, mais que tous peuvent le devenir & le seront, lorsque les lois, la forme du gouvernement & l'éducation les rendront tels.

O ! vous a qui le ciel confie la puissance législative, que votre administration soit douce, que vos lois soient sages ; & vous aurez pour sujets des hommes humains, vaillans & vertueux ! Mais si vous alterez, ou ces lois, ou cette sage administration, ces vertueux citoyens mourront sans postérité, & vous n'aurez près de vous que des méchans, parce que vos lois les auront rendu tels. L'homme indifférent au mal par sa nature, ne s'y livre pas sans motifs. L'homme heureux est humain ; c'est le lion repu.

Malheur au prince qui se fie à la bonté originelle des caractères (12). Rousseau la suppose : l'expérience le dément. Qui la consulte, apprend que l'enfant noie des mouches (13), bat son chien, étouffe son moineau, & que né sans humanité l'enfant a tous les vices de l'homme.

Le puissant est souvent injuste : l'enfant robuste l'est de même. N'est-il pas contenu par la présence du maître ; à l'exemple du puissant, il s'approprie par la force le bonbon ou le bijou de son camarade ; il fait pour une poupée, pour un hochet ce que l'âge mûr

fait pour un titre ou un ſceptre. La manière uniforme d'agir de ces deux âges a fait dire à la Mothe.

C'eſt que déjà l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant.

C'eſt ſans raiſon qu'on ſoutient la bonté originelle des caractères. J'ajouterai même que dans l'homme, la bonté & l'humanité ne peuvent être l'ouvrage de la nature, mais uniquement celui de l'éducation.

CHAPITRE IV.

L'homme de la nature doit être cruel.

Que nous préſente le ſpectacle de la nature? une multitude d'être deſtinés à s'entre-dévorer. L'homme en particulier, diſent les anatomiſtes, a la dent de l'animal carnacier. Il doit donc être vorace & par conſéquent cruel & ſanguinaire. D'ailleurs la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain, le plus conforme à ſon organiſation. Sa conſervation, comme celle de preſque toutes les eſpèces d'animaux, eſt attachée à la deſtruction des autres. Les hommes répandus par la nature dans de vaſtes forêts, ſont d'abord chaſſeurs.

Plus rapprochés les uns des autres & forcés de trouver leur nourriture dans un plus petit eſpace, le

beſoin les fait *paſteurs*. Plus multipliés encore, ils deviennent enfin *cultivateurs*. Or dans toutes ces diverſes poſitions, l'homme eſt le deſtructeur né des animaux, ſoit pour ſe repaître de leur chair, ſoit pour défendre contre eux le bétail, les fruits, grains & légumes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

L'homme de la nature eſt ſon boucher, ſon cuiſinier. Ses mains ſont toujours ſouillées de ſang. Habitué au meurtre, il doit être ſourd au cri de la pitié. Si le cerf aux abois m'émeut; ſi ſes larmes font couler les miennes; ce ſpectacle ſi touchant par ſa nouveauté, eſt agréable au ſauvage que l'habitude y endurcit.

La mélodie la plus agréable à l'inquiſiteur ſont les hurlemens de la douleur. Il rit près du bûcher où l'hérétique expire. Cet inquiſiteur, aſſaſſin autoriſé par la loi, conſerve même au ſein des villes la férocité de l'homme de la nature; c'eſt un homme de ſang. Plus on ſe rapproche de cet état, plus on s'accoutume au meurtre, moins il coûte. Pourquoi le dernier boucher eſt-il au défaut de bourreau, forcé d'en remplir les fonctions? C'eſt que ſa profeſſion le rend impitoyable. Celui qu'une bonne éducation n'accoutume pas à voir dans les maux d'autrui, ceux auxquels il eſt lui-même expoſé, ſera toujous dur & ſouvent ſanguinaire. Le peuple l'eſt, il n'a pas l'eſprit d'être humain. C'eſt, dit-on, la curioſité qui l'entraîne à Tyburn, ou à la Grève: oui, la première fois; s'il y retourne, il eſt cruel. Il pleure aux exécutions, il eſt

ému ; mais l'homme du monde pleure à la tragédie, & la repréſentation lui en eſt agréable.

Qui ſoutient la bonté originelle des hommes, veut les tromper. Faut-il qu'en humanité, comme en religion, il y ait tant d'hypocrites & ſi peu de vertueux ? Prendra-t-on pour bonté naturelle dans l'homme les égards qu'une crainte reſpective inſpire à deux êtres à peu-près égaux en forces ? l'homme policé lui-même n'eſt-il plus retenu par cette crainte ; il devient cruel & barbare.

Qu'on ſe rappele le tableau d'un champ de bataille au moment qui ſuit la victoire ; lorſque la plaine eſt encore jonchée de morts & de mourans ; lorſque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides ſur les vêtemens ſanglans des victimes encore palpitantes du bien public ; lorſque ſans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les ſouffrances, elles s'en approchent & les dépouillent.

Les larmes, le viſage effrayant de l'angoiſſe, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche ; aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles ſont ſourdes à leurs gémiſſemens.

Tel eſt l'homme aux champs de la victoire. Eſt-il plus humain ſur les *trônes* d'orient (14) d'où il commande aux lois ? quel uſage y fait-il de ſa puiſſance ? s'occupe-t-il de la félicité des peuples ? ſoulage-t-il leurs beſoins ? allége-t-il le poids de leurs fers ? l'orient eſt-il libre & déchargé du joug inſupportable du deſpotiſme ? chaque jour au contraire ce joug s'appe-

ſantit. C'eſt ſur la crainte qu'il inſpire, c'eſt ſur les barbaries exercées ſur des eſclaves tremblans, que le deſpote meſure ſa gloire & ſa grandeur. Chaque jour eſt marqué par l'invention d'un ſupplice nouveau & plus cruel. Qui plaint les peuples en ſa préſence eſt ſon ennemi; & qui donne à ce ſujet, *des conſeils à ſon maître, lave*, dit le poète Saadi, *ſes mains dans ſon propre ſang.*

Indifférent au malheur des Romains, Arcade uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, eſt forcé par les barbares d'abandonner Rome : il ſe retire à Ravennes, y eſt pourſuivi par l'ennemi; une ſeule armée lui reſte, il la leur oppoſe. Elle eſt attaquée, battue; on lui en apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice & à la cruauté du vainqueur, Rome eſt pillée, les citoyens fuient nus, ils n'ont le temps de rien emporter. Arcade impatient interrompt le récit! a-t-on, dit-il, ſauvé ma poule?

Tel eſt l'homme ceint de la couronne du deſpotiſme ou des lauriers de la victoire (15). Affranchi de la crainte des lois ou des repréſailles, ſes injuſtices n'ont d'autre meſure que celle de ſa puiſſance. Que devient donc cette bonté originelle que tantôt Rouſſeau ſuppoſe dans l'homme & que tantôt il lui refuſe.

Qu'on ne m'accuſe pas de nier l'exiſtence des hommes bons. Il en eſt de tendres, de compâtiſſans aux maux de leurs ſemblables; mais l'humanité eſt en eux l'effet de l'éducation & non de la nature.

Nés parmi les Iroquois, ces mêmes hommes en euſ-

ſent adopté les coutumes barbares & cruelles. Si Rouſſeau eſt encore ſur ce point contradictoire à lui même, c'eſt que ſes principes ſont en contradiction avec ſes propres expériences; c'eſt qu'il écrit tantôt d'après les uns, tantôt d'après les autres. Oubliera-t-il donc toujours que, nés ſans idées, ſans caractères & indifférens au bien & au mal moral, la ſenſibilité phyſique eſt le ſeul don que nous ait fait la nature; que l'homme au berceau n'eſt rien; que ſes vices, ſes vertus, ſes paſſions factices, ſes talens, ſes préjugés, enfin juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi, tout eſt en lui une acquiſition!

CHAPITRE V.

Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

Ire. PROPOSITION. Rouſſeau dit page 109 tome 5 de l'Héloïſe: « L'éducation gêne de toute part la nature, » efface les grandes qualités de l'ame pour en ſubſti» tuer de petites & d'apparentes qui n'ont nulle réa» lité ». Ce fait admis, rien de plus dangereux que l'éducation. Cependant, dirai-je à Rouſſeau, ſi telle eſt ſur nous la force de l'inſtruction, qu'elle ſubſtitue des petites qualités aux grandes que nous tenons de la nature, & qu'elle change ainſi nos caractères en mal; pourquoi cette même inſtruction ne ſubſtitueroit-elle pas

de grandes qualités aux petites que nous aurions reçues de cette même nature, & ne changeroit-elle pas ainſi nos caractères en bien ? L'héroïſme des républiques naiſſantes prouve la poſſibilité de cette métamorphoſe.

II. PROPOSITION. Rouſſeau, page 121, tome 5, *ibid.* fait dire à Volmar « Pour rendre mes enfans dociles, » ma femme a ſubſtitué au joug de la diſcipline un » joug plus inflexible, celui de la néceſſité ». Mais ſi dans l'éducation l'on peut faire uſage de la néceſſité, & ſi ſon pouvoir eſt irréſiſtible on peut donc corriger les défauts des enfans, en changer les caractères, & les changer en bien.

Dans l'une de ces deux propoſitions Rouſſeau eſt donc non-ſeulement en contradiction avec lui-même, mais encore avec l'expérience.

Quels hommes en effet ont donnéles plus grands exemples de vertu ? ſont-ce ces ſauvages du nord ou du midi, ces Lapons, ces Papoux ſans éducation, ces hommes, pour ainſi dire, de la nature, dont la langue n'eſt compoſée que de cinq ou ſix ſons ou cris ? non ſans doute. La vertu conſiſte dans le ſacrifice de ce qu'on appelle ſon intérêt à l'intérêt public. Or de pareils ſacrifices ſuppoſent les hommes déjà raſſemblés en ſociétés, & les lois de ces ſociétés perfectionnées à un certain point. Où trouve-t-on des *héros ?* chez des peuples plus ou moins policés. Tels ſont les Chinois, les Japonois, les Grecs, les Romains, les Anglois, les Allemands, les François, &c.

Quel ſeroit dans toute ſociété l'homme le plus dé-

teſtable ? l'homme de la nature qui, n'ayant point fait de convention avec ſes ſemblables, n'obéiroit qu'à ſon caprice & au ſentiment actuel qui l'inſpire.

III. PROPOSITION. Après avoir répété que *l'éducation efface les grandes qualités de l'ame*, imagineroit-on que Rouſſeau, page 192, tome 4 de l'Emile, diviſe les hommes en deux claſſes ; *l'une de gens qui penſent, l'autre de gens qui ne penſent pas ?* différence ſelon lui, entièrement dépendante de la différence de l'éducation. Quelle contradiction frappante ! Eſt-il plus d'accord avec lui-même, lorſqu'après avoir regardé l'eſprit comme un pur effet de l'organiſation, & avoir en conſéquence déclamé contre toutes ſortes d'inſtructions, il fait le plus grand cas de celle des Spartiates qui commençoit à la mamelle ? Mais, dira-t-on, en s'oppoſant en général à toute inſtruction, l'objet de Rouſſeau eſt ſimplement de ſouſtraire la jeuneſſe au danger d'une mauvaiſe éducation. Sur ce point tout le monde eſt de ſon avis & convient que, *mieux vaut refuſer toute éducation aux enfans que de leur en donner une mauvaiſe.* Ce n'eſt donc pas ſur une vérité auſſi triviale que peut inſiſter Rouſſeau. Une preuve du peu de netteté de ſes idées ſur cet objet ; c'eſt qu'en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages il conſent qu'on donne quelques inſtructions aux enfans, pourvu, dit-il, qu'elle ne ſoit pas prématurée. Or ſur ce point il eſt encore contradictoire à lui-même.

IV. PROPOSITION. Il dit, page 153, tome 5 de

l'Héloïse : « La marche de la nature est la meilleure ; » il faut sur tout ne la pas contraindre par une édu- » cation prématurée ». Or s'il est une éducation prématurée, c'est sans contredit celle des nourrices. Il faudroit donc qu'elles n'en donnassent aucune à leurs nourrissons. Voyons si c'est l'opinion constante de Rousseau.

V. PROPOSITION. Il dit, tome 5, pages 135 & 136. *ibid.* : « Les nourrices devroient dès l'âge le plus » tendre réprimer dans les enfans le défaut de la » criaillerie : la même cause qui rend l'enfant criard » à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à » vingt, impérieux à trente, & insupportable toute » sa vie ». Rousseau avoue donc ici que les nourrices peuvent *réprimer* dans les enfans le défaut de la criaillerie. Les enfans au berceau sont donc déjà susceptibles d'instructions. S'ils le sont ; pourquoi dès le plus bas âge ne pas commencer leur éducation ? par quelle raison en hasarder le succès en se donnant à la fois, & les défauts de l'enfant & l'habitude de ces défauts à combattre ? pourquoi ne se hâteroit-on pas d'étouffer dans ses passions encore foibles le germe des plus grands vices ? Rousseau ne doute point à cet égard du pouvoir de l'éducation.

VI. PROPOSITION. Il dit, tome 5, pag 158, *ibid.* : « Une mère un peu vigilante tient dans ses mains » les passions de ses enfans ». Elle y tient donc aussi leur caractère. Qu'est-ce en effet qu'un caractère ? le produit d'une volonté vive & constante, par consé-

quent d'une paſſion forte. Or ſi la mère peut tout ſur celle de ſes fils, elle peut tout ſur leur caractère. Qui peut diſpoſer de la cauſe, eſt le maître de l'effet.

Mais pourquoi Julie toujours contraire à elle même répète-t-elle ſans ceſſe qu'elle met peu d'importance à l'inſtruction de ſes enfans; & qu'elle en abandonne le ſoin à la nature, lorſque dans le fait, *il n'eſt point d'éducation*, ſi je l'oſe dire, *plus éducation que la ſienne*, & qu'enfin en ce genre elle ne laiſſe, pour ainſi-dire, rien à faire à la nature?

C'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de louer Rouſſeau: ſes vues ſont quelquefois extrêmement fines. Les moyens employés par Julie pour l'inſtruction de ſes fils ſont ſouvent les meilleurs poſſibles. Tous les hommes, par exemple, ſont ſinges & imitateurs. Les vices ſe gagnent par contagion. Julie le ſait, & veut en conſéquence que tous juſqu'à ſes domeſtiques concourent par leur exemple & leurs diſcours à inſpirer à ſes enfans les vertus qu'elle deſire en eux. Mais un pareil plan d'inſtruction eſt-il praticable dans la maiſon paternelle? j'en doute: & ſi, de l'aveu de Julie, un ſeul valet brutal ou flatteur ſuffit pour gâter toute une éducation (*a*), où trouver des domeſ-

(*a*) D'après cet aveu de Julie, croiroit-on que Rouſſeau me reproche de trop donner à l'éducation? Nulle contradiction n'arrête l'auteur de l'Emile.

« Deux hommes, dit-il, du même état, ne reçoivent-» ils pas à-peu-près les mêmes inſtructions, & néanmoins

tiques tels que l'exige ce plan d'inſtruction? Au reſte ce qui paroît impoſſible à l'éducation particulière, l'eſt-il à l'éducation publique? je vais l'examiner.

» quelle différence n'apperçoit-on pas entre leurs eſprits? » Pour expliquer cette différence, ſuppoſera-t-on, ajoute-» t-il, page 114, tome 5 de l'Héloïſe, que certains objets » ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre? que de petites » circonſtances les ont frappés diverſement, ſans qu'ils » s'en ſoient apperçus? Tous ces raiſonnemens ne ſont » que des ſubtilités ». Mais, répondrai-je à Rouſſeau, aſſurer que le caractère brutal ou flatteur d'un domeſtique ſuffit pour gâter toute une éducation; qu'un éclat de rire indiſcret (page 216, tome I de l'Emile) peut retarder de ſix mois une éducation; c'eſt convenir que ces mêmes petites circonſtances pour leſquelles vous affectez tant de mépris, ſont quelquefois de la plus grande importance, & que l'éducation, par conſéquent, ne peut préciſément être la même pour deux hommes. Or comment ſe peut-il, après avoir ſi authentiquement reconnu l'influence des plus petites cauſes ſur l'éducation, que Rouſſeau compare (pages 113 & 114, tome V de l'Héloïſe) les raiſonnemens faits à ce ſujet à ceux des aſtrologues? « Pour expliquer, dit-il, comment les hommes, qui ſem-» blent nés ſous le même aſpect du ciel, éprouvent des » fortunes très-différentes, ces aſtrologues nient que » les hommes ſoient nés préciſément au même inſtant ». Mais, repliquera-t-on à Rouſſeau, ce n'eſt point dans cette négation que conſiſte l'erreur des aſtrologues.

Dire que les aſtres, dans un inſtant, quelque petit qu'il ſoit, parcourent un eſpace plus ou moins grand, proportionnément à la vîteſſe plus ou moins grande avec laquelle ils ſe meuvent, c'eſt une vérité mathématique.

Aſſurer que, faute d'une pendule aſſez juſte, ou d'une

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de Rousseau.

Dans l'éducation particulière on n'a pas le choix du maître. L'excellent est rare, il doit être cher, & peu de particuliers sont assez riches pour le bien payer. Il n'en est pas de même dans une éducation publique. Le gouvernement attache-t-il de gros revenus aux maisons d'instruction; paye-t-il libéralement les instituteurs; leur marque-t-il une certaine considération; rend-il enfin leur place honorable (*a*);

observation assez exacte, deux hommes qu'on croit nés dans le même instant, n'ont cependant pas vu le jour dans le moment où les astres étoient précisément dans la même position les uns à l'égard des autres, c'est souvent un doute assez bien fondé.

Mais croire sans aucune preuve que les astres influent sur le sort & le caractère des hommes, c'est une sottise, & c'est celle des astrologues.

(*a*) Que faut-il, dit Rousseau, pour qu'un enfant apprenne? qu'il ait intérêt d'apprendre. Que faut-il pour qu'un maître perfectionne sa méthode d'enseigner? qu'il ait pareillement intérêt de la perfectionner. Mais pour s'occuper d'un travail aussi pénible, il faut qu'il espère

il les rend généralement desirables. Le gouvernement alors a le choix sur un si grand nombre d'hommes éclairés, qu'il en trouve toujours de propres à remplir les places qu'il leur destine. En tous les genres c'est la disette des récompenses qui produit celle des talens.

Mais dans le plan d'éducation proposé par Rousseau, quel doit être le premier soin des maîtres? l'éducation des domestiques destinés à servir les enfans. Ces domestiques élevés, alors les maîtres, d'après leur propre expérience & celle de leurs prédécesseurs, peuvent s'attacher à perfectionner les méthodes de l'instruction.

Ces maîtres sont ils chargés d'inspirer à leurs disciples les goûts, les idées, les passions les plus conformes à l'intérêt général; ils sont en présence de l'élève forcés de porter sur leurs démarches, leur conduite & leurs discours, une attention impossible à soutenir long-temps. C'est tout le plus, s'ils peuvent quatre ou cinq heures par jour supporter une telle contrainte. Aussi n'est-ce que dans les colléges, où les maîtres se relaient successivement, qu'on peut

---

une récompense considérable. Or peu de pères sont assez riches pour réaliser son espoir & payer noblement ses services. Le prince seul, en honorant les places d'instituteurs, en y attachant des appointemens honnêtes, peut à la fois inspirer aux gens de mérite le desir de les mériter & de les obtenir.

faire uſage de certaines vues, de certaines idées répandues dans l'Emile & l'Héloïſe. Le poſſible dans une maiſon publique d'inſtruction, ceſſe de l'être dans la maiſon paternelle.

A quel âge commencer l'éducation des enfans ? Si l'on en croit Rouſſeau, page 116, tome 5 de l'Héloïſe, *ils ſont juſqu'à dix ou douze ans ſans jugement.* Juſqu'à cet âge toute éducation eſt donc inutile ; l'expérience, il eſt vrai, eſt ſur ce point en contradiction avec cet auteur. Elle nous apprend que l'enfant diſcerne au moins confuſément au moment même qu'il ſent ; qu'il juge avant douze ans des diſtances, des grandeurs, de la dureté, de la moleſſe des corps ; de ce qui l'amuſe ou l'ennuie ; de ce qui eſt bon ou mauvais au goût ; qu'enfin il ſait avant douze ans une grande partie de la langue uſuelle & connoît déjà les mots propres à exprimer ſes idées. D'où je conclus que l'intention de la nature n'eſt pas, comme le dit l'auteur d'Emile, que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce, mais que l'eſprit s'exerce à meſure que le corps ſe fortifie. Rouſſeau ſur ce point ne paroît pas bien aſſuré de la vérité de ces raiſonnemens. Auſſi avoue-t-il, page 259, tome 1 de l'Emile. « Qu'il eſt ſouvent en contradiction avec lui-même ; » mais ajoute-t-il, cette contradiction n'eſt que dans » les mots ». J'ai déjà fait voir qu'elle eſt dans les choſes ; & l'auteur m'en fournit une nouvelle preuve dans le même endroit de ſon ouvrage. « Si je regarde, » dit-il, les enfans comme incapables de raiſonne-

» ment (*a*); c'eſt qu'on les fait raiſonner ſur ce qu'ils » ne comprennent pas ». Mais il en eſt à cet égard de l'homme fait comme de l'enfant; l'un & l'autre raiſonnent mal ſur ce qu'ils n'entendent pas. L'on peut même aſſurer que ſi l'enfant eſt auſſi capable de l'étude des langues que l'homme fait, il eſt auſſi ſuſceptible d'attention, & peut également appercevoir les reſſemblances & les differences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, & par conſéquent raiſonner également juſte.

Quelles ſont d'ailleurs les expériences ſur leſquelles ſe fonde Rouſſeau pour aſſurer, page 203, tome 1 de l'Emile; « que ſi l'on pouvoit amener un élève » ſain & robuſte à l'âge de dix ou douze ans ſans » qu'il pût diſtinguer ſa main droite de la gauche, » & ſans ſavoir ce que c'eſt qu'un livre, les yeux de » ſon entendement s'ouvriroient tout-à-coup aux » leçons de la raiſon ».

Je ne conçois pas, je l'avoue, pourquoi l'enfant en verroit mieux, s'il n'ouvroit qu'à dix ou douze ans *les yeux de ſon entendement.* Tout ce que je ſais, c'eſt que l'attention d'un enfant livré juſqu'à douze ans à la diſſipation eſt très difficile à fixer; c'eſt que

(*a*) « La prétendue incapacité des jeunes gens pour le » raiſonnement, dit à ce ſujet Saint-Réal, eſt plutôt une » condeſcendance pour le maître que pour le diſciple. Les » maîtres ne ſachant pas les faire raiſonner, ont un intérêt » de les en dire incapables ».

le ſavant lui-même diſtrait trop long-temps de ſes études ne s'y remet pas ſans peine. Il en eſt de l'eſprit comme du corps ; l'on ne rend l'un attentif & l'autre ſouple que par un exercice continuel. L'attention ne devient facile que par l'habitude.

Mais on a vu des hommes triompher dans un âge mûr des obſtacles qu'une longue inapplication met à l'acquiſition des talens.

Un deſir exceſſif de la gloire peut ſans doute opérer ce prodige. Mais quel concours, quelle réunion rare de circonſtances pour allumer un tel deſir ! doit-on compter ſur ce concours & tout attendre d'un miracle ? Le parti le plus sûr eſt d'habituer de bonne heure les enfans à la fatigue de l'attention. Cette habitude eſt l'avantage le plus réel qu'on retire maintenant des meilleures études. Mais que faire pour rendre les enfans attentifs ? qu'ils aient intérêt à l'être. C'eſt pour cet effet qu'on a quelquefois recours au châtiment (16). La crainte engendre l'attention ; & ſi l'on a d'ailleurs perfectionné les méthodes de l'inſtruction, cette attention eſt peu pénible.

Mais ces méthodes ſont-elles faciles à perfectionner ?

Que dans une ſcience abſtraite telle, par exemple, que la morale, on faſſe remonter un enfant des idées particulières aux générales ; qu'on attache des idées nettes & préciſes aux divers mots qui compoſent la langue de cette ſcience, l'étude en deviendra facile. Par quelle raiſon, obſervateur exact de l'eſprit humain, ne diſpoſeroit-on pas les études de manière que

l'expérience fût l'unique ou du moins le premier des maîtres, & que dans chaque ſcience le diſciple s'élevât toujours des ſimples ſenſations aux idées les plus compoſées? Cette méthode une fois adoptée, les progrès de l'élève ſeroient plus rapides, ſa ſcience plus aſſurée; l'étude pour lui moins pénible, lui deviendroit moins odieuſe, & l'éducation enfin pourroit plus ſur lui.

Répéter que *l'enfance & la jeuneſſe ſont ſans jugement*, c'eſt le propos des vieillards de la comédie. La jeuneſſe réfléchit moins que la vieilleſſe, parce qu'elle ſent plus, parce que tous les objets nouveaux pour elle, lui font une impreſſion plus forte. Mais ſi la force de ſes ſenſations la diſtrait de la méditation; leur vivacité grave plus profondément dans ſon ſouvenir les objets qu'un intérêt quelconque doit lui faire un jour comparer entre eux.

CHAPITRE VII.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence.

L'HOMME sait plus que l'adolescent ; il a plus de faits dans sa mémoire : mais a-t-il plus de capacité d'apprendre, plus de force d'attention, plus d'aptitude à raisonner ? non : c'est au sortir de l'enfance, c'est dans l'âge des desirs & des passions que les idées, si je l'ose dire, poussent le plus vigoureusement. Il en est du printemps de la vie, comme du printemps de l'année. La séve alors monte avec force dans les arbres, se répand dans leurs branches, se partage dans leurs rameaux, se porte à leurs extrémités, les ombrage de feuilles, les pare de fleurs & en noue les fruits. C'est dans la jeunesse de l'homme que se nouent pareillement en lui les pensées sublimes qui doivent un jour le rendre célèbre.

Dans l'été de sa vie ses idées se mûrissent. Dans cette saison l'homme les compare, les unit entre elles, en compose un grand ensemble. Il passe dans ce travail, de la jeunesse à l'âge mûr, & le public qui récolte alors le fruit de ses travaux, regarde les dons de son printemps comme un présent de son automne (*a*). L'homme

(*a*) Dans la première jeunesse, c'est au desir de la gloire,

eſt-il jeune ; c'eſt alors qu'en total il eſt le plus parfait (17), qu'il porte en lui plus d'eſprit, de vie, & qu'il en répand davantage ſur ce qui l'entoure.

Conſidérons les empires où l'ame du prince devenue celle de ſa nation, lui communique le mouvement & la vie ; où ſemblable à la fontaine d'Alcinoüs, dont les eaux jailliſſoient dans l'enceinte du palais & ſe diſtribuoient enſuite par cent canaux dans la capitale, l'eſprit du ſouverain eſt par le canal des grands pareillement tranſmis aux ſujets. Qu'arrive-t-il ? c'eſt qu'en ces empires où tout émane du monarque, le moment de ſa jeuneſſe eſt communément celui où la nation eſt la plus floriſſante. Si la fortune, à l'exemple des coquettes, ſemble fuir les cheveux gris ; c'eſt qu'alors l'activité des paſſions abandonne le prince (18), & que l'activité eſt la mère des ſuccès.

A meſure que la vieilleſſe approche, l'homme moins attaché à la terre, eſt moins fait pour la gouverner. Il ſent chaque jour décroître en lui le ſentiment de ſon exiſtence. Le principe de ſon mouvement s'exhale. L'ame du monarque s'engourdit ; & ſon engourdiſſement ſe communiquant à ſes ſujets, ils perdent leur audace, leur énergie ; & l'on redemande en vain à la vieilleſſe de Louis XIV, les lauriers qui couronnoient ſa jeuneſſe.

---

quelquefois à l'amour des femmes, qu'on doit le goût vif pour l'étude ; & dans un âge plus avancé, ce n'eſt qu'à la force de l'habitude qu'on doit la continuité de ce même goût.

Veut-on ſavoir ce que l'éducation peut ſur l'enfance ; ouvrons le tome 5 de l'Héloïſe & rapportons-nous-en à Julie ou à Rouſſeau lui-même. Il y dit (*a*) : « Que les enfans de Julie dont l'aîné (*b*) a ſix ans, » liſent déjà paſſablement ; qu'ils ſont déja dociles (*c*) ; » qu'ils ſont accoutumés au refus (*d*) ; que Julie a » détruit en eux la cauſe de la criaillerie (*e*), qu'elle » a écarté de leur ame, le menſonge, la vanité, la » colère & l'envie (*f*) ».

Que Julie ou Rouſſeau regardent, s'ils le veulent, ces inſtructions comme ſimplement préparatoires, le nom ne fait rien à la choſe. Toujours eſt-il vrai qu'à ſix ans, il eſt peu d'éducation plus avancée. Quels progrès plus étonnans encore Rouſſeau, page 132, tome 2 d'Emile, ne fait-il pas faire à ſon élève ! « Par » le moyen, dit-il, de mon éducation, quelles grandes » idées je vois s'arranger dans la tête d'Emile ! quelle » netteté de judiciaire ! quelle juſteſſe de raiſon ! Homme » ſupérieur, s'il ne peut élever les autres à ſa meſure, » il ſait s'abaiſſer à la leur. Les vrais principes du juſte, » les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux » des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe gravent dans » ſon entendement ».

Si tel eſt l'Emile de Rouſſeau, perſonne ne lui conteſtera la qualité d'homme ſupérieur. Cependant cet

---

(*a*) Page 159.
(*b*) Page 120.
(*c*) Page 148.
(*d*) Page 132.
(*e*) Page 135 & 136.
(*f*) Page 123.

élève, tome 2, page 302, « n'avoit reçu de la na-
» ture que de médiocres dispositions à l'esprit ».

Sa supériorité, comme le soutient Rousseau, n'est donc pas en nous l'effet de la perfection plus ou moins grande de nos organes, mais de notre éducation.

Qu'on ne s'étonne point des contradictions de ce célèbre écrivain. Ses observations sont presque toujours justes, & ses principes presque toujours faux & communs. De-là ses erreurs. Peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent, lui en impose. Et quel philosophe porte toujours sur ces opinions l'œil sévère de l'examen ? La plupart des hommes se répètent : ce sont des voyageurs qui les uns d'après les autres donnent la même description des pays qu'ils ont rapidement parcourus, ou même qu'ils n'ont jamais vus.

Dans les anciennes salles de spectacle, il y avoit, dit-on, beaucoup d'échos artificiels placés de distance en distance & peu d'acteurs sur la scène. Or sur le théâtre du monde, le nombre de ceux qui pensent par eux-mêmes est pareillement très-petit & le nombre des échos très-grand. L'on est par-tout étourdi du bruit de ces échos. Je n'appliquerai pas cette comparaison à Rousseau ; mais j'observerai que s'il n'est pas de génie dans la composition duquel il n'entre souvent beaucoup d'oui-dire, c'est l'un de ces oui-dire, qui sans doute a fait croire à Rousseau, « qu'avant 10 ou 12
» ans, les enfans étoient entièrement incapables & de
» raisonnement & d'instruction ».

CHAPITRE VIII.

Des éloges donnés par Rouſſeau à l'ignorance.

Celui qui par fois regarde la diverſité des eſprits & des caractères comme l'effet de la diverſité des tempéramens (*a*) & qui, perſuadé que l'éducation *ne ſubſtitue que de petites qualités aux grandes données par la nature*, croit en conſéquence l'éducation nuiſible (19), doit auſſi par fois ſe faire l'apologiſte de l'ignorance. Auſſi, dit Rouſſeau p. 163. T. 5. de l'Héloiſe. « Ce » n'eſt point des livres que les enfans doivent tirer leurs » connoiſſances; les connoiſſances, ajoute-t-il, ne s'y » trouvent pas ». Mais ſans livres les ſciences & les arts euſſent ils jamais atteint un certain degré de perfection ? Pourquoi n'apprendroit-on pas la géométrie dans les Euclide & les Clairaut; la médecine dans les Hypocrate & les Boerhaave; la guerre dans les Céſar, les Feuquière & les Montecuculli; le droit civil dans

(*a*) Si les caractères étoient l'effet de l'organiſation, il y auroit en tout pays un certain nombre d'hommes de caractère. Pourquoi n'en voit-on communément que dans les pays libres ? c'eſt, dit-on, que ces pays ſont les ſeuls où les caractères puiſſent ſe développer. Mais le moral pourroit-il s'oppoſer au développement d'une cauſe phyſique ? Eſt-il quelque maxime morale qui faſſe fondre une loupe ?

les Domat ; enfin la politique & la morale dans des hiſtoriens tels que les Tacite, les Hume, les Polybe, les Machiavel? Pourquoi, non content de mépriſer les lettres, Rouſſeau ſemble-t-il inſinuer que l'homme vertueux de ſa nature, doit ſes vices à ſes connoiſſances? « Peu m'importe, dit Julie p. 158 & 159. T. 5. *ibid.* » que mon fils ſoit ſavant : il me ſuffit qu'il ſoit ſage » & bon ». Mais les ſciences rendent-elles le citoyen vicieux? l'ignorant eſt-il le meilleur (20) & le plus ſage des hommes ?

Si l'eſpèce de probité néceſſaire pour n'être pas pendu exige peu de lumières, en eſt il ainſi d'une probité fine & délicate ? quelle connoiſſance des devoirs patriotiques cette probité ne ſuppoſe-t-elle pas ?

Parmi les ſtupides, j'ai vu des hommes bons, mais en petit nombre. J'ai vu beaucoup d'huîtres & peu qui renfermaſſent des perles. On n'a point obſervé que les peuples les plus ignorans fuſſent toujours les plus heureux, les plus doux & les plus vertueux (21).

Au nord de l'Amérique, une guerre inhumaine arme perpétuellement les ignorans ſauvages les uns contre les autres. Ces ſauvages cruels dans leurs combats, ſont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs priſonniers ? la mort dans des ſupplices abominables. La paix, le calumet en main, a-t elle ſuſpendu la fureur de deux peuples ſauvages ; quelle violences n'exercent-ils pas ſouvent dans leurs propres peuplades ? combien de fois a-t-on vu le meurtre, la cruauté, la perfidie encouragés par l'impunité (22), y marcher le front levé ?

Par quelle raiſon en effet l'homme ſtupide des bois, ſeroit-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes? Par-tout les hommes naiſſent avec les mêmes beſoins & le même deſir de les ſatisfaire. Ils ſont les mêmes au berceau; & s'ils diffèrent entre eux, c'eſt lorſqu'ils entrent plus avant dans la carrière de la vie.

Les beſoins, dira-t-on, d'un peuple ſauvage ſe réduiſent aux ſeuls beſoins phyſiques. Ils ſont en petit nombre. Ceux d'une nation policée au contraire ſont immenſes. Peu d'hommes y ſont expoſés aux rigueurs de la faim; mais que de goûts & de deſirs n'ont-ils pas à ſatisfaire; & dans cette multiplicité de goûts, que de germes de querelles, de diſcuſſions & de vices! oui: mais auſſi que de lois & de police pour les réprimer!

Au reſte les grands crimes ne ſont pas toujours l'effet de la multitude de nos deſirs. Ce ne ſont pas les paſſions multipliées, mais les paſſions fortes qui ſont fécondes en forfaits. Plus j'ai de deſirs & de goûts, moins ils ſont ardens. Ce ſont des torrens d'autant moins gonflés & dangereux dans leurs cours; qu'ils ſe partagent en plus de rameaux. Une paſſion forte eſt une paſſion ſolitaire qui concentre tous nos deſirs en un ſeul point. Telles ſont ſouvent en nous les paſſions produites par des beſoins phyſiques.

Deux nations ſans arts & ſans agriculture ſont-elles quelquefois expoſées au tourment de la faim; dans cette faim, quel principe d'activité! Point de lac poiſſonneux, point de forêt giboyeuſe, qui ne devienne

entre elles un germe de diſcuſſion & de guerre. Le poiſſon & le gibier ceſſent - ils d'être abondans, chacune défend le lac ou le bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moiſſonner.

La faim ſe renouvelle pluſieurs fois le jour, & par cette raiſon devient dans le ſauvage un principe plus actif que ne l'eſt chez un peuple policé la variété de ſes goûts & de ſes deſirs. Or l'activité dans le ſauvage eſt toujours cruelle, parce qu'elle n'eſt pas contenue par la loi. Auſſi, proportionnément au nombre de ſes habitans, ſe commet-il au nord de l'Amérique, plus de cruautés & de crimes que dans l'Europe entière. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu & du bonheur des ſauvages ?

Le dépeuplement des contrées ſeptentrionales ſi ſouvent ravagées par la famine, prouveroit-il que les Samoïèdes ſoient plus heureux que les Hollandois ? Depuis l'invention des armes à feu & le progrès de l'art militaire (23), quel état que celui de l'Eskimau ! à quoi doit - il ſon exiſtence ? à la pitié des nations européennes. Qu'il s'élève quelque démêlé entre elles & lui, le peuple ſauvage eſt détruit. Eſt-ce un peuple heureux que celui dont l'exiſtence eſt auſſi incertaine ?

Quand le Huron ou l'Iroquois ſeroit auſſi ignorant que Rouſſeau le deſire, je ne l'en croirois pas plus fortuné. C'eſt à ſes lumières, c'eſt à la ſageſſe de ſa légiſlation qu'un peuple doit ſes vertus, ſa proſpérité, ſa population & ſa puiſſance. Dans quel moment les Ruſſes devinrent-ils redoutables à l'Europe ? Lorſque

le czar les eut forcés de s'éclairer (24). Rouſſeau, T. 3. p. 30. de l'Emile ; « veut abſolument que les arts, » les ſciences, la philoſophie & les habitudes qu'elle » engendre, changent bientôt l'Europe en déſert (25), » & qu'enfin les connoiſſances corrompent les mœurs ». Mais ſur quoi fonde-t-il cette opinion ? Pour ſoutenir de bonne foi ce paradoxe, il faut n'avoir jamais porté ſes regards ſur les empires de Conſtantinople, d'Iſpahan, de Déli, de Méquinès, enfin ſur aucun de ces pays où l'ignorance eſt également encenſée & dans les moſquées & dans les palais.

Que voit-on ſur le trône ottoman ? un ſouverain dont le vaſte empire n'eſt qu'une vaſte lande, dont toutes les richeſſes & tous les ſujets raſſemblés pour ainſi-dire, dans une capitale immenſe, ne préſentent qu'un vain ſimulacre de puiſſance, & qui maintenant ſans force pour réſiſter à l'attaque d'un ſeul des princes chrétiens, échoueroit devant le rocher de Malte, & ne jouera peut être plus de rôle en Europe.

Quel ſpectacle offre la Perſe ? des habitans épars dans de vaſtes régions infeſtées de brigands, & vingt tyrans qui, le fer en main, ſe diſputent des villes en cendres & des champs ravagés.

Qu'apperçoit-on dans l'Inde, dans ce climat le plus favoriſé de la nature ? des peuples pareſſeux, avilis par l'eſclavage & qui ſans amour du bien public, ſans élévation d'ame, ſans diſcipline, ſans courage, végètent ſous le plus beau ciel du monde (26) ; des peuples enfin dont toute la puiſſance ne ſoutient pas l'effort

d'une poignée d'Européens. Tel eſt dans une grande partie de l'orient l'état des peuples ſoumis à cette ignorance ſi vantée.

Rouſſeau croit-il réellement que les empires que je viens de citer, ſoient plus peuplés que la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hollande, &c. ? croit-il les peuples ignorans de ces contrées plus vertueux & plus fortunés que la nation éclairée & libre de l'Angleterre ? non ſans doute. Il ne peut ignorer des faits connus du petit-maître le plus ſuperficiel & de la caillette la plus diſſipée. Quel intérêt détermine donc Rouſſeau à prendre ſi hautement parti pour l'ignorance ?

CHAPITRE IX.

Quels motifs ont pu engager Rouſſeau à ſe faire l'apologiſte de l'ignorance ?

C'EST à Rouſſeau à nous éclairer ſur ce point. « Il » n'eſt point, dit il, page 30, tome 3 de l'Emile, de » philoſophe qui venant à connoître le vrai & le faux, » ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité » découverte par un autre. Quel eſt, ajoute-t-il, le » philoſophe qui pour ſa gloire ne tromperoit pas vo- » lontiers le genre humain » ?

Rouſſeau ſeroit-il ce philoſophe (27) ? Je ne me permets pas de le penſer. Au reſte s'il croyoit qu'un menſonge

menſonge ingénieux pût à jamais immortaliſer le nom de ſon inventeur, il ſe tromperoit (*a*). Le vrai ſeul a des ſuccès durables. Les lauriers dont l'erreur quelquefois ſe couronne n'ont qu'une verdure éphémère.

Qu'une ame vile, un eſprit trop foible pour atteindre au vrai, avance ſciemment un menſonge; il obéit à ſon inſtinct: mais qu'un philoſophe puiſſe ſe faire l'apôtre d'une erreur qu'il ne prend pas pour la vérité (*b*) même; j'en doute: & mon garant eſt irrécuſable; c'eſt le deſir que tout auteur a de l'eſtime publique & de la gloire. Rouſſeau la cherche ſans doute, mais c'eſt en qualité d'orateur, non de philoſophe. Auſſi de tous les hommes célèbres eſt-il le ſeul qui ſe ſoit élevé contre la ſcience (28). La mépriſe-t-il en lui? manqueroit il d'orgueil? non; mais cet orgueil fut aveugle un moment. Sans doute qu'en ſe faiſant l'apologiſte de l'ignorance, il s'eſt dit à lui même:

« Les hommes en général ſont pareſſeux, par con-

(*a*) J'en excepte cependant les menſonges religieux.

(*b*) L'homme, je le ſais, n'aime point la vérité pour la vérité même. Il rapporte tout à ſon bonheur. Mais s'il le place dans l'acquiſition d'une eſtime publique & durable; il eſt évident, puiſque cette eſpèce d'eſtime eſt attachée à la découverte de la vérité, qu'il eſt, par la nature même de ſa paſſion, forcé de n'aimer & de ne rechercher que le vrai. Un nom célèbre qu'on doit à l'erreur, eſt un preſtige de gloire qui ſe détruit aux premiers rayons de la raiſon & de la vérité.

» séquent ennemis de toute étude qui les force à l'at-
» tention.

» Les hommes sont vains, par conséquent ennemis
» de tout esprit supérieur.

» Les hommes médiocres enfin ont une haine se-
» crète pour les savans & pour les sciences. Que j'en
» persuade l'inutilité ; je flatterai la vanité du stupide :
» je me rendrai cher aux ignorans ; je serai leur maî-
» tre, eux mes disciples, & mon nom consacré par
» leurs éloges, remplira l'univers. Le moine lui-même
» se déclarera pour moi (29). L'homme ignorant &
» crédule est l'homme du moine. La stupidité publi-
» que fait sa grandeur. D'ailleurs quel moment plus
» favorable à mon projet ! En France tout concourt
» à dépriser les talens. Si j'en profite, mes ouvrages de-
» viennent célèbres ».

Mais cette célébrité doit-elle être durable ? l'auteur de l'Emile a-t-il pu se le promettre ? ignore-t-il qu'il s'opère une révolution sourde & perpétuelle dans l'esprit & le caractère des peuples, & qu'à la longue l'ignorance se décrédite elle-même ?

Or quel supplice pour cet auteur, s'il entrevoit déjà le mépris futur où tomberont ses panégyriques de l'ignorance (30) ! quel moyen sur cet objet de faire long-temps illusion à l'Europe ? L'expérience apprend à ses peuples que le génie, les lumières & les connoissances sont les vraies sources de leur puissance, de leur prospérité, de leur vertu ; que leur foiblesse & le malheur sont au contraire toujours l'effet d'un

vice dans le gouvernement, par conſéquent de quelque ignorance dans le légiſlateur. Les hommes ne croiront donc jamais les ſciences & les lumières vraiment nuiſibles.

Mais dans le même ſiècle, l'on a vu quelquefois les arts & les ſciences ſe perfectionner & les mœurs ſe corrompre. J'en conviens; & je ſais avec quelle adreſſe l'ignorance toujours envieuſe profite de ce fait pour imputer aux ſciences, une corruption de mœurs entièrement dépendante d'une autre cauſe.

CHAPITRE X.

Des cauſes de la décadence d'un empire.

L'INTRODUCTION & la perfection des arts & des ſciences dans un empire n'en occaſionnent pas la décadence. Mais les mêmes cauſes qui y accélèrent le progrès des ſciences, y produiſent quelquefois les effets les plus funeſtes.

Il eſt des nations où par un ſingulier enchaînement de circonſtances, le germe productif des arts & des ſciences ne ſe développe qu'au moment même où les mœurs ſe corrompent.

Un certain nombre d'hommes ſe raſſemble pour former une ſociété. Ces hommes fondent une nouvelle ville; leurs voiſins la voient s'élever d'un œil

jaloux. Les habitans de cette ville forcés d'être à la fois laboureurs & soldats se servent tour à tour de la bèche & de l'épée. Quelles sont dans ce pays la science & la vertu de nécessité ? la science militaire & la valeur. Elles y sont les seules honorées. Toute autre science, toute autre vertu y est inconnue. Tel fut l'état de Rome naissante, lorsque foible, lorsqu'environnée de peuples belliqueux, elle ne soutenoit qu'à peine leurs efforts.

Sa gloire, sa puissance, s'étendirent par toute la terre. Mais Rome acquit l'une & l'autre avec lenteur. Il lui fallut des siècles de triomphes pour s'asservir ses voisins. Or ces voisins asservis, si les guerres civiles dûrent, par la forme de son gouvernement, succeder aux guerres étrangères ; comment imaginer que des citoyens engagés alors dans des partis différens, en qualité de chefs ou de soldats, que des citoyens sans cesse agités de craintes ou d'espérances vives, pussent jouir du loisir & de la tranquillité qu'exige l'étude des sciences ?

En tout pays où ces évènemens s'enchaînent & se succèdent, le seul instant favorable aux lettres est malheureusement celui où les guerres civiles, les troubles, les factions s'éteignent ; où la liberté expirante succombe, comme du temps d'Auguste, sous les efforts du despotisme (*a*). Or cette époque précède de peu celle

(*a*) Il en fut de même en France lorsque le cardinal de Richelieu eut désarmé le peuple, les grands, & se les fut

de la décadence d'un empire. Cependant les arts & les sciences y fleurissent. Il est deux causes de cet effet.

La première est la force des passions. Dans les premiers momens de l'esclavage, les esprits encore vivifiés par le souvenir de leur liberté perdue, sont dans une agitation assez semblable à celle des eaux après la tourmente. Le citoyen brûle encore du desir de s'illustrer, mais sa position a changé. Il ne peut élever son buste à côté de celui des Timoléon, des Pélopidas & des Brutus. Ce n'est plus à titre de destructeur des tyrans, de vengeur de la liberté que son nom peut parvenir à la postérité. Sa statue ne peut être placée qu'entre celles des Homère, des Epicures, des Archimède, &c. Il le sent; & s'il n'est plus qu'une sorte de gloire à laquelle il puisse prétendre; si les lauriers des Muses sont les seuls dont il puisse se couronner, c'est dans l'arène des arts & des sciences qu'il descend pour les disputer; & c'est alors qu'il s'élève des hommes illustres en tous les genres.

La seconde de ces causes est l'intérêt qu'ont alors les souverains d'encourager les progrès de ces mêmes sciences. Au moment où le despotisme s'établit, que desire le monarque? d'inspirer l'amour des arts & des sciences à ses sujets. Que craint-il? qu'ils ne portent les yeux sur leurs fers; qu'ils ne rougissent de leur servitude, & ne tournent encore leurs regards vers la

---

asservis. Ce fut alors que les arts & les sciences y fleurirent.

liberté. Il veut donc leur cacher leur aviliſſement ; il veut occuper leur eſprit. Il leur préſente à cet effet de nouveaux objets de gloire. Hypocrite amateur des ſciences, il marque d'autant plus de conſidération à l'homme de génie qu'il a plus beſoin de ſes éloges.

Les mœurs d'une nation ne changent point au moment même de l'établiſſement du deſpotiſme. L'eſprit des citoyens eſt libre quelque temps après que leurs mains ſont liées. Dans ces premiers inſtans les hommes célèbres conſervent encore quelque crédit ſur une nation. Le deſpote les comble donc de faveurs pour qu'ils le comblent de louanges ; & les grands talens ſe ſont trop ſouvent prêtés à cet échange ; ils ont trop ſouvent été panégyriſtes de l'uſurpation & de la tyrannie.

Quels motifs les y déterminent ? quelquefois la baſſeſſe & ſouvent la reconnoiſſance (*a*). Il en faut convenir : toute grande révolution dans un empire en impoſe à l'imagination, & ſuppoſe dans celui qui l'opère quelque grande qualité, ou du moins quelque vice brillant que l'étonnement ou la reconnoiſſance peut métamorphoſer en vertu (31).

Telle eſt au moment de l'établiſſement du deſpotiſme, la cauſe productrice des grands talens dans les

(*a*) Les gens de lettres ont à ſe reprocher d'avoir loué dans le cardinal de Richelieu le plus mauvais des citoyens, le fauteur du deſpotiſme, l'homme qui féconda les ſemences des maux actuels de l'empire françois ; l'homme enfin qui doit être également l'horreur & du prince, & de la nation.

ſciences & les arts. Ce premier moment paſſé, ſi ce même pays devient ſtérile en hommes de cette eſpèce (32), c'eſt que le deſpote plus aſſuré ſur ſon trône, n'a plus d'intérêt de les protéger. Auſſi dans les états le règne des arts & des ſciences ne s'étend guère au-delà d'un ſiècle ou deux. L'aloës eſt chez tous les peuples l'emblême de la production des ſciences. Il emploie cent ans à fortifier ſes racines; il ſe prépare cent ans à pouſſer ſa tige; le ſiècle écoulé, il s'élève, s'épanouit en fleurs & meurt.

Si dans chaque empire les ſciences pareillement ne pouſſent, ſi je l'oſe dire, qu'un jet & diſparoiſſent enſuite; c'eſt que les cauſes propres à produire des hommes de génie, ne s'y développent communément qu'une fois. C'eſt au plus haut période de ſa grandeur qu'une nation porte ordinairement les fruits de la ſcience & des arts. Trois ou quatre générations d'hommes illuſtres ſe ſont-elles écoulées; les peuples dans cet intervalle ont changé de mœurs; ils ſe ſont façonnés à la ſervitude; leur ame a perdu ſon énergie; nulle paſſion forte ne la met en action. Le deſpote n'excite plus le citoyen à la pourſuite d'aucune eſpèce de gloire. Ce n'eſt plus le talent qu'il honore, c'eſt la baſſeſſe: & le génie, s'il en eſt encore en ces pays, vit & meurt inconnu à ſa propre patrie. C'eſt l'oranger qui fleurit, parfume l'air & meurt dans un déſert.

Le deſpotiſme qui s'établit, laiſſe tout dire pourvu qu'on le laiſſe faire. Mais le deſpotiſme affermi défend de parler, de penſer & d'écrire. Alors les eſprits

tombent dans l'apathie ; tous les citoyens devenus eſclaves maudiſſent le ſein qui les a allaités ; & dans un pareil empire, tout nouveau-né eſt un malheureux de plus.

Le génie enchaîné y traîne peſamment ſes fers ; il ne vole plus, il rampe. Les ſciences ſont négligées ; l'ignorance eſt en honneur (33), & tout homme de ſens déclaré ennemi de l'Etat. Dans un royaume d'aveugles, quel citoyen ſeroit le plus odieux ? Le clairvoyant. Si les aveugles le ſaiſiſſoient, il ſeroit mis en pièces. Or dans l'empire de l'ignorance, le même ſort attend le citoyen éclairé. La preſſe en eſt d'autant plus gênée que les vues du miniſtère ſont plus courtes. Sous le règne d'un Frédéric ou d'un Antonin, on oſe tout dire, tout penſer, tout écrire & l'on ſe tait ſous les autres règnes.

L'eſprit du prince s'annonce toujours par l'eſtime & la conſidération qu'il marque aux talens (*a*). La faveur qu'il leur accorde loin de nuire à l'Etat, le ſert.

Les arts & les ſciences ſont la gloire d'une nation ; ils ajoutent à ſon bonheur. C'eſt donc au ſeul deſpotiſme, intereſſé d'abord à les protéger, & non aux ſciences même, qu'il faut attribuer la décadence des empires. Le ſouverain d'une nation puiſſante a-t-il

(*a*). De trois choſes, diſoit Mathias, roi de Hongrie, que doit ſe propoſer un prince ; la première eſt d'être juſte ; la ſeconde de vaincre ſes ennemis ; la troiſième de récompenſer les lettres & d'honorer les hommes célèbres.

ceint la couronne du pouvoir arbitraire; cette nation s'affoiblit de jour en jour.

La pompe d'une cour orientale peut ſans doute en impoſer au vulgaire : il peut croire la force de l'empire égale à la magnificence de ſes palais. Le ſage en juge autrement. C'eſt ſur cette même magnificence qu'il en meſure la foibleſſe. Il ne voit dans le luxe impoſant au milieu duquel eſt aſſis le deſpote, que la ſuperbe, la riche & la funèbre décoration de la mort; qu'un catafalque faſtueux au centre duquel eſt un cadavre froid & ſans vie, une cendre inanimée; enfin un fantôme de puiſſance prêt à diſparoître devant l'ennemi qui la mépriſe. Une grande nation où s'eſt enfin établi le pouvoir deſpotique eſt comparable au chêne que les ſiècles couronnent. Son tronc majeſtueux, la groſſeur de ſes branches, annoncent encore quelles furent ſa force & ſa grandeur première : il ſemble être encore le monarque des forêts : mais ſon véritable état eſt celui du dépériſſement : ſes branches dépouillées de feuilles, privées de l'eſprit de vie & demi-pourries, ſont chaque année briſées par les vents. Tel eſt l'état des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire.

CHAPITRE XI.

La culture des arts & des ſciences dans un empire deſpotique en retarde la ruine.

C'EST au moment que le deſpotiſme entièrement affermi, réduit, comme je l'ai déjà dit, les peuples en eſclavage; c'eſt lorſqu'il éteint en eux tout amour de la gloire, qu'il étend par-tout les ténèbres de l'ignorance, qu'un empire ſe précipite à ſa ruine (34). Cependant ſi, comme l'obſerve M. Saurin, l'étude des ſciences & la douceur des mœurs qu'elles inſpirent, tempèrent quelque temps la violence du pouvoir arbitraire, les ſciences, loin de hâter, retardent donc la chûte des Etats.

La digue des ſciences, il eſt vrai, ne ſoutient pas long-temps l'effort d'un pouvoir à qui tout cède, & qui détruit & les trônes les plus ſolides & les empires les plus puiſſans, mais du moins n'y peut-on imputer aux ſciences la corruption des mœurs. Les ſciences n'engendrent point les malheurs publics, proportionnés dans chaque Etat à l'accroiſſement du pouvoir arbitraire. Par quelle raiſon en effet les arts & les ſciences corromproient-elles les mœurs (35) & énerveroient-elles le courage? Qu'eſt-ce qu'une ſcience? c'eſt un recueil d'obſervations faites; ſi c'eſt en mécanique, ſur

la manière d'employer les forces mouvantes ; ſi c'eſt en géométrie, ſur le rapport des grandeurs entre elles ; ſi c'eſt en chirurgie, ſur l art de panſer & de guérir les plaies ; ſi c'eſt enfin en légiſlation, ſur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux & vertueux. Or pourquoi ces divers recueils d'obſervations enerveroient-ils le courage ? Ce fut la ſcience de la diſcipline qui ſoumit l'univers aux Romains. Ce fut donc en qualité de ſavans qu'ils domptèrent les nations. Auſſi lorſque, pour s'attacher la milice & s'en aſſurer la protection, la tyrannie eut été contrainte d'adoucir la ſévérité de la diſcipline militaire ; lorſqu'enfin la ſcience en fut preſqu'entièrement perdue, ce fut alors que vaincus à leur tour, les vainqueurs du monde ſubirent, en qualité d'ignorans, le joug des peuples du nord.

On forgeoit à Sparte des caſques, des cuiraſſes, des épées bien trempées. Cet art en ſuppoſe une infinité d'autres (36), & les Spartiates n'en étoient pas moins vaillans. Céſar, Caſſius & Brutus étoient éloquens, ſavans & braves. L'on exerçoit à la fois en Grèce & ſon eſprit, & ſon corps. La molleſſe eſt fille de la richeſſe & non des ſciences. Lorſque Homère verſifioit l'Iliade, il avoit pour contemporains les graveurs du bouclier d'Achille. Les arts avoient donc alors atteint en Grèce un certain degré de perfection ; & cependant l'on s'y exerçoit encore aux combats du ceſte & de la lutte.

En France ce ne ſont point les ſciences qui rendent

la plupart des officiers incapables des fatigues de la guerre, mais la molleſſe de leur éducation. Qu'on refuſe du ſervice à quiconque ne peut faire certaines marches, ſoulever certains poids & ſupporter certaines fatigues; le deſir d'obtenir des emplois militaires arrachera les François à la molleſſe: ils voudront être hommes: leurs mœurs & leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des lois; & leur imperfection les vices des peuples. Les lumières produiſent l'effet contraire. Auſſi n'a-t-on jamais compté parmi les corrupteurs des mœurs ce Licurgue, ce ſage qui parcourut tant de contrées pour puiſer dans les entretiens des philoſophes les connoiſſances qu'exigeoit l'heureuſe réforme des lois de ſon pays.

Mais dira-t-on, ce fut dans l'acquiſition même de ces connoiſſances qu'il puiſa ſon mépris pour elles. Et qui croira jamais qu'un légiſlateur qui ſe donna tant de peines pour raſſembler les ouvrages d'Homère, & qui fit élever la ſtatue du rire dans la place publique, ait réellement mépriſé les ſciences! Les Spartiates ainſi que les Atheniens, furent les peuples les plus éclairés & les plus illuſtres de la Grèce. Quel rôle y jouerent les ignorans Thébains juſqu'au moment qu'Epaminondas les eut arrachés à leur ſtupidité?

J'ai montré dans cette ſection les erreurs & les contradictions de ceux dont les principes diffèrent des miens.

J'ai prouvé que tout panégyriſte de l'ignorance, eſt du moins à ſon inſu, l'ennemi du bien public;

Que c'eſt dans le cœur de l'homme qu'il faut étudier la ſcience de la morale;

Que tout peuple ignorant, ſi d'ailleurs il eſt riche & policé, eſt toujours un peuple ſans mœurs.

Il faut maintenant détailler les malheurs où l'ignorance plonge les nations; on en ſentira plus fortement l'importance d'une bonne éducation; j'inſpirerai plus de deſir de la perfectionner, & j'intéreſſerai d'avance mes concitoyens aux idées que je dois leur propoſer à ce ſujet.

NOTES DE LA SECTION V.

1. Rousseau, livre IV, tome II de son Emile, après avoir dit un mot de l'origine des passions, ajoute : « sur » ce principe il est aisé de voir comment on peut diriger » au bien ou au mal toutes les passions des enfans & des » hommes ». Mais s'il est possible de diriger au bien ou au mal les passions des enfans, il est donc possible de changer leur caractère.

2. « La voix intérieure de la vertu, dit Rousseau, ne » se fait point entendre aux pauvres ». Cet auteur range apparemment les incrédules dans la classe des pauvres, lorsqu'il ajoute, page 207, tome III de l'Emile : « Un in- » crédule souhaite que tout l'univers soit dans la misère » pour s'épargner la moindre peine & se procurer le » moindre plaisir ». Rousseau est incrédule, & je ne l'accuse pas d'un pareil souhait. Voltaire n'est pas bigot, & c'est cependant lui qui prit en main la défense de l'innocente famille des Calas, qui leur ouvrit sa bourse, qui sacrifia en sollicitations un temps pour lui toujours si précieux, & qui protégea seul la veuve & les orphelins opprimés, lorsque l'église & les magistrats les abandonnoient. Rousseau n'auroit-il voulu dire autre chose, sinon que l'incrédule s'aime de préférence aux autres ? Ce sentiment est commun au dévot comme à l'incrédule. Point de saint qui voulût être damné pour son voisin. Quand saint Paul a souhaité d'être anathême pour ses frères, ne s'est-il point exagéré la noblesse de ce sentiment ; & ne lui falloit-il pas quinze jours de résidence en enfer pour s'assurer de sa vérité ?

3. « Tant que la sensibilité de l'homme (Emile, livre IV, » tome II) reste bornée à son individu, il n'y a rien de » moral dans ses actions. Ce n'est que quand elle com- » mence à s'étendre hors de lui qu'il prend d'abord ces » sentimens & ensuite ces notions du bien & du mal, qui » le constituent véritablement homme ». Ce texte prouve l'ingénuité avec laquelle Rousseau se réfute lui-même.

4. Juger, dit Rousseau, n'est pas sentir. La preuve de son opinion, « c'est qu'il est en nous une faculté ou force » qui nous fait comparer les objets. Or, dit-il, cette force » ne peut être l'effet de la sensibilité physique ». Si Rous- seau eût plus approfondi cette question, il eût reconnu que cette force n'étoit autre chose que l'intérêt même que nous avons de comparer les objets entre eux, & que cet intérêt prend sa source dans le sentiment de l'amour de soi, effet immédiat de la *sensibilité physique*.

5. L'imagination des peuples du nord n'est pas moins vive que celle des peuples du midi. Compare-t-on les poésies d'Ossian à celles d'Homère; lit-on les poëmes de Milton, de Fingal, les poésies Erses, &c.; on n'apperçoit pas moins de force dans les tableaux des poètes du nord que dans ceux des poètes du midi. Aussi le sublime tra- ducteur des poésies d'Ossian, après avoir démontré, dans une excellente dissertation, que les grandes & mâles beautés de la poésie appartiennent à tous les peuples, ob- serve à ce sujet que les compositions de cette espèce ne supposent qu'un certain degré de police dans une nation. Ce n'est point, ajoute-t-il, le climat, mais les mœurs du siècle qui donnent un caractère fort & sublime à la poésie. Celle d'Ossian en est la preuve.

6. Si l'homme est quelquefois méchant, c'est lorsqu'il a intérêt de l'être; c'est lorsque les lois qui, par la crainte de la punition & l'espoir de la récompense, devroient le

porter à la vertu, le portent au contraire au vice. Tel eſt l'homme dans les pays deſpotiques, c'eſt à-dire, dans ceux de la flatterie, de la baſſeſſe, de la bigotterie, de l'eſpionnage, de la pareſſe, de l'hypocriſie, du menſonge, de la trahiſon, &c.

7. Ce n'eſt point le ſentiment du beau moral qui fait travailler l'ouvrier, mais la promeſſe de vingt-quatre ſols pour boire. Qu'un homme ſoit infirme, qu'il doive la prolongation de ſa vie aux ſoins aſſidus de ſes domeſtiques, que doit-il faire pour s'aſſurer la continuité de ces mêmes ſoins? faut-il qu'il prêche le beau moral? non, mais qu'il leur déclare que n'étant point ſur ſon teſtament, il recompenſera leur zèle de ſon vivant en leur comptant chaque année de ſa vie telle gratification honnête & graduelle. Qu'il tienne parole, il ſera bien ſervi, & l eût été mal, s'il n'en eût appelé qu'à leur ſens du beau moral.

Point d'objets ſur leſquels on ne pût donner de pareilles recettes, qui, tirées du principe de l'intérêt perſonnel, ſeroient tout autrement efficaces que des recettes extraites, ou de la métaphyſique-théologique, ou de la métaphyſique alambiquée du ſhaftesburyſme.

8. On écraſe ſans pitié une mouche, une araignée, un inſecte, & l'on ne voit pas ſans peine égorger un bœuf. Pourquoi? c'eſt que dans un grand animal l'effuſion du ſang, les convulſions de la ſouffrance rappellent à la mémoire un ſentiment de douleur que n'y rappelle point l'écraſement d'un inſecte.

9. Deux nations ont-elles intérêt de s'unir; elles font entre elles un traité de bonté & d'humanité réciproque. Que l'une des deux nations ne trouve plus d'avantage à ce traité; elle le rompt: voilà l'homme. L'intérêt détermine ſa haine ou ſon amour. L'humanité n'eſt point eſſentielle à ſa nature. Qu'entend-on en effet par ce mot eſſentiel? ce ſans quoi une choſe n'exiſte pas. Or, en ce ſens

la

la ſenſibilité phyſique eſt la ſeule qualité eſſentielle à la nature de l'homme.

10. On frémit au ſpectacle de l'aſſaſſin qu'on roue. Pourquoi ? c'eſt que ſon ſupplice rappelle à notre ſouvenir la mort & la douleur à laquelle la nature nous a condamnés. Mais pourquoi les bourreaux & les chirurgiens ſont-ils impitoyables ? c'eſt qu'habitués ou de torturer un coupable, ou d'opérer ſur un malade, ſans éprouver eux-mêmes de douleur, ils deviennent inſenſibles à ſes cris. N'apperçoit-on plus dans les ſouffrances d'autrui celles auxquelles on eſt ſoi-même ſujet, on devient dur.

11. Le beſoin d'être plaint dans ſes malheurs, aidé dans ſes entrepriſes ; le beſoin de fortune, de converſation, de plaiſirs, &c. produiſent dans tous le ſentiment de l'amitié. Elle n'eſt donc pas toujours fondée ſur la vertu : auſſi les méchans ſont-ils comme les bons ſuſceptibles d'amitié, & non d'humanité. Les bons ſeuls éprouvent ce ſentiment de compaſſion & de tendreſſe éclairée, qui, réuniſſant l'homme à l'homme, le rend l'ami de tous ſes concitoyens. Ce ſentiment n'eſt éprouvé que du vertueux.

12. Que d'arrêts & d'édits cruels prouvent contre la prétendue bonté naturelle de l'homme !

13. On voit des enfans enduire de cire chaude des hannetons, des cerf-volans, les habiller en ſoldats, & prolonger ainſi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on que ces enfans ne réfléchiſſent point aux douleurs qu'éprouvent ces inſectes. Si le ſentiment de la compaſſion leur étoit auſſi naturel que celui de la crainte, il les avertiroit des ſouffrances de l'inſecte, comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.

14. Le deſpotiſme de la Chine eſt, dit-on, fort modéré.

L'abondance de ſes récoltes en eſt la preuve. En Chine, comme par-tout ailleurs, on ſait que pour féconder la terre, il ne ſuffit pas de faire de bons livres d'agriculture; qu'il faut encore que nulle loi ne s'oppoſe à la bonne culture. Auſſi les impôts à la Chine, dit à ce ſujet M. Poivre, ne ſont portés ſur les terres médiocres qu'au trentième du produit. Les Chinois jouiſſent donc preſque en entier de la propriété de leurs biens. Leur gouvernement, à cet égard, eſt donc bon. Mais jouit-on pareillement à la Chine de la propriété de ſa perſonne? L'habituelle & prodigieuſe diſtribution qui s'y fait de coups de bamboux prouve le contraire. C'eſt l'arbitraire des punitions qui ſans doute y avilit les ames, & fait de preſque tout Chinois un négociant frippon, un ſoldat poltron, un citoyen ſans honneur.

15. Monteſquieu compare le deſpotiſme oriental à l'arbre abattu par le ſauvage pour en cueillir les fruits. Un ſimple fait rapporté dans le journal intitulé: *Etat politique de l'Angleterre*, donnera peut-être du deſpotiſme une idée encore plus effrayante.

Les Anglois, dit le journaliſte, inveſtis dans le fort Guillaume par les troupes du ſuba ou vice-roi de Bengale, ſont faits priſonniers. Enfermés dans le cachot noir de Collicotta, ils y ſont au nombre de 146 entaſſés dans un eſpace de dix huit pieds carrés. Ces malheureux, dans un des climats le plus chaud de l'univers, & dans la ſaiſon la plus chaude de ce climat, ne reçoivent d'air que par une fenêtre en partie bouchée par la largeur des barreaux. A peine y ſont-ils entrés qu'ils ſont trempés de ſueur & dévorés de ſoif. Ils étouffent, pouſſent des cris affreux, demandent qu'on les tranſporte dans une plus grande priſon. On eſt ſourd à leurs plaintes. Ils veulent mettre en mouvement l'air qui les environne; ils ſe ſervent à cet effet de leurs chapeaux; reſſource impuiſſante, ils tombent

en défaillance, & meurent. Ce qui survit boit sa sueur, redemande de l'air, veut qu'on les partage en deux cachots. Ils s'adressent à cet effet au Jemman-daar, un des gardes de la prison. Le cœur du garde s'ouvre à la pitié & à l'avarice. Il consent, pour une grosse somme, d'avertir le suba de leur état. A son retour, les Anglois vivans crient du milieu des cadavres qu'on leur rende l'air, qu'on ouvre le cachot. « Malheureux, dit le garde, achevez de » mourir, le suba repose. Quel esclave oseroit interrompre » son sommeil? » Tel est le despotisme.

16. Rousseau ne veut pas qu'on châtie les enfans. Mais, selon lui-même, pour que les enfans soient attentifs, il faut qu'ils aient intérêt de l'être. N'ont-ils point encore atteint l'âge de l'émulation; il n'est alors que deux moyens d'exciter en eux cet intérêt. L'un est l'espoir d'un bonbon ou d'un joujou (l'amusement & la gourmandise sont les seules passions de l'enfance); l'autre est la crainte du châtiment. Le premier moyen suffit-il; il mérite la préférence. Ne suffit-il pas; c'est au châtiment qu'il faut avoir recours. La crainte est toujours efficacement employée. L'enfant craint encore plus la douleur qu'il n'aime un bonbon. Le châtiment est-il sévère, est-il justement infligé; on est rarement obligé d'y revenir. Mais c'est répandre sur l'aube de la vie les images du chagrin. Non: ce chagrin est aussi court que la punition. L'instant d'après l'enfant châtié saute, joue avec ses camarades, & s'il se souvient du fouet, c'est dans ces momens calmes & consacrés à l'étude, où ce souvenir soutient son application.

Qu'on perfectionne d'ailleurs les méthodes encore trop imparfaites d'enseigner; qu'on les simplifie; l'étude devenue plus facile, l'élève sera moins exposé au châtiment. L'enfant apprendra l'italien ou l'allemand avec la même facilité que sa propre langue, si, toujours entouré d'Italiens ou d'Allemands, il ne peut demander qu'en ces langues les choses qui lui sont agréables.

17. Avec l'âge on gagne en connoiſſances, en expérience, mais l'on perd en activité & en fermeté. Or, dans l'adminiſtration des affaires civiles & militaires, leſquelles de ces qualités ſont les plus néceſſaires? les dernières. C'eſt toujours trop tard, dit à ce ſujet Machiavel, qu'on élève les hommes aux places importantes. Preſque toutes les grandes actions des ſiècles préſens & paſſés, ont été exécutées avant l'âge de trente ans. Les Annibal, les Alexandre, &c. en ſont la preuve. L'homme qui doit ſe rendre illuſtre, dit Philippe de Commines, l'eſt toujours de bonne heure. Ce n'eſt point dans le moment qu'affoibli par l'âge, qu'alors inſenſible aux charmes de la louange & indifférent à la conſidération, compagne de la gloire, on fait des efforts pour la mériter.

18. Dans les grands romans, c'eſt toujours avant leur mariage que les héros combattent les monſtres, les géans & les enchanteurs. Un ſentiment ſûr & ſourd avertit le romancier, que les deſirs de ſon héros une fois ſatisfaits, il n'a plus en lui de principe d'action. Auſſi tous les auteurs de ce genre nous aſſurent qu'après les noces du prince & de la princeſſe, tous deux vécurent heureux, mais en paix.

19. L'inſtruction, toujours utile, nous fait ce que nous ſommes. Les ſavans ſont nos inſtituteurs; notre mépris pour les livres eſt donc toujours un mépris de mauvaiſe foi. Sans livres nous ſerions encore ce que ſont les ſauvages.

Pourquoi la femme du ſérail n'a-t-elle pas l'eſprit des femmes de Paris? c'eſt qu'il en eſt des idées comme des langues. On parle celle de ceux qui nous entourent. L'eſclave de l'orient ne ſoupçonne pas la fierté du caractère romain. Il n'a point lu Tite-Live; il n'a d'idées ni de la liberté, ni d'un gouvernement républicain. Tout eſt en nous acquiſition & éducation.

20. La connoiſſance & la méfiance des hommes ſont, dit-on, inſéparables. L'homme n'eſt donc pas auſſi bon que le prétend Julie.

21. Moins on a de lumières, plus l'on devient perſonnel. J'entends une petite ma treſſe pouſſer les hauts cris: quelle en eſt la cauſe? eſt-ce le choix d'un mauvais général ou l'enregiſtrement d'un édit onéreux au peuple? non, c'eſt la mort de ſon chat ou de ſon oiſeau. Plus on eſt ignorant, moins on apperçoit de rapport entre le bonheur national & le ſien.

22. Chez certains ſauvages, l'ivreſſe attire le reſpect. Qui ſe dit ivre eſt déclaré prophète; &, comme ceux des juifs, il peut impunément aſſaſſiner.

23. Un peuple eſt-il heureux; pour continuer de l'être, que faut-il? que les nations voiſines ne puiſſent l'aſſervir. Pour cet effet ce peuple doit être exercé aux armes; il doit être bien gouverné, avoir d'habiles généraux, d'excellens amiraux, de ſages adminiſtrateurs de ſes finances; enfin une excellente légiſlation. Ce n'eſt donc jamais de bonne-foi qu'on ſe fait l'apologiſte de l'ignorance. Rouſſeau ſent bien que c'eſt à l'imbécillité commune à tous les Sultans qu'il faut rapporter preſque tous les malheurs du deſpotiſme.

24. Quelques officiers adoptent en France l'opinion de Rouſſeau; ils veulent des ſoldats automates. Cependant jamais Turenne ni Condé ne ſe ſont plaints du trop d'eſprit des leurs. Des ſoldats Grecs & Romains, citoyens au retour de la campagne, étoient néceſſairement plus inſtruits, plus éclairés que les ſoldats de nos jours; & les armées grecques & romaines, valoient bien les nôtres. Les ſoins que les généraux actuels prennent pour étouffer les lumières des ſubalternes, n'annonceroient-ils pas la crainte

qu'ils ont d'avoir des censeurs trop éclairés de leurs manœuvres ? Scipion & César avoient moins de défiance.

25. De toutes les parties de l'Asie, la plus savante est la Chine, & c'est aussi la mieux cultivée & la plus habitée. Quelques érudits veulent que l'ignorante & barbare Europe ait été jadis plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ma réponse à leurs nombreuses citations, c'est que dix arpens en froment nourrissent plus d'hommes que cent arpens en bruyères, pâtures, &c.; c'est que l'Europe étoit autrefois couverte d'immenses forêts, & que les Germains se nourrissoient du produit de leurs bestiaux. César & Tacite l'assurent, & leur témoignage décide la question. Un peuple pasteur ne peut être nombreux. L'Europe civilisée est donc nécessairement plus peuplée que ne l'étoit l'Europe barbare & sauvage. S'en rapporter là-dessus à des historiens souvent menteurs ou mal-instruits, lorsqu'on a en main des preuves évidentes de leur mensonge, c'est folie. Un pays sans agriculture ne peut sans un miracle nourrir un grand nombre d'habitans. Or les miracles sont plus rares que les mensonges.

26. Les Indiens n'ont nulle force de caractère. Ils n'ont que l'esprit de commerce. Il est vrai qu'en ce genre la nature a tout fait pour eux. C'est elle qui couvre leur sol de ces denrées précieuses que l'Europe y vient acheter. Les Indiens en conséquence sont riches & paresseux. Ils aiment l'argent, & n'ont pas le courage de le défendre. Leur ignorance dans l'art militaire & dans la science du gouvernement les rendra long-temps vils & méprisables.

27. Il n'est point de proposition soit morale, soit politique, que Rousseau n'adopte & ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne-foi. Il assure, par exemple, tome 3, page 132, dans une note de l'Emile, « que c'est au christianisme que

» les gouvernemens modernes doivent leur plus solide au-
» torité & leurs révolutions moins fréquentes ; que le
» christianisme a rendu les princes moins sanguinaires ; que
» c'est une vérité prouvée par le fait ». Il dit, Contrat social, chap. 8, « qu'au moins le paganisme n'allumoit point de
» guerres de religion ; que Jesus, en établissant un royaume
» spirituel sur la terre, sépara le système théologique du
» système politique, que l'Etat alors cessa d'être un ; qu'on
» y vit naître des divisions intestines qui n'ont jamais cessé
» d'agiter le peuple chrétien ; que le prétendu royaume de
» l'autre monde est devenu sous un chef visible le plus vio-
» lent despotisme dans celui-ci ; que de la double puissance
» spirituelle & temporelle a résulté un conflit de juridic-
» tion qui rend toute bonne politique impossible dans les
» Etats papistes ; qu'on n'y sait jamais auquel du prêtre ou
» du maître on doit obéir ; que la loi chrétienne est nui-
» sible à la forte constitution de l'Etat, que le christianisme
» est si évidemment mauvais, que c'est perdre le temps
» que de s'amuser à le démontrer ».

Or ces deux ouvrages donnés presqu'en même temps au public, comment imaginer que le même homme puisse être si contraire à lui-même, & qu'il soutienne de bonne foi deux propositions aussi contradictoires ?

28. Conséquemment, à la haine de Rousseau pour les sciences, j'ai vu des prêtres se flatter de sa prochaine conversion. Pourquoi, disoient-ils, désespérer de son salut ? il protège l'ignorance, il hait les philosophes : il ne peut souffrir un bon raisonneur.

Si Jean Jacques étoit saint que feroit-il de plus ?

29. Tous les dévots sont ennemis de la science. Sous Louis XIV ils donnoient le nom de Jansénistes aux savans qu'ils vouloient perdre. Ils y ont depuis substitué le nom d'Encyclopédistes. Cette expression n'a maintenant en

France aucun ſens déterminé. C'eſt un mot prétendu injurieux dont les ſots ſe ſervent pour diffamer quiconque a plus d'eſprit qu'eux.

30. Le deſpotiſme, ce cruel fléau de l'humanité, eſt le plus ſouvent une production de la ſtupidité nationale. Tout peuple commence par être libre. A quelle cauſe attribuer la perte de ſa liberté? à ſon ignorance, à ſa folle confiance en des ambitieux. L'ambitieux & le peuple, c'eſt la fille & le lion de la fable. A-t-elle perſuadé à cet animal de ſe laiſſer couper les griffes, & limer les dents; elle le livre aux mâtins.

31. Les gens de lettres ſont hommes comme les courtiſans: ils ont donc ſouvent flatté le puiſſant injuſte. Cependant il eſt entr'eux une différence remarquable. Les gens de lettres ayant toujours été protégés par les Princes de quelque mérite, ils n'ont pu qu'en exagérer les vertus. Ils ont trop loué Auguſte. Mais les courtiſans ont loué Néron & Caracalla.

32. Le mérite ne conduit-il plus aux honneurs, il eſt mépriſé; & pour comparer les petites choſes aux grandes, il en eſt d'un empire comme d'un collége. Les prix & les premières places ſont-ils pour les favoris du régent; plus d'émulation parmi les élèves. Les études tombent. Or ce qui ſe fait en petit dans les écoles, s'opère en grand dans les empires; & lorſque la faveur ſeule y diſpoſe des places, la nation alors eſt ſans énergie; les grands-hommes en diſparoiſſent.

33. En Orient les meilleurs titres à la grande fortune ſont la baſſeſſe & l'ignorance. Une place importante vient-elle à vaquer; le deſpote paſſe dans l'antichambre: n'ai-je pas, dit-il, ici quelque valet dont je puiſſe faire un viſir? Tous les eſclaves ſe préſentent. Le plus vil obtient la place. Faut il enſuite s'étonner ſi les actions du viſir répondent à la manière dont il eſt choiſi?

34. Les Romains, ni les François n'avoient encore rien perdu de leur courage aux temps d'Auguſte & de Louis XIV.

35. Rouſſeau trop ſouvent panégyriſte de l'ignorance, dit, en je ne ſais quel endroit de ſes ouvrages : « La nature a voulu preſerver les hommes de la ſcience ; & la » peine qu'ils trouvent à s'inſtruire, n'eſt pas le moindre » de ſes bienfaits ». Mais lui répond un nommé Gautier, ne pourroit-on pas dire également : « peuples, ſachez » que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des » grains de la terre ? La peine quelle attache à ſa culture » vous annonce qu'il faut la laiſſer en friche ». Cette réponſe n'eſt pas du goût de Rouſſeau, & dans une lettre écrite à M. Grimm. « Ce M. Gautier, dit-il, n'a pas » ſongé qu'avec peu de travail on eſt sûr de faire du pain, » & qu'avec beaucoup d'étude il eſt douteux qu'on par- » vienne à faire un homme raiſonnable ». Je ne ſuis pas à mon tour trop content de la réponſe de Rouſſeau. Eſt-il premièrement bien vrai que dans une île inconnue l'on parvienne ſi facilement à faire du pain ? Avant de faire cuire le grain, il faudroit le ſemer ; avant de ſemer, il faudroit deſſécher les marécages, abattre les forêts, défricher la terre, & ce défrichement ne ſe feroit pas ſans peine.

Dans les contrées même où la terre eſt la mieux cultivée, que de ſoins ſa culture n'exige-t-elle pas du laboureur ? c'eſt le travail de toute ſon année. Mais ne fallût-il que l'ouvrir pour la féconder, ſon ouverture ſuppoſe l'invention du ſoc, de la charrue, celle des forges, par conſéquent une infinité de connoiſſances dans les mines, dans l'art de conſtruire des fourneaux, dans les mécaniques, dans l'hydraulique, enfin dans preſque toutes les ſciences dont Rouſſeau veut *préſerver l'homme*. On ne parvient donc pas à faire du pain ſans quelque peine & quelque induſtrie.

» Un homme raisonnable, dit Rousseau, est encore » plus difficile à faire : avec beaucoup d'études, on n'est » pas toujours sûr d'y parvenir ». Mais est-on toujours sûr d'une bonne récolte ? le pénible labour de l'automne, assure-t-il l'abondante moisson de l'été ? Au reste qu'il soit difficile ou non de former un homme raisonnable ; le fait est qu'il ne le devient que par l'instruction. Qu'est-ce qu'un homme raisonnable ? celui dont les jugemens sont en général toujours justes. Or pour bien juger des progrès d'une maladie, de l'excellence d'une pièce de théâtre & de la beauté d'une statue, que faut-il avoir préliminairement étudié ? les sciences & les arts de la médecine, de la poésie & de la sculpture. Rousseau n'entend-il par ce mot *raisonnable*, que l'homme d'une conduite sage ? Mais une telle conduite suppose quelquefois une connoissance profonde du cœur humain ; & cette connoissance en vaut bien une autre. Lorsque l'auteur de l'Emile décrie l'instruction, c'est, dira-t il, qu'il a vû quelquefois l'homme éclairé se conduire mal. Cela se peut. Les desirs d'un tel homme sont souvent contraires à ses lumières. Il peut agir mal & voir bien. Cependant cet homme (& Rousseau n'en peut disconvenir) n'a du moins en lui qu'une cause de mauvaise conduite : ce sont ses passions criminelles. L'ignorance au contraire en a deux. L'une, ce sont ces mêmes passions ; l'autre c'est l'ignorance de ce que l'homme doit à l'homme, c'est-à-dire, de ses devoirs envers la société ; ces devoirs sont plus étendus qu'on ne pense. L'instruction est donc toujours utile.

36. Les arts de luxe, dit-on, énervent les courages. Mais qui leur ferme l'entrée d'un Etat ? est-ce l'ignorance ? non : c'est la pauvreté ou le partage à-peu-près égal des richesses nationales. A Sparte quel citoyen eût acheté une boîte émaillée ? Le trésor public n'eût pas suffi pour la payer. Nul Bijoutier ne se fût donc point établi à Lacédé-

mone ; il y fût mort de faim. Ce n'eſt point l'ouvrier de luxe qui vient corrompre les mœurs d'un peuple : mais la corruption de mœurs de ce peuple, qui appelle à lui l'ouvrier du luxe. En tout genre de commerce, c'eſt la demande qui précède l'offre.

D'ailleurs ſi le luxe, comme je l'ai déjà dit, eſt l'effet du partage trop inégal des richeſſes nationales, il eſt évident que les ſciences n'ayant aucune part à cet inégal partage, ne peuvent être regardées comme la cauſe du luxe. Les ſavans ſont peu riches. C'eſt chez l'homme d'affaire & non chez eux que la magnificence éclate. Si les arts de luxe ont quelquefois fleuri dans une nation au même inſtant que les lettres, c'eſt que l'époque où les ſciences y ont été cultivées, eſt quelquefois celle où les richeſſes s'y trouvent accumulées dans un petit nombre de mains.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE SOMMAIRE.

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

PRÉFACE. . . . . page 5

INTRODUCTION.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'Homme : de ce que peut sur lui l'éducation. . 13

Importance de cette question. 15

De quelle utilité peut être son examen.

De la fausse Science ou de l'Ignorance acquise. . 18

Des obstacles qu'elle met à la perfection de l'éducation.

De la sécheresse de ce sujet, & de la difficulté de le traiter. 22

SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différens hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAPITRE PREMIER. *Nul ne reçoit la même éducation*. 24

CHAP. II. *Du moment où commence l'éducation.* p. 25

CHAP. III. *Des Inſtituteurs de l'enfance.* 27

Que ces inſtituteurs ne ſont pas préciſément les mêmes pour perſonne ; que nul par conſéquent ne peut avoir le même eſprit.

De la ſenſation différente qu'excitent quelquefois en nous les mêmes objets.

CHAP. IV. *De la différente impreſſion des objets ſur nous.* 31

CHAP. V. *De l'Éducation des Colléges.* 33

Qu'elle n'eſt pas la même pour tous.

CHAP. VI. *De l'Éducation domeſtique.* 34

Qu'elle n'eſt la même pour aucun.

CHAP. VII. *De l'Éducation de l'adoleſcence.* . . . 37

Que cette éducation, plus dépendante du haſard que celle de l'enfance, eſt par conſéquent encore moins la même pour chacun.

CHAP. VIII. *Des haſards auxquels nous devons ſouvent les hommes illuſtres.* 41

Des bornes à mettre à l'empire du haſard.

De la contradiction de tous les préceptes de l'éducation.

CHAP. IX. *Des cauſes principales de la contradiction des préceptes ſur l'éducation.* 49

CHAP X. *Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeuneſſe.* 57

Que cette contradiction eſt l'effet de l'oppoſition qui ſe

trouve entre l'intérêt des prêtres & celui des peuples.
Que toute fauſſe religion eſt ennemie du bien public.

CHAP. XI. *Des fauſſes Religions*. . . . . page 65

Qu'entre les fauſſes religions on doit compter le papiſme.

CHAP. XII. *Le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.* 67

Que le papiſme eſt une religion locale : qu'on en peut concevoir une qui devînt univerſelle.

CHAP. XIII. *De la Religion univerſelle.* 70

Qu'une telle religion eſt ſimple, & n'eſt autre choſe que la meilleure légiſlation poſſible.
Qu'il n'en eſt pas de même des religions à myſtères.
Quelles ſont celles dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte ?

CHAP. XIV. *Des conditions ſans leſquelles une religion eſt deſtructive du bonheur national.* 74

CHAP. XV. *Parmi les fauſſes Religions quelles ont été les moins nuiſibles au bonheur des ſociétés?* . 80

Il réſulte des diverſes queſtions traitées dans ce chapitre & les précédens, qu'en ſuppoſant dans tous les hommes une égale aptitude à l'eſprit, la ſeule différence de leur éducation en produiroit néceſſairement une grande dans leurs idées & leurs talens.
D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre tous les eſprits, ne peut être regardée dans les *hommes communément bien organiſés*, comme une preuve démonſtrative de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Tous les Hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'Esprit.

CHAPITRE PREMIER. *Toutes nos idées nous viennent par les sens : en conséquence, on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.* . . . . . page 106

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut avoir une idée nette du mot Esprit, & pour cet effet le distinguer de ce qu'on appelle Ame.

CHAP. II. *Différence entre l'Esprit & l'Ame.* . 112

CHAP. III. *Des objets sur lesquels l'Esprit agit.* 123

CHAP. IV. *Comment l'Esprit agit.* 125

Que toutes ses opérations se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances des divers objets entre eux & avec nous.

Que tout jugement prononcé d'après la comparaison des objets physiques, n'est qu'une pure sensation; qu'il en est de même de tout jugement porté sur les idées abstraites, collectives, &c.

CHAP. V. *Des jugemens qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.* 128

Que cette comparaison suppose attention, peine, par conséquent intérêt pour se la donner.

CHAP. VI. *Point d'intérêt, point de comparaiſon des objets entre eux.* . . . . . page 134

Que tout intérêt prenant ſa ſource dans la ſenſibilité phyſique, tout dans l'homme ſe réduit à ſentir.

CHAP. VII. *La ſenſibilité phyſique eſt la cauſe unique de nos actions, de nos penſées, de nos paſſions & de notre ſociabilité.* 139

CHAP. VIII. *De la Sociabilité.* 151

CHAP. IX. *Juſtification des principes admis dans le livre de l'*Eſprit. 158

CHAP. X. *Que les plaiſirs des ſens ſont, à l'inſu même des nations, leurs plus puiſſans moteurs.* . . . 162

Que la ſupériorité des eſprits eſt indépendante & de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, & de la plus ou moins grande étendue de la mémoire.

CHAP. XI. *De l'inégale étendue de la Mémoire.* 168

Que la grande mémoire ne conſtitue pas le grand génie.

CHAP. XII. *De l'inégale perfection des organes des ſens.* 172

Que ce n'eſt point à leur extrême fineſſe qu'eſt attachée la plus ou moins grande ſupériorité des eſprits.

Qu'en fait de ſenſations, ſi les hommes diffèrent, ce n'eſt du moins que dans la nuance de ces mêmes ſenſations.

CHAP. XIII. *De la manière différente de ſentir.* 183

CHAP. XIV. *La petite différence, apperçue entre nos ſenſations, n'a nulle influence ſur les eſprits.* 190

CHAP.

CHAP. XV. *De l'Esprit.* . . . . . page 194

Des idées qu'on doit attacher à ce mot.

CHAP. XVI. *Cause de la différence d'opinions en morale, politique & métaphysique.* 200

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague des mots. Je choisis pour exemple ceux de Bon, d'Intérêt & de Vertu.

CHAP. XVII. *La vertu ne rappelle au clergé que l'idée de sa propre utilité.* 212

CHAP. XVIII. *Des idées différentes que les divers peuples se sont formées de la vertu.* 218

CHAP. XIX. *Il est un seul moyen de fixer la signification incertaine des mots, & une seule nation qui puisse en faire usage.* 223

Qu'il n'y a qu'une nation qui puisse faire usage de ce moyen.

Qu'il consiste à consigner dans un dictionnaire l'idée précise de chaque mot.

Que les mots une fois définis, les propositions de morale, de politique & de métaphysique, deviendroient aussi démontrables que les vérités géométriques.

Que les hommes adoptant alors les mêmes principes, parviendroient d'autant plus sûrement aux mêmes conséquences, que la combinaison des mêmes objets, ou dans le monde physique, comme le prouve la géométrie, ou dans le monde intellectuel, comme le prouve la métaphysique, leur a toujours donné les mêmes résultats.

CHAP. XX. *Les excurſions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels, ont toujours été à-peu-près les mêmes.* . . . . . page 226

Contes de Fées, première preuve de cette vérité.

Contes philoſophiques, ſeconde preuve de cette vérité.

Contes religieux, troiſième preuve de cette vérité.

Que tous ces divers contes ont conſervé entre eux la plus grande reſſemblance.

CHAP. XXI. *Impoſtures des miniſtres des religions.* 236

Qu'elles ont par-tout été les mêmes; que les prêtres ont, par les mêmes moyens, par-tout accrû leur puiſſance.

CHAP. XXII. *De l'uniformité des moyens par leſquels les miniſtres des religions conſervent leur autorité.* 241

Il réſulte de la comparaiſon des faits cités dans cette Section, que la fineſſe plus ou moins grande des ſens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit : vérité facile à prouver par un autre enchaînement de propoſitions.

CHAP. XXIII. *Point de vérité qui ne ſoit réductible à un fait.* 246

Que tout fait ſimple eſt à la portée des eſprits les plus communs; qu'en conſéquence il n'eſt point de vérité, ſoit découverte, ſoit à découvrir, à laquelle ne puiſſent atteindre les hommes communément bien organiſés.

CHAP. XXIV. *L'esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.* page 253

Que si tous les hommes communément bien organisés peuvent percer jusqu'aux plus hautes vérités, tous ont par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

Telle est la conclusion de la seconde Section.

SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des Esprits.

CHAPITRE PREMIER. *Quelles sont ces causes ?* . 283

Qu'elles se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'instruire.

L'autre est la différence de leur position, d'où résulte celle de leur instruction.

CHAP. II. *Toute idée neuve est un don du hasard.* 285

Que l'influence du hasard sur notre éducation est plus considérable qu'on ne l'imagine : qu'on peut cependant diminuer cette influence.

CHAP. III. *Des limites à poser au pouvoir du hasard.* 289

Que le hasard nous présente une infinité d'idées ; que ces idées sont stériles si l'attention ne les féconde.

Que l'attention est toujours l'effet d'une passion ; telle est celle de la gloire de la vérité.

CHAP. IV. *De la ſeconde cauſe de l'inégalité des eſprits*. . . . . page 291

Que les hommes doivent aux paſſions l'attention propre à féconder les idées que le haſard leur offre ; que l'inégalité de leur eſprit dépend en partie de l'inégale force de leurs paſſions.

Que la force inégale des paſſions eſt par quelques uns regardée comme l'effet d'une certaine organiſation, &, par conſéquent, comme un pur don de la nature.

SECTION IV.

Les hommes communément bien organiſés ſont tous ſuſceptibles du même degré de paſſion : que leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le haſard les place : le caractère original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premières habitudes.

CHAPITRE PREMIER. *Du peu d'influence de l'organiſation & du tempérament ſur les paſſions & le caractère des hommes*. 298

CHAP. II. *Des changemens ſurvenus dans le caractère des nations, & des cauſes qui les ont produits*. 301

CHAP. III. *Des changemens ſurvenus dans le caractère des particuliers*. 307

Qu'ils ſont l'effet d'un changement dans leur poſition,

leur intérêt, & dans les idées qu'en conséquence leur suggere le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

CHAP. IV. *De l'amour de soi.* . . . . . page 310

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous les hommes; qu'il allume en tous le desir du pouvoir.

Que ce desir, comme je le montre dans les chapitres suivans, y engendre l'envie, l'amour des richesses, des honneurs, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices, dont l'existence suppose celle des sociétés.

Que ces diverses passions propres à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit, ne sont réellement en eux que le desir du pouvoir déguisé sous des noms différens.

CHAP. V. *De l'amour des richesses & de la gloire.* 312

Effet immédiat du pouvoir.

CHAP. VI. *De l'Envie.* 315

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CHAP. VII. *De la justice.* 323

CHAP. VIII. *De la justice considérée dans l'homme de la nature.* 324

CHAP. IX. *De la justice considérée dans l'homme & les peuples policés.* 328

CHAP. X. *Le particulier, comme les nations, n'es-*

time, dans la juſtice, que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure. . . . . . page 332

CHAP. XI. *L'amour du pouvoir dans toute eſpèce de gouvernement, eſt le ſeul moteur des hommes.* 335

CHAP. XII. *De la Vertu.* 341

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CHAP. XIII. *De la manière dont la plupart des Européens conſidèrent la vertu.* 345

Que s'ils l'honorent dans la ſpéculation, c'eſt un effet de leur éducation.

Que s'ils la mépriſent dans la pratique, c'eſt un effet de la forme de leur gouvernement.

Que leur amour pour la vertu eſt toujours proportionné à l'intérêt qu'ils ont de la pratiquer. D'où il ſuit que c'eſt toujours au deſir du pouvoir & de la conſidération qu'il faut rapporter l'amour pour la vertu.

CHAP. XIV. *L'amour du pouvoir eſt, dans l'homme, la diſpoſition la plus favorable à la vertu.* . . 348

CHAP. XV. *De l'Intolérance civile.* 350

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

Que cette intolérance préſage la ruine des empires.

CHAP. XVI. *L'intolérance eſt ſouvent fatale aux princes.* 353

CHAP. XVII. *La flatterie n'eſt pas moins agréable aux peuples qu'aux ſouverains.* . . . . . page 358

CHAP. XVIII. *De l'intolérance religieuſe.* . . . 363

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CHAP. XIX. *L'intolérance & la perſécution ne ſont pas de commandement divin.* 368

CHAP. XX. *L'intolérance eſt le fondement de la grandeur du clergé.* 373

CHAP. XXI. *Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance ; moyen de s'oppoſer à ſes effets.* 379

Qu'on peut, d'après ce que j'ai dit, tirer cette concluſion ; c'eſt que toutes les paſſions factices ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir déguiſé ſous des noms différens, & que cet amour de la puiſſance n'eſt lui-même qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique.

CHAP. XXII. *Généalogie des paſſions.* 384

Qu'il ſuit de cette généalogie que tous les hommes communément bien organiſés ſont ſuſceptibles de l'eſpèce de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous ? Ma réponſe à cette objection c'eſt qu'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire, peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même.

CHAP. XXIII. *De la force du ſentiment de l'amour de ſoi.* . . . . . page 386

Que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités.

CHAP. XXIV. *La découverte des grandes idées eſt l'effet de la conſtance dans l'attention.* . . . 390

Il réſulte de cette ſection, que l'inégalité des eſprits ne peut être dans les hommes communément bien organiſés qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différens des miens, rapportent à l'inégale perfection des Sens l'inégale ſupériorité des Eſprits.

Que nul n'ayant ſur ce ſujet mieux écrit que M. Rouſſeau, je le prends pour exemple de ce que j'avance.

CHAPITRE PREMIER. *Contradictions de l'Auteur d'Emile ſur les cauſes de l'inégalité des eſprits.* 422

Qu'il réſulte de ces contradictions que la juſtice & la vertu ſont des acquiſitions.

CHAP. II. *De l'eſprit & du talent.* 427

CHAP. III. *De la bonté de l'homme au berceau.* p. 430

CHAP. IV. *L'homme de la nature doit être cruel.* 439

Que ſon humanité eſt toujours le produit ou de ſa crainte, ou de ſon éducation.

CHAP. V. *Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.* 443

CHAP. VI. *De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de Rouſſeau.* 449

Que, d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & l'adoleſcence ſans jugement.

CHAP. VII. *Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence.* 455

CHAP. VIII. *Des éloges donnés par Rouſſeau à l'ignorance.* 459

CHAP. IX. *Quels motifs ont pu engager Rouſſeau à ſe faire l'apologiſte de l'ignorance.* 464

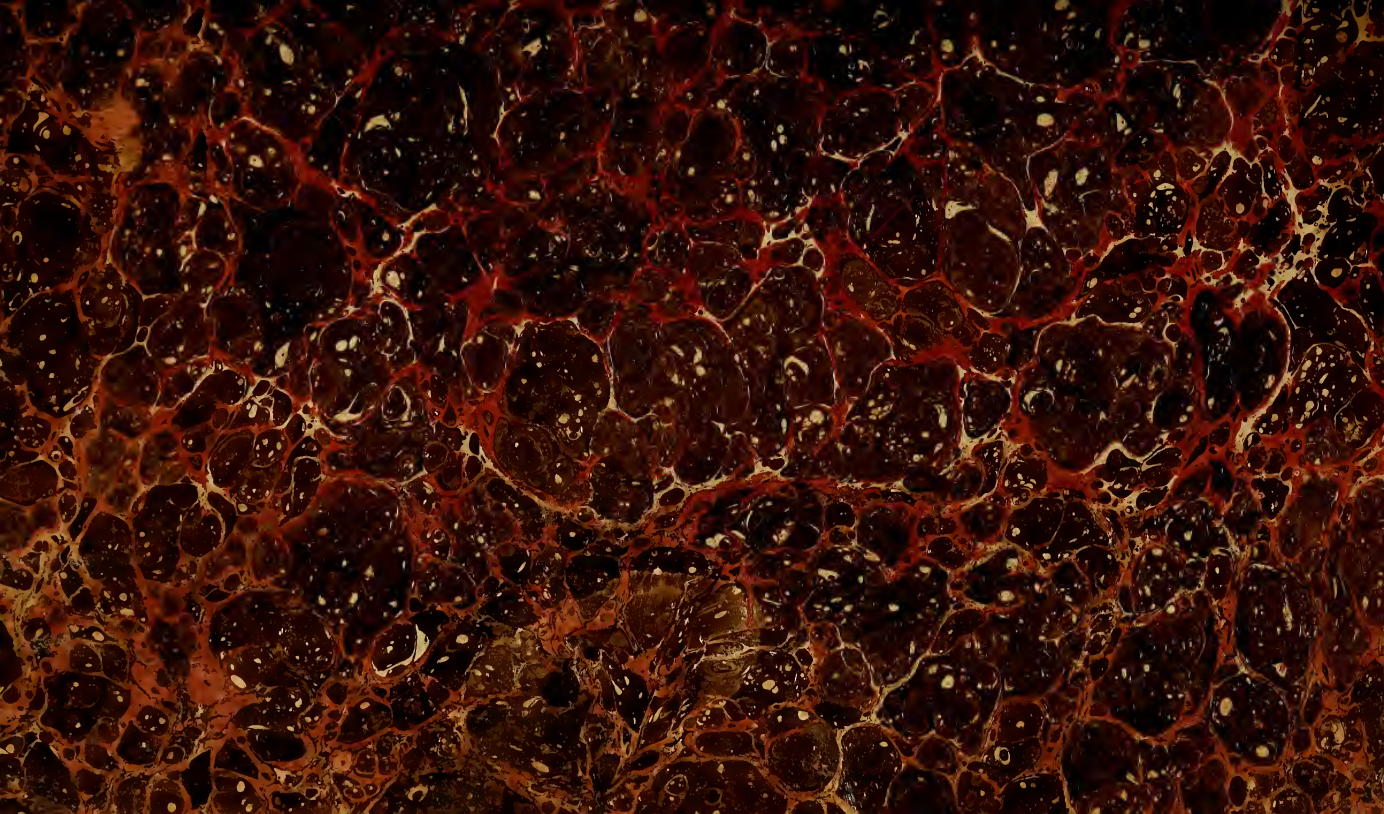
Que les talens & les lumières ne corrompent point les mœurs des peuples.

CHAP. X. *Des cauſes de la décadence d'un Empire.* 467

CHAP. XI. *La culture des arts & des ſciences dans un Empire deſpotique en retarde la ruine.* . . . 474

Que les erreurs, les contradictions de M. Rouſſeau &

de quiconque adopte ſes principes, confirment cette vérité, *que l'homme eſt le produit de ſon éducation.*

Que la culture de cette ſcience eſt utile au public, & ſa non-culture funeſte.

Fin de la Table ſommaire.